N° 10 15 Janvier 1905

LA VOIE

REVUE MENSUELLE
De Haute Science

SOMMAIRE :

PREMIÈRE PARTIE

PRIX DU NUMÉRO........................ Un Franc.

Abonnements :

[Fr]ance...	Un An............	12 Fr.	Union postale.	Un An.. ...	15 Fr.
—	Six Mois..........	7 Fr.	—	Six Mois ...	8 Fr.

[RÉ]DACTION — ADMINISTRATION
5, Rue du Pont de Lodi
PARIS

VENTE ET DEPOT
Lucien BODIN
Libraire-Editeur
5, rue Christine — PARIS

PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Bodin notre éditeur commence la publication des

Vers Dorés de Pythagore

de FABRE D'OLIVET

réédition in extenso **et absolument conforme à la première édition de 1813. Cette œuvre paraîtra en fascicules de 16 pages imprimés sur papier de luxe dont il sera publié un exemplaire chaque mois.**

Tous les ABONNÉS D'UN AN à notre Revue recevront à titre gracieux ces fascicules qui seront encartés dans chaque numéro de « La Voie ».

Pour profiter de cette prime exceptionnelle il suffira d'adresser un bulletin d'abonnement d'un an à la VOIE à M. BODIN, libraire, 5, rue Christine, Paris.

PREMIÈRE PARTIE



La Voie

(suite)

Voir avec les yeux ou avec la loupe ; noter avec la plume ; classer, cataloguer ce que nous révèlent nos cinq sens matériels, c'est certainement quelque chose dans cette voie intellectuelle qui conduit à la Science. Mais ceux qui voudraient borner là le savoir arrêteraient tout simplement le parcours à son point de départ.

Car si le fait est le fait ; si la Science ne doit pas plus le négliger qu'elle ne doit le défigurer ou le nier; voir le fait n'est pas tout : il faut l'expliquer et le comprendre : c'est cet acte second qui caractérise l'homme intelligent, « *intùs legens* ». L'homme vulgaire, lui aussi, a les cinq sens matériels : même il peut les avoir meilleurs que le plus grand savant du monde : mais il n'a pas ce tourment d'esprit qui sous le fait cherche la cause et veut trouver la loi. L'intelligent seul sait que toute manifestation cache un secret, que toute

découverte aboutit à un nouvel inconnu, et que jamais Isis ne se montre sans voile.

Le mystère est la voie, le mystère est la chaîne qui du plus infime degré du savoir et de la vie conduit d'anneau en anneau, de passif en actif, indéfiniment, vers l'Actif Premier, qui toujours fuit devant nous pour activer toujours notre marche ; de relatif en relatif, vers l'Absolu de l'Etre et de la Vie, que notre intuition toujours devine et que notre raison exige, sans l'atteindre jamais.

Pour joindre la preuve à l'affirmation, je prends à notre portée un anneau de la chaîne.

Voici sous mon régard une fraction de matière, ma main par exemple. Inerte par elle-même, — elle en donnera la preuve lorsque surviendra dans la machine qu'est notre corps cette fuite que nous nommons la mort — cette matière physicochimique, dont est formée ma main, est mise en acte par ma force nerveuse. La Force est donc active relativement à la Matière ; la Force est le metteur en acte, le moteur de la Matière.

— Donc tout nous est connu par la physique seule, sans qu'il y ait lieu à Métaphysique, concluent les matérialistes. Le principe passif, c'est la Matière ; le principe actif, c'est la Force ; l'Etre s'arrête là ; il n'y a pas de mystères.

Et ces myopes ne voient pas à la loupe ce qui se peut voir clairement à l'œil nu.

La Force, quoique active, est si peu le Principe, c'est-à-dire l'Acte Premier, que dans l'hypnotisé, par exemple, elle se montre complètement passive, sous *la volonté* de l'hypnotiseur ; et cette expérimentation anormale ne fait que mettre en lumière le fait correct

de la vie normale dans tout homme normal, chez qu la force nerveuse qui actionne le corps est elle-même actionnée par la volonté personnelle.

— Eh bien alors, c'est donc la volonté personnelle qui est l'acte-principe.

— Non ! la volonté de l'homme est active sans doute au dessus de la force ; mais ce n'est point elle encore qui est l'Acte-principe. Car, sans nous perdre dans l'Universel et à ne considérer que l'homme, la volonté, elle aussi, devient passive relativement à un élément antécédent, le *Désir*. Ma volonté met ma vie en acte pour ce que mon amour désire.

— C'est donc là le bout de la chaine ?

— Pas encore : car le désir ou l'amour, actif relativement à la volonté, est passif, lui aussi, relativement à ce qui est plus haut que lui : l'*Intelligence*. On ne désire pas ce que l'on ne perçoit pas, au moins vaguement, comme désirable ; on n'aime pas ce que l'on ne juge pas aimable : et c'est l'intelligence qui perçoit et qui juge.

— L'intelligence alors est le Principe Actif !

— Pas encore : car l'intelligence aussi relativement, est passive, mise en acte par l'*Idée*. Tel est pour nous le sommet : l'intelligence perçoit l'Idée ; laquelle excite le Désir ; lequel excite la Volonté ; laquelle actionne la Force ; laquelle met le corps en acte. Le moteur suprême qui soit en nous, c'est l'Idée, l'idée du Vrai, l'idée du Beau, l'idée du Bon.

Un homme se traine péniblement et languissamment, ennuyé, ennuyeux ; inutile et inerte ; s'il n'est mis en acte par une passion, — mot admirable qui indique que cette activité-là, est une passivité — s'il n'est, dis-je mis en mouvement par une passion

qu'allume en lui une idée quelconque de jouissance, de devoir ou de bonté. Et, fatigué, épuisé, rendu, un homme se reprend à marcher, s'il aperçoit ce qu'il aime, s'il l'aperçoit seulement en espérance : dès lors il se sent relevé, soulevé, entraîné vers son idée, vers sa vision plus ou moins prochaine, gloire, beauté, vérité, volupté, dévoûment. Ce père, cette mère, cette épouse, exténués, soignent encore avec énergie leur amour malade, après des nuits et des nuits d'insomnie, sans cesse surmenées, qui les auraient tués, bien sûr, ou du moins abattus depuis longtemps, s'il s'agissait d'un indifférent.

Tel est donc le grand moteur, de quatre anneaux supérieur à la Force, dans la chaîne de l'action : l'Idée.

— Mais l'idée elle-même, en elle-même, qu'est-elle ?

— Tout un infini que Platon adorait, et que la métaphysique étudie. L'Idée, en soi, est *la forme extérieure de la pensée de Dieu.*

Car une idée, manifestement, n'existe point par elle-même, mais par quelqu'un qui la conçoit et qui l'enfante. Et le quelqu'un qui conçoit et enfante les idées premières, les idées principes, par lesquelles sont produites les inspirations les plus hautes et les plus sublimes passions des plus sublimes esprits, ce quelqu'un est nécessairement le plus haut et le premier des esprits, l'Esprit-principe ; il est l'Absolu, en qui l'idée, la pensée, l'intellect, le vouloir, la force, sont un avec l'acte et avec l'être ; il est Dieu enfin, pour le nommer du nom que tout le monde emploie et croit comprendre.

Telle est, aboutissant à l'Infini, la chaîne de la Science Totale. Et quiconque s'arrête avant ce terme

suprême, à un anneau quelconque, se vantant d'être au bout, celui-là est un impuissant, à moins que ce ne soit un intéressé.

Les anciens, dans leur initiation secrète, remontaient bien toute la chaine. Leur tort fut d'arrêter plus tard l'enseignement éxotérique, la révélation pour le peuple, à un anneau inférieur, sous prétexte que le vulgaire est totalement incapable de saisir les plus hauts anneaux.

Que la foule ne puisse comprendre les vérités supérieures, c'est indubitable, certes : et, il faut, pour l'éclairer réellement, lui redire souvent son manque de clairvoyance. Mais qu'elle ne puisse suffisamment, utilement, entrevoir, même la plus haute vérité, Dieu, je crois le contraire. En tous cas, le devoir des esprits supérieurs est d'indiquer à tous la baie immense, l'horizon sans fin, de montrer à tous cet Inconnu qui là haut nous éblouit de son aveuglante lumière, non de fermer la fenêtre et de fixer à terre les regards déjà trop terrestres du commun des mortels.

Du moins les ignorants autrefois avaient ce commencement de la Haute Science, qui est de savoir qu'on ne sait pas. Surtout l'antique bourgeoisie du savoir ne niait point l'Aristocratie : Confucius, par exemple, qui se confessait à Lao-Tseu d'avoir cherché vingt-sept ans le *Tao* sans réussir à le trouver, n'en admirait pas moin Lao-Tseu, « ce Dragon » qui porté par les vents et les nuages, s'était élevé jusqu'au ciel.

Et, qu'ils me permettent de le leur dire, non pas au nom de la routine, mais au nom de la Raison Pure, ce n'est certainement pas un progrès à nos modernes réformateurs de la Société Occidentale, si, moins clairvoyants que l'admirable instituteur de l'organisation

chinoise, ils sont moins respectueux et regardent avec un dédain transcendant — mieux vaudrait, je crois, une autre transcendance — les Lao-Tseu dont l'intuition et l'initiation les dépassent. Aussi bien ferait un mineur qui, s'enfonçant sous terre pour en extraire le charbon destiné à ses frères les chauffeurs, raillerait les hommes, d'une aptitude et d'une attitude différentes, qui montent sur un observatoire et fixent leurs yeux au miroir d'un gigantesque télescope, pour pénétrer les secrets du ciel. Le ciel des Idées, que contemplent et étudient ces astronomes, les métaphysiciens, est certainement plus utile à connaître pour nos intérêts et notre politique terrestres, que ne l'est à la pluie ni au beau temps la science la moins contestable des Faye ou des Leverrier puisque nos idées dépendent de nous, je suppose, un peu plus que le soleil ou la lune, et puisque les idées sont la source d'où découlent les faits de l'histoire et de la vie des hommes.

« Car, dit Tsen-sse, dans le Tchoung-Young, chapitre XXII, s'il y a des hommes assez parfaits pour connaître à fond leur propre nature, la loi de leur être et les devoirs qui en dérivent... ils peuvent, par cela même, connaître à fond la nature des autres hommes, la loi de leur être, et leur enseigner tous les devoirs qu'ils ont à observer pour accomplir le mandat du Ciel. Et pouvant connaître à fond la nature des autres hommes, la loi de leur être, et leur enseigner les devoirs qu'ils ont à observer pour accomplir le mandat du Ciel, ils peuvent, par cela même, connaître à fond la nature des autres êtres vivants et végétants, et leur faire accomplir leur loi de vitalité selon leur propre nature. Pouvant connaître à fond la nature des autres

êtres, vivants et végétants, et leur faire accomplir leur loi de vitalité selon leur propre nature, ils peuvent, par cela même, au moyen de leurs facultés intellectuelles supérieures, aider le Ciel et la Terre dans l'entretien et la transformation des êtres pour qu'ils prennent leur complet développement. Pouvant aider le Ciel et la Terre dans l'entretien et la transformation des êtres, ils peuvent, par cela même, *constituer un troisième pouvoir avec le Ciel et la Terre.* »

Tel était donc, comme pour nos ambitieux modernes, l'objectif de ces grands philosophes antiques : le pouvoir ; mais par une autre voie, et sous une autre forme.

C'est en haussant le peuple aux idées supérieures, non pas en flattant ses bassesses et en les exploitant, qu'ils prétendaient devenir les chefs du peuple ; c'est en spiritualisant la matière, non pas en matérialisant l'esprit, qu'ils voulaient devenir les rois du monde ; et leur royauté, comme celle du Soleil, consistait à verser sur terre la lumière, la chaleur et la vitalité célestes, non pas à nier le ciel et animaliser les hommes.

La connaissance pratique, la science sociale surtout, ne perdaient point à ce respect ou à cette recherche de la Science transcendante : car le parfait positiviste Kong-Tseu, admirateur du comtemplatif Lao-Tseu, a prouvé autrement sa valeur réelle que nos encyclopédistes du XVIIIe siècle ou nos politiciens du XIXe, en donnant, voilà vingt-six siècles, à l'immense empire chinois une organisation sociale qui dure encore, et un esprit familial absolument ignorants de nos haines et de nos révolutions perpétuelles.

L'explication de ce prodige, est que, dans cet im-

mense empire, il y a autre chose de céleste que le nom; et le fait donne donc raison à Kongtzeu, qui, incapable par lui-même des visions surterrestres, se garda bien cependant de nier ces supériorités qu'incarnait devant lui l'autre sage. L'étendue d'esprit est vraiment trop médiocre, qui croit que sa mesure est la mesure totale de ce qui est; et la méthode est réellement peu scientifique, qui déclare non existants les espaces que l'on n'a pas encore parcourus; et la raison est vraiment facile à satisfaire, qui se contente du vide pour remplir l'Infini. « Non, cela ne suffit pas, dit Lao-Tseu, à satisfaire le sage. Car, comme la science ordinaire consiste à trouver la raison suffisante des phénomènes qui tombent sous nos yeux, la science suprême consiste à trouver la raison suprême de tout ce qui, dans tous les mondes visibles et invisibles, a commencé d'être depuis le commencement des âges, et continuera de se produire dans la série des siècles. Quel est cet Etre sans commencement, continue-t-il, qui produit et fait évoluer tous les êtres? je ne saurais dire son nom, absolument supérieur à toute créature; mais je le désignerai par son attribut le plus significatif, je le nommerai Tao ».

Et ce nom de Tao, matériellement identique au mot grec Θεός dont les Latins ont fait *Deus*, d'où dérive en Français le mot *Dieu*, signifie simplement, Raison, Raison suprême des Idées et des êtres. exactement la signification que, sept cents ans après, attache au mot Λογός, *Verbum*, le plus profond évangéliste du Christianisme. Ecoutez, si l'on ne dirait pas dans Lao-Tseu du saint Jean avant la lettre :

« Les formes sensibles de la grande Force Créatrice ne sont que des émanations de la Suprême Raison.

C'est la Suprême Raison, Tao, qui a donné l'existence aux êtres matériels. Sans l'Idée, qu'aurait pu être la matière autre chose qu'une confusion totale, un chaos informe et inintelligible ? Mais au-dessus du chaos, il y a l'Idée Suprême, le Principe auquel adhère toute raison depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, l'Etre-Source, dont la croyance ne s'est jamais perdue parmi les hommes, et dont nous exprimons toutes les vertus par ce mot: Tao ».

Tel était, pour les initiés de la Science Antique comme pour les diciples de l'Evangile, l'aboutissement de la Voie : la raison humaine créant la foi divine.

Cette assimilation, je le sais, a de quoi étonner plus d'un chrétien et plus d'un sinologue. Mais la faute n'en est ni au Chou-King ni au Nouveau Testament, ni à la Foi, ni à la Raison ; le scandale vient uniquement de notions erronées que se forment de Dieu adorateurs et blasphémateurs.

Le grand railleur du XVIIIe siècle avait un peu le droit de dire que si, d'après la Bible, Dieu a fait l'homme à son image, l'homme, depuis, le lui rend bien. Tous, plus ou moins, nous *imaginons* Dieu, nous lui donnons une forme, une apparence, plus ou moins supérieure sans doute, mais plus ou moins semblable à notre propre forme; forcément bornée, en tout cas, par les bornes même de notre intelligence; plus ou moins mesurée, malgré nous, à notre propre mesure. Sans parler des ignorants et des enfants, qui se représentent Dieu comme ayant un corps, et qui ne se doutent pas que les mains de Dieu dont parle la Genèse et avec lesquelles « il pétrit le corps de l'homme », sont les forces de la Nature, même les plus intelligents parmi les chrétiens prennent à contresens leur formu-

laire dogmatique ; et leur croyancc est entièrement faussée, en français surtout, par ce mot *personne*, qui humainement désigne une certaine mesure d'esprit localisée dans un certain corps, une partielle unité de vie bornée à telle quantité d'intelligence, de volonté et de force personnelles, même par ce mot *Substance* qui leur suggère une matérialité physique accessible à nos sens.

Tandis qu'en vérité Dieu n'est ni borné ni mesurable, ni particulier ni matériel. Dieu est... quoi donc?

Dieu est : premièrement l'Idée Infinie. Mais Idée réelle; plus réelle et plus existante en elle-même que toutes les réalisations partielles que nous voyons ou que nous imaginons.

Entendons bien le mot et la chose : Dieu est, non pas *la réalisation d'une idée* quelconque, si haute et si grande que nous puissions la supposer; car il serait alors un effet de l'idée que toute réalisation présuppose, par conséquent un être second, non pas l'Etre Premier. Dieu est *la réalité même de l'Idée Infinie* qui contient en elle et enfante dans le fini toutes les idées finies, toutes les idées particulières qui produisent, mettent en œuvre et légifèrent toutes les substances, toutes les personnes et tous les êtres.

Tel est le premier aspect sous lequel apparaît logiquement à notre raison la Raison, le Principe et la Source de tout ce qui a commencé d'être, qui évolue et qui transforme sa façon d'être.

Et c'est pourquoi l'évangéliste grec comme le philosophe chinois expriment la logique même lorsqu'ils appellent Verbe, lorsqu'ils nomment Tao, l'Infini apparaissant à notre raison finie.

Lorsque Kong-Tseu eut avoué qu'il avait cherché

vingt sept-ans le Tao, sans réussir à le trouver, Tao-Tseu estimant trop médiocres les aptitudes métaphysiques de son visiteur, arrêta aussitôt ses révélations : «Le sage, reprit-il, aime l'obscurité... il ne se livre pas à tout venant.. celui qui est possesseur d'un trésor le caché avec soin. Voilà tout ce que j'ai à vous dire : faites-en votre profit.

C'est depuis des siècles l'erreur des théologiens occidentaux d'agir autrement en cela que le sage chinois, et de vouloir livrer à la foule cette métaphysique transcendante,qui dépasse non seulement le vulgaire, mais même la plupart des intelligents. La sagesse serait de rétablir les degrés, et de ne pas persuader ainsi aux incapables qu'ils sont devenus théologiens parce qu'ils savent redire de mémoire des formules auxquelles leur médiocre cerveau ne peut donner qu'une interprétation ridicule. Hélas non ! les médiocres ne deviennent pas ainsi transcendants ; mais noyant, étouffant l'élite par le nombre, ils établissent dans le royaume de l'esprit le règne de la sottise, et préparent infailliblement, contre les prétendus représentants de la Science Religieuse, la révolte de tout ce qui ést Science véritable et véritable Religion.

Voilà ce que je dirais aux chefs officiels du catholicisme officiel, si mon humble personnage pouvait avoir accès dans le conseil des dieux.

Et aux séparatistes qui, trop bruyamment, ce me semble, prennent mission de rétablir la Gnose, je dirais :

« Pas de séparation ! Ce n'est pas en mettant le levain hors de la huche que l'on fera lever la pâte. Restez, et travaillez, espérez. Souvenez-vous du verset des trois témoins — première épitre de saint Jean, cha-

pitre V, verset 7 — que les gnostiques certainement ont introduit de leurs formules secrètes dans la leçon vulgate, et qui maintenant est affirmée autochtone et officiellement catholique. Ayez toujours raison et contentez-vous de parler raison.

« Pas de contrefaçon non plus ! Les prétendus convertisseurs ou convertis de Constantin ont contrefait le Christianisme en le calquant sur l'Impérialisme, et en substituant à la hiérarchie des initiations une hiérarchie de vanités et de fonctions administratives. Ce n'est pas en vous inoculant ce virus que vous purifierez l'atmosphère ; ce n'est pas en calquant cette comédie que vous rétablirez la vérité. Ne vous faites pas évêques, encore moins archevêques ; faites-vous réellement gnostiques, c'est-à-dire savants ; et de la Science vraie, positive, démontrable ; non pas de cette gnose fantastique échafaudée sur je ne sais quelle série d'imaginations folles. « *Ego sum qui sum* », « *Je suis Celui qui est* » ; dit le Dieu de l'Exode. C'est à ce Dieu-là qu'il faut entendre, au Dieu de La Raison et de La Science, non pas de l'ambition ou de l'hallucination, si nous voulons, comme Moïse, faire sortir Israël du pays de servitude.

ALTA.

(*A Suivre.*)

La Bible et l'Hermétisme

« Or cette Pierre était le Christ »

(St Paul, 1re aux Corinthiens, Ch. X, verset 4)

L'Hermétisme a-t-il, au moins partiellement, une origine biblique ?

Certains Alchimistes calquèrent-ils, sur la Régénération mystique et morale révélée par la Bible, leur théorie de la transformation vitale humaine ?

Cela ne nous parait pas improbable.

Et d'abord, les symboles et les récits des deux Testaments se rapportent intérieurement au Christ et cycle mystérieux de sa vie terrestre. Les patriarches, les rois, les prophètes sont des Figures préparatoires du Messie. Et l'on pourrait dire que les apôtres et les disciples en sont des Figures *postparatoires*, dans ce sens que la vie de Jésus, prophétisée par celles des personnages de l'Ancien Testament, se trouve reflétée, reproduite par celles des personnages du Nouveau ; de sorte qu'étudier ces dernières vies devient pour nous comme une postparation à mieux comprendre l'existence humano-divine du Verbe incarné.

De plus, l'existence de Jésus-Christ, en même

temps qu'elle opéra, effectivement et en principe, la régénération de l'Humanité, exprime, symboliquement, par le cycle de ses actes mystérieux, la loi de cette régénération, les étapes que doivent parcourir, pour atteindre au salut, l'Humanité collective et chaque homme particulier. Elle ne constitue pas seulement *l'agent* du salut universel mais en symbolise le *programme* ; d'autre part la création et l'évolution de l'Univers décrivent des courbes analogues aux cycles tracés par la vie de Jésus, par le salut de l'Humanité entière et par celui de chaque homme.

Il y a donc un thème fondamental : la Vie typique et régénérante du Christ éte due à travers les deux testaments dont elle pénètre tous les symboles, toutes les biographies sacrées ; et ce théme fondamental contient, en même temps que sa propre réalité, la loi du salut humain, collectif ou personnel, et les lois de la création et de l'évolution de l'Univers.

Ce thème forme le grand sens unique de la Bible. Il la traverse totalemont, comme un axe.

Les vies d'Adam, d'Abel, de Noé, de Melchissédech, d'Isaac, de Jacob, de Joseph, l'Agneau Pascal, la manne, les sacrifices et le serpent d'airain, les vies de Moïse, de Josué, de Gédéon, de Samson, de David, de Salomon, de Jonas, de Jérémie, de Job, les prophéties des prophètes, l'apostolat, le martyre des apôtres, toute la Bible revêt de mille images, de mille figures, la seule existence du Christ. Les récits bibliques divers et semblables, sont tous des *pré* (ou *ré*) — incarnations symboliques de l'Incarnation.

Et l'Incarnation rédemptrice ne révéle-t-elle pas qu'elle-même enseigne comment se rachète l'humanité, comment fut créé, puis se développe l'Univers ?

Les souffrances d'Adam et d'Eve bannis, la mort d'Abel, le flottement de Noé sur le déluge, Isaac portant le bois de son bûcher, Jacob au service de Laban, Joseph vendu par ses frères, l'Agneau pascal immolé, la manne tombant sur la terre, les animaux sacrifiés, la fabrication du serpent d'airain, l'exposition de Moïse sur les eaux, sa lutte contre le Pharaon, ses courses dans le désert, les combats de Josué, de Gédéon et de Samson, la fuite et les pleurs de David, la construction du temple de Salomon, le séjour de Jonas dans le cétacé, (1) les souffrances de Job, de Jérémie, les visions désolées des prophètes, les courses persécutées et le martyre des apôtres, en un mot la partie douloureuse, sombre, des symboles bibliques se rapporte aux douleurs du Christ incarné.

Mais ces douleurs contiennent mystiquement celles que l'Humanité collective et chaque homme ont subies ou subiront pour s'élever au salut. Elles tracent le programme des épreuves humaines et rappellent en outre, le chaos, première étape de la création et le stade informe, trouble, première étape de l'évolution.

Pour établir une échelle rigoureusement précise de correspondances, il faut noter que la création spéciale de l'Homme lui-même est aussi un chaos spécial, figuré dans la Genèse par le *limon (1) de la terre*. On aurait donc, comme tableau complété :

---

(1) L'interprétation pourrait en être une régénération mystique et astrale du prophète, un triple renouvellement par séjour extatique dans le poisson qui représente le Verbe et l'Aour.

(1) Il ne s'agit pas de boue sculptée, mais d'Humanité naissantdu monde matériel inférieur, sous l'action divine.

1° Douleurs du Christ ;
2° Souffrances régénératrice de l'Humanité collective;
3° Souffrances régénératrices de chaque homme ;
4° Chaos spécial, limon de la création humaine ;
5° Stade informe et trouble de l'évolution ;
6° Chaos de la création de l'Univers.

∴

La consolation d'Adam et d'Eve lorsqu'un Rédempteur est promis à leur race, la naissance de Seth, le débarquement de Noé et le repeuplement de la terre, Isaac sauvé par l'intervention de l'ange, Jacob marié enfin à Rachel et retournant heureux dans sa patrie, Joseph ministre de Pharaon et pardonnant à ses frères, la mer Rouge franchie, la mesure de manne conservée dans l'arche, les hosties de louanges, le serpent d'airain guérissant l'épidémie, Moïse sauvé des eaux, vainqueur du Pharaon, parlant à Dieu sur le Sinaï, les victoires de Josué, de Gédéon et de Samson, David repentant et remonté sur son trône, la dédicace du temple de Salomon, Jonas sorti du cétacé, Job revenu à la santé et père de nouvelles filles, les visions heureuses, exultantes, le triomphe spirituel des apôtres, le monde converti par eux, en un mot la partie joyeuse, éclatante des symboles bibliques se rapportent aux joies et aux gloires du Christ incarné, mais ressuscité.

Ces joies, ces gloires contiennent mystiquement celles que l'Humanité collective et chaque homme ont goûtées ou goûteront, une fois atteint le salut. Elles tracent le programme des apothéoses humaines et rappellent, en outre, le stade harmonique, stable et

splendide, suprême étape de l'évolution, et l'accomplissement nettement formé, clair, dernière étape de la création spéciale de l'homme, non moins que de la création générale de l'Univers.

Un *dyptique* géant se dresse donc, portant, sur un de ses tableaux, toute la douleur, toute l'épreuve divine, humaine et cosmique, et, sur l'autre tableau, toute la gloire, cosmique, humaine et divine.

Mais, quand on examine attentivement la gloire et les symboles glorieux, on discerne que l'épanouissement de la gloire est souvent précédé d'une étape plus claire que l'ombre, moins éclatante que la splendeur : Ainsi l'aube précède le soleil lui-même.

Les premières apparitions discrètes de Jésus ressuscité à Madeleine et aux disciples semblent comme l'aube discrète de Jésus glorieux proclamant : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre, et remontant dans le Ciel.

Pour reprendre l'image du dyptique, le côté du tableau de gloire qui regarde le tableau d'ombre ne rayonne encore que pâlement, discrètement, la gloire pleine resplendissant de l'autre côté.

Nous arrivons, en dernière analyse, à cette classification : la nuit, l'aube, le soleil, le *noir*, le *blanc*, le *ro ge*.

Or, qui ne se souviendra qu'une classification identique est la donnée fondamentale de l'Hermétisme, la base de l'Alchimie ? *La lumière sortant des ténèbres*, ce titre d'un ouvrage alchimique, pourrait les intituler tous.

Il devient donc probable qu'au moins plusieurs Alchimistes aient fondé leurs théories sur le thème fondamental du symbolisme biblique.

La probabilité se renforce extrêmement, lorsqu'on observe que parmi les Alchimistes, il en est qui ont signalé la conformité du Grand-Œuvre avec la vie de Jésus et le symbolisme des deux Testaments. Le *Muséum Herméticum*, les *Œuvres* de Khunrath, le *mytko-hermétique* de Pernety ne peuvent laisser, à cet égard, aucun doute.

D'ailleurs, si l'on scrute de près la Bible, on aperçoit que les détails des symboles, les fragments des récits se réfèrent au même thème fondamental que les récits entiers, et l'ensemble du symbolisme. Dans ces détails, ces fragments, l'on retrouve parfois, très curieusement indiquées, la classification hermétique ternaire, les trois étapes successives du Grand-Œuvre.

Lorsque Judas (Genèse Ch. XXIX) a deux enfants de Thamar, on voit d'abord Thamar le visage couvert d'un voile (donc cachée, obscurcie : le noir) et déguisée en prostituée (chez les Alchimistes, la *prostituée* symbolise constamment le noir et la putréfaction) ; plus tard naissent deux Jumeaux, l'un se montre le premier, et la sage-femme lui attache à la main un fil d'écarlate. Mais son frère naît avant lui. Et le jumeau paré d'écarlate ne naît définitivement que le dernier. Il serait étrange que la Bible s'appesantit avec cette précision sur d'aussi minces événements s'ils ne comportaient un sens symbolique. Le jumeau paré d'écarlate se rapporte évidemment au troisième élément du thème fondamental biblique, à la gloire achevée et à la pourpre. Il se montre le premier, parce qu'il est le vrai but, l'élément capital de l'étape de gloire. Mais son frère, correspondant à l'aube et au commencement du salut, naît le premier. Cer-

tains passages des Alchimistes imitent de fort près le symbolisme de ce chapitre de la Genèse.

— Au Chapitre IV de l'Exode, nous voyons Moïse jeter à terre sa verge, qui est changée en *serpent* (le serpent symbolise, en Alchimie, le noir et la putréfaction), puis mettre sa main dans son sein et la retirer lépreuse et blanche comme la *neige* (le blanc, la neige des Hermétiques). Enfin le Seigneur lui dit : « S'il ne croient pas même à ces deux signes, prends de l'eau du fleuve, et répands-la sur la terre et tout ce que tu auras puisé au fleuve sera changé en *sang* » (le *rouge*, la pourpre, le sang des Hermétiques).

— Tous les ésotéristes savent qu'un symbole très usité en Alchimie c'est la fixation de la Lune et du Soleil (c'est-à-dire du blanc et du rouge). Mais ce symbole ne s'inspire-t-il pas du fameux récit biblique où Josué arrête *la lune et le soleil ?* (Pas seulement le soleil, comme on le croit généralement. Le miracle pourrait s'expliquer par une prolongation de lumière, dûe à une action sur le double Aour atmosphérique, fixé et dompté).

Il y a donc, outre la ressemblance générale entre le thème fondamental de la Bible et la classification ternaire des Alchimistes, de singulières ressemblances de détail entre les symboles bibliques et les symboles hermétiques. Je pourrais continuer longuement l'énumération de ces ressemblances de détail.

J'estime, par conséquent, fort probable et je dirais volontiers certain, que la Bible soit l'une des origines du symbolisme adopté par les Alchimistes, et que plusieurs de ceux-ci aient calqué, sur la Régénération mystique et morale révélée par les deux Testaments, une théorie de la transformation vitale humaine.

Enfin l'objet du Grand-Œuvre est symbolisé par une Pierre. Mais tout le monde connaît le rôle extraordinaire des Pierres dans les deux Testaments, depuis l'arche arrêtée sur le sommet rocheux de l'Ararat, la Pierre de Jacob à Bethel ; les Pierres non taillées élevées par les Hébreux, jusqu'au nom de Pierre donné à Simon le chef des Apôtres et à la parole surprenante de Saint Paul : *Or cette Pierre était le Christ.*

Le thème fondamental biblique, l'Incarnation, le salut de l'Humanité et des hommes, les lois de la création et de l'évolution demeurent assurément vrais, que la théorie hermétique proprement dite soit vraie ou qu'elle soit fausse.

Mais ces Alchimistes firent preuve *au moins d'une admirable profondeur de vue* en comprenant que, si leur théorie se prouvait jamais réalisable, elle se conformerait au thème fondamental des révélations religieuses, elle suivrait la grande norme divine. Et, aujourd'hui que la science, par sa découverte de la radioactivité, ses recherches sur l'électricité atmosphérique et humaine, tend à contrôler, pour la certifier ou la rejeter, la théorie hermétique, il serait intéressant d'éclairer cette théorie en comparant le *symbolisme hermétique* au *symbolisme biblique*. Peut-être un passage du Pentateuque, d'Ezéchiel, de l'Evangile ou de l'Apocalypse, transposé scientifiquement, donnera-t-il la clef des phénomènes nouveaux où la recherche contemporaine se heurte et s'étonne.

Le suprême progrès moderne devrait, à quelque symbole antique, son achèvement.

Albert Jounet.

Différenciation des Constitutions

Quand on veut se rendre compte d'un phénomène social, il faut toujours revenir à l'Homme individuel qui est l'élément primordial de la société, et l'on se retrouve alors en présence du quaternaire de sa constitution naturelle, qui se reflète dans tout ce qu'il engendre.

Chaque homme a ses idées propres; il a un caractère spécial qui fait qu'il sent et agit autrement que les autres ; il a ses passions particulières qui le modifient encore ; enfin il ne l'est pas moins nécessairement par le milieu où il vit.

L'esprit, le caractère, le tempérament, le milieu physique, voilà autant de causes qui vont déterminer la forme de la société où il vit ; traduisons-les en langage social.

Il est aisé de reconnaître que toute nation a, consciemment ou non, un but spécial qui domine la vie publique, surtout dans son rapport avec les autres nations. Ainsi, Rome n'a cessé d'annoncer sa foi dans la mission d'unifier le monde occidental sous son empire et elle l'a réalisée ; la Grèce, son éducatrice intellectuelle, nous a légué l'amour du Vrai, du Beau, de la philosophie et nous en a posé les premiers principes ;

les Hébreux, l'Egypte, l'Inde nous ont transmis nos religions ; dans les temps modernes, nous distinguons aussi bien les peuples conquérants, comme les Turcs, des industriels, comme les Flandres. ou des commerçants comme Venise, les Pays-Bas et l'Angleterre.

Il y a donc un esprit national, et la constitution doit s'y adapter.

Il n'est pas besoin d'invoquer les exemples historiques pour montrer les différences de caractères nationaux, tellement elles sont nettes dans toutes les mémoires ; ce sont elles surtout qui varient les mœurs, et les mœurs ont à leur tour la plus grande influence sur les formes sociales ; un peuple laborieux et paisible ne peut pas se constituer comme une nation turbulente et fière.

Le mode d'intelligence nationale n'est pas moins important que l'intensité ou la nature des passions populaires ; la finesse grecque n'aurait pas pu s'accommoder du fanatisme romain, plus que le caractère discipliné positiviste et méthodique de Rome n'aurait pu se plier à la constitution Carthaginoise dictée par l'esprit individualiste d'un peuple de marchands.

Enfin l'influence du milieu que la nation habite est peut-être plus évident encore ; il suffit pour l'apercevoir d'opposer les nations insulaires, comme l'Angleterre, ou le Japon, aux nations continentales comme la Russie ou la Chine ; sans compter les modifications si considérables que le climat apporte aux besoins, aux mœurs, aux caractères des peuples.

Voilà donc quatre causes principales de variétés dans la constitution sociale : l'*Esprit* de la nation ; le *milieu* qu'elle habite, correspondant au corps de

l'homme individuel, et le *tempérament intellectuel* ou *moral* correspondant à l'âme humaine.

Et, même, ce qui se trouve en ce dernier facteur n'est pas seulement une cause de variété, c'est malheureusement aussi la source des plus graves désordres. Soit, en effet, que quelque individualité oppose l'ardeur de ses ambitions personnelles à l'intérêt social, soit qu'un peuple se dresse en face d'un autre pour lui ravir les avantages qu'il doit à la nature ou à sa propre activité, la vie nationale est aussitôt menacée et toutes les horreurs insensées de la guerre civile ou étrangère viennent mettre en péril l'existence même de la nation. C'est ainsi que dans l'organisme humain la satisfaction désordonnée de nos propres passions devient la source de maladies aussi nombreuses que celles qui menacent de l'extérieur son équilibre physiologique.

Voilà donc notre sujet considérablement agrandi : Nous n'avions, jusqu'ici qu'une seule sorte de nation typique, pour ainsi dire ; il faut maintenant passer en revue les variétés dont elle est susceptible pour voir les modifications correspondantes de la société. Ce n'est pas tout encore : une nation ne diffère pas seulement de ses semblables par les causes qui viennent d'être indiquées, elle se différencie aussi d'elle-même dans le cours du temps et par l'effet du progrès ; il faut tenir compte encore de ces changements.

Ce n'est donc plus seulement d'une nation que la Sociologie doit s'occuper ; c'est de l'humanité tout entière, considérée à son tour comme un organisme agrandi dont les nations elles-mêmes deviennent les organes, de même que les classes étaient celles de la nation.

Ce n'est plus seulement de l'humanité d'une seule époque qu'il faut traiter ; c'est de son histoire à travers tous les temps, considérée comme la vie de cet immense organisme terrestre tendant vers le perfectionnement idéal qui constitue son rôle dans le Cosmos.

On doit bien s'attendre cependant à ne traiter rien de plus ici qu'une très légère esquisse d'un tableau si vaste ; nous allons l'aborder par l'analyse des quatre causes qui font varier la constitution,mais avant même de l'entreprendre, il est nécessaire de revenir sur les définitions précises de quelques termes laissés trop souvent dans une acception fort vague bien qu'ils soient de première importance, comme ceux de *Peuple*, de *Nation*, d'*État* et autres du même genre.

Quelques définitions.

Jusqu'ici nous avons traité de l'état social où nous vivons comme de quelque chose tellement comun qu'il est superflu d'en donner aucune définition. Il est impossible,cependant d'en parler suffisamment sans s'en être fait une idée plus précise que celle tout à fait confuse qui résulte de l'habitude séculaire de vivre dans un état social très-complexe. Il faut pour cela remonter autant que possible aux origines mêmes de cet état.

La nature, c'est-à-dire l'ensemble de la création terrestre, apparaît comme la scène destinée à faire passer les créatures du fond de la matière inerte jusqu'à ce degré supérieur d'évolution qui constitue l'état d'homme.

Sans rien préjuger sur la question de savoir si quel-

que monade supérieure et capable d'une conscience ininterrompue parcourt régulièrement la série de la chaîne des êtres, on peut se représenter du moins un atome matériel qui en eût suivi tous les étages. On voit alors qu'il a dû participer à trois états principaux qui sont comme les étapes d'un progrès propre à l'incorporer dans une synthèse toujours plus large; il y a concouru par sa vie propre à des fonctions de plus en plus universelles, comme élément d'organismes de plus en plus complexes.

Ces trois états sont :

1° Celui de *dissociation* où les individus vivent dans l'isolement et l'indépendance, chacun pour soi ; tels par exemple les végétaux ou les animaux protozoaires, constitués d'une seule cellule.

2° L'état *d'association* ou de *société* dans lequel les individus se rassemblent en groupes unifiés par une communauté quelconque de but et d'efforts; tels sont, par exemple dans le monde végétal, les plantes cryptogames vasculaires (lichens, fucus etc.) et parmi les animaux, les polypiers et autres êtres analogues désignés comme des « colonies de cellules ».

3° Enfin l'état *d'unité complète* par lequel l'agglomération d'individus qui composait une société devient à son tour une *individualité* (ou être *indivisible*) complexe mais où chaque cellule se consacre tout entière au but commun; cet être s'élève ainsi à un ordre supérieur à celui de ses constituantes. Tels sont les végétaux et les animaux des plus hauts genres, synthèses harmoniques de cellules disciplinées sous une même loi.

L'état social apparaît ainsi comme intermédiaire entre les deux autres; il n'est point parfait par lui même ; il représente une synthèse en formation.

Il faut donc regarder la société humaine comme un état transitoire qui conduit par l'évolution vers l'état de synthèse harmonique où doit éclore l'être supérieur désigné sous le nom d'*Humanité*.

Pour y parvenir, la collectivité des hommes doit passer d'abord par les deux premiers états progressifs, de dissociation et d'association ; et les traces de ce passage subsistent toujours dans sa société, puisqu'ils ont dû en créer successivement les conditions.

Considérés à ce point de vue purement humain, les trois états corespondent à des sentiments spéciaux qui dominent toute l'organisation sociale.

Dans la dissociation l'*égoïsme absolu* isole chaque personnalité qui ne vit que pour soi-même exclusivement, en guerre contre tout ce qui lui nuit, en chasse après tout ce qui lui est nécessaire. En fait cet état absolu n'existe guère, une loi providentielle a mélangé dans toutes les régions, bien qu'en proportions très diverses, les justes et les dévoués aux égoïstes et aux méchants, de sorte que ceux-ci se modifient rapidement au contact de ceux-là, de gré ou de force. Des peuples sauvages voisins de la dissociation subsistent encore sur la terre en assez grand nombre pour nous donner une idée de cet état et nous faire comprendre, avec l'aide des restes archéologiques, ce qu'ont pu être les premiers temps de l'âge de pierre.

L'état intermédiaire d'association se décompose comme tout terme moyen en deux périodes successives, génératrices de deux sentiments sociaux distincts :

Dans un premier temps, poussés par la nécessité d'échapper à l'état si pénible de l'anarchie individuelle, les hommes consentent à abandonner à leurs sembla-

bles quelque chose de leur propre personnalité, à charge de réciprocité et pour assurer dans la paix le surplus de leur indépendance. C'est alors que la *Justice* du contrat de garantie réciproque commence à régner parmi les hommes, s'imposant, au besoin, par la force.

Cetle sureté acquise, les hommes vont un peu plus loin : ils comprennent l'insuffisance de ces concessions purement passives, ils s'engagent non seulement à agir les uns pour les autres, mais même à s'unir dans un but commun de défense ou d'acquisition. Ce second temps est celui de la *solidariié*, degré supérieur de la mutualité qui s'était faite d'abord purement passive, et degré tout à fait inférieur du *dévouement* social. Inutile sans doute de remarquer que ces phases désignées ici d'un seul mot passent par toute une gamme des gradations qui demandent à l'humanité des siècles d'effort !

La justice était un mouvement purement intellectuel ; la solidarité y ajoute quelque bienveillance : c'est une réciprocité sentimentale: le désintéressement complet, nécessaire à l'harmonie définitive, ne se trouve que dans ce dernier état. Dans celui-ci chacun se consacre au bien des autres sans aucun calcul de retour, pour l'amour du bien, par la force d'une compassion supérieure au mal. Et de cet état même il résulte que chacun en s'oubliant retrouve tous les autres à son service dans une mesure autrement complète que celle, pleine de réserves, que pouvaient produire la justice ou la solidarité. C'est la place du *dévouement*.

A chacun de ces quatre sentiments correspond avons nous dit un état social particulier ; voici comment :

Les deux rapports extrêmes, de dissociation et de dévouement se trouvent l'un dans l'état d'isolement complet, état le plus primitif des peuples sauvages, et l'autre dans le groupe naturel de la *famille*. Là, en effet, le dévouement s'exerce à l'état d'instinct, aussi spontanément que complètement, se caractérisant par cet adage devenu banal que le sacrifice descend des parents à l'enfant, mais ne remonte que rarement de celui-ci à ceux-là. En dehors de la famille on ne rencontre encore le dévouement que dans les groupements nés de la foi en une idée commune; le groupe religieux, quel qu'il soit, (celui qui *relie* par la croyance) forme une sorte de famille psychique.

Ces deux états extrêmes sont comme deux témoins de l'origine et du but assignés à l'Humanité; la vue de l'état sauvage qu'elle retrouve encore en quelques points du globe lui inspire l'horreur de l'état d'isolement; la famille et l'union spirituelle, qui persistent à travers tous les états sociaux, l'invitent à la fraternité comme à un idéal vers lequel elle rêve d'atteindre par des essais multipliés.

Ni l'un ni l'autre ne constituent cependant la société; ils lui paraissent plutôt un embarras par la difficulté des problèmes qu'ils ne cessent de lui poser, en mettant constamment la volonté individuelle ou les instincts de la famille en conflit avec les intérêts de la collectivité.

C'est qu'en effet ces deux éléments sont d'essence universelle, l'un correspondant à la Nature, l'autre à l'Idée suprême; ce sont eux précisément que l'Homme doit harmoniser par la constitution sociale.

Les facteurs purement humains qui doivent réaliser cette harmonie se trouvent dans les rapports intermé-

diaires, de Justice et de Solidarité ; ils engendrent le premier élément vraiment social, la *Cité*, qui se rattache aux deux autres par la *Peuplade* et la *Tribu*; Voici comment :

Le premier groupement, qui suit l'état de dissociation est celui de la *famille*, nommé patriarcal à cause de l'autorité que le père y reçoit de sa qualité même.

Par son développement, la famille se segmente nécessairement en rattachant ses branches les plus éloignées à des patriarches spéciaux ; elles forment ainsi un ensemble de familles collatérales, et, pour la sécurité, ce groupe d'ordre déjà si complexe choisit généralement un chef qu'il élève au-dessus de tous les chefs secondaires. Ainsi se trouve constituée la *Tribu*.

Il est tout simple que le culte y soit commun comme l'origine des familles ainsi rassemblées ; le père de famille est ordinairement chef de la religion comme des biens et de la sûreté des siens.

Le cercle de la famille s'élargit aisément d'ailleurs de manière à comprendre, avec ceux que le même sang unit, les serviteurs communs ou même la classe subordonnée des clients. Ainsi se composait la *gens* romaine.

Un certain nombre de familles voisines, rapprochées sur le même territoire et développées en tribus, se trouvent reliées sinon par la parenté, du moins par l'identité des croyances, des mœurs, des dangers ou des avantages ; la similitude des conditions en fait donc une sorte de famille secondaire, plus étendue et plus complexe que la tribu, mais toujours unifiée comme elle par les instincts naturels, et portée comme elle aussi à condenser son unité sur la tête d'un chef.

Cette tribu agrandie porte ordinairement le nom de *peuplade*.

Un *peuple* n'est qu'une peuplade plus étendue ; il occupe un territoire plus agrandi, mais la communauté des modes d'existence est toujours le lien de son unité. Seulement il s'agit pour lui de rapports sociaux, plus généraux, plus élevés aussi, que ceux qui distinguent la peuplade.

Enfin l'ensemble des peuples analogues constitue ce que l'on nomme la *Race*; les caractères en sont encore plus universels, et plus élevés ; les principaux sont empruntés aux traditions religieuses et au langage, c'est-à-dire à la spiritualité des individus.

Tous ces groupements dérivent de la nature, se forment tous d'eux-mêmes pour ainsi dire ; leur origine est en dehors de la volonté humaine ; elle y est tellement étrangère qu'elle s'en trouve plus embarrassée, que secondée, parce qu'elle est obligée, de pourvoir à leur satisfaction dans ses calculs purement politiques. Aussi les deux premiers de ces mêmes groupes, qui sont simples encore, sont-ils les seuls réellement pourvus jusqu'ici d'un gouvernement véritable ; les peuples et les races cherchent toujours le leur.

A côté des groupes naturels, on en trouve d'autres dus, au contraire, exclusivement à la Volonté humaine; ce sont là les groupes sociaux proprement dits. Leur base est dans la satisfaction réfléchie des désirs individuels; ce sont des coalitions d'intérêts personnels réunis par l'analogie de leur situation non par la force de la parenté ; par la réflexion bien plus que par l'instinct ; par la solidarité et la justice, non par la sympathie. Les sentiments de famille y sont telle-

ment étrangers qu'ils se trouvent souvent en conflit avec ces intérêts sociaux.

—Le plus élémentaire de ces groupes est la *Cité*. Elle consiste dans « l'union de populations diverses qui forment un seul corps, à l'abri des mêmes murailles, à l'ombre du même temple, pour y vivre sous un ensemble de règles, de lois, convenues ou acceptées comme pacte de leur association » (Buchez). Les citoyens peuvent appartenir et appartiennent généralement à des familles, à des tribus, voire même à des peuples différents. L'antiquité classique nous offre quantité de formations de ce genre dont la ville de Rome est l'exemple le plus simple et le plus frappant.

La fédération volontaire, ou l'union plus ou moins obligée d'un certain nombre de cités, désormais astreintes à vivre sous la même loi générale, produit la forme sociale nommée *Royaume*. Tels furent par exemple, en Grèce, les royaumes d'Argolide, de Messénie ; et tous ceux que l'on a vus rassemblés autour de Troie, elle était encore l'Etrurie dans la Péninsule Italique.

Un ensemble de *royaumes* rassemblés sous le même gouvernement constitue une *Nation* ; les royaumes ainsi réunis y deviennent de simples provinces. C'est ainsi par exemple que se sont trouvées distinguées les provinces anciennes de la nation française, véritables petits royaumes formés par les seigneurs féodaux, sous les noms de duchés, comtés ou marquisats.

Enfin l'unification d'un ensemble de nations constitue un *Empire*.

La loi commune de ces divers groupements est d'autant plus étendue qu'ils sont d'ordre plus élevé ;

elle est toujours établie par la volonté humaine ; ce sont des lois constitutionnelles

Inutile, d'ailleurs d'ajouter que ces dénominations de royaume, de nation ou d'empire ne préjugent rien ici sur la nature de cette constitution, qui varie d'après les causes indiquées au chapitre précédent.

L'individu, la famille, la tribu, le peuple se trouvent englobés dans cet état social, mais ils n'y entrent nullement à l'état d'unités sociales ; on a donc eu tort de prétendre que la famille fût le premier élément social ; c'est la *Cité* qui représente cette cellule sociale et nullement la famille. Celle-ci, au contraire, comme les autres groupes *naturels* se trouvent plutôt pliés à la loi sociale par la force dont dispose seule la société politique, et leurs besoins, comme on l'a déjà dit plus haut, se révoltent assez souvent contre les intérêts sociaux pour créer les conflits les plus graves. La conciliation de la liberté individuelle avec le pouvoir social n'est-elle pas l'une des difficultés principales de toute constitution ? Quelle place aussi l'organisation de la famille, de ses droits héréditaires, de sa formation même n'occupe-t-elle pas dans toutes les législations, et combien les instincts naturels ne s'y trouvent-ils pas meurtris ? Ne voyons-nous pas enfin les peuples et les races s'efforcer de contraindre les nations à se confondre avec eux, à régler sur leurs tendances naturelles les calculs de la politique ?

Voilà donc nettement définis les divers groupes de sociétés humaines avec les instincts, les sentiments ou les intérêts qui leur ont donné naissance.

Leur énumération fait mieux apercevoir les passions qui s'agitent autour de chaque nation ; elles

apparaissent comme des personnalités véritables qui doivent soutenir et défendre leur vie au sein d'un milieu plus ou moins hostile, condamnées par conséquent comme toute autre individualité imparfaite encore aux difficultés terribles du *strugle for life*. Vues sous ce jour les sociétés humaines vont montrer plus aisément aussi les causes de leurs variétés dans l'espace ou de leurs variations dans le temps.

F.-Ch. Barlet.

Deux Signes Secrets de notre Histoire

L'article suivant, où sont élucidés certains signes publics de la vie de Jeanne d'Arc, et certains signes secrets de l'ordre du Temple, nous a paru offrir l'intérêt tout spécial d'une nouveauté. Nous le présentons ainsi aux lecteurs de la *Voie*, en laissant bien entendu à l'auteur toute la liberté et toute la responsabilité de ses appréciations.

L'étendard de la Pucelle portait écrit ces deux mots : Jéhesus-Maria. Le 21 octobre 1428, dans la réunion à Rome, les chefs du Tiers-Ordre franciscain avaient adopté ces deux noms comme le « signe de l'Ordre ». L'étendard qui les arborait indiquait donc à tous les affiliés leur devoir. Si la Pucelle le levait, c'est que c'était à elle que les chefs l'avaient confié. Tout membre du Tiers-Ordre se trouvait ainsi tenu de le favoriser à sa manière.

Les lettres de Jeanne d'Arc portaient aussi ce même signe. Nous le retrouvons, deux cents ans plus tard dans la correspondance secrète de Richelieu.

L'idée du Tiers-Ordre se maintenait avec ses mêmes signes : tachée par la haute aristocratie, la Pucelle avait un vengeur en Richelieu (1).

---

(1) *Archives Historiques*. Ministère des Affaires Etrangères. Vol. 791. Correspondance de Sancy à Richelieu.

Quand la Pucelle arriva à Poitiers, elle arborait un petit étendard bleu, ayant au centre une colombe, portant à son bec un rôle rouge, avec cette inscription : *De par le roi du ciel.* Le roi du ciel qu'est-ce, sinon le Mandement, le Verbe, Jésus-Christ ? La colombe représente l'amour, l'activité. Pour représenter sa race, altruiste et industrieuse, Jeanne d'Arc ne pouvait prendre un plus juste symbole. En outre, la science nous apprend aujourd'hui que les columbins sont de tous les oiseaux les plus électriques. Le foudre de Zeus que l'on attribuait à l'aigle, comme emblème de sa royauté de l'air, revient de droit à la colombe, douce, cependant au besoin terrible ; elle détient la foudre.

Depuis Jeanne d'Arc, la colombe, son emblème, orna la poitrine des plus hauts et des plus remarquables personnages de France, chevaliers de St Michel, du St Esprit ou de Saint Louis.

Son étendard était en outre semé de fleurs de lys, A un triste moment, l'on a crié : *Lilia destrue pedibus Foulez les lys !* sous prétexte que le lys représentait la royauté ou l'aristocratie parasitaire. Pure imposture. Comme le lotus de l'Inde ou de l'Egypte, le lys fut de tout temps la fleur sacrée des Druides des Gaules. Emblème social, il représentait surtout le producteur, le cultivateur de la terre. « Les lys ni ne filent ni ne moissonnent ; ils laissent filer et moissonner », dit le vieux dicton. En effet, le producteur véritable n'est point celui qui file, mais celui qui élève l'animal fournissent la laine ; de même encore, le vrai producteur n'est pas celui qui moissonne, mais celui qui défriche, laboure et sème. A la fin du XIIIe siècle, alors que le temple préparait l'asservissement de la

chrétienté sous son joug financier, il frappa une monnaie où l'on voit près du lys sa faucille d'or menaçante. En 1697, même symbole reparut. Les lys résistèrent alors. La Révolution les faucha.

Leur emblême jeté à bas, les producteurs des Gaules n'eurent plus qu'à subir le joug du capital : comme les lys, on foule aux pieds désormais leurs droits.

Les deux « saintes » qui conseillaient la Pucelle, étaient sainte Marguerite et sainte Catherine. Le monde physique représente le visible équivalent du monde moral. Si Charles Martel, par exemple, vainquit les Sarrazins dans les plaines de la Touraine, nul doute qu'il dût sa victoire autant à sa vertu qu'à la force de ses soldats, autant à son courage qu'à sa science militaire. S'il avait manqué de probité, en écoutant les conseils et les riches offres de trahison d'Ab-er-Raman, ou s'il eût manqué de talent de stratège, tout aussi nécessaire, au lieu de vaincre avec gloire et de sauver l'Europe des Arabes, il l'eût livrée à leur dévastation. La science et la vertu sont donc deux forces nécessaires et qui se valent.

Or l'Église qualifie sainte Marguerite de « *Pure* » et sainte Catherine de « *Docte* ». La Pucelle poursuivait donc sa mission conseillée par la voix de la science et aussi de la pureté, qui maintient l'homme dans le domaine sublime de l'idée, en l'éloignant des compromis de l'égoïsme et des exigences de l'instinct, de toutes les passions matérielles des communs individus.

Enfin, l'Ange qui fut son éducateur, celui avec lequel elle s'identifiait : était saint Michel, cette figure ouvre à notre esprit un horizon immense.

Michel vient de l'hébreu : ***Ma Kif El : Non pareil à***

Dieu. Quis est Deus! Son idée se perd dans la nuit des temps.

Les Hindous l'appliquaient à Indra, personnifiant la lumière avec le bien, qui combat l'ombre avec le mal. L'orage figurait le combat d'Indra contre le Dragon.

Dans son tableau de *St Michel terrassant le Démon*, commandé par Léon X pour François 1er, grand Maître de l'Ordre de St-Michel, Raphaël, initié à la science des signes de la Tradition, donna à son dragon, image de Satan (1) la figure d'un faune, au nez charnu et busqué, aux cornes de bouc, caractéristiques de la lubricité et de l'opiniâtreté.

La main gauche de ce dragon n'est qu'une griffe, une main rudimentaire et encore sauvage. La main droite, parfaitement développée, est belle ; mais elle tient le tisonier de la discorde.

Tous ces signes du Dragon s'appliquent au Sémite sensuel, obstiné, bestial et ravageur. La doctrine sémite forme l'antithèse exacte de celle que représente St-Michel.

Cette doctrine sémite, ayant l'ombre comme domaine et le secret comme règle, resta longtemps incon-

---

(1) Satan, le *Nashah* de Moïse : l'Ardeur cupide, passionnée aridisante, désordonnée, aveugle ; l'égoïsme, le vice, enfin, que la Vulgate, avec tous les commentateurs exotériques, a rendu par la figure du serpent.

Le serpent, du reste, représentait le phallus, aussi bien dans la mythologie grecque que dans la tradition hébraïque. L'imprécation concrète et physique des Arabes : *Din Zob! que le phallus soit maudit*, c'est-à-dire l'ardeur rapide, désordonnée de l'instinct grossier et de la concupiscence égoïste, équivaut donc au : « Maudit Satan ! » expression abstraite des Japhétiques chrétiens.

nue en Europe et en France, où elle s'est introduite depuis nombre d'années. Mais, aujourdhui victorieuse, elle se découvre et elle s'étale au grand jour, semblable à la fleur, lors de son épanouissement, pareille au fruit mûr et qui s'ouvre, portant et décelant sa graine son origine. Et cette doctrine, et celle de la Francmaçonnerie, qui triomphante, dévoile, proclame et impose sa vraie doctrine, issue de la kabale juive, et qu'elle cacha prudemment jusqu'ici sous un déisme vague et sous un spiritualisme douteux.

Au XVe siècle les esprits perspicaces l'avaient sentie dans la politique des Lancastre. Aussi entendons-nous les Gersons, Jelu et Blondel stigmatiser l'Angleterre de cette époque « d'ennemie du christ et de sacrilège» Ils ne se trompaient pas. Avec la main mise sur le pouvoir par les Lancastre, Templiers, l'élément Saxon prédominait ; obéissant à son instinct sémite, sous son masque chrétien, il se laissait deviner, et montrait sa haine pour le culte contraire. Au moment où l'Angleterre s'apprêtait à mettre la France sous son joug, surgit pour la défendre la Pucelle, comme St-Michel se dressa contre le Dragon — le Serpent-ailé. Elle rétablit ainsi l'équilibre dans la race, en restituant ses forces à la partie jusqu'alors abattue.

La véritable clef de l'histoire, la posédons-nous aujourd'hui? Oui. Mais elle était complètement ignorée autrefois. Aussi le fond de l'histoire de la mission de Jeanne d'Arc et de la guerre de Cent Ans restait-il insaisissable. L'anthropologie nous en fournit maintenant la vraie raison: l'antagonisme des races. Désormais, l'anthropologie s'impose comme la sience pre-

mière à acquérir pour l'historien. En effet, comment conprendre les événements de l'histoire, si l'on en ignore les causes réelles?

Sans l'anthropologie, l'Histoire reste un labyrinthe infini et demeure un chaos de faits irraisonnés. Avec l'anthropologie, l'Histoire s'éclaire. Elle enseigne et elle explique le motif des luttes dans l'Humanité, entre les individus, les peuples et les races. Désormais, les siècles s'expliquent les uns par les autres. Car les hommes ne changent pas. Ils varient de vêtures et de langage, mais agissent toujours poussés par les mêmes sentiments, provenant de leur organisme.

Par l'anthropologie nous savons donc, et pertinemment, que l'Europe est habitée par des hommes différents, d'organisme dissemblable, et d'instinct opposé : brachycépales, dolichocéphales.

D'où provient leur différence ? Indubitablement d'une origine distincte.

La race blanche se divise en deux, comme tout dans la nature, en sémites et en japhétiques. Pareils aux deux courants de l'Electricité, les hommes de ces deux moitiés de la race s'attirent, se pénètrent et se repoussent. Dissemblables, ils possèdent des facultés différentes, afin d'égaliser les chances de leur lutte, acharnée et éternelle.

Deux mobiles produisent l'action humaine : l'instinct et l'idée. En lui-même, l'individu sent ces deux mobiles sans cesse se combattre. Dans la race, chez les deux parties qu'elle forme, prédomine l'un ou l'autre de ces deux mobiles capitaux.

L'instinct domine chez les sémites ; l'idée, chez les japhétiques. Les sémites, à moule fixe, restent immuables. Ils forment ainsi l'ossature irréductible de la

race. Les japhétiques, à moule variable et évolutionniste, tendent à la perfection. Leur esprit, subjectif et inductif, aspire vers l'idéal, recherche le moral et pénètre l'invisible. L'esprit sémite, au contraire, tout objectif et incapable de déduction, reste rivé à la matière et à son monde visible et tangible. Aussi l'un cherche-t-il les causes tandis que l'autre s'en tient seulement aux effets. L'un reconnaît un principe créateur : il a pour guide surtout l'amour, et, pour objectif, le progrès ; l'autre se déclare Dieu lui-même, absolument libre, n'ayant de seul culte que pour le physique, méprisant l'humanité étrangère, qu'il exploite impunément.

S'étant donc pénétrés de tout temps, les hommes de la race blanche, appartenant aux deux portions de cette race, se sont dans le temps répandus en Europe. L'Europe compte donc des sémites parmi ses habitants, en plus ou moins grand nombre selon les pays. La France ne possède que 18 o/o de dolichocéphales, presque tous citadins. Mais dans certaines parties de l'Allemagne, l'ancienne Saxonnie, l'élément sémite prédomine. En Angleterre, l'équilibre existe entre les deux portions.

Pour prouver cet athéïsme constant, si voilé soit-il à certaines époques, les exemples abondent aujourd'hui. Nous avons, tout d'abord, la doctrine maçonnique. Hautement la Maçonnerie proclame son athéïsme. Sa doctrine se résume à trois points : négation d'un Dieu personnel, déification de l'intelligence humaine et sanctification de l'instinct. C'est la doctrine sémite même, que la Maçonnerie a reçue de la Kabbale juive : toute sa doctrine comme tous ses emblèmes en sortent.

Dans Israël, en effet, ce qui a toujours dominé fut le matérialisme. La Bible entière en est la preuve. L'antique Jéhovah, pour les rabbins et pour l'immense partie du peuple, ne représentait que : le Mâle, la Femelle, la Componction et le Germe. L'on peut s'en rendre compte en retournant le mot ce qui donne : A. O. E. I., dont les lettres expriment l'idée que nous venons d'en donner. Le *Talmud* et le *Zohar*, (1), les

---

(1) Quand un homme et une femme sont réunis (sexuellement), la gloire divine réside parmi eux. *Souh. 22. a et sotah, 2 a.*) (Le *Zohar*, de Karp ; page 63.) Le *Talmud*, se fondant sur Isaïe 55, 10, appelle la terre : « La fiancée, la Vierge de Dieu. » (*Id.* page 64).

La prière de Nechunya ben Ha Kanah et à sa suite Aboulafia vont plus loin et transportent en Dieu la distinction de la cause et de l'effet, de l'élément actif et de l'élément passif ou, comme Aboulafia le dit, d'ailleurs, à plusieurs reprises, la distinction du mâle et de la femelle, existant en Dieu.

La forme sexuelle est la forme primordiale de la création *Zohar*. (III. 44 b. 151 b. 290 a).

En considérant comme un tout l'ensemble des choses, à savoir : le Dieu en soi et l'Univers, ce tout est assimilé par le Zohar (*assemblée 218*) à un grand androgyne où le Long Visage ou Dieu en soi constitue le mâle, et le Petit Visage, la femelle (*Id.* p. 427).

Pour exprimer l'union du Grand Visage avec le Petit Visage, le Zohar invoque l'idée d'une procréation animale. Comme dans la mythique hindoue le *Ensof* fait jaillir *ex membro suo semen quod continet totam virum et hominum familiam; semen mundi* va se déposer *in matrix mundi*. (11 p. 428).

Quand la Genèse dit : « La terre dont l'homme fut pris » (3, 19), le texte eentend que Dieu, pour créer le corps de l'homme, s'unit à la terre comme à une épouse... Maintenant encore ils sont unis l'un à l'autre et ne se séparent plus, ils sont confondus dans l'amour; de cette union sortent les sources de la vie qui pourvoient à tout, qui, sans jamais faiblir, sont la bénédiction de tout. (11. a 55),(*Id*)

deux livres religieux des Israëlites, professent, en réalité, sous l'écran prudent d'un spiritualisme bizarre, et d'un monothéisme équivoque, l'athéïsme et le panthéisme le moins douteux. Le fonds comme le centre de la Kabbale, pour qui le cherche et sait le découvrir, est bien le matérialisme intégral sur la loi sexuelle comme unique formule, appliquée à l'Univers et à la divinité même.

Si malgré ses masques habiles, le matérialisme israëlite se laisse découvrir, celui des musulmans, beaucoup plus caché, se trahit cependant. Nous en avons comme preuve singulière, la formule initiale de l'Islam : *La l'ellah* que l'on traduit ordinairement et exotériquement par : *Dieu est Dieu*. En voici l'exacte traduction ésotérique : *Il n'y en a pas d'autres* (*Dieu*) *que El*. Et *el*, mot abstrait — l'esprit sémite n'use jamais de (1) terme abstrait —, le mot *el* *signifie* : *le mouvement*.

Outre ces preuves nous en tenons encore d'autres, datant de plusieurs siècles. L'Histoire des Templiers et de leur abolition resta longtemps une énigme; l'Histoire commence à la comprendre, en l'étudiant comme un résultat naturel de la dynamique sociale, qui veut que deux forces d'égale puissance se heurtent, se combinent ou se détruisent. Devenue, par la puissance financière une force égale au pouvoir civil, le Temple

(1) L'illustre maître, Jules Soury, à qui nous communiquâmes ces résultats de nos recherches, nous dit : « N'oubliez pas que des nouveautés pareilles ne sont admises en France que présentées par des « mandarins », et encore des mandarins à plusieurs boutons...»

balançait et menaçait l'autorité de Philippe-le-Bel. Fin et jaloux de son pouvoir, Philippe-le-Bel brisa son adversaire. Le Temple, en effet, professait une doctrine qui représente le dissolvant de l'élément national, son contraire et son danger.

Cette doctrine secrète des Templiers suscita d'innombrables discussions. Pour les clore, il manquait la preuve irréfragable. Nous allons la fournir ; et ce grand problème historique pourra désormais se résoudre.

Parmi les documents concernant le Temple et sa doctrine secrète, il faut citer le coffret découvert en Bourgogne au siècle dernier. C'est dans un de ces coffrets que les grands-maîtres renfermaient les objets sacrés, entre autres les cordons que l'on distribuait aux initiés. Ce coffret a été particulièrement étudié en France, par Mignard (1853), et par Loiseleur, en 1874. Il est orné de différents sujets qui se rapportent à la doctrine templière. Nous ne nous occuperons que de son couvercle. On y voit une figure définie représentant un homme nu, avec une tête couronnée comme Cybèle, de la barbe, et des seins de femme. Une inscription en arabe entoure cette image, qui n'est autre que le fameux Baphomet, dont on reprochait le culte aux Templiers.

En 1838, un savant orientaliste autrichien, du Hanner, donna la traduction de ces inscriptions arabes. Il y en a trois, l'une sur les côtés, une autre sur la tête de la figure, et la dernière, sous ses pieds.

Voici la traduction de M. du Hanner.

« Que Mété géminatrice soit exaltée ; ma souche c'est moi et sept. Que celui qui renie, soit un... exploité ».

M. du Hanner avouait lui-même que ce mot de Météré ne le satisfaisait pas. Il croyait y voir une dénomination abrégée de la Nature. M. du Hanner se trompait par ce qu'il cherchait un mot abstrait. Pour nous, le mot est *metaha* qui signifie : la jouissance sexuelle. En somme, c'est la signification de l'antique *Vénus physica*, que Lucrèce a ainsi désignée (1) *Hœc nobis Vénus ;* c'est ça, pour nous, Vénus.

N'est-ce pas, en effet, cette énergie voluptueuse qui met en mouvement les germes, qui rapproche les deux principes ?

Nous croyons inutile d'insister sur le sens de : *ma souche c'est moi et sept*. La doctrine sémite de l'émanation de l'En-Sof et du germe divin s'y révèle sans ambiguité, ainsi que le matérialisme des « sept » : les minéraux, les éléments.

« Celui qui renie », désigne le profane, l'étranger, professant une autre croyance. L'idée d'exploité est indiquée par le mot *tiz*, le *Kteis* féminin, injure obscène, courant les rues pour désigner un niais, un sot, en un mot un homme producteur que l'on peut impunément exploiter.

Pour l'inscription située sur le haut de la figure . *Ya lala sidna*, M. du Hanner avouait n'y voir aucun sens, pas plus que pour l'inscription placée sous les pieds du Baphomet : *Kantatet* M. du Hanner se demandait : « Serait-ce une parodie blasphématoire du cantique : *Cantate Dominum* ? »

Voici comment nous les traduisons : celle du haut : *Voici notre-dame — notre maîtresse doctrine ;* et celle d'en bas : *copulamini*.

(1) De Natura Rerum. C.IV. vers1055.

Cette dernière traduction demande une certaine explication. Le mot *Kantatet* n'offrant aucun sens, nous l'avons retourné, comme pour les noms sacrés. Ainsi lu, nous avons : *Tetetnek* — *a* et *e* sont équivalents en arabe — *Tetetneck* donne la 5e forme, indiquant la réciprocité, de *nek*,— *copulare*.

Ce mot exprime donc la réponse précise et physique, à la parole, toute morale, du Christ : Aimez-vous les uns les autres.

Ainsi toutes ces inscriptions, entourant le Baphomet Templier, offrent parfaitement la synthèse exacte et complète du sémitisme : athée, matérialiste, exploiteur.

Dans le Baphomet nous trouvons encore une autre preuve de ce sémitisme des Templiers. Au temps de Michelet, on ne voyait dans le Baphomet qu'une corruption de mot de Mahomet. Depuis, la linguistique nous a permis de pénétrer les langues orientales. Et dans le Baphomet, nous trouvons, en retournant toujours le mot : *Tem ohp ab*, qui, en arabe et en araméen nous donne : *l'oiseau double de la Génération*. C'est l'image génosophique la plus antique et la plus sacrée que l'on découvre dans l'Egypte, la Chaldée et l'hébraïsme, image que la Grèce nous a transmise, mais en la parant de son génie gracieux, et qui n'est autre que le Caducée d'Hermès, l'emblème du Commerce : *cum ire, co ire*.

Ces signes et ces symboles concordent donc tous autour d'une même idée, que nous voyons se manifester le plus anciennement dans la Kabbale juive, d'où elle passa au Temple pendant le Moyen-Age, et se manifeste, aujourd'hui dans la Franc-Maçonnerie. La Franc-Maçonnerie nomme sa doctrine scienti

fique ; en réalité, elle n'est que l'immuable doctrine sémite. L'antiquité avait parfaitement distingué cette différence totale entre les deux parties de notre race. « Le Phénicien, disait Platon, désire avoir, et l'Athénien, savoir » Sénèque a écrit :

Prima lex, ulscisci ; lex altera vivere rapto ;
Tertia, mentiri ; quarta negare Deos.

« Haïr, exploiter, mentir et professer l'athéisme, telles sont ses quatre lois. » Mais si les anciens avaient ainsi peint avec exactitude les caractéristiques des sémites, ils en ignoraient le nom, que la Bible nous a fourni et que nous adoptons encore.

*
* *

Le Japhétisme puissant avec l'Eglise du Moyen-Age imposa son joug à l'Europe entière. Mais dès que ce joug faiblit, l'élément Saxon se rebella contre lui. Il commença à reprendre sa liberté en Angleterre, dès le XVᵉ siècle. Sans la Pucelle, il eût subjugé à son tour la France ; il eût dominé sur toute l'Europe. L'équilibre de la race se fût ainsi rompu. Jeanne d'Arc l'a rétabli. La lutte entre Saxons et Celtes, entre Sémites et Japhétiques, reprit. Et, dans leurs luttes intestines, la Race se perfectionna. Les signes de Jeanne d'Arc portaient donc en eux un grand sens. Dans pareil mouvement, qui produisit dans l'Humanité un si grand résultat, l'intelligence devait jouer forcément un grand rôle. La légende et les haines politiques entourèrent et entretinrent autour de la Pucelle et de sa mission un nuage artificiel. La science de l'Histoire le perce aujourd'hui. Elle entrevoit la réalité, aussi merveil-

leuse que la Légende, qu'elle ne détruit pas mais corrobore. Tous les signes de Jeanne d'Arc témoignent d'une idée, non pas seulement personnelle mais collective. Jeanne d'Arc fut aidée par tout un monde, humble et invisible. Quant à elle, peu d'êtres humains donnèrent d'exemple plus complet de ces facultés extraordinaires, caractérisant les héros, manieurs de peuples, facultés géniales qui maintenant l'expliquent auprès de la science moderne, et dont elle était particulièrement douée : d'une énergie indomptable allant de pair avec une intelligence surhumaine.

*
* *

Une révolution fondamentale s'impose désormais à l'Histoire. Narrative ou philosophique, elle ne satisfait plus les curiosités surexcitées et anxieuses des contemporains. Ils veulent savoir maintenant d'une façon précise la vraie cause de nos luttes et de nos révolutions sociales. L'artiste étudie l'ostéologie et la myologie pour connaître exactement le corps humain ; l'historien devra aussi apprendre ce qui constitue exactement l'humanité, l'anthropologie, indiquant les races, et différenciant les divers éléments humains. Organisés différemment et doués de facultés contraires, ces éléments luttent entre eux fatalement et continuellement. Les uns, producteurs, tirèrent de la nature les produits nécessaires à la vie ; les autres, exploiteurs, pareils aux carnassiers, ne vivent que du travail ou de la richesse des producteurs.

Ces deux éléments différents forment des peuples qui, entre eux, se dominent, se repoussent et se conquièrent, dans une lutte éternelle et pareille au flux et au reflux de l'Océan.

L'Historien nouveau devra aussi particulièrement étudier et connaître les sociétés dans leur tactique et leur doctrine. Car ce sont elles qui, à l'avance et en silence, préparent les événements qui se déroulent ensuite au grand jour.

A travers les siècles, cette grande lutte des deux éléments contraires de la Race se poursuit et recommence toujours dans le même processus. Les sémites se groupent, entourent leurs adversaires et peu à peu les pénètrent. Puis, ils les envahissent et les dominent. Mais, à un moment inattendu, tout-à-coup leurs adversaires, sous le coup subit de l'idée, se redressent et se révoltent. Leur idéal et leur activité infligent à leurs vainqueurs une défaite foudroyante. En face des sémites, seulement mûs par l'instinct et qui se proclament dieux eux-mêmes, l'Idée japhétique pousse le cri archangélesque : « *Quis ut Deus* ? — Non! la matière et l'instinct ne sont pas la puissance sûprême! »

Ecce redit bellum, tunc fert vexillam Puella.

« Entre eux, la guerre éclate. Après la Ruse, la Force « intervient, Alors, la Vierge — l'Idée pure — bran- « dit l'étendard... »

Tandis que de notre temps les autres branches de la science accomplissent de si grands progrès, que le Pouvoir aide si généreusement et prône si bruyamment, l'Histoire reste à son état primitif, seulement narrative et raisonneuse, mais toujours superficielle. Hésiterait-on, ou refuserait-on à appliquer la méthode scientifique à cette science, le Flambeau de l'Humanité comme l'appelait le grand orateur romain? Craindrait-on un danger dans la lumière de ce flambeau?

Raoul Bergot.

LES SYMBOLES ET LES ORIGINES

On sait que les savants des temps anciens avaient jugé inutile, dangereux même de prêcher la science à tous les esprits ; ils n'y élevaient que peu à peu, par degrés, par révélations successives, les esprits capables d'en gravir les sommets. Ayant compris que l'inégalité des intelligences divise et divisera toujours les hommes en diverses classes, ils distinguaient le *vulgaire*, qui comprend, uniquement et souvent même très imparfaitement, l'apparence matérielle des choses, le sens littéral des formules et à qui le parvis extérieur du temple est seul ouvert, des *médiocres*, plus aptes au sens moyen, au sens pratique des formules ; et au-dessus de tous ils plaçaient les *esprits supérieurs*, qui pénètrent jusqu'au sens métaphysique et à la cause première. Cette formulation des disciples d'élites par les dépositaires des connaissances traditionnelles est ce que l'on nomme l'*Initiation*. Chaque sectateur de la science était initié selon son aptitude, son âge, ses épreuves, à tel ou tel degré des connaissances antiques, et lié par des engagements, par des serments sérieux à la communauté des initiations, à l'église des initiés.

Des symboles, compris par eux seuls, représentaient pour eux cette communauté et cette doctrine ; et ces

symboles furent empruntés d'abord à la science céleste, à l'astronomie. Les symboles les plus usités de la science d'alors furent : le bélier dans la race blanche, le taureau pour la race noire, le dragon pour les races jaune et rouge. On représente souvent Lao-Tseu monté sur un taureau ; c'est parce qu'il reçut plus tard, dans l'Inde, l'initiation transmise par la race noire, mais Confucius voyait dans Lao-Tseu l'initiation la plus élevée dans la race jaune, symbolisée par le dragon, et il avait raison de dire qu'il ne comprenait pas le vol du dragon au-dessus des vents et des nuages, car Lao-Tseu ne jugea pas que Confucius fût apte à l'initiation. Celui-ci, toutefois, était d'une intelligence assez haute pour respecter ce qu'il n'entendait pas, pour comprendre que des mystères profonds étaient cachés sous des apparences naïves et des formules qui, à nous aujourd'hui, peuvent sembler absurdes, mais qui, alors, étaient employées gravement par des hommes supérieurs.

On pourait citer, des vieux auteurs que Confucius laissa de côté comme trop métaphysiques, des passages absolument ridicules quand on les prend à la lettre.

Fou-Hi régna par le bois...

« Fou-Hi avait le corps d'un dragon, la tête d'un bœuf.

Il vit un dragon-cheval qui sortit du fleuve, portant un mappe sur son dos, réunissant en lui la semence du Ciel et de la Terre, ailé, pouvant vivre dans l'eau, et d'après cette version il écrivit l'Y-King. » Voilà qui, à première vue, ressemble assez à un conte de fées : c'est simplement un symbole, comme le serpent et la pomme dans le Shépher de Moïse ; mais, pour les

initiés, ce dragon ailé, réunissant en lui les attributs divers de toutes les espèces d'êtres, vivants, capables de vivre sur la terre, dans l'eau et dans l'air, — on ne dit pas dans le feu, parce que le feu c'est lui-même c'est le grand agent créateur, l'unique élément de toute existence créée, l'Être-vie; celui que la Vulgate nomme le ciel créé, « creavit cœlum », principe actif de la Force vivante qui, sous la volonté directrice de l'Être universel, crée ou transforme la matière, substance, « terram » dit la Vulgate. C'est bien la même idée qu'exprime le commentateur historien Lo Pi, lorsqu'il dit « que la musique (il aurait fallu traduire en français harmonie universelle») n'est autre chose que l'accord des deux principes, l'un actif, nommé Yang, l'autre passif, nommé Yu, sur lesquels roule la conservation du monde visible. Voyons au surplus ce que dit Tseu Sse dans le Tchoung-Yaung, au chapitre XXII.

Lao-Tseu qui devança en Chine l'œuvre de Confucius, avait rapporté de l'Inde une notion très remarquable de la divinité ; le mot par lequel il la désigne que nous avons dû citer déjà, Tao, — n'est qu'un mot impuissant, dit-il lui-même. « Il existe, disait Lao-Tseu, un Etre suprême, qui a fécondé le chaos de la possibilité primitive, et qui en a fait sortir les éléments, ainsi que tous les êtres et tous les corps visibles. Je ne sais pas son nom, infiniment supérieur à toute créature ; mais je le désignerai par ses attributs les plus frappants. Je le nomme donc Tao.

Avant, ce n'était qu'une confusion complète, un chaos indéfini et inintelligible (la possibilité) et, au milieu de ce chaos de matière, un chaos de formes, des êtres chaos en germe, invus et indéfinis au milieu de ces chaos ; il y eut un principe subtil, vivifiant, la Vérité

Suprême, le principe auquel adhère la foi depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, dont le nom ne s'est jamais évanoui ; et nous en exprimons toutes les vertus par ce mot Tao, Raison Suprême.»

— Không-Tseu, dans ses vues pratiques, ne chercha pas à développer les vérités supérieures ; on peut dire même qu'il décapita la vérité. Son œuvre non plus n'y a pas atteint, et malgré ses solides assises, posées de plain pied sur le sol, l'édifice de la civilisation chinoise manque d'élévation, ce qui le rend insuffisant et insalubre.

L'a-t-il institué, d'ailleurs, cet édifice ? Non, c'est une institution vieille autant que la famille ; mais Confucius affermit admirablement le culte des ancêtres. Ce fut une inspiration heureuse, au point de vue social surtout. Car ce n'est pas l'individu qui est le véritable élément social, c'est la famille. Des individus juxtaposés, gardant leur personnalité absolue, séparés naturellement les uns des autres par leurs idées, leurs entêtements et leurs passions, ne s'unissent que pour se combattre : ce sont des grains de sable que rien ne lie et que le moindre souffle sépare, à moins que des vents contraires ne les poussent les uns contre les autres. Il faut un centre et un ciment: le centre c'est le foyer, le ciment c'est le culte de la famille.

Le culte des ancêtres, tel que l'ont rétabli les enseignements de Confucius, a produit les résultats sociaux les plus admirables : qui sait où honorer ses ancêtres, sait où trouver sa patrie. Ce n'est pas le sol, ce n'est pas le drapeau qui font la patrie,... ils n'en sont que le point d'appui et l'emblème, — c'est un ensemble de souvenirs, d'institutions et d'affections que l'on trouve ici, que l'on ne trouverait pas

ailleurs. *Le Chinois va chez l'étranger ; il y travaille courageusement, fidèlement, vit économiquement, sans ambition ni reproche ; puis il retourne chez lui jouir du fruit de son travail auprès de l'autel des ancêtres, au foyer familial,* auquel il n'a jamais manqué, chaque année, d'envoyer de loin un pieux et pratique témoignage. Et ce Chinois, revînt-il d'Amérique ou d'Europe, eût-il vu, compris, saisi nos discordes, nos conflits politiques, nos révolutions, rapporte en Chine, parfaitement intact, son respect non seulement pour ses ancêtres, mais pour les vieilles institutions sociales du Céleste-Empire. Car là encore, survit ce que Confucius a conservé de la synarchie primitive, la vie sociale, l'organisation sociale des des gouvernés, absolument distincte et pre- — non pas de l'organisation des gouvernants, qu'elle tient au contraire, par l'influence du milieu, dans la forme traditionnelle, — mais indépendante de la dynastie, de la personne même du souverain et de ses ministres.

L'organisation du *mandarinat*, telle que nous la trouvons même aujourd'hui, présente encore tous les caractères de l'initiation antique, dont les formes, évidemment bien frustes, se sont cependant conservées à travers les siècles, bien que le fonds réel se soit perdu. En effet, comme dans les siècles passés, l'éducation et l'instruction élémentaire se donnent dans la famille, religieusement constituée selon les rites du culte des ancêtres, au foyer ; l'éducation professionnelle est donnée dans un groupe social plus étendu, — la tribu, le village. Mais s'il s'agit d'études plus élevées, c'est-à-dire de ce que nous appelons « l'instruction supérieure », on doit s'adresser à l'enseignement de

l'État qui, au nom du pouvoir sacerdotal et royal, élève le sujet dans la hiérarchie des sciences et des lettres, l'initie à la philosophie et autres connaissances inaccessibles au vulgaire.

Pour être admis à recevoir l'initiation et à subir les épreuves, faut-il être d'une classe spéciale ? Une partie de la nation est-elle forcée de croupir dans une ignorance exploitée par les initiés recrutés dans une caste fermée ? Aucunement ; tout homme, de quelque rang qu'il soit, peut se présenter à l'initiation.

Pour celui qui a lu les *k'nh* avec quelque clairvoyance, il est bien évident qu'autrefois, en Chine, comme dans toutes les religions antiques, notamment dans celle des Egyptiens, la science était cachée sous des symboles, des allégories, des images ; l'initié savait traduire ces mystères dans le langage humain. Mais il a dû se produire là ce qui s'est produit partout : pour conserver plus pure la vérité, pour la soustraire aux variations de l'esprit humain, ou peut-être bien pour l'exploiter plus étroitement, on a distribué l'initiation réelle avec une parcimonie de plus en plus grande, si grande même, que l'on voit, de nos jours, le lettré chinois, ignorant de tout ce que cachent les symboles et les allégories, rabaisser la science antique au niveau de son esprit moderne, et rapporter ses leçons aux simples choses de la vie physique. Ce rapetissement est bien visible dans la manière d'écrire l'histoire, en Chine comme dans l'Occident. Dans l'histoire des temps anciens, le côté matériel, physique, est toujours caché sous une forme allégorique, et l'on n'étudie les phénomènes que du côté général de la question ; dans la méthode qui a suivi, on reste cantonné dans le domaine du fait, et

il en résulte que, confondant les allégories avec les faits, on tombe dans d'énormes erreurs.

L'antique histoire ne considérait que le côté moral des choses, sans s'occuper jamais des individus particuliers ; elle voyait agir les masses, les peuples, les corporations, les sectes, les doctrines, les arts même et les sciences, comme autant d'êtres particuliers qu'elle désignait sous un nom générique. Ce n'est pas, sans doute, que ces masses ne pussent avoir un chef, qui en dirigeait les mouvements : mais ce chef, regardé comme l'instrument d'une puissance supérieure quelconque, était négligé par l'histoire, qui ne s'attachait jamais qu'à l'esprit. Un chef succédait à un autre chef, sans que l'histoire allégorique en fît la moindre mention; les aventures de tous étaient accumulées sur la tête d'un seul, ou plutôt sur une personnification : c'était la chose morale dont on examinait la naissance, dont on racontait la marche, dont on décrivait les progrès ou la chute. La succession des choses remplaçait celle des individus.

Dans les histoires de nos antiques sociétés d'Occident, nous trouvons des preuves indéniables de ce fait, mais ne parlons que de la Chine et de l'Annam. Avant Hoang-ti ; qui ouvrit le premier cycle des temps historiques, les auteurs chinois parlent de règnes qui sont évidemment des périodes ; ce sont Pan-Kou, véritable personnification de la primitive société humaine, dont l'existence se perd dans la nuit des temps, puis trois époques qu'ils nomment successivement 1° Tien-hoang (le règne du Ciel); — 2° Thi-hoang (le règne de la terre); — 3° Jin-hoang (le règne des hommes.) Sous ces formules qui n'impliquent aucunes limites de temps, se cachent pour le philosophe Chinois,

trois périodes que nous pouvons traduire ainsi: règne des principes, règne des lois, règne des faits (Providence, destin, volonté). Viennent ensuite dix grandes périodes, durant lesquelles les hommes cherchent l'équilibre des principes et des faits dans les lois, équilibre qu'ils croient avoir obtenu sous Fou-Hi et ses successeurs. Pour les Annamites, la même conception se trouve dans la série des Huong-vu'o'ng.

L'histoire positive, qui est devenue la leur et la nôtre, suit une méthode entièrement différente : les individus sont tout pour elle ; elle note scrupuleusement les dates, les faits que l'autre négligeait. Même changement de méthode dans la science : les anciens s'occupaient du visible uniquement pour découvrir l'invisible qu'il représente ; les modernes s'occupent du phénomène pour lui-même, sans s'inquiéter scientifiquement de ses rapports métaphysiques. La science des anciens, c'était la science cachée, l'ésotérique ; la science des modernes, c'est la science du visible, c'est l'exotérique.

Lao-Tseu, nourri de la philosophie hindoue, ne voulut envisager que les principes, aussi n'eut-il que dédain pour la nature matérielle. Dans son exaltation mystique, il méprisa les biens terrestres et, recherchant la vie contemplative, méditative, il poussa ses disciples à la vie ascétique.

Confucius, son jeune contemporain, fut moins exclusif : constatant que l'humanité était tombée sous le régime des faits, il chercha son enseignement chez les sages anciens, et ses exemples parmi les grands hommes de l'antiquité. Il prêcha le retour aux anciennes mœurs, plus désintéressées, et il s'efforça d'obtenir l'harmonie des principes et des faits dans la

loi : c'est par la vertu et par l'obéissance au *mandat du Ciel,* selon sa doctrine, que les peuples sont heureux.

Les doctrines confucéennes ont fait, de la piété filiale une vertu nationale et le fondement sur lequel s'appuient l'édifice social et la législation qui en règle l'ordonnance. Dans la famille, on voit tous les degrés de la parenté — ascendants, descendants, collatéraux et alliés — définis, avec les droits et devoirs de chacun, et la piété filiale, le devoir domestique font l'amour de la patrie ; car dans l'Etat, l'Empereur est considéré comme le père des quatre cents millions d'individus qui composent cette immense famille. La piété filiale est regardée comme le principe de toutes les vertus,et c'est la base de tout enseignement ; l'exercice des devoirs qu'elle impose ne permet aucune exception : elle va,s'élevant,depuis le dernier homme du peuple jusqu'au Fils du Ciel, assis sur le trône impérial. Le législateur enseigne que le plus grand crime est de manquer de piété filiale ; mais il admet que celui qui a été bon fils sera bon père et qu'ainsi rien ne brisera le lien social. (Voir le « Hiao-King » ou Livre de la Piété filiale, de Confucius).

Mais nous devons reconnaître qu'il y a bien des ombres à ce tableau ; ainsi,l'attachement des Chinois aux idées et aux usages des anciens, poussé si loin, a entraîné l'immobilité de leurs sciences et cela parce que,chez eux,la science est étroitement liée à l'administration. Si celle-ci ne change pas, — et elle ne change pas, — l'autre ne change pas davantage,et les erreurs, une fois consacrées, demeurent éternelles ; on ne peut rien innover sans être examiné,autorisé : les esprits qui ont besoin de permission pour prendre l'essor sont des esclaves, ils deviennent stériles.

Dès les temps les plus reculés les Chinois ont cru à l'Ame du monde, « qui remplit l'espace et pénètre tous les corps, intelligente, et docile à qui est digne de mettre en œuvre cette force incommensurable ». Maîtresse de toutes choses, elle se manifeste par les grandes forces : Confucius l'a appelé Chang-Ti, Lao-Tseu la dit le principe indéfinissable.

Elle est trinité en son émanation : 1° c'est la puissance qui met au jour les modèles non révélés des choses, 2° c'est la sagesse, le démiurge, l'éternel ouvrier réalisant les idées primitives ; 3° c'est la Bonté, source de toute vie, de tout bien. — Pour les Egyptiens, l'Unité était Ra, Ammon, Phta et Osiris, la Trinité ; — pour les Hindous, Parabrahm ; Brahma, Vichnou et Siva. — C'est là que se symbolise le passage de l'Unité à 3, en créant, puis en gouvernant le monde, c'est l'origine de toutes les formes et de toutes les apparences dans le développement du principe primitif en ses facultés essentielles. La représentation hiératique consiste en un cercle, ligne sans commencement ni fin, et la masse qu'il renferme, remplie d'atomes, est la somme de toute la création.

Cette masse est divisée en deux parties intérieures, dont les formes mêmes indiquent le mouvement, l'activité incessante de la divinité travaillant incessamment à reproduire. Le Chaos en mouvement voit les atomes s'agréger selon leurs affinités, et le mouvement rotatoire se change en mouvement latéral.

Chang-Ti est 1, Tay-Ki est 2 : 1 est l'Etre unique, le Dieu-roi ; 2 est le générateur, le démiurge, l'ouvrier par excellence ; ce sont les principes supérieurs. — Au-dessous d'eux et en eux pourtant deux principes inférieurs : Yang, qui est 3 ; Yu, qui est 4. Yang est

l'Esprit, principe majeur, mâle, actif, lumineux; Yu est la Matière, principe mineur, féminin, passif, obscur. Les deux derniers agissent dans le monde physique.

La figure symbolique nous montre ainsi le monde tel qu'il est à nos yeux, c'est-à-dire Vie ou Mouvement, Raison, Matière, dans une juste mesure, une égale proportion; et ces quatre termes réunis par l'addition (1+2+3+4) produisent le nombre 10, symbole de l'Etre, tant universel que particulier, l'accomplissement, la fin, l'éternité; dans leur écriture, les Extrême-Orientaux représentent 10 par une croix et dans l'iconographie religieuse, ce signe se trouve souvent reproduit sur la poitrine des personnages divinisés; il est en effet le symbole du tout puisqu'il représente l'espace dans les trois dimensions: hauteur, largeur et profondeur.

Cette puissance, quelque nom qu'on lui attribue, a établi manifestement une loi d'équilibre, qui nous frappe dans le monde de la matière et qui ne leur paraît pas moins réelle dans le monde de l'esprit. S'il y a disproportion de nos connaissances à la masse des impressions, de la vie à l'amour et à l'action libre, ou de l'une quelconque à l'autre, alors il y a perturbation de la loi; et de la pénurie qui se produit d'une part, résulte la décadence de l'âme. Cette pénurie doit être réparée par un travail de la vie, qui est alors ramenée à l'enfance de l'âme, de là des tyrans, de là les révolutions. Ces croyances philosophiques permettent de penser que les Annamites croient que la marche du progrès s'exerce en spirales.

Au-dessus des êtres physiques, il y a des êtres plus libres, plus intelligents. C'est la même idée que le

symbole des Apôtres, chez nous, désignée par ces mots : « le Ciel et la terre » car cette expression veut dire, selon le symbole de Nicée, « les êtres visibles et les êtres invisibles » ; et le 4e concile de Latran, confirmant cette interprétation, établit que le mot, « Terre » désigne l'ensemble des êtres visibles ; et le mot « Ciel » l'ensemble des êtres invisibles. Ce sont là deux mondes créés qui vivent l'un et l'autre sous la loi du maître de toutes choses, sous la loi de Dieu.

Dans le monde physique, les anciens Asiatiques regardent l'homme comme placé au sommet de la hiérarchie des créatures, et l'on pourrait même leur entendre répéter ici ce que dit la Genèse : « Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Seulement ils ont compris que *nous* signifie les *forces*, et que l'image et la ressemblance ne sont et ne peuvent être qu'intellectuelles et morales.

Ils disent en effet qu'était au commencement le Chaos (Hoën-Tun) et, au-dessus de lui ; Yu-Chi, l'ordonnateur du monde. Yu-Chi sépara le Ciel et la Terre, et aussitôt apparut au milieu d'eux Pan-Kou (l'homme), ainsi appelé du même nom que le créateur et maître de toutes choses dans la nature. Ainsi s'explique que Pan-Kou puisse être pris tantôt pour le créateur, tantôt pour la créature.

Dans cette création qui anime de son souffle la matière, se trouve la Trinité qui est en Dieu — puissance, sagesse et bonté, qui se traduisent par intelligence, volonté et sentiment — et sous la phraséologie des auteurs chinois on retrouve aisément d'ailleurs le fonds commun à toutes les traditions primordiales de l'humanité. C'est ainsi — pour ne citer qu'un exemple — que nous voyons Hoai-Nan-Tseu rapporter,

selon la doctrine des Taoïstes, la légende du Paradis terrestre, en un sens analogue, j'allais dire identique, à celui de notre Bible. Au sommet du Kouen-Lun, dit-il, est un jardin où souffle un doux zéphyr, agitant sans cesse les feuilles des arbres tong dont il est entouré. Ce jardin est placé près de la porte fermée du Ciel, les eaux qui l'arrosent sortent de la sourcc jaune qui est la plus élevée et la plus abondante, elle s'appelle la fontaine d'Immortalité, car ceux qui boivent de ses eaux ne meurent pas. Cette source se divise en quatre fleuves ; le premier coule entre le Nord et l'Orient, l'eau rouge coule entre l'Orient et le Midi, l'eau Fo entre le Midi et l'Occident, et l'eau de l'Agneau s'écoule entre l'Occident et le Nord. Ces quatre fleuves sont les fontaines du Seigneur Esprit (Ty-Chin) c'est par elles qu'il prépare les remèdes à tout et qu'il arrose toutes choses.

On se trouve ici en plein occultisme. Nous ne nous chargerons pas d'expliquer le sens évident caché sous ces images. S'agit-il, ainsi que quelques-uns le pensent, de la science totale, qui, primitivement, gouvernait,croit-il,toutes les forces de la nature que nous appelons,à tort,aujourd'hui qu'elles sont plus connues dans leurs effets que dans leurs causes et dans leurs rapports, naturelles et surnaturelles? Les anciens occultistes les divisaient en quatre grands courants, en quatre fluides puissants « arrosant toutes choses » selon l'expression de Hoai-Nan-Tseu, magnétisme, lumière, chaleur, humidité. Peut-être aussi ne doit-on voir là qu'un document ethnologique, retraçant les voies suivies par des fragments de la primitive société asiatique, dans la direction des principaux fleuves descendus du Kouen-lun, et indiquant le symbole de

la foi qui emporta chacun de ces rameaux détachés de la souche. En tout cas, nous verrons souvent, dans la suite les hiérographes chinois s'exprimer dans ce style symbolique, et les auteurs plus modernes les copieront sans les comprendre ni prétendre les expliquer, faute d'en avoir reçu le sens secret.

Nous ne nous y arrêterons nous-mêmes que pour y étudier et chercher à connaître, autant que possible les origines de la tradition, les circonstances qui ont produit l'état d'âme dans lequel se sont trouvés les auteurs des lois sociales dont la première application se perd dans la nuit des siècles passés, et que les générations successives nous ont conservées à peu près intactes jusqu'à nos jours.

Dans ces pays d'hérédité totale et absolue, connaître le père fait comprendre le fils ; et sachant le pourquoi, nous saurons le comment. Cette seule raison justifierait l'importance que nous attachons aux miettes recueillies par nous de la philosophie jaune.

J. Silvestre.

Sonnets

Pensée au profil séc, ô sœur de charité,
Qui nous est bonne aux soins douloureux de la vie,
Est-ce pas toi qui veilles et qui pacifies
Nos espoirs morts s'efforçant à ressusciter ?

Tu nous dis que jamais nous n'aurons habité
Un cœur prédestiné où notre sort se fie,
Et la coupe où ta main calmante nous convie
Exhale des parfums amers de vérité.

Nos esprits déchirés d'anciennes secousses,
Tu prétends les guérir, ne t'inquiétant pas
Si la douleur d'aimer nous fut cruelle ou douce.

Le refuge où tu veux emprisonner nos pas
Est rectiligne et froid comme des catacombes,
Et nos émotions sont au loin sous des tombes.

II

Si les vampires du passé sont immortels,
Qui, nés de ton péché, dévorent ta substance,
Si ta coulpe acharna sur tes flancs l'existence
De larves prolongeant leur rôle accidentel,

Seule réalité, le ciel surnaturel
A des yeux plus puissants ouvre son évidence,
Et ta foi connaît la fontaine de Jouvence
D'où ton cœur sortira lavé comme un autel.

Il est un baume sur la terre iduméenne :
Va dissoudre à jamais, dans les eaux léthéennes
La mauvaise douleur où tu t'es attardé.

Dans le jardin secret des souvenirs, n'emporte
Que des jours où tu as au divin accédé,
Et des amours, qui furent belles, et sont mortes.

III

Que tes amours aient été folles ou sublimes,
Elles sont la substance où tu fus transmué,
Elles ont pris ta forme et t'ont constitué
Un cœur déchiqueté de cimes et d'abîmes.

Le souffle intérieur dont ta beauté s'anime
Sous leur assaut risqua d'être diminué.
Leur troupe incohérente a-t-elle salué
En toi le vainqueur mâle ou la pâle victime ?

De tes plus beaux émois, persistants ou défunts,
Sache enfermer la quintessence en un parfum
Auréolant de sa vertu ton geste calme.

Souviens-toi que ta vie incantera ta mort ;
Et les Anges du Feu te réservent la palme
Que le Héros doit conquérir contre le sort.

Victor Emile-Michelet.

De la Philosophie Occulte

de Théophraste Paracelse

Des visions spirituelles et des apparitions pendant le sommeil.

Il y en a de deux sortes : les unes naturelles, les autres surnaturelles. Je vais parler des visions et apparitions naturelles, se produisant pendant le sommeil ou pendant la veille. Elles sont multiples, quotidiennes, venant soit de la tristesse, soit de l'impureté du sang, soit des pensées qui occupent le cœur et l'âme. Ainsi, les joueurs rêvent fréquemment dés, cartes, gains, pertes ; les soldats rêvent guerre, projectiles, cuirasses, armures, victoires, défaites ; les ivrognes bon vin, gobelets profonds, saouleries ; les voleurs rapines, crimes ; les amants amour ; les dépravés dépravation. Ces rêves viennent des désirs. Mais, les amants, qui en tout temps demandèrent aux nigromantiens le moyen d'apparaître aux jeunes filles et de s'en faire aimer, qui écrivent des caractères, des mots, quelquefois leurs noms sur des parchemins

vierges avec leur propre sang, et placent ces parchemins sous le lit des jeunes filles, n'arrivent à aucun résultat : ces jeunes filles donnent leurs ceintures et des boucles de leurs cheveux à d'autres prétendants. Jamais de tels talismans ne furent efficaces. On explique de diverses façons ce qui se passe pendant le sommeil : la meilleure théorie est celle de l'évestre(1). Mais, il faut surtout tenir compte de la suggestion, ainsi que le prouve ce que nous entendons dire le matin à ceux qui s'éveillent : *j'ai eu cette nuit un rêve extraordinaire, j'ai vu Mercure ou tel philosophe qui m'a appris tel art. Tout cela est déjà effacé.* Celui qui a eu un rêve semblable ne doit pas en s'éveillant sortir du lit, ni parler, ni manger, ni voir quelqu'un, il doit tâcher de se rendormir jusqu'à ce que son rêve revienne. Au reste, ces sortes de rêves sont généralement en désaccord avec les événements et ne doivent pas être pris au sérieux.

Les songes surnaturels sont certainement des ambassadeurs que Dieu lui-même nous envoie, ce sont des anges et des esprits auxiliaires qui nous apparaissent le plus souvent lorsque nous sommes ennuyés ou en danger, de la même manière qu'ils apparurent aux Mages cherchant de tous côtés l'enfant nouvellement né. L'ayant trouvé, comme ceux-ci retournaient vers Hérode pour lui annoncer la nouvelle, un ange du Seigneur leur apparut, la nuit, leur commandant de changer de route. Dieu, en effet, connaissait la

(1) *L'évestre* est l'esprit ou le corps astral de l'homme qui lui prédit sa mort ou quelque mal. C'est, du moins, l'explication qu'en donne Roch le Baillif à la fin des œuvres de Paracelse, édition de Genève de 1658.

fourberie d'Hérode. Jacob allant en Egypte, et Joseph eurent des rêves analogues. De même, Ananias, Cornélius et plusieurs autres.

Lorsque l'évestre d'une personne morte depuis longtemps nous apparaît pendant notre sommeil il faut examiner avec soin ce qu'il a indiqué ce qu'il a dit. Si l'homme avait pendant le sommeil l'intelligence qu'il a durant la veille,il pourrait tirer de l'évestre tous les renseignements qu'il voudrait et apprendre de lui la vérité.

Des Homunculi ou des esprits matériels souterrains.

Ces créatures habitent au-dessous de nous, dans la terre où elles trouvent en abondance ce dont elles ont besoin. Elles s'appellent *Sylphes* et *Pygmées*. Ces esprits ne sont point pareils aux autres esprits ; ils peuvent cependant égaler leur pouvoir et leur industrie. Ils ont une chair et un sang comme les hommes, ce que n'ont pas les vrais esprits, ainsi que le Christ l'a dit à ses disciples, après qu'à travers les portes fermés il fut entré dans la chambre où ils se trouvaient : *Touchez-moi, je n'ai ni chair ni os.* On peut conclure de ces paroles que le véritable esprit n'à ni corps tangible, ni chair, ni sang, ni os, mais qu'il est fait d'une substance semblable à l'air ou au vent. Ici, nous n'expliquerons pas davantage ce secret. Nos créatures ne sont point esprits et ne peuvent être comparées aux esprits. Si l'on veut absolument les appeler esprits, qu'on les appelle, alors, *esprits terrestres*, puisqu'elles

ont leur chaos (1) et leur habitation sous la terre et ne vivent pas dans l'air à la façon des véritables esprits.

Beaucoup de ces esprits terrestres se manifestent, sont vus et entendus, principalement dans les lieux où reposent des trésors et des richesses, où gisent des mines d'or et d'argent. Ils aiment, en effet, les trésors, et ne quittent pas facilement de tels lieux. Ils enseignent aux mineurs nombre de choses. Mais, ils leur infligent aussi nombre d'ennuis, tantôt les frappant, tantôt leur jetant des pierres. Quelquefois, ils ler, indiquent des trésors, et les préviennent de certains dangers.

Lorsque, étant ennuyés,nous avons de telles visions nous les devons à la miséricorde de Dieu. Si nous prions sincèrement, Dieu nous envoie ses ambassadeurs pour nous avertir, nous consoler, nous conseiller. Bileam connaissait bien ces apparitions et visions nocturnes ; Il pouvait en avoir quand il le désirait. L'Ecriture l'appelle *Mage*. L'Ecriture, en effet, appelle *mages*, sans distinction, tous ceux qui sont coutumiers de choses surnaturelles et non ceux qui ont été des saints.

Tous les Mages ne sont pas ceux que l'Ecriture appelle ainsi. On s'accorde à dire que de l'Orient vinrent trois Mages, enchanteurs en tous points remarquables parce qu'ils connaissaient les arts et les choses surnaturels infiniment mieux qu'aucun autre. Or, l'Ecriture les appelle Mages et non sorciers ou enchanteurs. Que faut-il penser de cela ? Ceci, assurément : ils ne se servirent pas de leur art et de leur science se-

(1) Voir le traité *Des Nymphes, Sylphes, Pygmées*, etc. précédemment traduit.

crète pour faire le mal. Car, la Magie puise sa force et son pouvoir dans la foi. Elle peut pourtant être visible lorsqu'on en abuse.

Il convient de savoir que l'esprit de certaines personnes est, pendant leur sommeil, transporté vers Dieu, qu'il contemple sa majesté, le bonheur des élus, le malheur et les tourments des damnés, spectacle que, par la suite, il n'oubliera jamais. Ce spectale peut nous être donné, si nous implorons sincèrement la miséricorde de Dieu. Ainsi, tous les mystères de Dieu nous seront visibles. Ces visions montrent la vérité et doivent être beaucoup plus estimées que les visions nigromantiennes se manifestant dans les miroirs, dans le cristal, dans les ongles des doigts, dans l'eau, etc. Les visions nigromantiennes ne sont que des produits de l'imagination Et quand les esprits donnent des réponses (1), il ne faut les croire que lorsqu'ils le font sur l'ordre de Dieu. Des visions naît la juste prophétie, ce sont elles qui ont dicté les prédictions aux Prophètes. Dieu ne révèle ses mystères que par des visions surnaturelles et spirituelles. Il convient donc, pour apprécier la valeur d'une vision, d'en rechercher l'origine, d'examiner la parole et les promesses de Dieu.

Des Consécrations.

Il y a beaucoup à dire, mais peu à retenir, sur les lieux et instruments de consécration. Au commencement du monde, Dieu sanctifia et nous consacra

(1) Nos spirites sont les successeurs des Nigromantiens et non des sorciers.

toutes les choses de la Création. Etant saint, il consacre tout ce qu'il fait. L'homme ne peut rien consacrer par lui-même, et cercles, glaives, costumes, cires, chandelles, eau, huile, feu, fumées, caractères, écritures, livres, pantacles, sceaux de Salomon, couronnes, sceptres, anneaux, cérémonies machinées par les nigromantiens contre les esprits fantastiques ne servent de rien ; les esprits peuvent être chassés et domptés par d'autres moyens, par la foi surtout, et non par les cérémonies comme le prétendent les nigromantiens lorsqu'ils disent : *Cela est consacré ; cela est purifié, cela est bénit, celui qui veut avoir de la force pour combattre le Diable et mettre les esprits en fuite doit dire des messes dans cette intention.* O hommes insensés et stupides, indignes d'être appelés hommes, qui croyez à de tels mensonges, et qui, pourtant, voyez de vos propres yeux la foudre renverser les temples et les autels eux-mêmes ! Il ne faut pas plus estimer les nigromantiens et leurs cérémonies que le sac des presdigitateurs. Il faut laisser de côté les cérémonies que le juge Salomon a décrites dans son livre et que les nigromantiens appellent Clavicules de Salomon. Dieu repousse de telles choses. Néanmoins, il ne faut pas rejeter toutes les cérémonies, mais seulement celles qui sont dirigées contre les esprits extravagants. Les autres, en effet, sont de bons médicaments magiques. Il faut surtout croire à la consécration des Sacrements, du mariage, du baptême du corps et du sang de Jésus-Christ sur l'autel jusqu'au jour où nous serons tous sanctifiés et purifiés.

Ces esprits sont les moins bons de tous les esprits ; néanoins, bien qu'ils aiment le mal, ce ne sont pas des diables. Au reste, il y a une grande différence

entre ces esprits et les diables : les diables ne meurent pas, ces esprits meurent. Sans cela, ces esprits seraient des esprits ordinaires, lesquels sont éternels. Or tout ce qui a un córps, une chair et du sang meurt et se putréfie.

L'on va m'objecter le proverbe connu : *Le diable est riche, il regorge de richesses, il possède l'or, l'argent, les trésors cachés dans la terre, et les donne à ceux qu'il tient par un pacte ou par un vœu, et cette autre parole : Le diable comble d'argent celui qui s'est donné à lui par un pacte autographe.* Il n'y a rien de vrai là-dedans. Le diable est la plus pauvre de toutes les créatures, il n'a en sa possession aucun trésor. Autres sont les Sylphes et les Pygmées. Bien que naturellement petits, les Pygmées apparaissent à volonté petits, grands, beaux ou laids. Ils connaissent en effet, tous les arts, ils, savent se servir de la lumière de la nature. Ils possèdent quantité de trésors, d'or et d'argent. Beaucoup de ces êtres habitaient autrefois des lieux aujourd'hui ruinés et déserts.

Plusieurs personnes les ont pris pour des anges ou des esprits que Dieu nous avait envoyés, puis rappelés à lui à cause de nos péchés.

D'autres ont pensé que les hommes ne pouvaient voir les Pygmées. Quelques uns qui les virent pensèrent qu'ils étaient les âmes d'hommes morts honteusement ou suicidés, ou qui, n'ayant pas confiance en Dieu, devaient servir le diable jusqu'au jugement dernier.

D'autres,encore,crurent qu'ils n'étaient que de vains spectres, et que là où on les voyait gisait un trésor. Faire cette hypothèse, c'est reconnaître le pouvoir de la foi : car, ces esprits,ne pouvant rien sans Dieu, ne peuvent indiquer un trésor qu'avec sa permission.

Certains les ont pris pour des manifestations de sorcellerie.

Il en est qui, trouvant des trésors chez les Pygmées, crurent que ceux-ci étaient les esprits des hommes qui avaient enfoui ces trésors, et les surveillaient. Ils le crurent parce que le Christ a dit : *Là où il y a un trésor est votre cœur.*

Mais moi, au contraire, j'affirme que *le cœur n'est pas l'esprit et l'esprit n'est pas le cœur*, qu'il y a entre eux de grandes différences. Ces êtres sont, à la vérité, des hommes matériels et véritables, et, dans les premiers temps de la Nature, on les prenait souvent pour Dieu, et on les invoquait à sa place. Ce sont eux que Dieu Tout-puissant a désignés en disant dans sa première Table (1) : *Vous ne regard.rez point comme dieux ceux qui habitent dans l'eau* (c'est-à-dire les Nymphes), *ni ceux qui habitent sous la terre* (c'est-à-dire les Pygmées), *moi seul suis Dieu, moi seul suis le Rédempteur.*

Il est certain que le mont Vénus, en Italie, fut habité par eux. La nymphe Vénus exista, et ce mont fut son royaume. A sa mort, sa race disparut avec elle. Aujourd'hui, en effet, l'on n'entend plus parler de ces êtres comme l'on en entendait parler jadis alors que Danhuserus et autres visitaient ce mont. Ces êtres aiment les hommes qui les aiment et haïssent ceux qui les haïssent. Ils comblent d'argent ceux qui se lient à eux par un pacte. Ils connaissent nos pensées, nos désirs.

Nous avons dit tout cela, non pour indiquer le

(1) Deut. C, 5. V. 6. 7.

moyen de les attirer, mais pour que l'on puisse dorénavant parler d'eux savamment et comprendre en quoi ils diffèrent du diable. Le diable n'a pas de corps, si ce n'est celui qu'il se forme des quatre éléments, corps sans chair et sans sang, non sujet aux maladies, éternel. Ces hommes, au contraire, meurent et ne participent point à la vie éternelle. Aussi, ceux qui se lient à eux partagent-ils leur sort. Qu'on réfléchisse donc avant de se lier à eux. Dès qu'on est lié à eux, il faut faire ce qu'ils ordonnent. Et, si on les irrite, ils infligent de graves dommages, quelquefois ils tuent. Il y en a des preuves. Beaucoup de personnes, par exemple, ont été trouvées mortes, le cou tordu ou tranché, ou les membres rompus. On en accuse généralement le Diable. Or, le Diable ne le peut. Ce qu'il peut, c'est donner de mauvaises pensées à l'homme, l'empêcher d'obéir à Dieu, le pousser au péché, le faire renier Dieu. Les Pygmées ressemblent au Diable : souvent ils offensent Dieu. Mais, souvent aussi, ils nous avertissent, nous préservent des dangers, nous protègent, nous font évader de prison. Je ne veux point dire ici, à cause des maux qui pourraient affliger ceux qui voudraient essayer, par quel pacte on se lie à ces êtres, grâce à quel pacte ils nous apparaissent et nous parlent. Je me contente de déclarer que, seules, notre foi, notre pensée, notre imagination peuvent nous protéger contre eux. Il ne faut donc pas laisser seuls les hommes écrasés de chagrins ou victimes de leur imagination, il faut les réconforter à l'aide de paroles joyeuses, de propos agréables, de jeux.

Le Diable et les esprits terrestres ne se reposent jamais, sans cesse ils nous dressent des embûches. De là vient que certains hommes et surtout certaines

jeunes femmes sont souvent, pendant leur sommeil, opprimés par une sorte de spectre et suffoquent sans pouvoir appeler à l'aide. Le matin, en se levant, ils ont coutume de dire : *Un incube* (1) *m'a visité cette nuit, c'était un vieillard, c'était une vieille femme.* On prend toujours ces incubes pour des sorcières, alors que les sorcières ne peuvent, à cause de la nature matérielle de leur corps, passer à travers une porte ou une fenêtre fermée, comme le font les Sylphes et les Pygmées. O toi, homme désespéré, qui laisses le vent t'emmener à son gré, c'est toi-même, c'est ta foi fragile, ce sont tes mauvaises pensées qui te font du mal. Au-dessus de toi et en toi, est un aimant qui attire ces maux. C'est l'aimant céleste, le plus puissant de tous les aimants, qui attire à lui tout ce qu'il veut.

Comment on exalte l'imagination

Il faut apprendre par des exemples comment on peut exalter l'imagination. D'abord, nous voyons, lorsque la peste se déchaine, que l'imagination est un violent poison, puisqu'elle fait plus de mal que l'air contaminé, et qu'aucun remède ne peut la combattre. Sans elle, le reste n'est rien. C'est, en effet, un messager allant très rapidement de ville en ville, de région en région : l'imagination d'un seul homme suffit à

(1) Puissent nos occultistes modernes méditer ce passage, qui pour voir les incubes et succubes recommandent le jeûne et les drogues destinés à illusionner le cerveau. Incubes et succubes ne sont point visions d'ivrogne, ce sont des êtres existant réellement ainsi que l'affirme en plusieurs endroits Saint Augustin.

attirer la peste d'une ville dans une autre. L'exemple suivant le prouve :

Imaginons deux frères, habitant, l'un la France, l'autre l'Italie. Figurons-nous que la peste sévit en Italie et fait périr celui qui y habite. Celui qui habite en France apprend cette mort : sa peau se durcit (1), il rêve à la peste, il ne peut chasser cette pensée de son âme. Son corps s'échauffe, parce que son imagination s'échauffe. Comme l'or et l'argent que l'on purifie, que l'on sépare des corps étrangers en les éprouvant par la coupelle, l'imagination, dans ce cas , s'exalte. N'est-ce pas en s'excitant qu'elle permet à l'homme de féconder la femme ? La peste gagne un autre homme, toute la ville, toute la région. Ce qui montre que, contrairement à ce que disent les ignorants, ce n'est point l'air qui propage le mal, c'est la peur. On peut en conclure qu'il ne faut pas laisser seul l'homme auquel on annonce une telle nouvelle : il faut le veiller avec soin, l'égayer par des propos joyeux, l'empêcher de retomber dans ses pensées fâcheuses. Je ne vous dis point là des mensonges, si ridicule que cela paraisse. L'imagination est semblable à la poix : elle adhère et prend feu facilement ; et quand elle a commencé à brûler, il n'est pas facile de l'éteindre.

L'imagination ne tue pas seulement en temps de peste, elle tue aussi en temps de guerre : dans les sièges des villes, dans les escarmouches, des soldats n'ont dû qu'à leur imagination d'être frappés de balles. En effet, celui qui tremble, qui fuit, qui

(1) Nos médecins diraient que la lettre ou le messager apportant la nouvelle de la mort a en même temps apporté les microbes de la peste.



s'épouvante à chaque détonation, qui sans cesse redoute les balles, est plutôt blessé que l'intrépide et l'audacieux qui ne craignent rien et demeurent pleins d'espoir. Ceux-ci prendront tous les châteaux, toutes les villes, toutes les terres. Les soldats fanfarons, qu'ils soient nobles ou roturiers, chevaliers ou comtes, ne valent pas un téruncius (1). Le soldat qui aspire à une haute fortune doit avoir devant les yeux Jules César ou l'un de ces fameux guerriers que les Romains possédaient. S'il sait bien se servir de son imagination, s'il est bien décidé à résister jusqu'au bout, il s'illustrera dans les guerres et parviendra aux plus grands honneurs. Beaucoup ignorent ce que peut l'imagination, et comment elle peut faire parvenir aux honneurs et aux richesses. On pourrait m'objecter que certains sont parvenus aux honneurs grâce au hasard ou à leur industrie, que beaucoup n'ont pu être blessés ni vaincus grâce aux vertus des herbes, des racines ou des pierres, qu'il y a bien des moyens de nous défendre contre nos ennemis. Je répondrai que l'imagination commande à toutes les choses, que la foi exalte tout, que sans elle tout est inefficace.

Des trésors et richesses sont cachés dans la terre.

Je vais parler des trésors et richesses cachés dans la terre, dire comment on peut les trouver, et les maux et miracles qu'ils produisent. Pour reconnai-

(1) Monnaie valant le quart de l'as romain.

tre à coup sûr les endroits où se trouvent les trésors, il faut, avant tout, chercher les endroits où, la nuit, l'on voit et entend les spectres, où se présentent certaines particularités, où, par exemple, les passants sont effrayés, inondés de sueurs froides ou frappés de stupeur. Ces particularités s'observent fréquemment le samedi dans les endroits où le vent éteint les torches des passants. Il arrive souvent que dans la demeure où est caché un trésor l'on voit, la nuit, nombre de spectres et l'on entend grand bruit. De tels signes indiquent qu'un trésor est caché là, et ne doivent pas être interprétés autrement. Cependant, les ignorants ont donné de ces phénomènes plusieurs explications : certains ont cru que ces spectres sont envoyés par les diables ou les sorcières aux personnes qui entretiennent commerce avec eux, les invoquent ou leur demandent quelque chose ; d'autres ont pensé que dans la maison où se manifestent ces signes un homme avait été assassiné et enterré en secret ; d'autres ont affirmé que dans cette maison était mort un homme en état de péché, et que lui-même ou son esprit y revenait. Ces opinions sont mauvaises. La vérité est qu'un trésor est caché là. Les trésors sont de deux sortes : ceux qu'on peut trouver, et ceux qu'on ne peut trouver. Le trésor que l'on peut trouver et prendre est celui qui se compose de pièces fabriquées par les hommes, l'autre celui qui se compose de pièces fabriquées par les Sylphes et les Pygmées. Quelquefois, pourtant, celui-ci est ramassé par des hommes : mais, enterré une seconde fois, il ne peut être trouvé une seconde fois. Quant à la baguette divinatoire, elle ne sert pas à grand chose : elle ne peut aider qu'à retrouver une petite somme. De même, les visions

dans le miroir, (1) dans le cristal demeurent, en dépit des affirmations des nigromantiens, vaines.

Disons quel moyen il faut employer pour trouver un trésor, pour être favorisé du sort. Commence à creuser le sol sous l'influence de la Lune ou de Saturne, ou lorsque la Lune est dans le Taureau, dans le Capricorne ou dans la Vierge. N'use point des cérémonies : ne trace point de cercle, ne prononce pas de consécration, mais creuse hardiment, et ne pense qu'à cela. Sans quoi, diverses visions te troubleraient, et tu ne rencontrerais rien que choses immatérielles, apparitions. Ceux qui cherchent doivent s'entretenir, chanter, être courageux et non, comme le prétendent les ignorants, demeurer silencieux. Lorsqu'on a découvert le trésor, l'on entend beaucoup de plaintes et beaucoup de menaces : cela prouve que les Sylphes et les Pygmées le gardent. Ceux-ci, en effet, ne quittent pas les trésors qu'ils ont fabriqués eux-mêmes. Aussi, ne pourra-t-on s'en emparer que s'ils y consentent. Et, si on les leur arrache de force, ils savent les changer en matière vile comme boue et terre glaise, ainsi qu'il m'a été donné d'en voir des exemples. En présence de telles transmutations, il ne faut point désespérer, il faut plutôt se rappeler les paroles de l'Ecriture : *Dieu se servira du feu pour juger le monde*, c'est-à-dire éprouver par le feu la chose trouvée. Les Psaumes disent aussi : *L'or et l'argent ne sont considérés comme purs que lorsqu'ils ont été éprouvés par le feu.*

Il faut encore dire, à propos de ces transmutations, que l'on trouve souvent des vases pleins de matières

(1) Il s'agit des miroirs magiques.

bizarres, telles que charbon, coquilles d'œufs, branches d'arbres, qui y sont enfermées depuis longtemps. Des personnes croient que ces matières ont d'abord été or ou argent,et qu'elles ont été transmutées par de malins esprits. Cela n'est pas : un trésor trouvé accidentellement ne peut être transmuté pas ces esprits, il demeurera ce qu'il est. Il ne faut point regarder cela comme une transmutation, mais bien comme un mauvais tour. Car, certains esprits font de ces mauvais tours et s'en amusent. C'est ainsi que, lorsqu'on veut soulever le trésor découvert, il s'envole quelquefois.

Pour ne rien omettre, disons pourquoi l'on trouve des trésors sans les chercher. Les esprit qui les gardent connaissent les pensées des hommes. Lorsqu'ils savent que ceux-ci ne pensent pas à chercher de trésors, ils gardent moins attentivement. C'est à ce moment que les trésors leur sont plus facilement enlevés. Il y a deux raisons pour lesquelles on recherche avec tant de cupidité les trésors : la première est le désir de posséder beaucoup d'argent ; la seconde est de voir plus sûrs, plus tranquilles, débarrassés des esprits, plus propres à être habités les lieux où gisent les trésors. En effet, il y a, encore aujourd'hui, dans nos régions, beaucoup de demeures désertes et inhabitables à cause des bruits que les esprits y font entendre (1). C'est un signe que de grands trésors y sont cachés. Au reste, là où l'on entend de tels bruits,il faut creuser la terre, non pour trouver un trésor, mais pour rendre à nouveau le lieu propre à l'habitation. Si l'on creuse soigneusement et sans craindre la peine, ou l'on trou-

(1) Ce sont nos maisons hantées.

vera le trésor, ou ses gardes l'enlèveront ; dans ce cas, on entrevoit comme dans une vision les êtres qui l'emportent. Je dirai enfin que plus ces êtres font de bruit et se montrent féroces, plus le trésor est important.

Pour quelles raisons les esprits et le Diable tourmentent l'homme.

Le divin Apôtre Pierre a suffisamment rapporté ces raisons. Pour bien comprendre ses paroles, il est besoin d'une explication. L'Apôtre, en effet, a tout résumé en ces deux mots : *Sobriété Vigilance*. Au premier abord, ces paroles paraissent bien simples ; pourtant, elles contiennent beaucoup de choses, et peuvent avoir un sens très étendu. L'Apôtre, après nous avoir dit (1) : *Mes chers frères, soyez sobres et vigilants, parce que, comme le lion, votre ennemi le diable cherche une proie à dévorer*, ajoute ce conseil : *Ayez la foi.*

Pierre, en recommandant la sobriété, a voulu dire qu'il fallait s'abstenir de fréquenter les mauvaises compagnies et de boire. L'ébriété est, en effet, l'origine de tous les maux et de tous les vices. Efforcez-vous donc d'êtres sobres (2). Partout le diable est présent quoique invisible puisqu'il est esprit. Il est l'ordonnateur de tous les maux, il se joue des hommes comme le chat se joue des souris. Aussi, lorsque vous aurez trop bu de vin, se jettera-t-il sur vous, faisant pécher ceux qui ne se méfient pas, vous forçant à

(1) 1. Pet. 5

(2) On sait que Paracelse se grisait abominablement.

mal agir, vous prenant dans ses filets, attendant, pour vous faire subir ls plus terribles supplices, que vous soyez complètement ivres. Prenez donc garde à vous, ivrognes et soldats, qui vous grisez, qui passez les nuits et les jours à boire, qui n'admettez aucune réprimande, qui croyez vous excuser en citant des proverbes tels que celui-ci : *Le soldat et le porc doivent toujours être pleins*. Voilà l'explication du premier mot *Sobriété*.

Par le mot *Vigilance*, vous devez penser que Pierre a voulu dire : *Soyez honnêtes, vigilants, pensez toujours que vous avez une âme, ne vous tourmentez pas, ne craignez point le diable, ne concédez rien à l'imagination. En effet, beaucoup ne doivent qu'à leurs propres pensées ou à leur imagination d'être obsédés par le Diable. Chassez ces pensées, priez, ayez Dieu devant les yeux, ne pensez qu'à lui. Par ce moyen vous vous montrerez fils de Dieu, vous recevrez son esprit : il règnera enfin en vous, grâce à vous il manifestera sa puissance et ses miracles, chose qu'il a déjà faite grâce à Pierre et aux autres Apôtres. Imitez ceux-là, chassez le diable et toutes les autres mauvaises pensées. Car ses pensés peuvent nous rendre esclaves du diable, nous désespérer et même nous pousser au suicide*. Voilà ce qu'il faut entendre par le mot *Vigilance*. On comprend maintenant ce que Pierre a voulu dire. Pour lui, veiller ne signifie point ne pas posséder de lit et ne prendre aucun sommeil, comme le faisaient Carthusianus et autres cénobites. C'est Dieu qui a créé le sommeil, il l'a donné à Adam : il faut donc dormir autant de temps que la nature l'exige.

Voici la conclusion de Pierre : *Résistons-lui de*

toute la force de notre foi. C'est à dire : *Ne doutez jamais de la grâce de Dieu, ne chargez point votre conscience, n'essayez pas de vous persuader que Dieu peut vous oublier, qu'il ne vous chérit pas, que vous n'êtes pas dignes de l'approcher parce que vous lui avez désobéi et que vous avez péché. Ayez plutôt confiance en ses paroles, croyez qu'il ne veut pas la mort du pécheur, qu'il veut seulement que le pécheur se convertisse et vive. Le Christ prend nos péchés pour lui.* Dans l'Ecriture on trouve beaucoup de paroles de ce genre ; on devrait les répéter aux désespérés.

Il faut aller au devant du Diable et de ces maux, consoler l'affligé, ne pas le laisser succomber aux tentations.

Par quelles paroles ceux qui sont la proie des malins esprits peuvent en être débarrassés.

Pour chasser les malins esprits, il faut d'abord savoir que, jusqu'ici, peu d'esprits ont été bien chassés. On s'efforce, en effet, de chasser le Diable et les esprits seulement par les cérémonies et les conjurations, lesquelles ne servent à rien. Car, alors même que quelques hommes seraient ainsi délivrés du Diable, ils ne le seraient pas sans grave dommage. Lorsqu'un prince a pris une cité de force, la cité a toujours été fortement endommagée.

Il y a très longtemps qu'on use des cérémonies et des conjurations. Pour chasser les esprits, il faut employer le rite que le Christ enseigna aux Apôtres. Si vous essayez d'un autre moyen, vous aurez beaucoup de peine : car, avant de quitter un individu, le Diable

pénètre en lui par toutes les fissures, cherche où se cacher, essaye de le soumettre à sa loi. S'il ne trouve point de place libre, il cherche à s'installer dans un autre individu ou dans un animal, de sorte que le dommage grandit. Il faut donc veiller à ne lui abandonner aucun endroit où il pourrait se réfugier — si ce n'est l'abime de l'enfer d'où il sort, — et où il pourrait échapper aux châtiments que le Christ inflige aux démons. Comme le Christ avait chassé les démons parmi un troupeau de cochons, ceux-ci, poussés par le Diable, s'élancèrent vers la mer et s'engloutirent tous. Il faut en conclure que les Diables peuvent entrer dans la peau d'un individu et s'en évader tout d'un coup, comme ils le firent lorsqu'ils étaient dans des porcs. On ne doit donc pas leur permettre de pénétrer dans l'eau, dans un lac, dans une fontaine ; car, si on le leur permet, ils y attireront beaucoup d'hommes et les feront périr, à leur grande joie. On ne doit non plus les laisser pénétrer dans une demeure ; car, une fois entrés, ils y resteront éternellement, ils y feront un bruit épouvantable, désoleront la maison. Je pourrais en donner beaucoup d'exemples. Il ne faut rien accorder au Diable quoiqu'il demande,il faut lui ordonner de retourner dans l'enfer.

Lorsque le Diable crie, il ne faut pas lui répondre. Il faut seulement lui dire, afin qu'il s'en aille : *Impero tibi impure Spiritus, per verba, potestatem et vim, quâ a Christo Jesu ipso Dei filio, et postea ab ipsius Apostolis ejectus es*,etc. Et il ne faut pas employer d'autre exorcisme. Toutefois, il ne faut pas considérer ces paroles comme une conjuration, mais bien comme une réponse ; car, le Diable n'est pas chassé que par ces paroles, il l'est aussi par ce moyen qu'indique le

Christ : *Jeûnez et priez. Ces êtres peuvent être chassés par le jeûne, la prière et la foi.* Il est donc nécessaire, avant tout, de combattre ces êtres par la prière, ce qui d'ailleurs est difficile, le Diable arrêtant la langue pour qu'elle ne puisse prier. Il importe de les devancer et de prier. S'ils ne veulent pas s'en aller, il faut employer un moyen plus énergique : lier les mains et les pieds de l'homme qui a la langue arrêtée, faire coucher sur lui, et en travers de manière que les deux corps forment une croix, un autre homme qui devra, par la force, le contraindre à prier. Ainsi le Diable s'en ira. On doit se méfier des moyens qu'on trouve autre part.

Des Tempêtes

Disons comment naissent les tempêtes, d'où elles viennent, comment elles s'en vont, comment on peut les faire cesser, comment l'on peut se préserver des dégâts qu'elles occasionnent. Il faut d'abord savoir que toutes les tempêtes doivent leur origine aux quatre vents cardinaux, l'Eurus, le Zéphyr, l'Aquilon et l'Auster. Rien ne peut naître au milieu de l'air ou du firmament, tout naît de ces quatre vents. Tous ceux qui cherchent à préserver de la gelée et de la grêle leur maison, leur propriété, leur champ ou leur jardin doivent connaître comment se maintient l'équilibre entre le Haut et le Bas.

Le principe des tempêtes n'est autre chose que l'apparition des esprits. L'éclair n'est, en effet, que l'apparition de l'esprit, ce qui permet de savoir si la tempête se terminera bien ou mal. Voici comment on peut le savoir : De même qu'un voyageur n'entre pas

sans rien dire et sans saluer dans une maison, de même les esprits ne nous apparaissent pas sans nous saluer. Leur salutation c'est le tonnerre, lequel est accompagné d'éclairs. Et de même que l'on ne pense rien de bon du voyageur qui entre subitement dans une maison où il n'est connu de personne (car, ou il fuit quelqu'un qui le poursuit, ou il essaye de se cacher), de même il faut juger les éclairs : plus ils se succèdent rapidement, plus ils annoncent de mal. Le son des cloches n'empêche pas les éclairs de faire du mal. Toutefois, je ne rejette pas absolument ce moyen, on peut sonner les cloches lorsque ce sont les esprits (1) qui ont déchaîné la tempête ; car, les esprits aiment le silence. Aussi, un grand bruit, comme le bruit des cloches et le bruit des canons, affaiblit-il les tempêtes (2). Mais, contre le tonnerre, la neige et la grêle, le bruit ne sert à rien, si ce n'est le plus souvent à aggraver le mal. Les moines et les clercs persuadèrent jadis au peuple que la personne aspergée d'eau lustrale était à l'abri de la neige et de la grêle.

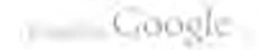
(A suivre).

(*Notes et traduction de* René SCHWAEBLÉ).

---

(1) Paracelse attribue aux esprits une puissance que leur refuse Bodin dans sa *Démonomanie des Sorciers* : « Il faut attribuer la puissance à Dieu de tout cela (foudre, tempête, grêle), encore que cela soit fait par le ministère des diables ou autres esprits ».

(2) On sait qu'actuellement dans la plupart des vignoble de la Bourgogne l'on tire le canon dès que l'on aperçoit des nuages inquiétants, et que grâce à ce moyen, la grêle est presque toujours écartée.



DEUXIÈME PARTIE

Le Symbolisme de QuangA-m

On sait que Yin (ou Am, dans les vice-royautés du sud de la Chine) est la représentation idéogrammatique du principe féminin, par quoi tout l'univers se féconde : sa représentation graphique est la partie obscure de l'In-yang.

Dans les pagodes — taoïstes ou thibétaines ou bouddhiques — Quang Yin ou Quang-Am est représentée, dans la statuaire, par une femme : tantôt cette statue est dorée, et fait le signe du silence et du non agir, et le symbole est ainsi fermé : tantôt elle a des bras multiples et chacune de ses mains tient un attribut ou fait un geste des doigts, qui précise l'intention même du statuaire, au point de vue de la symbolique.

Mais l'on conçoit bien que ce principe féminin — dit principe passif, parce qu'il reçoit le germe du principe mâle, et dit aussi principe excitateur, parce que sa présence excite fluidiquement l'acte générateur — ce principe féminin n'est pas sans être représenté parfois dans ses attributions les plus précises, et dans les actions extérieures, qui cachent les plus profonds arcanes.

Le culte lamaïque est généralement le seul qui ose — grâce à l'éloignement de ses temples, et grâce au mystère et aux obscurités dont sont enganguées les vérités qui pourraient être troublantes — le culte lamaïque ose seul indiquer, dans toute sa vigueur emblématique, le rôle du principe féminin dans l'évolution de l'Univers.



L'Energie — ou Vie Totale — sort de la copulation de l'Energie mâle(Esprit) avec l'Énergie femelle (matière), toutes deux sublimisées, hors, bien entendu, du temps et de l'espace. L'acte de cette procréation est représenté, chez les thibétains, par les dieux énergiques, saisissant, dans les deux premiers de leurs trente-deux bras, leur Cakti ou énergie féminine, afin de faire jaillir, à leur immédiat contact, la Vie Éternelle et Totale, *(Yab-yum)* la puissance et l'énergie du principe mâle sont représentées, avec le plus formidable réalisme, et avec une brutalité d'expression qui atteint la splendeur, par les attributs que tiennent dans leurs mains les dieux énergiques, par les rictus terribles que font leurs faces inférieures (têtes animales hérissées de crins au centre desquels émerge la figure paisible de Tsong, Kaba ou d'un autre Bouddha), et par les positions et les détails de leurs corps, qui ne laissent aucun doute sur la violence de leur volonté créatrice.

Ce qui peut se faire dans les sanctuaires thibétains, dont les adeptes savants et respectueux connaissent les admirables vérités que cachent les réalités les plus obscènes, ne peut point se faire en Chine, où les temples sont plus volontiers ouverts à toutes les foules, et où la douceur générale des traditions et des mœurs supporterait difficilement l'exhibition officielle et publique de symboles aussi précis et aussi terrifiants.

C'est pourquoi Quang-Am est toujours représentée, en Extrême-Orient, en dehors des temples thibétains, dans la pose tranquille de l'amoureuse satisfaite, et mieux encore, de la vierge, savante, mais impavide.

C'est une rare fortune que de voir, en Occident surtout, une exception à cette règle générale. C'est pourquoi, nous devons signaler ici une statue de Quang-Am, qui fit partie de la collection G., qui fut vendue à l'hôtel Drouot, à Paris, le 30 novembre 1904, et qui fut acquise par un amateur M. David Weill, de Neuilly, pour la somme de trente-trois mille francs.

Outre la valeur artistique indéniable de la statue, dont l'allure générale mélancolique est d'une esthétique très remarquable, la Quang-Am de M. David Weill offre un symbolisme d'une profondeur singulière, et qui a été si peu souvent représentée, que la seule position de la statue lui donne une valeur à peu près inestimable aux yeux de ceux qui voient plus profond que la surface.

Quang-Am est représentée assise, la jambe gauche pendant naturellement, le pied de cette jambe appuyé sur une fleur de lotus ; la jambe droite relevée et écartée, le talon posant à terre, à hauteur et assez loin du genou de la jambe gauche ; le bras droit, complètement étendu, prend son appui sur le genou droit, dans une posture de lassitude infinie ; le bras gauche appuyé au sol, soutient le haut du corps. — La tête de la déesse est penchée, ses paupières à demi fermées dirigent son regard en bas : sur son front éclate, en une pierre brillante, le signe de la Science Totale. Elle est couronnée du Diadème des Eternels.

C'est là le symbole de la Science Jaune.

On sait, en effet, que l'union du principe mâle (perfection active) et du principe femelle (perfection passive), détermine par la manifestation de la volonté du ciel, l'Evolution de l'Univers. Si nous en précisons le symbole par un être masculin et un être féminin, c'est l'être féminin qui est le récepteur du germe fécondant, et le temple de la fécondation. C'est pourquoi c'est le principe féminin que le statuaire représente le plus souvent.

Or, tandis que les Quang-Am traditionnels représentent le principe féminin *avant* l'acte de procréation, tandis que la Cakti thibétaine le représente *pendant* l'acte, la Quang-Am dont nous parlons la représente immédiatement *après* l'acte : Nous le voyons à son isolement, figure à la fatigue heureuse de la féminine et jusqu'à l'affaissement des membres et à la chute des paupières. Impossible de trouver une représentation à la fois plus exacte et plus chaste de la femme, après l'acte créateur. Elle était nue, et une moitié de sa robe recouvre son côté gauche, le côté droit restant complètement découvert. Et elle demeure là, semble-t-il, sans pensée, et au paroxysme de la lassitude.

Ne le croyons point. Si intéressante, au point de vue artistique, que soit cette représentation, un Chinois n'eût pas, pour cela seulement, dressé cette image.

Pénétrons au fond intime du symbole.

Pour nous, êtres (humains ou non) écoulés dans le courant des formes, ce n'est pas le principe mâle, ce n'est pas le principe femelle, qui est la « *chose* ». Pour nous, la « chose » c'est

la somme sérielle des cycles où la volonté du ciel nous a lancés ; c'est la « *Voie* » que nous devons suivre jusqu'à la réintégration en notre Père-Mère ; c'est donc la *manifestation* de la volonté du ciel : c'est le *produit* de l'Union des deux principes : c'est le *germe fécondateur*, émis par l'activité, reçu par la passivité.

Or, nous savons que nous parlons ici hors de tous les plans, c'est-à-dire dans le plan universel, et que, par conséquent, ce *germe fécondateur* perd la raison de son émission s'il demeure dans un seul plan, c'est-à-dire s'il reste dans le sein de Quang-Am. Aussi bien, Quang-Am n'a pas reçu le germe pour le garder en elle et le féconder seulement au plan physique. C'est pourquoi elle fait que ce germe s'échappe d'elle ; et, dans leur pose fatiguée et artistique, les jambes écartées et relevées de Quang-Am ont aussi la pose spéciale et médicale qui convient, physiquement, pour laisser échapper le germe, pour le désindividualiser, pour le rendre à l'universel. A l'avoir touché, elle l'a fécondée dans sa personne. Elle le restitue pour des opérations plus hautes.

Aussi, à peine est-il sorti d'elle, que sa tête penchée, que ses yeux baissés aimantent ce germe, le magnétisent, et lui donnent toute la puissance intellectuelle de Quang-Am elle-même, cette soi-manifestation de l'Eternel.

Et, enfin, le principe trinitaire se retrouvant partout, rappelons que le front de Quang-Am est orné de l'*Urna* scintillant, symbole de la Science Divine, et que, en se penchant vers le germe, ce front lui communique, par aspiration volontaire, la connaissance totale qui y rayonne.

Ainsi le germe, qui a Dieu pour Père et pour Mère, s'éclaire de l'intelligence suprême et se guide de l'Esprit Eternel, le long des cycles évolutifs où se meut la matière, jusqu'à cette fin mystérieuse où la matière, l'intelligence, et l'Esprit se posent et s'affirment en une seule Unité vivante et définitive.

M. G.

Le Mouvement des Idées

Nous citons à titre de curiosité la lettre suivante trouvée dans l'excellente revue Italienne *Luce e Ombra*. D'après sa teneur il paraîtrait que les « esprits » préfèrent l'enterrement à la crémation. Il est bien certain que si quelqu'un a le droit de donner sur ce point une opinion fondée c'est plutôt un « désincarné » que le plus hygiéniste des médecins.

Monsieur Marzorati,

Dans la matinée du 13 août fut enlevée par une implacable maladie une charmante jeune fille à peine agée de 20 ans, dont les parents étaient de nos intimes amis. J'assistai à ses derniers moments, mais dès que cela me fut possible je rentrai chez moi et convaincu qu'une évocation faite peu de temps après la mort peût aider puissamment un esprit à rompre ses derniers liens fluidiques, j'évoquai la morte par l'intermédiaire de ma fillette Clélia. Il n'était que 2 heures; l'échec fut complet.

. . . .

Cependant le frère et les amis de la défunte, sur le désir exprimé par leur père, avaient fait les premières démarches près de la société locale de crémation.

. . . .

Vers 7 heures je rentrai chez moi. Avant de me mettre à table j'évoquai de nouveau la morte du matin, toujours par la médiumnité de ma fillette, et j'obtins aussitôt une réponse d'abord par coups frappés, puis par l'écriture dès que je la demandai.

Voici quelles furent les demandes et les réponses :

— Es-tu contente que je t'ai appelée ?

— Oui, tu m'as fait beaucoup de bien, quoique alors je n'aie pas pu te répondre.

— Pourquoi ne m'as-tu pas répondu alors ?

— Je n'avais pas assez de force. Et d'ailleurs tu ne m'as pas assez longtemps attendu.

En effet j'avais pu rester à peine une demi-heure. Elle m'ap-

prit ensuite en réponse à ma question que son esprit s'était tout à fait dégagé du corps. La date de la mort remontait à 11 heures.

. . . .

Ensuite tout à coup sans répondre à la question que je lui adressai pour savoir si elle pourrait m'aider et me guider dans mes études, elle me fit écrire la phrase suivante :

— Vous devriez m'accorder une grâce.

— Dites-moi donc ce que vous voulez.

— Dites chez moi que *Je ne veux pas que l'on me soumette à la crémation mais que l'on m'enterre.*

Ce n'est que plus tard que le signataire de la lettre resté en communication avec l'esprit de la morte connut les véritables raisons de sa demande et voici ce qu'elle lui dit :

Vous ne savez pas que notre esprit reste encore pendant de longues heures attaché au corps, même lorsque vous avez déclaré que tout est fini et que le corps est froid et rigide. Ainsi vous le faites *violemment souffrir en le brûlant ;* tandis qu'il convient que le corps se décompose et se transforme conformément aux lois naturelles.

— Telle est la lettre adressé à *Luce e Ombra*. Je n'ai point naturellement à la commenter. Je dis par exemple qu'il serait utile et intéressant de rechercher dans les riches moissons de l'histoire des religions les pratiques cultuelles employées par les différents peuples pour faire disparaître leurs morts et les raisons religieuses qu'ils allèguent pour justifier ces pratiques. On devrait faire la part de ce qui est du « fait religieux » et ce qui est du « fait sociologique », ce qui n'est pas la même chose, bien que le prétende la dernière école survenue pour nous guider dans ces si intéressantes questions.

Il est évident que telle étude ne vaudrait pas un renseignement direct venu de l'autre côté, mais cela aurait toujours son utilité en attendant que le fait spiritique soit démontré clair comme le jour.

On sait que la *revue scientifique* a mis récemment en doute l'existence des rayons N. Cette revue a même proposé une vaste enquête. M. Blondlot a été un des premiers à y répondre. Voici une analyse que nous empruntons à notre confrère G. Delanne de la note de M. Blondlot.

Elle établit que les rayons N ont pour résultat d'augmenter la luminosité d'une étincelle électrique, que l'on peut photographier, de sorte qu'il nous paraît que ce fait établit directement la réalité de ces rayons. Quant à ce qui concerne les différences d'éclat d'un écran au sulfure de calcium, il nous semble qu'on pourrait le mettre à l'abri de toute contestation en employant un procédé déjà utilisé par M. Zenger. Il suffirait de faire deux écrans au sulfure de calcium, de les sensibiliser avec de la chlorophyle, de les isoler tous les deux, puis d'en exposer un à l'action supposée des rayons n'émanant d'une des sources signalées : lampe de Nernst, bec Auer, acier trempé, etc... Ensuite on mettrait deux plaques photographiques en contact avec ces deux écrans pendant 12 heures, et en développant, on verrait si celle qui est en contact avec l'écran qui a subi l'influence des rayons N, est plus lumineuse que l'autre ; ce qui suffirait à lever tous les doutes.

L'influence subjective de l'opérateur serait supprimée par ce procédé que nous nous permettons de signaler à l'attention des physiciens qui étudient les rayons N.

Dans une leçon faite à la Sorbonne par M. Ditte sur les métaux qui flottent dans l'atmosphère, nous relevons le passage suivant qui met bien en lumière l'énorme quantité de corpuscules invisibles qui existent dans l'air ordinaire.

« Le poids de poussière tombé en 24 heures sur une surface de 1 mètre carré varie, à Paris, entre 2 et 9 milligrammes ; en prenant le poids de quatre milligrammes, comme moyenne cela correspond sur une surface égale au Champ de Mars (environ 500,000 m. q.), à un poids d'environ 2 kil. de corpuscules en vingt-quatre heures. La même évaluation faite au moyen d'eau dans laquelle de l'air a barbotté et qu'on a évaporée ensuite, conduit à un poids de 6 à 23 milligrammes par mètre cube d'air. En prenant 6 comme moyenne et en considérant une nappe d'air de 5 mètres d'épaisseur, on trouverait à peu près 15 kilogram. pour une couche d'air de cette hauteur ayant la superficie du Champ de Mars, et un dépôt de plusieurs centaines de kilogrammes pour la couche atmosphérique qui s'étend à la superficie de Paris ».

Telle est la réponse de M. Blondlot.

E. J.



A cette place nous insérerons gratuitement chaque mois les offres et demandes de volumes que nos lecteurs voudront bien nous signaler.

Adresser toutes les communications à l'administration de la *Voie*, 5, rue du Pont de Lodi, Paris.

OFFRES

Guaita (S. de). Le serpent de la Genèse : le temple de Satan. Paris, 1891, fort vol.-in 8° avec de nombreuses gravures (*rarissime*) 36 francs.

Papus. Le Tarot des Bohémiens, clef absolue de la science occulte, à l'usage exclusif des initiés. Paris, 1889, vol.-gr·-in-8° avec figures (*très rare*).

St.-Martin (de). Des Erreurs et de la Vérité, etc. 1872. fort vol.-in *8°* (*très rare*) 24 francs.

Court de Gébelin Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne, etc... 1777, 9 forts vol. in-4° rel. avec figures. (*Vaste monument la science occulte*) 60 francs.

Lotus Rouge (Le), revue de hautes études théosophiques, sous l'inspiration de H-P-Blavatsky, etc... 1887-89.— Collection bien complète de cette rarissime revue des plus remarquables. 50 fr.

DEMANDES

On demande un Paracelse complet (édition de Genève).

On demande: L'Eve future, par Villiers de l'Isle-Adam.

On demande : le KAN ING, Livre des Récompenses et des poésies, texte chinois, et traduction française de M. Abel Rémusat.

A détacher en suivant le pointillé

Bulletin de Souscription

Je déclare souscrire un abonnement de ______ à *LA VOIE* Revue mensuelle de **Haute** Science contre la somme de

______

que je joins ci-inclus en un mandat-poste.

Nom ______

Signature :

Qualité ______

Adresse ______

______

Adresser les souscriptions à M. l'Administrateur de *LA VOIE*, 5, rue du Pont de Lodi, Paris, VI[e].

AVIS

Nous informons nos lecteurs que nous réponarons à toutes demandes de renseignements sur les questions de rédaction ou d'administration qu'ils nous feront l'honneur de nous soumettre. Ces demandes seront le cas échéant transmises aux rédacteurs compétents. En outre M. l'administrateur de la « Voie *» reçoit 5, rue du Pont de Lodi, à Paris, tous les jeudis de 8 heures 1/2 à 10 heures du soir.*

Le Gérant : Lucien Bodin.

Imprimerie Chamuel, 5, rue de Savoie. — Paris.

N° 11 15 Février 1905

LA VOIE

REVUE MENSUELLE
De Haute Science

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

PRIX DU NUMÉRO.......................... **Un Franc.**

Abonnements :

France...	Un An.............	12 Fr.	Union postale.	Un An.. ...	15 Fr.
—	Six Mois..........	7 Fr.	—	Six Mois ...	8 Fr.

RÉDACTION — ADMINISTRATION

5, Rue du Pont de Lodi

PARIS

VENTE ET DEPOT

Lucien BODIN

Libraire-Editeur

5, rue Christine — PARIS

PRIME GRATUITE A NOS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Bodin notre éditeur commence la publication des

Vers Dorés de Pythagore

de FABRE D'OLIVET

réédition in extenso **et absolument conforme à la première édition de 1813. Cette œuvre paraîtra en fascicules de 16 pages imprimés sur papier de luxe dont il sera publié un exemplaire chaque mois.**

Tous les ABONNÉS D'UN AN à notre Revue recevront à titre gracieux ces fascicules qui seront encartés dans chaque numéro de « La Voie ».

Pour profiter de cette prime exceptionnelle il suffira d'adresser un bulletin d'abonnement d'un an à la VOIE à M. BODIN, libraire, 5, rue Christine, Paris.



PREMIÈRE PARTIE

L'Evolution des Formes de la Vie

On sait que les qualités de couleur et de timbre correspondent à la forme complexe tracée un instant au sein de la matière par un groupe de vibrations de longueurs différentes. Les formes sont donc les traces étendues et prolongées de vibrations très complexes et relativement fixées. Cette fixité n'est que relative et si l'on condensait dans une perception unique une vaste durée, les formes les plus stables apparaitraient comme des phénomènes aussitôt évanouis. Tout mouvement extérieur et toute forme se trouvent donc ramenés à une même nature d'existence : leur opposition apparente n'est que relative à l'amplitude qu'ils embrassent comparée à la sphère de notre perception. Toute forme statique n'est qu'un monvement ralenti, dont nous ne pouvons synthétiser l'origine et le terme. La qualité sensible est un mouvement très rapide dont nous percevons globalement le cycle sans pouvoir isoler ses phases qui se superposent dans notre conscience. La perception de mouvement correspond aux mouvements de vitesse et d'amplitude moyenne

et tel que nous distinguons ses phases comme partiellement distinctes, partiellement unifiées ; et ce rapport se traduit par les divers degrés de continuité et de discontinuité. Le mouvement saisi distinctement comme tel et en même temps embrassé dans toute l'étendue de son cycle est ce que nous nommons vibration.

Je chercherai à faire voir dans une autre étude comment la vibration fournit la représentation la plus simple et la plus exacte de ce qui constitue l'essence métaphysique de la vie. Ici je vais simplement développer comment les diverses formes de la vie organique dérivent de cette forme élémentaire.

L'acte créateur semble consister dans l'attraction exercée par Dieu sur le néant. (1) Il crée le désir d'exister, principe d'activité ou essence spirituelle, et la possibilité de devenir, principe de passivité en essence matérielle. Puis cette virtualité inintelligible passe à l'acte sous l'impulsion du médiateur, Ruach Ælohim, Eros, souffle divin, Amour. Et le Bœreshit fait penser à quelque chose d'analogue quand il montre l'Esprit de Dieu planant sur l'abime ténébreux, matière première, virtualité passive irreprésentable et inintelligible, chaos informe fluant comme des eaux. L'amour, providence divine, réunit les deux principes par une première relation et réalise la première existence dans la lumière, mouvement élémentaire, premier germe de la vie. La vibration s'évanouit, et se renouvelle mais rien ne s'efface ; l'effet de la vibration passée laisse trace, et la séparation s'effectue entre la

(1) Voir Maillet : *La Création et la Providence* ouvrage des plus complets et des plus sérieux sur cette question.

lumière et les ténèbres. Peu à peu le mouvement répété,se propage et devient complexe,et des interférences entre les ondes élémentaires proviennent des points relativement fixés. C'est la première matière impondérable et aussi le premier pas vers la forme.

La matière ainsi transformée réalise un premier effet du désir, et le désir tient à le conserver ; elle résiste à la vibration nouvelle qui la réduirait de nouveau ; et cette résistance produit l'étendue. En même temps, la résistance du réalisé à tout acte nouveau qui viendrait détruire l'œuvre commencée, canalise l'expansion du désir, et lui fraye des voies qu'il fréquente : c'est la mémoire. La mémoire c'est la face psychique de l'espace, ce qui permet la continuité à travers le changement.

Ainsi l'ordre s'établit dans les choses, l'intelligence de développe dans le désir et lui épargne une agitation stérile, en éclairant les voies vers la fin poursuivie. C'est la sélection qui commence, et qui n'est primitivement ni l'effet d'un pur hasard, nile résultat d'une volonté concsiente, mais qui s'établit peu à peu et spontanément par l'adaptation de l'acte à la résistance entrant l'une et l'autre en composition, pour se conserver réciprocquement, et concourir ensemble à la satisfaction du désir.

L'action de l'esprit et la réaction de la matière seconde en se déterminant forment une opposition. L'opposition est la condition de toute synthèse. Réalisée dans l'étendue et relativement fixée, la synthèse primitive se traduit par son expression statique la plus élémentaire c-à-d. par la polarité, source des formes végétales. Evoluant dans la durée et transitive; elle se manifeste suivant son mode dynamique le plus

élementaire qui est le rhythme, source des formes animales : Virtuelle et constituée dans le désir, c'est la conscience, source des formes représentatives.

Nous verrons dans l'étude métaphysique de la vie comment polarité, rythme et conscience en sont les éléments tri-uns.

Grâce à l'étendue et à la mémoire (étendue subjective) l'univers va pouvoir acquérir la stabilité. Au règne de Krons où les formes à peine ébauchés sont détruites par les vibrations nouvelles régime où le désordre chaotique commence à être expulsé des intention mais non du temps, succède le règne de Zeus, où l'étendue va séparer les masses fluentes, permettre aux formes de coexister, par l'interposition d'un ordre révélé par les premières polarisations et les premiers rythmes.

Il semble que le solide et le gazeux naissent d'un dédoublement des eaux, forme primordiale passive dont l'essence est la divisibilité indéfinie (par conséquent ayant pour principe le binaire). Ce sont les premiers pôles, l'un absorbant la mobilité des eaux, l'autre son inertie de chute. Le rythme alors va vers le pôle de mobilité, il se développe dans les gaz sous forme d'élasticité ; et il marque ses *ictus* par l'intensité (tension). Le liquide demeure dans le mouvement continu et son incompressbilité ébauche des *ictus* de durée et d'étendue la polarité y demeure instable quand il se meurt, et s'évanouit dès qu'il est au repos. La polarité se porte au pôle d'inertie, elle s'affirme dans le solide par la symétrie.

La *symétrie radiaire* est un premier stade d'opposition entre la tendance expansive et la compression de la résistance ; la *symétrie axiale* est intermédiaire;

et la *symétrie bilatérale* affirme la synthèse de l'acte par son orientation définie et sa stabilité qui résulte de ses oppositions équilibrées.

Le minéral possède les trois types de symétrie : les masses sphériques répondent aux formations originaires. Placée dans un milieu tranquille la matière cristallise : elle tend vers la polyédrie qui est la polarité introduite dans les parties entre les faces et les angles. Mêmes caractères dans les figures sonores qui sont des rythmes fixés dans une forme, et révèlent des causes analogues aux figures géologiques. La polyédrie tend à son tour vers la symétrie axiale. Et là où une action expansive domine, la forme s'étrangle au centre, et s'irradie vers les pôles ; ce sont les figures magnétiques, images des végétaux.

Le rythme tend aussi à s'organiser au sein de la matière, et au lieu de se répéter indéfiniment semblable à lui-même, il fixe de la matière, ou réalise un mouvement sur place plus complexe. Le premier effort synthétique de deux mouvements opposés c'est le couple. Sous l'influence de l'opposition, les tendances cherchent une voie détournée pour continuer d'agir ; leur lieu synthétique les organise en couple, et le mouvement rotatoire apparait.

Le couple est le premier degré d'harmonie dans le mouvement ; il conserve le mouvement et empêche sa polarisation. Dans le domaine psychique, il répond à l'amour conjugal, premier degré de la communion des saints, stade transitoire n'ayant pas sa fin en lui, mais destiné à perpétuer l'espèce.

Le végétal se développe sous l'influence de la polarité, l'animal sous l'influence du rythme dont l'effet est assuré dans l'espace par le couple, et dont la

conservation dans le temps est maintenue par l'élasticité. Le couple produit les imaginations et les replis qui sont les modalités de forme d'où dérive toute la plastique animale. L'élasticité développe la faculté motrice, qui est une série de contractions et de détentes. Enfin rythme et polarité, se retrouvent dans le psychique. Le couple est une déviation de l'acte, acceptée par le désir, pour assurer sa réalisation : c'est le germe de l'instinct. L'élasticité qui réfléchit le mouvement, jusqu'à ce qu'il ait reçu l'orientation convenable, c'est l'ordre établi dans le désir, le germe de la raison.

Le développement du végétal s'accomplit suivant une polarité très marquée, mais la résistance croissante de la masse accumulée, ramène la croissance verticale à la ramification, ensuite à l'expansion florale. Ce sont deux étapes de retour vers la symétrie radiaire. La forme en ombelle est une dérivée de la forme axiale tendant à revenir à la forme stellaire. Ou la forme stellaire réalise la surface maximum et le minimum de masse ; elle répond à la tendance expansive réalisée dans le solide sans détruire son essence caractérisée par la cohésion ; cette forme correspond à la multiplication des points de relation d'un solide avec le milieu extérieur, l'image de la matière pénétrée le plus possible par l'intelligence qui multiplie ses points de contact avec l'univers autant qu'elle en est susceptible sans perdre son unité. Nous avons là l'opposé de l'intensité vibratoire, par laquelle la matière oppose sa masse à la pénétration spirituelle.

Le végétal représente ainsi l'effort du solide vers son extrême opposé: le gaz, c'est l'application d'une loi très générale : l'attraction des extrêmes, attrction qui

provient de la réaction d'un groupe organisé contre les dangers de dissolution ou d'inertie amené par un excè d'étendue ou de masse.

Mais, étant donné la pesanteur qui détermine la distinction du solide et du gazeux, la tendance du solide vers le gazeux s'affirmera par une orientation verticale, et ainsi le géotropisme polarise le mouvement végétal suivant un axe vertical. Le végétal plonge vers la matière souterraine, inerte, soustraite à la vibration; il l'aspire vers la lumière qui la transformera en un corps plus synthétique et la préparera pour un mouvement mieux réglé.

L'animal commence aussi par la forme radiaire. Mais sa croissance se trouve soumise à des influences différentes. Placé originairement dans un milieu liquide, il n'a pas d'orientation stable, et son évolution semble provoquée par une inégalité de pression entre les deux hémisphères primitives. L'invaginatun est le caractère fondamental de l'ontogénèse animale. Le corps est emprisonné dans sa gaîne; sa croissance, au lieu de réaliser un épanouissement, se résoud en replis multipliés. Au lieu d'expansion, l'animal opère une concentration destinée à rendre son acte plus synthétique et plus indépendant. Il se crée un milieu interne adapté à ses besoins, et abritant ses organes. Il tend ainsi à s'émanciper des agents extérieurs et à les utiliser à son gré. Il représente le degré supérieur dans l'évolution des machines.

De l'originaire invagination résulte une dissymétrie entre la face interne et la face externe, entre le sommet convexe et la terminaison caudale. La symétrie y est bilatérale suivant l'axe longitudinal.

La vibration résonne en l'animal comme dans un

tuyau fermé ; elle se réfléchit, et l'un des pôles seul répond à la croissance, tandis qu'à l'autre s'accumule la force vive et s'opère une organisation interne.

L'équilibre statique ne peut s'établir, et l'antithèse de formes entre les deux pôles favorise la répétition du mouvement, tandis que l'opposition symétrique des pôles végétaux se prêtait à la croissance indéfinie.

La locomotion se développe chez l'animal parce que son point d'appui est latéral (par rapport à l'axe) et ne s'oppose pas normalement à la ligne de ses pôles. Tout mouvement expansif de l'onde qui se produit en lui doit le faire cheminer horizontalement. N'étant retenu par aucun point d'attache il obtient pour la détente un déplacement au lieu d'une croissance, et la contraction qui accompagne cette détente élimine une matière désassimilée. Toute vibration nouvelle, n'étant pas polarisée comme chez le végétal par une résistance symétrique, n'augmente pas la croissance. Elle rebondit par élasticité, modifiée dans son allure et plus complexe.

L'animal est un conservateur et un transformateur de mouvement vibratoire. Il transporte le mouvement à travers les résistances de l'étendue qui isole les objets. Il joue le rôle d'un liquide perfectionné qui, sans détruire la solidification et l'étendue, rétablit les communications obstruées. Il vient compenser l'inhibition amenée par la polarisation sans détruire ses effet utiles. La pesanteur agit sur l'animal comme sur le liquide. Au lieu de s'opposer crucialement comme dans le végétal, luttant contre l'état gazeux, elle se compose chez l'animal de façon à réaliser le déplacement horizontal et à charrier partout la matière, tangentielle-

ment à son attraction. Oiseau, poisson, reptile, multipèdes tous cheminent par une série de chutes rendues horizontales par les bonds qui les précèdent.

Le mouvement chez l'animal se subdivise de même, suivant la dissymétrie de ses surfaces interne et externe, en mouvement viscéral et mouvement locomoteur. En lui l'équilibre et la stabilité sont dynamiques, et résultent non de masses qui s'opposent, mais d'actes qui alternent et se rythment. Le végétal combat l'inertie, qui résulte de l'accumulation de matière s'opposant aux vibrations, en la développant en surface pour la rendre pénétrable ; et comme produit, il donne des combustibles qui sont de l'énergie accumulée, du mouvement en réserve. L'animal se nourrit de ces éléments et réalise le mouvement en dissolvant la matière. Il détruit ainsi les synthèses partielles, dont la saturation fait obstacle à la formation de synthèses plus complexes ; il rapproche les affinités éloignées, et donne ainsi à la vibration de nouvelles voies qui, évitant de revenir en arrière, permettront une complexité supérieure d'organisation. Le rôle des vers de terre dans la régénération du sol, l'intervention active des insectes dans la fécondation des plantes, la formation des terrains crétacés sont des exemples caractéristiques.

L'animal transporte la matière à point nommé avec plus de précision et avec des directions plus variées que l'air et l'eau : il dissocie les corps moins brutalement que le feu et épargne l'excès de destruction qui amènerait une régression. La vie animale procède donc d'une combinaison de fluide (eau-air) et de feu, d'où dérive un transport et des formes perfectionnées appliquées à la terre.

Animal et végétal sont ainsi des minéraux perfectionnés, d'adaptation plus souple, d'organisation plus complexe. La polarité qui sépare et le mouvement qui relie se retrouvent écrits dans le monde sidéral. L'étoile est le végétal cosmique, l'auréole rayonnante manifestée dans les éclipses solaires révèle la tendance à l'expansion radiaire. La comète est l'animal cosmique, avec son noyau et un prolongement, elle traverse les océans sidéraux comme un cétacé.

Et on s'explique ainsi cette distinction du Bereschit, qui donne à l'homme, sommet de la synthèse terestre, les végétaux pour aliment, et qui lui attribue le pouvoir de donner à chaque animal le nom qui lui convient, ce qui semble signifier que les animaux étaient les organes de relation de l'homme.

L'animal paraît être l'appareil nerveux périphérique de l'organisme terrestre : il a probablement sa corrélation dans les filons métalliques et les courants électro-magnétiques dont l'activité sourde et uniforme paraît répondre au système du grand sympathique. Le végétal opère les échanges nutritifs entre la vie terrestre et le milieu sidéral.

F. Warrain.



LA FIGURE DE L'ESPACE

I. Considérations générales sur le postulatum d'Euclide.

On sait qu'Euclide, à côté de ses axiômes et de ses définitions, demandait qu'on lui accordât un certain nombre de propositions dont la vérité n'était pas évidente par elle-même et que, d'autre part, il n'arrivait pas à démontrer géométriquement bien que l'expérience sensible parût devoir toujours les confirmer. Le plus célèbre de ces *postulata* peut être ainsi formulé : Par un point pris hors d'une droite — ces deux éléments déterminant un plan — on peut mener une parallèle à cette droite, mais on n'en peut mener qu'une.

Or comme la géométrie n'est pas (ou du moins ne devrait pas être) une science inductive, des esprits subtils ou simplement curieux se sont d'abord demandés si cette proposition n'était pas susceptible d'une démonstration rigoureuse et les mathématiciens

qui ont essayé de démontrer le fameux *postulatum* doivent être presque aussi nombreux que ceux qui ont perdu leur temps à chercher la quadrature du cercle.

Voyant l'inutilité des précédents efforts, d'autres géomètres se sont enquis de ce qu'il adviendrait si la proposition d'Euclide était rejetée comme inacceptable. Déjà, à la fin du XVIII[e] siècle, Gauss avait envisagé l'hypothèse où le *postulatum* serait faux, mais il ne publia rien à ce sujet. En 1832 un hongrois, Johann Bolyai publia : *La science de l'espace absolument vraie* et quelques années après, Nicolas Ivanovitch Lobatchefski se mit à rédiger sa *Géométrie imaginaire* qu'il devait appeler plus tard *Pangéométrie*, termes assez mal chosis et auxquels Klein proposait avec raison de substituer celui de géométrie hyperbolique, nous verrons tout à l'heure pourquoi.

En résumé, Lobatchefski remplace le *postulatum* euclidien par le suivant : Un point C et une droite AB constituant un plan, on peut toujours par ce point C mener une infinité de droites qui ne rencontreront jamais AB. En conservant d'ailleurs les autres axiômes euclidiens, le savant russe édifie sur ces bases une géométrie rigoureusement cohérente et il est impossible de relever la moindre contradiction entre ses théorêmes, très différents d'ailleurs de ceux auxquels nous sommes accoutumés : ainsi la somme des angles d'un triangle est toujours plus petite que deux droits ; on ne peut construire une figure semblable ou proportionnelle à une autre et de dimensions différentes, ce qui revient à dire que toutes les figures semblables sont égales, etc. etc.

En 1854, un mémoire de Riemann permet d'éta-

blir le fondement d'une géométrie que Beltrami qualifie heureusement de sphérique. Dans l'hypothèse riemanienne, on ne peut mener par un point pris hors d'une droite aucune parallèle à cette droite sans sortir du plan.

En raison de sa simplicité, c'est par cette géométrie que nous allons commencer.

II. — NOTION DE LA COURBURE ET GÉOMÉTRIE SPHÉRIQUE DE RIEMANN

« La courbure d'un arc plan quelconque s est l'angle φ de ses tangentes extrêmes, angle qu'on peut obtenir en leur menant des normales par un point du plan et mesurer au moyen de l'arc intercepté par ces normales sur un cercle de rayon 1. » *Léchalas, Introduction à la géométrie générale, page 8.*

La courbure moyenne de l'arc est le rapport de cet angle à la longueur de l'arc, $\frac{\varphi}{s}$ et la courbure en un point est la limite vers laquelle tend ce rapport lorsque la longueur de l'arc décroît indéfiniment ; c'est-à-dire la dérivée de φ par rapport à s ou, $\frac{d\varphi}{ds}$ l'inverse $\frac{ds}{d\varphi}$ représentant le rayon du cercle osculateur.

Cette définition de la courbure, comme le remarque fort judicieusement M. Léchalas, a un caractère purement euclidien et n'a de sens que dans l'espace à 3 dimensions.

Il était réservé à Riemann d'étendre et de généra-

liser la notion de courbure dans un mémoire (1) sur les hypothèses qui servent de fondement à la géométrie.

L'illustre géomètre établissait la relation suivante :

$$(1)\quad ds = \sqrt{dx_1^2 + dx_2^2 \ldots\ldots dx_n^2} = \sqrt{\Sigma dx^2}$$

c'est-à-dire appelait ds ou variété plane dans l'espace à n dimensions toutes les variétés dans lesquelles le carré de l'élément linéaire était réductible à une somme de carrés de coordonnées différentielles, le nombre de ces carrés étant d'ailleurs égal à celui des dimensions de l'espace envisagé.

Puis en étudiant les surfaces flexibles sans extension, il faisait remarquer que les variétés à courbure nulle ne sont qu'un cas particulier des variétés à courbure constante.

En désignant par α la valeur de la mesure de courbure, il concluait en perfectionnant l'idée primitive de Gauss à la relation : (2)

$$(2)\qquad ds = \frac{\sqrt{\Sigma dx^2}}{1 + \frac{\alpha}{4}\Sigma x^2}$$

---

(1) Lu devant la Faculté philosophique de Gottingen le 10 juin 1854, publié dans les œuvres de Riemann, traduction Laugel, page 281. (un vol in-8 chez Gauthier Villars). Ce mémoire est remarquablement difficile à comprendre et je me suis borné à essayer d'en dégager les points saillants.

La discussion des formules (1) et (2) offre un champ d'études intéressant et nous regrettons de ne pouvoir nous y arrêter. Bornons-nous seulement à faire remarquer que pour $\alpha = 0$ et $n = 3$ la variété plane devient :

$$\sqrt{dx^2 + dy^2 + dz^2}$$

c'est-à-dire une droite euclidienne dans l'espace euclidien.

Si des lignes nous passons aux surfaces, un théorème de Gauss nous apprend que la courbure intégrale d'un triangle tracé sur une surface continue par des lignes géodésiques (1) est égale à la somme des angles de ce triangle diminuée de deux angles droits.

On voit tout de suite que la courbure d'un triangle plan euclidien est nulle puisque $\alpha + \beta + \gamma = 180°$ et que celle d'un triangle riemannien (identique à celle d'un triangle sphérique) est variable et exprimée par $\varepsilon = (\alpha + \beta + \gamma) - 180°$; ε étant appelé ordinairement excès angulaire.

Pour en revenir à la géométrie de Riemann, disons

---

(1) *Lignes géodésiques d'une surface :* on entend par ligne géodésique. la ligne de distance minima qui unit 2 points A et B pris sur cette surface : la géodésique du plan euclidien est une droite ; celle du plan riemannien ou de la sphère euclidienne un arc de grand cercle (de même rayon que la sphère). Par deux points pris sur une sphère, on ne peut faire passer qu'une ligne géodésique à moins que ces points ne soient diamétralement opposés ou polaires, auquel cas on peut faire passer une infinité de grands cercles par les pôles.

qu'à 2 dimensions, elle peut être entièrement déduite de la formule (2) à la condition d'avoir $\alpha > 0$ et qu'à 3 dimensions, elle dérive de la proposition de Gauss à condition toutefois d'avoir $\alpha + \beta + \gamma >$ 180 ou ξ positif. Or il ne faut pas être mathématicien bien érudit pour s'apercevoir que, cette géométrie une fois édifiée, le postulatum devient faux en ce sens qu'on ne peut mener aucune parallèle à une droite ; il est encore plus facile de s'apercevoir combien la sphère euclidienne ressemble au plan riemannien si même elle ne lui est identique.

Je fais prudemment cette réserve, car la question de l'identité entre la sphère euclidienne et le plan riemannien a soulevé une vive controverse dans le détail de laquelle il serait trop long d'entrer.

Les lecteurs qui seraient désireux de la connaître peuvent se rapporter à la brochure de M. Léchalas : *Introduction à l'étude de la géométrie générale, pages 33 à 36.*

Qu'il me suffise de rappeler que la trigonométrie du plan riemannien n'est autre que la trigonométrie sphérique. Dans les deux cas, on a la relation :

$$\cos \frac{a}{r} = \cos \frac{b}{r} \cos \frac{c}{r}$$

ou r est un paramètre numérique dont rien, en géométrie absolue ne détermine la valeur. Dans la sphère euclidienne, ce paramètre est le rayon, ce qui revient à dire que 2 sphères ne peuvent se différencier que par la longueur du rayon.

Relation entre les droites euclidienne et rieman-

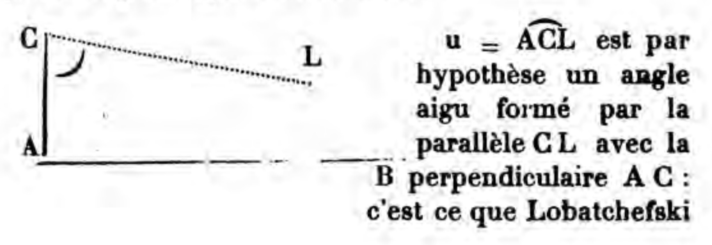
niennes : Soient c et s la distance de deux points suivant les géodésiques euclidienne et riemanniene, on a l'identité : $c = 2\,r \sin \frac{s}{2r}$ ou en représentant par $\frac{1}{k}$ la courbure de la sphère (égale à l'inverse du carré de son rayon)

$$c = 2\sqrt{k}\,\sin \frac{s}{2\sqrt{k}}\ ; \quad k \text{ étant toujours} > 0$$

En terminant ce court aperçu sur les travaux de Riemann, je n'aurai garde d'omettre une hypothèse chère à l'auteur : dans sa pensée, l'univers est non pas infini, mais illimité, puisque la distance maxima de 2 points ne peut dépasser 2 r et que r ne saurait être infini.

III La géométrie hyperbolique de Lobatchefski.

Hypothèse fondamentale : Dans un plan défini par une droite A B et un point C extérieur, on peut mener par C une infinité de droites qui ne rencontreront pas A B prolongée indéfiniment.



$u = \widehat{ACL}$ est par hypothèse un angle aigu formé par la parallèle C L avec la perpendiculaire A C : c'est ce que Lobatchefski

appelle l'angle de parallélisme : le géomètre russe démontre la relation :

$$e^{\frac{d}{k}} - e^{-\frac{d}{k}} = 2 \cot. u$$

ou sinh. $\frac{d}{k}$ = cot u, la fonction hyperbolique sinh. x étant définie par la relation : sinh. x $= \frac{e^{x} - e^{-x}}{2}$

Rappelons à cette occasion que la fonction circulaire sin x se représente en analyse par $\frac{e^{ix} - e^{ix}}{2^{i}}$

Pour étudier la géométrie de Lobatchefski, il nous faudrait donc partir de cette propriété de la courbure négative que la somme des angles d'un triangle est inférieure à deux angles droits. Mais qu'est-ce donc qu'une courbure négative ? Une pareille idée n'est susceptible d'aucune représentation graphique et nous n'avons à notre disposition aucun moyen de nous figurer une ligne à courbure plus petite que O ou, en d'autres termes, de moindre courbure que la droite euclidienne : cette dernière n'est-elle pas, à nos yeux *euclidiens*, le critérium de la planarité absolue ?

On a bien essayé, il est vrai, de tourner la difficulté et d'imaginer des courbes à courbure négative. M. Boucher attache au concept de positivité ou de négativité dans la courbure une signification pure et simple de convexité ou de concavité. Je m'explique : un tore, par exemple, possèderait une courbure positive dans sa partie supérieure et négative dans sa partie nférieure par rapport à l'axe central, ce qui revient à

droite, tout en conservant des propriétés bien différentes, quoiqu'en disent certains géomètres. L'horisphère n'est autre que le plan lobatchefskien qui contient les horicycles : il correspond analogiquement au plan euclidien.

Relation entre les droites euclidienne et lobatchefskienne : Cette relation, purement analytique, ne l'oublions pas, se déduit de la formule $c = 2\sqrt{k} \sin \frac{s}{2\sqrt{k}}$ en remplaçant k par k' toujours > o, puisque la courbure ne peut être que négative et la fonction circulaire $\sin \frac{s}{2\sqrt{k}}$ par la fonction hyperbolique $\sinh. \frac{s'}{2\sqrt{k'}}$ soit $c = 2\sqrt{k'} \sinh. \frac{s'}{2\sqrt{k'}}$; s' désignant la droite lobatchefskienne.

Développant en série, il vient :

$$c = s' + \frac{3}{1.2.3.} \frac{s'^3}{2^2 . k^1} + \frac{1}{1.2.3.4.5.} \cdot \frac{s'^5}{(2^2 k^1)^2} \text{ etc.}$$

Il est évident que s' est plus petit que c, ce que je traduis en disant que la droite euclidienne n'est pas le court chemin d'un point à un autre dans l'espace absolu, mais qu'elle doit céder le pas à l'horicycle.

Je pourrais encore extraire de cette formule nombre de propositions plus paradoxales les unes que les autres ; je n'en veux retenir que celle-ci : En choissant convenablement k' et, si long que soit un segment d'horicycle, on peut toujours joindre ses deux extrémités par une ligne aussi courte que l'on voudra. Soit 2 points A et B situés à une distance aussi considéra-

ble qu'on l'imagine, ils peuvent cependant être réunis par une ligne aussi petite qu'on le souhaite, par *une espèce de nœud* dans l'espace.

Cette propriété de l'espace lobatchefskien paraît en contradiction formelle avec l'idée même que nous nous faisons de la distance.

Je ne commenterai pas : je me bornerai à faire, avec H. G. Wells, la simple remarque qui suit : « Quand rien ne changerait ce fait que deux endroits sont séparés l'un de l'autre par n'importe quelle distance, il est toujours loisible de répondre que deux points peuvent être distants d'un mètre sur une feuille de papier et que pourtant il est bien simple de les rapprocher en pliant comme il faut le papier. »

Mais ces paradoxes nous entraîneraient trop loin sur un terrain trop glissant : La vérité c'est que l'espace lobatchefskien est incompréhensible pour nos cerveaux et qu'il correspondrait à une structure de l'univers dont l'étrangeté ferait chanceler notre raison même.

IV. CONCLUSIONS :

La configuration de l'espace dans norte univers et dans les autres.

Notre monde visible avec ses étoiles, ses nébuleuss et ses galaxies est-il euclidien, riemannien ou lobatchefskien ?

Théoriquement le problème à résoudre est d'une simplicité parfaite : il ne s'agirait que de choisir un

triangle de surface suffisamment étendue et d'en mesurer les angles avec assez d'exactitude pour trancher la question. Il est évident que si la somme des angles est égale à 180°, c'est Euclide qui a raison ; si cette même somme est plus grande ou plus petite que 180°, notre univers sera riemannien dans le premier cas, lobatchefskien dans le second.

En pratique les choses se passeraient tout différemment, car la mesure angulaire ne serait jamais assez parfaite pour donner raison à l'un des trois géomètres. Nous n'apercevons pas dans l'état actuel de la science de vernier ou de machine à diviser le cercle qui soit capable d'apporter un secours efficace au physicien assez hardi pour s'attaquer à cette énigme.

L'erreur la plus minime fausserait la solution du problème et M. Barbarin prétend qu'une approximation de $\frac{1}{100}$ de seconde serait encore bien loin d'être suffisante ! On pourrait, il est vrai, m'objecter que l'astronome n'aurait qu'à choisir convenablement des distances célestes pour établir son triangle idéal, mais, dans ce cas, les erreurs (moins importantes isolément) ne tarderaient pas à se multiplier et la question n'aurait pas avancé d'un pas.

En réalité il y a une probabilité, voisine de la certitude, que notre univers est euclidien ou du moins que la somme des angles d'un triangle est assez voisine de 180° pour que la différence en soit considérée comme infiniment petite, c'est-à-dire une différentielle que les meilleurs instruments futurs ne détermineneront peut-être jamais.

Je dis *notre univers*, car le mathématicien et le penseur ne sont pas rivés aux systèmes solaire et stellaire comme le physicien ou l'astronome. Dans le domaine

spéculatif, ils peuvent imaginer et coordonner des univers logiques dont le seul défaut sera peut-être de ne pas exister réellement.

Dans une de ses plus ingénieuses fantaisies scientifiques — j'allais dire ultra scientifiques — H. G. Wells a effleuré la question d'une façon tout à fait originale et humoristique (*The wonderful Visit.*) Il s'agit d'un ange, créature irréelle, tombée d'une manière en quelque sorte incompréhensible d'un monde idéal sur le globe terrestre où l'attend un accueil des plus hostiles.

Je me borne aux citations les plus frappantes : « ... et, dans un certain sens bizarre, il doit exister deux mondes... au moins deux... situés quelque part, tout près l'un de l'autre et pourtant se soupçonnant à peine, aussi près que la page d'un livre l'est de la page suivante — le recto du verso — se pénétrant l'un l'autre, vivant de sa propre vie.

C'est peut-être lorsque notre attention s'évade du monde de la sensation, du monde ambiant qui nous oppresse que nous passons par le crépuscule du repos dans d'autres mondes, précisément comme nous voyons les étoiles, ces soleils de l'univers, quand la lumière du jour se retire.

Au surplus, cela donne à penser qu'il y a peut-être quatre dimensions. Dans ce cas, par conséquent, il peut exister un nombre quelconque d'univers à trois dimensions ballottés côte à côte et tous vaguement rêvant l'un de l'autre. Peut être y-a-t-il monde sur monde, univers sur univers. »

Et l'auteur ajoute ironiquement : « C'est parfaitement possible car il n'y a rien d'aussi incroyable que ce qui est parfaitement possible. » H. G. Wells ; tra-

duction Louis Barron, *La merveilleuse visite* passim.

Concluons donc : Rien, absolument rien ne nous prouve qu'il n'existe pas d'autres univers imperceptibles à nos sens et soumis à d'autres lois physiques ou mathématiques.

Si l'espace a quatre dimensions — hypothèse qui n'a rien d'antiscientifique — il peut renfermer un certain nombre d'univers dont les configurations spatiales différeront entièrement les unes des autres et ces univers à trois dimensions seront interposés ou juxtaposés selon des lois qui nous inconnues.

Rien ne nous dit que le *verso* de notre univers euclidien ne réalise pas les conceptions géométriques de Riemann et que nous ne côtoyons pas un univers insoupçonné de figure hyperbolique — ceci sans la moindre *hyperbole* de langage.

Léonce CEZARD.

De Denys l'Aréopagite et De son Œuvre [1]

III

Celui qui traite des Mystères, de nos jours surtout, doit avertir d'une chose très importante. Il est faux que l'intérieur d'aucun mystère puisse être *dévoilé* à qui que ce soit par aucune expression verbale ou aucun signe graphique. C'est l'affirmation unanime de tous les initiés de tous les Temples.

La raison fondamentale de cela, quelqu'étrange ou paradoxale qu'elle puisse paraître, c'est qu'à proprement parler, il n'y a pas de Mystère. Le Mystère est une chose anormale opposée à la nature même de l'Etre qui est Excellence, Bonté, Lumière, Logique et Raison, en un mot l'Identique. Toutes les existences ayant l'Etre pour origine, pivot et fin, donc participant par

---

(1) *Errata* du chapitre précédent, 14e paragraphe, 21e ligne, lire : "... qui relève de la Psychologie, laquelle relève elle-même de la Pneumatologie. " 16e paragraphe ligne 21 : "*gloire* de Saint Paul, lire : glose de Saint Paul. " Même paragraphe, l. 10, lire : " a d'eux autre chose encore, et une chose qui le distingue à jamais : " Le lecteur corrigera de lui-même les autres fautes qui altèrent moins le sens du texte.

le meilleur d'elles-mêmes à l'Etre qui est leur raison éternelle de vie, sont de droit coparticipantes de sa Lumière et seraient en droit de lui demander compte des angoisses de leurs ténèbres si c'était lui l'Etre, qui eut fait ces ténèbres et les y eut plongées.

Non seulement l'Etre n'a point fait les ténèbres et n'y a point plongé ses participations, mais, au contraire son Effort éternel consiste à être la Lumière, et à vouloir que toute créature soit elle-même de la Lumière victorieuse comme Lui-même des ténèbres. Car, seule, la Lumière Est, et les ténèbres ne sont pas. Comment donc les créatures gémissent-elles dans les ténèbres et souffrent-elles de la mort, qui est la loi inexorable des ténèbres ? C'est aux créatures elles-mêmes qu'il faut demander la solution de ce problème qui supporte seul tout l'édifice des mystères.

Pour l'expliquer, les traditions diverses se disputent en s'opposant les unes aux autres, et le moindre de leurs inconvénients est de donner à des mots les proportions du dogme, et Dieu sait si les mots sont prolifiques de leur propre espèce et si l'imagination des hommes bornés est habile à inventer ce qu'elle ne connait pas, faute d'intelligence et de vision directe dans l'ordre des choses de l'Esprit. On ne saurait trop répéter que le mot est l'ennemi de la chose. « *Inimici hominis domestici ejus*, » (1) disait Jésus, ce qui signifie ici que l'apparence est l'ennemie de la réalité. Or, c'est sur l'apparence, c'est-à-dire sur la sensation ou le sentiment que la plupart des hommes raisonnent, traitant volontiers d'insensés ceux dont l'intelligence, planant au-dessus des formes grossiè-

(1) Ev.

res, dénonce le mensonge de leurs opérations et proclame les lois rectrices en vue du Principe immuable qui règne à jamais dans le tabernacle de l'Unité intégrale.

« Les mots ne servent de rien, dit Jésus proposant sa chair à manger et son sang à boire aux Juifs scandalisés, les choses dont je vous parle sont esprit et vie. (1) » « allez au dedans de toutes les œuvres intelligibles du Très-Haut, (2) » dit l'auteur du Livre de la Sagesse. Et la voie, quelle est-elle donc ? D'une seule voix tous les mystères de tous les Temples de la terre et de l'histoire vous la nomment : la *Simplification*. Voilà pourquoi l'exorde du « Sermon sur la Montagne » se formula ainsi par le Sauveur ; « Bienheureux ceux qui ont l'esprit simple, parce que le Royaume des Cieux est à eux. » (3) Ce n'est point là une sentence isolée ; elle est le noyau de ce long discours, et d'autres phrases non moins nettes la confirment de distance en distance : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (4) et plus loin : « Notre œil est une lampe pour votre corps : si votre œil est clair, tout votre corps sera éclairé. » (5) « La porte de la vie est petite, la voie qui y conduit est étroite et bien peu la trouvent. » (6) Quiconque m'entend et met en pratique intelligemment ce que je dis ici, sera un sage qui aura bâti sa maison sur le

---

(1) Joan. VI, 61-64.
(2) Eccl. xxxiii. 17.
(3) Matt. V. 3.
(4) Matth. V. 48.
(5) Matth. VI. 22
(6) Matth. VII. 13.

roc inébranlable. » (1) « Quiconque entend cela et ne le met pas en pratique, bâtira sur le sable sa maison que les eaux et les vents emporteront. » (2)

Il est impossible d'être plus clair, même en paraboles. La simplicité est la qualité la plus essentielle de l'Etre ; c'est par là qu'il est Eternel, Immuable, Identique, Un. Toutes les créatures qui existent, n'existent que parce qu'elles tirent de l'Unité de l'Etre leur essence de vie la plus intérieure et la seule vraiment impassible ; elles sont des étincelles de l'Etre divin, en acte d'exister dans un mode phénoménique, le moyen dont se sert l'Etre pour tirer éternellement du non-être des mondes et des mondes de vie responsive à l'Acte Pur de son éternel amour, pour ordonner ces mondes dans un concert de vie glorieuse et bienheureux dont il est le Soleil à jamais.

Les êtres sont composés d'essence indivisible et de substance divisible, sans que rien de tout cela appartienne en propre à aucun d'eux considéré dans l'état de vie où il se manifeste comme partie séparée du tout auquel il appartient en vertu de son apparition phénoménique. Il faut à l'être quel qu'il soit, un troisième terme pour qu'il soit vraiment quelque chose : la conscience en vertu de laquelle l'être se connaît lui-même et s'affirme existant, au moins dans les limites de ses puissances. La valeur ontologique d'un être est en raison directe de l'étendue et de l'équilibre de ses puissances, qu'elles soient actuelles ou conceptives. On ne peut, par aucun moyen, concevoir ce qui ne peut pas être : une chose conçue est chose pos-

(1) Matt. VII. 25.
(2) Matt. VII. 26.

sible, réalisable ; pour qu'elle passe de la conception à l'effet, il suffit que les moyens lui en soient donnés.

Entre le possible, conçu comme tel,et sa réalisation, il y a, il est vrai, comme dit l'Ecole, de la distance ; c'est qu'il existe des lois générales dont il faut tenir compte et que l'on doit connaître, et des lois secondaires avec lesquelles il faut également compter. Les premières sont les grandes lois providentielles et divines les secondes les lois fatales et naturelles.

Le but de toutes les initiations est d'arracher l'être à l'engrenage impitoyable des lois fatales pour l'intégrer à l'ordre bénéfique et béni des lois providentielles.

Les êtres sont libres ; mais entendons-nous sur ce mot de liberté qu'une imbécilité sans nom a tant de fois traîné dans une boue tout aussi innommable.

La liberté, pour l'immense majorité des animaux en redingote, c'est la faculté d'agir abitrairement et à loisir sans aucun empêchement. En d'autres termes, leur liberté, c'est l'asservissement des autres. L'homme de l'Esprit entend tout autrement la liberté. Pour lui, le mot liberté signifie libration, équilibration, faculté sacrée, native, primordiale, imprescriptible, de vivre dans un équilibre qui correspond à la fois aux justes besoins de sa nature et au respect dû aux mêmes justes besoins des autres êtres de son milieu, ses semblables. Cette notion de la liberté est tellement altérée chez l'homme animal qui porte redingote et même sceptre et couronne, que l'on trouve dans le code de ses lois d'égoïsme anti-social cette définition sacrilège de la propriété : *Ius uti* ET ABUTI. *Droit d'user* ET D'ABUSER. Le droit d'user appartient à tous les êtres,

propriétaires ou non ; le droit d'abuser n'appartient à aucun être quelqu'il soit ; je dirai plus, Dieu lui-même ne le possède pas ; car, s'il le possédait, il ne serait pas parfait, donc pas Dieu, aussi vrai que les gens qui ont fabriqué le code individualiste étaient, non des hommes véritables, mais des fauves faussement revêtus du nom d'homme. Voilà ce que savait la science sainte dans le passé ; voilà, peut-être, ce qu'elle redécouvrira dans l'avenir,quand le code de l'individualisme ne sera plus et quand la race qui l'a produit aura cédé la place à la race qui vient et dont les précurseurs sont déjà parmi nous.

« Agissez en toutes choses envers les hommes, disait Jésus comme vous voudriez qu'ils agissent eux-mêmes envers vous ; car c'est à quoi se réduisent toute la loi et les prophètes. » (1)

Ce n'est donc point par l'usage de la liberté que le désordre a pu entrer dans l'ordre du Cosmos, mais par un abus qui ne s'appelle plus du nom de liberté et n'est autre que la science conseillée par l'égoïsme et appuyé par la force.

A qui incombe cette rupture originelle de l'équilibre dont le nom est le mal, et le fruit immédiat la mort ? C'est ce qui fut recherché de tout temps en vain ; ceux même qui ont appelé cela la Chute Originelle, et en ont fait un dogme, se sont toujours déclarés impuissants à résoudre le problème. Eux aussi, ont mis un mot à la place d'une chose ; mal assez grand, mais moins grand encore que le mal des systèmes qui en ont été la conséquence.

---

(1) Matt. VII. 12.

En tout cas, la conscience des êtres est en jeu dans ce grand drame de la vie universelle, il ne faut point l oublier ; qu'elle se fausse elle-même en ne se tenant point dans un juste équilibre entre la Lumière de l'Etre et les ombres du non-être dont le drame est en acte dans la vie des individus, comme dans celle des Espèces, des Genres et du Cosmos tout entier, qu'elle soit faussée par des influences extérieures d'ordre visible ou invisible, le résultat est le même : l'être perd la notion des lois providentielles et se trouve pris dans le terrible engrenage des lois fatales. Or, il faut qu'on le sache et qu'on ne l'ignore point, les lois fatales n'agissent que dans une partie seulement des Etats du Cosmos ; dans tout le reste, la loi providentielle est maîtresse souveraine et d'autant plus incontestée par les êtres des Etats de son divin Règne, qu'ils l'acceptent librement, dans la conscience parfaite de ses harmonies vivantes et incorruptibles. Là se déploient dans toute leur gloire, les Hiérarchies de la Lumière, de l'Amour et de la Vie véritables, dans tonique parfaite du Verbe. Il y a plus : Entre les deux mondes, il en existe comme un troisième dont l'office spécial est de passer à son crible impitoyable tout ce qui descend et tout ce qui monte, afin que le mélange, ce mal suprême, ne soit point consommé. Il y a donc, à n'en pouvoir douter, pour ceux qui voient véritablement, un ordre supérieur à l'ordre dit naturel, un ordre dans lequel les causes secondes n'ont point d'action tandis que notre monde en est, au contraire, le véritable jouet.

Il est bien entendu que cela n'empêche nullement l'unité du Ciel et de la Terre, ni leurs rapports, ni la continuité de la chaîne intégrale qui unit les plus in-

concevables profondeurs de l'Etre aux plus inconcevables profondeurs du non-être ; seulement, ces rapports sont conditionnés, réglés, tarifés, si je puis m'exprimer ainsi, et rigoureusement contrôlés par une administration dont les agents sont d'autant plus rigides qu'ils sont payés sur les confiscations. Ils prennent ce qui est à eux et appartient à leur plan. Voilà ce que signifie cette parole de Jésus à Gethzémani ; « Le Prince de ce monde vient contre moi, mais il n'y a rien en moi, qui lui appartienne. » (1)

Et c'est pourquoi son triomphe sur la mort sera complet, et pourquoi il ira s'asseoir à la Droite du Père, au-dessus de tous les Etats d'être, ce qui veut dire qu'il sera réintégré pleinement à l'Ordre divin lui-même du Verbe actif et dans l'Eternel Cosmologique יהוה.

Nous disions au commencement que les mots ne sont rien ; et, en effet, pour les comprendre, il faut savoir les choses, RES. Or, la science des choses, voilà précisément ce qui fait l'objet de la Révélation ; c'est pour en instruire l'humanité d'âge en âge et afin de la rétablir dans ses voies, qui sont les voiesuni verselles, que la sagesse du ciel s'est manifestée sur la terre dans toute la lignée glorieuse et bénie des hommes divins à quelqu'époque et à quelque race qu'ils appartiennent ; Unitaire et universaliste, nous ne reconnaissons, en effet, *qu'une* seule et unique Religion, celle de la Vérité, c'est-à-dire de l'harmonie parfaite du ciel et de la terre dans un tout glorieux et vivant à jamais Les mots, encore une fois, ne sont rien ; la chose

---

(1) Jean XIV. 30.

est tout, la chose qui est esprit et vie, car cela seul est éternel.

Toute la mystique réelle repose sur le choix que l'homme peut faire entre deux voies : la voie intérieure et la voie extérieure, la voie des réalités et celle des symboles, cette dernière ne doit pas être confondue avec la voie de la perdition, qui relève de la malice pure et qui est acquise à ceux qui commettent le seul péché irrémissible, dit Jésus, le péché conscient contre le Saint-Esprit ; ce péché est celui de ceux qui, une fois illuminés, se détournent volontairement et délibérement de la lumière pour en faire servir les puissances aux œuvres des ténèbres.

Les mystiques sont, en quelque sorte, les précurseurs et les pionniers de la grande Pâque de l'Humanité et du temps futur où, traversant l'abîme elle ira à la rencontre du Ciel faisant lui-même sa grande Pâque, symbolisée dans la descente de la céleste Jérusalem. Conscients des gloires harmonieuses des états célestes, ils devancent, dès cette vie, ceux qui n'en sont point conscients et se contentent de suivre la longue spirale évolutive des êtres et des choses. Ils suivent ce conseil de Jésus : « Quittez ce monde et venez à mon Père. » Pour cela, ils ont deux ressorts puissants qui n'en font qu'un : l'amour et la volonté. Que leur faut-il encore ? La lumière. Et voilà ce qu'ils reçoivent selon l'ordre et l'économie des Hiérarchies qui président à l'évolution des êtres de bonne volonté.

Que fait le mystique, sinon d'accomplir en lui, dès cette vie, la résolution des obstacles qui le séparent de l'état le plus élevé auquel il puisse atteindre, et qui est le repos béatifique de l'esprit, conscient de sa béatitude bien vivante, dans le sein de l'Etre qui

ne change point et vers lequel il tend par toutes les puissances de son désir? Que fait le mystique, sinon d'intégrer en lui, dès cette vie, des états de substance tellement étrangers à la vie commune de la plupart des hommes, que l'immense majorité de ceux-ci n'en ont même pas l'idée et ne les soupçonneront peut-être jamais? Que fait le mystique, sinon de rompre d'avance en lui les liens qui rivent les autres aux états inférieurs, et de supprimer en lui l'aiguillon même de la mort, et des morts, peut-être innombrables, qui attendent les êtres sur la lente spirale de la vie évolutive? Il triomphe, dès cette vie, de tout, par les efforts rudes de la *purification*, il est éclairé sur l'inanité de tout ce qui n'est pas ce qui seulement Est, par *l'illumination*, et il est intègre à ce qui Est, par la *perfection*. C'est lui-même qui a provoqué, du haut de la montagne sainte, sur la terrible et colossale mais fragile statue aux pieds d'argile de la vie arbitraire, « la pierre coupée sans mains, » et cette pierre est devenue lui-même et l'a rempli tout entier, comme il doit en advenir un jour pour toute la terre (1). Le mystique prouve ainsi la réalité de l'union possible du Ciel et de la Terre, dans la loi du Ciel, au moyen des correspondances de l'amour ; il montre que les états de la vie, quoique compénétrant les lieux de la vie, sont indépendants des lieux de la vie quant à leurs fatalités ; lui seul comprend toute la valeur réelle de ces paroles : « Celui qui aura vaincu ne sera point blessé par la mort seconde, (2) » « O mort, où est ta victoire?

(1) Daniel II.
(2) Apoc.

où est ton aiguillon?... la mort a été résorbée dans la vie (1). »

Qu'a fait le mystique ? Il s'est simplifié ; parce que la simplicité est ce qui rapproche le plus de la loi éternelle de la vraie vie, qui est simplissime ; il est devenu comme un petit enfant dans le cœur duquel ne tourbillonne point l'anxiété de l'abime, un être vierge du chœur des vierges, pur écho du sens intérieurs de la Parole de Gloire, harpe sonore et mélodieuse qui en murmure sans mélange le leimotive éternel ; il est de ceux dont il est écrit : « Pure Enfance, à toi le nom glorieux de Prophète du Très-Haut ; c'est toi, en effet, qui as le rôle de précurseur et de préparateur de ses voies (2). »

Voilà donc la différence, entre le mystique, citoyen adoptif des Règnes de l'Esprit, pur enfant de la sincérité, de l'humilité et de l'amour, et le philosophe rationaliste, cet homme adulte et adultère qui, couché sur les infolios de ce qu'il croit être son génie, invite sacrilègement la Lumière éternelle du Verbe, dans la virginité glorieuse de sa Sagesse incréée, à forniquer avec lui ; voilà sa différence aussi des êtres de la contradiction, qu'il appelle si justement les *morts* et desquels il est écrit : « Au milieu de ceux qui haïssaient la paix, j'étais la paix ; quand je leur parlais dans la sagesse de la Parole, ils luttaient entre eux et contre moi sans aucun motif. » Voilà encore ce qui distingue le mystique de l'innombrable quantité d'êtres en forme humaine, qui montent lentement

(1) I Cor. XV. 53-56.

(2) Cant. de Zach.

des profondeurs de la vie plastique avec les seuls attributs de la chair à peine éveillée à la conscience humaine réelle, qui n'est encore pour eux qu'une aube lointaine, un futur et froid matin appréhendé et repoussé parce que sa lumière est pressentie comme un jugement sur leur animalité attardée, comme un esprit à l'approche duquel leur chair s'horrifie dans le dressement de leurs cheveux.

Le vrai mystique ne hait point la terre ni les hommes, comme on pourrait le croire faussement et comme on ne le croit que trop, à cause de ses actes incompris du vulgaire. Comment pourrait-il en être ainsi, s'il entend et voit la Parole de Gloire, s'il est intégré à la vie de la vraie Lumière, mis au diapason de la tonique du Verbe qui a tout formé et s'est en quelque sorte infusé et dissous, volontaire et divin Holocauste, Sacrificateur et Sacrifice, Pontife et Victime, dans la substance dont il est l'Oint éternel, selon cette glose du Prophète : « Je me réjouirai dans la joie divine et ma vie sera exaltée en Dieu, parce que je suis revêtu d'un vêtement de salut et ceint d'un baudrier d'équilibre, comme un époux couronné et une épouse parée. Comme la terre épanouit son germe, et comme le jardin fait germer sa semence, ainsi germera la gloire divine de l'équilibre à la face des nations. » (1) Mais il entend cette autre parole ; « l'Esprit qui est en vous, son Sanctuaire, vous aime d'un amour de jalousie. » (2) Aussi, juge-t-il la terre et les hommes, non à la manière de la terre et des hommes qui jugent selon la chair, mais selon la tonique de la Parole divine et humaine

(1) Isa LXI.
(2) Jacq. IV 5.

dont il est dit :« Son règne sur les sphères est une disposition d'Equilibre et de Justice ; c'est sur les mouvements du cœur que s'exerce son juste jugement. » (1)

Aussi, le vrai mystique n'entre point en conflit avec les *morts* : il ne lutte pas pour la prééminence systématique d'une doctrine ; devenu un œil limpide, son être, pénétré de la lumière, se contente de briller doucement comme une lampe, dans la crypte que traversent les morts, et, de tout lui-même, il sort une lumineuse harmonie qui est le refrain mélodieux et comme le leitmotive de son apostolat de paix et d'équilibre : « Et donc, éveillez-vous, les endormis, levez-vous d'entre les morts, et soyez pénétrés de la Lumière du Christ. » (2)

Interrogez-le, du reste, car il parle ; mais sa voix véritable est silencieuse, les mots qu'il dit sont des vêtements sous lesquels il faut découvrir la lumière ; elle y brille, et ses rayons même en pénètrent le tissu plus ou moins serré ; pour la voir, il faut fermer les yeux corporels et en être soi-même pénétré, il faut devenir poreux à cette gloire qui s'infuse, et relâcher le tissu propre de ses passions animales ou sentimentales, de ses préjugés de toute sorte, de la science que l'on croit posséder parce que des ignorants que l'on a cru des savants vous ont délivré la tessère de parchemin, orgueilleusement parafée et scellée, à l'aide de laquelle on est partie plus ou moins illustre de la farce qui se joue sur le théâtre de leurs académies.

Car, tout cela, c'est le jeu du complexe sous toutes

(1) Sag. IX.

(2) Eph. V. 14.

ses formes, avec toutes ses insolubles antinomies ; c'est pis encore, car ce peut être pour quelques uns, et c'est certainement pour beaucoup, l'intégration de la conscience à un des états esssentiellement mortels de la vie inférieure, temples non de Dieu mais d'une idolâtrie dans laquelle l'homme s'adore lui-même ou adore comme des dieux des conceptions arbitraires et des éléments mortels d'une synthèse factice ; c'est la maison bâtie sur le sable et qu'emporteront les grandes eaux du dégel, laissant nu son propriétaire qui n'a pas entendu cette parole : « Il faut être trouvé vêtu et non pas nu ; » (1) vêtu d'Equilibre et ceint de Justice comme un couple nuptial ; et de cette conscience factice, il a été dit aussi : « Les idoles et ceux qui les font et s'y fient s'identifient... Notre Dieu à nous est Essence... il n'est pas en harmonie avec les morts ni avec ceux qui se fixent dans les choses inférieures. » (2).

De mystères, à proprement parler, il n'y en a point. La lumière n'est point un mystère, elle est, par essence, le contraire d'un mystère, mais vue elle-même et non du sein des brumes qui s'exhalent du foyer incandescent des conflits des morts qui s'agitent pour la prééminence de leurs instincts égoïstes ou l'adéquation du Verbe, Prince de la Justice et de la Paix, à la parole propre d'un individualisme ou d'un sectarisme qui luttent pour la suprématie de la violence ou la royauté du mensonge.

Quel homme, partie intégrante et agissante de ces

---

(1) II, Cor. V. 3.

(2) Ps. CXIII.

combats, peut, du sein de leur fournaise, si même il y pense, voir autre chose que d'insondables énigmes ? Aucun. Comme le chirurgien insensé qui proclame orgueilleusement n'avoir jamais trouvé l'âme sous son scalpel disséquant les carcasses de la mort, il ne peuvent que railler les mystiques en disant dédaigneusement d'eux : « Où donc est leur prétendu Dieu ? *Ubi est Deus eorum* ? » (1)

Ainsi, la première de toutes les conditions pour entrer dans la voie des Mystères soigneusement gardée par les sphinx, est-elle la rupture avec l'ambiance, la solitude, ce qu'on nomme le recueillement, seule, unique et étroite porte qui s'ouvre sur les profondeurs intérieures de l'être dont la voie, d'abord strictement resserrée, s'élargit peu à peu vers les horizons glorieux de la lumière sans cesse grandissante ; et c'est ainsi qu'il est écrit : « Venez à l'écart, dans un état solitaire, et entrez dans un court repos ; » après quoi il est dit : « Levez-vous et mangez, car vous avez encore une grande route à faire ; » c'est-à-dire, éveillez-vous à un nouvel état dans lequel vous prendrez les forces nécessaires pour vous assimiler les énergies de ses voies, afin que vous y marchiez fortement vers l'au-de-là et le but de votre course.

Vains sont les mots sans la chose, et la chose est un acte, celui de la vraie vie dont les puissances réelles sont la résultante glorieuse et sans cesse plus glorieuse de l'amour réciproque de la Substance et de l'Essence en vue d'un équilibre éternel et dans la conscience déifiée.

Telles sont les capacités latentes de l'homme vé-

(1) I s. CXIII.

ritable, en qui, malgré l'état ténébreux dans lequel il souffre pour un temps, inférieur aux Anges, réside une supériorité telle que les Anges en sont saintement jaloux et doublement étonnés du mystérieux contraste de ses gloires avec ses douleurs, de sa couronne d'or avec sa couronne d'épines ; parce que l'Homme véritable est le lieu de rencontre de tout ce qui est en haut et de tout ce qui est en bas pour le miracle de l'Unité, parce que sa double nature matérielle et spirituelle est le Temple et le Royaume de la divinité, le lit nuptial des noces éternelles, le banquet où la table est servie, pour le festin de toute grâce auquel sont conviées toutes les créatures de l'Univers, depuis les raréfactions les plus subtiles jusqu'aux densités les plus profondes, afin que chacune y trouve ce qui lui manque et soit complétée dans la satisfaction de tous ses besoins et de tous ses désirs vrais, comme l'ont dit les initiés du passé : « Voici le pain du Ciel, le pain de toute suavité, le pain des Anges, le pain du peuple saint, le pain gratuit, le pain doux et substantiel qui est la vie suave que tu vis dans tes enfants, o Dieu, le pain du désir et qui les comble tous (1) » Et encore : « Les sept femmes, en ce temps-là, soupireront après l'homme unique et crieront : Mangeons notre pain et recouvrons-le de nos vêtements ; du moins, que ton nom soit prononcé sur nous et qu'il efface notre opprobre. Et, en ce jour, le germe divin aura germé dans la magnificence et la gloire : le fruit de la terre sera exalté, et avec lui les évolués d'Israël. » (2)

(1) Sag.

(2) Isa.

Où est donc cet Homme véritable, ce pain substantiel, cette Pâque glorieuse, cet Homme de Gloire ? Cet homme véritable, dit l'Initié de Tarse, « parce qu'il s'est anéanti lui même jusqu'à la mort de la Croix, Dieu l'a élevé par dessus toutes choses et lui a donné un Nom qui est au dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le Ciel, sur la Terre et dans les Enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur, Sauveur et Oint, est la Gloire de Dieu son Père. » (1) Tel est le mystère qui ne fut point connu des meurtriers du Seigneur de la Gloire et n'entra ni dans le cœur ni dans l'entendement des Gentils, et des Juifs du Temple de pierre, c'est-à-dire dans la sphère religieuse et intellectuelle des cultes et des philosophies des schismes naturalistes. Tel est le mystère autour duquel gravite, au contraire, tout le Cosmos Chrétien, c'est-à-dire l'Humanité de la Tradition, intégrale sans schisme ni division, dans l'unité du Ciel et de la Terre et de la Religion, vraie Une et Universelle, qui est la seule Vie Eternelle.

Les mots ne sont rien, une fois encore, la chose est tout. Ici la loupe de l'analyste est la fenêtre de ses ténèbres, et le scalpel du dissecteur est l'instrument de sa propre mort.

Le fonds de toutes ces choses, il faut le sentir et le connaître, avant d'aborder les vrais mystiques, et pour entendre, surtout, une mystique non affective mais didactique comme celle de l'Aréopagite.

Comme nous l'avons déjà dit, en effet, Denys n'est pas un de ces auteurs mystiques qui décrivent en traits

(1) Phil. II.

enflammés les émotions de leur âme énivrée de l'amour divin vu sous tel angle ou senti de telle façon: il est un maître en pleine possession de tous ses moyens intellectuels, et qui transmet une chose reçue, avec une intelligence si sûre, dans un ordre si parfait, en des termes si purs, que l'on ne peut même pas dire de lui et de son œuvre ce qu'on de tout autres : « tant vaut le transmetteur, tant vaut la chose transmise. »

Or, la raison, la grande raison pour laquelle l'Aréopagite est incompris, inconnu, méconnu, la vraie raison pour laquelle entre lui et les différentes catégories d'hommes qui, sous des noms et des costumes divers, encombrent les Universités, les Eglises, tous les lieux, en un mot, où se font des dogmes et se débitent des doctrines soi-disant philosophiques, religieuses, sociologiques ou scientifiques, c'est que Denys plane, enveloppé de l'invisibilité de la lumière blanche de l'Equilibre transcendant, portant en sautoir la clef d'or et la clef d'argent du triple problème théogonique, cosmogonique et androgonique ; c'est qu'il sait, lui, que ce triple problème est un problème duel et unique et que sa solution est Unité, Identité, Universalité ; tandis que pour les animaux enseignants ornés de la cravate blanche et du frac, insignes distinctifs de l'homme « comme il faut » depuis le chef d'Etat jusqu'au garçon de café en passant par toutes les gradations de la hiérarchie de la défroque, le dernier mot du problème est, au contraire : Division, Sectarisme et Régionalisme. « Je pense, donc je suis, » disait Descartes au début d'une méthode dont le seul inconvénient est de n'avoir pas unifié ses disciples sinon avec leur propre jugement individuel, de sorte

que l'on peut parodier et dire : « tu penses, donc tu *hais* ce que pense ton voisin. »

Car la raison de l'homme ne fait pas la Vérité ; c'est son intelligence qui la trouve ; et elle ne se trouve pas ailleurs que dans la lumière intelligible de l'Identique.

Voilà ce que l'Aréopagite a merveilleusement entendu et, s'il faut le redire encore une fois, voilà ce qui le sépare à la fois des surnaturalistes inconséquents, ces naturalistes d'en-haut, et des naturalistes purs, ces surnaturalistes d'en bas ; c'est tout autrement qu'eux, alors qu'ils prétendent même à l'unité, qu'il entend l'Unité, et c'est autrement qu'eux aussi, sans doute, que l'entendait Hermès qui n'était point un Gentil lorsqu'il disait : « *Quod est Superius et quod est inferius ad facienda miracula Unius Rei.* » Hermès, d'ailleurs, ne parlait pas latin, et l'Aréopagite, qui parlait grec, pensait lui-même dans la Langue qui se passe des mots, parce qu'elle est du Verbe.

On pourrait croire que Denys, en sa qualité de mystique, enseigne cette syndérèse barbare et radicale que tant d'ascètes déséquilibrés ont, de tout temps employée, et en vertu de laquelle ils assassinent en quelque sorte une partie d'eux-mêmes, sous prétexte de déifier la partie soi-disant supérieure, ou de s'arracher à ce monde pour aller se fondre en Dieu ; Denys a une intelligence trop bien équilibrée pour cela ; il sait et il enseigne que la véritable syndérèse est celle qui élève l'être au-dessus du mirage des contingences faussement entendues comme seules réalités, l'enlève au dualisme des antinomies et des contradictions de la nature inférieure, pour l'intégrer à la voie des harmonies vivantes, au concert souverain des Choses

Saintes, au progrès hiérarchique des êtres vers l'intelligence et la contemplation vécues des états bienheureux de la vie unitaire. A tous et à chacun, le Bien, le Bon, le Vrai, dans la régénération, selon ses besoins, ses aptitudes, sa docilité à répondre au pathétisme de l'harmonie, enfin selon le rang qu'il est capable de prendre lui-même dans l'ordre selon la mesure de sa faculté de répondre aux appels immanents de cet ordre et de comprendre la justice vivante de sa Divine, Une et Universelle Economie.

La vraie Religion, et Denys en est un des plus purs coryphées, ne supporte pas le schisme ; elle est la Science Totale du tout et de l'unité de ses parties constituantes ; elle ne « divise pas le Seigneur, » selon l'expression de Saint Paul, et le Seigneur c'est l'Homme Véritable, l'Homme de Gloire, Divin et Humain, dont toutes les similitudes, des plus petites aux plus grandes, sont le Temple et le Sanctuaire. Dans la vraie Religion, le Pontife et la Victime sont Un ; ils sont un même pain, et ce pain est l'Humanité tout entière dans l'unité du Verbe Incarné et dans l'universelle harmonie de sa Vie cosmique et une. Quand Jésus-Christ dit : « Quittez ce monde et venez à mon Père, » il ne dit pas autre chose que ceci : sortez du désordre et entrez dans l'ordre ; cessez d'appartenir au déséquilibre et entrez dans l'Equibre Souverain ; accomplissez ce *desideratum* de la Parole : « Que Ton Règne arrive ; que Ta Volonté soit faite dans la Terre comme dans le Ciel, » c'est à dire : Que le plan unitaire et cosmique de la vie divine soit unifié pour jamais.

Qu'est-ce qu'un monde? C'est une formation adéquate à un plan de vie et d'harmonie ; qu'est-ce que « *ce*

monde » dont parle Jésus ? Nous le savons : c'est une formation sociale pleine d'iniquité, issue des schismes religieux soit naturalistes soit surnaturalistes exclusifs, et tombée au pouvoir de l'arbitraire couronné. Voilà le monde qu'il faut quitter pour venir au Père, c'est-à-dire à l'esprit de la société de la Paix que, seule, la Justice est capable de former, selon la parole du prophète : « *Opus Justiciæ Pax.* » Qu'une telle société vive dans les cieux supérieurs et que l'homme soit appelé à y vivre au delà du tombeau, c'est ce à quoi beaucoup croient, et c'est ce que quelques-uns seulement savent ; mais que cette société et sa constitution sur la terre même ait été l'objet de la Rédemption, c'est ce que nient tous les schismatiques naturalistes, ou surnaturalistes à cause de leur ignorance, de leur impuissance et de leurs passions ; et c'est, cependant, ce qu'affirment ceux qui savent que les mystères ne sont point un vain mot.

Voilà donc encore un point qui sépare Denys l'Aréopagite de beaucoup de mystiques et surtout des mystiques affectifs. Alors que ceux-ci se contentent de se pâmer, dans les ondes de l'amour divin comme dans l'ivresse d'un bain d'éther, Denys l'Aréopagite raisonne et, d'un doigt lumineux, expose le plan des harmonies qui doivent unifier le Ciel et la terre et accomplir les noces apocalyptiqués des deux Jérusalem qui doivent être, comme de parfaits époux : « *une seule chair.* »

Il suffit de jeter un rapide regard d'ensemble sur toute sa doctrine, dans les livres qui nous restent de lui et ont échappé à la double hostilité du temps et des hommes.

Voici d'abord le livre de la *Théologie mystique*,

livre hétérodoxe pour les critiques de l'école de M. Cousin, qui confondent la dogmatique des clergies avec l'orthodoxie de la Tradition universelle et parconséquent Judéo-Chrétienne intégrale, telle qu'elle était connue et transmise au fond des grands Sanctuaires métropolitains et des centres religieux rigoureusement orthodoxes qui en furent les directes émanations. De son regard d'aigle céleste, Denys fixe les incommensurables profondeurs de l'Origine des origines, et, au delà même du grand Mystère de la Vie Divine Triune dont le plan intelligible vivant et souverain est la Cause de tout ce qui est et de tout ce qui sera dans le Cosmos intégral, il indique des abîmes de gloire immanente, éternelle et parfaite, dont le mystère à jamais impénétrable à tout regard ne peut être recherché par aucune science, atteint par aucune pensée, soupçonné par aucune cogitation, ni affirmé, ni nié. Telle est la Cause qui n'a point de Cause, et devant laquelle adore un éternel silence.

Cependant, Dieu n'Est pas seulement, il Existe, et toute la création raconte sa gloire. Il faut donc que Dieu soit connu pour être aimé, il faut que sa gloire soit chantée non seulement par ses Œuvres, mais par les êtres de l'Etre de ses Œuvres, et les intelligences doivent donner des noms à Celui auquel nul ne peut donner son vrai nom. Et voilà pourquoi Denys écrit son *Traité des Noms Divins*, afin de montrer que les noms donnés à Dieu sont tous imparfaits et qu'aucun d'eux ne le nomme d'une manière adéquate.

Mais quoi! ces efforts des êtres intelligents pour nommer Dieu et chanter dignement sa gloire ne sont-ils donc que des jeux impuissants, quelque chose

comme la confusion des langues ou des tâtonnements sans fin dans d'impénétrables ténèbres ? Non ! Non ! Il n'en est point, il n'en saurait être ainsi ? Dieu, sans doute, est souverainement indépendant de toutes choses, et toutes choses sont dépendantes de Dieu ; mais il n'est pas seulement l'Auteur de toutes choses, il en est encore le Principe, la Cause, l'Essence et la Vie ; cette cause souveraine est, à la fois, tout entière en elle-même et toute en tous et dans tous les êtres. De Lui, en Lui, par Lui et vers Lui, sont toutes choses et tous les êtres. De son mystère souverain, impénétrable et incompréhensible, incognoscible et impensable, l'Acte pur de la Vie Divine est éternellement engendré : Il est Vie, Parole et Lumière, *Vita, Verbum, Lux*, Intelligence, Action, Amour, Plan Souverain, Plan Trinitaire, Exemplaire Divin de toute vie, de tout équilibre de tout amour, radieuse Schechinah dont la puissance féconde produira hors de son voile, et de fécondité en fécondité, des familles innombrables d'êtres divins et cosmiques à la fois, chargés par la nature même de la vie qui est en eux de façonner l'Echelle de Jacob et d'en monter et d'en descendre sans fin les degrés universels, afin que la même Parole, la même Lumière circule éternellement du Principe à la Fin de toutes choses, à travers toutes les éternités du Possible éternel.

Et voilà le *Traité de la Hiérarchie Céleste*, dans lequel Denys l'Aréopagite définit la nature des Anges et leurs fonctions selon le différentes classes auxquelles ils appartiennent d'après la mesure de leur participation à la Divine Lumière.

Mais quoi ! D'où vient que nous ne jouissons pas nous-

mêmes des pures harmonies de cette Vie divine que vivent dans les Cieux les célestes Églises du Verbe ? Pourquoi gémissons-nous dans les ténèbres apparentes, apparemment si loin de ces régions splendides où tout est saint, où tout est pur, où tout est beau, où tout est Un ! Notre Etat est-il donc comme un précipité vivant qui s'agite au fond d'un vase sublime dont le fonds est fangeux, et dont les couches supérieures vont de limpidité en limpidité, jusqu'au pur esprit qui surnage et incube la surface ? Hélas ! nos yeux même qui se lèvent vers les hauteurs de ce mystère, sont si grossiers, si habitués à l'analyse des phénomènes du fond vaseux, que, pour eux, toutes ces hiérarchies de gloire, de vie et de lumière, sont comme si elles n'étaient point, et notre bouche rationaliste prononce : Il n'y a là rien que le vide, parce que nos yeux de rationalistes ne voient rien, d'où il suit que notre état est seul réel.

Il y a, en effet, une barrière qui est un double mystère d'intelligence et d'amour que, seule, la véritable Vie, dans la conscience de l'unité intégrale, peut ouvrir. Or le Mystère du Christ, de l'Oint, de Celui qui doit être entièrement revêtu du vêtement vivant de tout le possible docile à son amour, afin que ce vêtement et lui soient Un — car ce vêtement septenaire est son éternelle onction, — le Mystère du Christ est là qui résout le problème, par l'Incarnation, par la Rédemption, par la Sanctification : « Que Votre Volonté soit faite et que Votre Règne arrive dans la matière la plus épaisse comme il existe dans les états les plus subtils, o Notre Père. » Et vous, « soyez parfaits comme votre Père Céleste est parfait. » L'Eglise de la Terre doit incarner le Plan divin et le vivre, comme il

est reçu et vécu dans les Eglises de tous les Cieux Célestes. Et voilà pourquoi Denys l'Aréopagite a écrit son livre *de la Hiérarchie Ecclésiastique*. Là, il montre comment l'Humanité doit comprendre son rôle si important dans l'aboutissement du Plan divin, comment il lui appartient de recevoir Dieu, d'incarner Dieu, d'être divine, d'unir le Ciel à la Terre et la Terre au Ciel, dans l'intelligence du mystère des hiérarchies et de leurs voies universelles, réalisatrices et fécondes. A qui donc appartient-il d'être, sur terre, cette Hiérarchie et cette Eglise d'ici-bas, sinon aux Initiés à la véritable Science de Dieu et de Ses Œuvres, seuls représentants de la Seule Vraie Religion Une et Universelle de l'Identique ? et comment s'y prendront ils sinon par l'Exemple, l'Enseignement et le Culte, c'est-à dire par la vraie sainteté, la véritable doctrine et la représentation symbolique des mystères que vivent les Cieux spirituels, qu'ils doivent vivre eux-mêmes et dont ils doivent enseigner, selon les degrés initiatiques, la nature intime, les lois vivantes, les actes concordants, afin qu'advienne l'ère de l'harmonie, le temps de l'unité, le triomphe de l'Identique. Tel est l'objet du *Traité de la Hiérarchie Ecclésiastique*.

Tels sont, sentis rapidement et comme d'un coup d'œil général, l'ensemble et les grandes lignes de l'œuvre Aréopagitique. Elle se complète de quelques Epîtres, qui ne sont point des traités, mais qui se rapportent aux différents traités et en appuient certains points en les éclairant plus spécialement pour certaines personnes et dans certaines circonstances.

Mais, avant d'exposer plus rigoureusement les différents traités eux-mêmes et dans leur sens strict, il est

bon de répéter et de préciser quelques points extrêmement importants en dehors de la connaissance desquels on n'a pas la clef de l'œuvre ni de l'esprit de celui qui l'a composée.

Voici ce que dit, à ce sujet, saint Bonaventure : « Toute la Sainte-Ecriture enseigne ces trois choses : 1° l'éternelle Génération et Incarnation du Christ ; 2° l'Ordre selon lequel la Vie est en acte ; 3° l'union de Dieu et de l'âme. La première chose regarde la foi, la seconde les mœurs, la troisième la foi et les mœurs à la fois, dans leur fin. La première chose doit être l'objet de l'étude assidue des docteurs ; la seconde des prédicateurs, la troisième des contemplatifs. La première est surtout l'objet de l'enseignement d'Augustin ; la seconde de Grégoire ; la troisième de Denys (1). »

C'est assez dire que si la troisième chose, qui comporte les deux autres, a été surtout l'objet des contemplations studieuses de Denys, notre grand docteur en réalité, connaissait à fond les trois choses.

J'appelle l'attention, en effet, sur ces trois choses, l'attention de ceux qui étudient les Mystères, et je les répète : 1° Eternelle Génération et Incarnation du Christ, c'est-à-dire de l'Oint de la Substance septenaire ; 2° l'ordre selon lequel la Vie est en acte, c'est-à-dire le Plan divin et universel de cette éternelle Génération et Onction révélée par l'Incarnation dans tous les Etats de la Substance et enfin dans la matière même, pour sa transsubstanciation qui est le rappel de ses puissances à l'ordre hiérarchique providentiel et aux lois divines de l'Economie transcendante. 3° l'union de Dieu et de l'âme, c'est-à-dire le nœud

(1) S Bonav. *De Reductione artium ad théol. Opusc.*

même du mystère théo-andro-cosmogonique de cette Incarnation et le vrai but de cette septenaire Onction.

Et ces trois choses sont, en définitive, une seule chose ; c'est le mystère de l'unité ; et la connaissance de ce mystère est la clef même des œuvres de Denys.

On peut dire que toutes les erreurs se rapportent à deux erreurs types : le Panthéisme qui confond Dieu et la Nature, le Dualisme, qui introduit la lutte dans la Divine Synthèse et suppose deux principes, l'un du Bien l'autre du Mal, en présence et en guerre éternelles.

Contre ces deux erreurs, le vrai Christianisme ésotérique, avec la vraie Tradition, proteste par sa seule existence. Très mal combattues par les théologiens non initiés, ces deux erreurs types tombent d'elles-mêmes pour ceux qui voient, par le seul fait de l'Etre et de la vie du Verbe dans le Christ.

Denys n'a donc aucune accointance avec aucune de ces deux erreurs. Il proclame l'union de Dieu avec ses Œuvres, mais la distinction radicale et parfaite entre Dieu et ses Œuvres, et le bon sens le proclame avec lui. Il proclame, en outre, que, seul, le Bien Est et que le mal n'est pas. Il n'est ni panthéiste ni dualiste ; c'est le Docteur de l'Unité, et nul, mieux que lui, n'a entendu et exposé la pensée de saint Paul : *In Deo vivimus movemur et sumus*. Nous vivons en Dieu, nous avons le mouvement en Dieu et nous avons l'Etre en Dieu, c'est à ce triple titre que nous sommes des candidats à la divinité, parce que ce qui fait que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes, c'est la présence en nous de quelque chose de la Divine Essence, dont nous pouvons et devons

être le temple et le sanctuaire, et c'est par ce quelque chose seul que nous subsistons dans les différents plans phénoméniques de la Vie, et que nous subsisterons à jamais dans les plans nouméniques de la Vie. Nous aussi, de ce chef, nous sommes des oints, parce que, comme le dit fort bien saint Jean, nous avons tous reçu gratis de la Plénitude du Verbe, l'Oint des oints, le Sauveur et le Christ de la Substance septenaire et de notre propre état matériel.

C'est ce qu'exprima magnifiquement un mystique orthodoxe du XIVe siècle, Jean Tauler, resté vrai malgré le vertige des abimes que son génie a côtoyés de si près : « Dieu donne par grâce ce qu'il est par nature ; l'Etre sans nom, sans mode déterminé, sans forme accessible à la Science. L'Homme Intérieur sort de l'Abîme Divin ; il est éternellement en Dieu sans même avoir été créé ; consubstantiel en quelque sorte avec Dieu, non seulement comme Idée, mais comme Réalité véritable. On ne peut en obtenir la notion qu'en le considérant avant l'Acte créateur, dans son intime essence. Si quelqu'un pouvait porter un regard ferme et net dans les profondeurs de son être, il y verrait Dieu, il y jouirait par anticipation de la béatitude éternelle. Néanmoins, au degré le plus élevé, dans son élan le plus sublime, dans sa plus étroite union avec Dieu, la créature en demeure séparée par des espaces incommensurables. Rien ne saurait altérer la distinction. Nous ne devenons pas Dieu par nature, mais divins par grâce. »

Denys l'Aréopagite n'a pas mieux dit, et son œuvre est consacrée à expliquer clairement cette magnifique doctrine en lui donnant les développements logiques et intelligibles qu'elle comporte.

Les critiques peuvent prononcer à leur aise que Denys l'Aréopagite n'est qu'un philosophe Alexandrin passé au Christianisme ; nous constaterons seulement que ce qu'on enseignait à Alexandrie, de son temps, on l'avait reçu d'ailleurs. et si nous nous souvenons de la qualité de la connaissance qu'on y possédait de la Tradition d'Israël, au moyen de la traduction grecque de la Bible, faite avec l'approbation des Septante, dans les conditions particulières que l'on sait, il nous sera permis de croire que Denys a puisé ailleurs que là l'intelligence du vrai sens et de la vraie philosophie de la Tradition. Le fait seul de passer au christianisme n'a pas donné du jour au lendemain à Denys le dernier mot philosophique et religieux de l'origine de l'Etre manifesté dans la Vie. Denys a reçu intelligiblement, des sources même, l'initiation suprême, et il méritait de la recevoir. En la transmettant dans les formes intellectuelles de la philosophie grecque, il a obéi à l'inclination de sa nature, suivi les routes de son éducation et fait une œuvre qui pouvait être goûtée par les meilleures intelligences de son temps. Il ne s'est pas vanté de n'avoir plus rien à apprendre ; au contraire, il ne cessa de montrer son désir d'augmenter ses connaissances initiatiques ; mais, le principal, il le sait et le dit, avec de grandes précautions sans doute, mais il le dit, parce qu'il n'a pas de secrets à garder vis à vis de ceux auxquels il s'adresse, tout en leur recommandant de ne parler qu'à bon escient.

Désormais, en effet, le temps des Mystères officiellement gardés est passé ; le Mystère des mystères a été dévoilé à jamais ; il est sorti de tous les Temples pour n'y plus rentrer ; son seul voile est maintenant l'é-

blouissante Gloire de ses rayons vivants ; l'homme de Bonne Volonté est son Sanctuaire ; et c'est de Cela que témoignent ces trois grandes Choses : l'Homme-Dieu crucifié, mort et ressuscité ; le Prince de ce monde frappé au cœur comme à la tête ; et le Voile du Temple déchiré pour toujours.

Louis Le Leu.

Religion et Révolution

La Révolution fut un rut formidable, une effroyable genèse, une crise de parturition en folie. Et c'est ce qui la fait à la fois si terrible et si grande.

Elle versa du sang, beaucoup de sang, mais on n'enfante qu'à ce prix.

Elle créa.

Elle créa non point un être lié, harmonique, définitif. Le fer obstétrique ne tira de ses flancs qu'une réalité morcelée, complète pourtant, quelque chose comme les tronçons d'un Ouroboros immense, tronçons qui n'auraient eu qu'à s'unir, qu'à se souder entre eux, pour constituer un tout sublime, un superbe univers radieux de bonté et de beauté.

Il arriva malheureusement que les tronçons se combattirent au lieu de s'unir, et s'entre-dévorèrent au lieu de s'embrasser.

Et depuis un siècle passé, ils sont là, ces misérables tronçons, tordant, dans un spasme affreux, leurs lèvres saignantes qui se fuient, et on les voit béer vers l'infini, et la bouche du divin monstre s'ouvre par instant, mâchant à vide, cherchant vainement en l'étendue l'insaisissable ouros, dans son âpre désir de clore le cycle des sombres tourmentes et des inexpiables luttes.

Ce que nous disons-là s'applique à tous les plans sur lesquels la Révolution a travaillé, plan politique, plan social, plan religieux ; mais c'est plus particulièrement sur ce dernier que son œuvre est restée douloureusement dissociée.

Saint-Just avait prononcé un mot profond : « Elevons au-dessus de l'amour sacré de la Patrie, l'amour plus saint et plus sacré de l'Humanité, sans lequel une révolution n'est qu'un crime remplaçant un autre crime. »

Il aurait pu le compléter en ajoutant : « Elevons au-dessus de l'amour saint et sacré de l'Humanité l'amour plus vaste et plus sublime de la Divinité, sans lequel l'amour de l'Humanité n'est qu'un beau rêve ! »

Mais cette vérité, pour n'être point formulée, n'en était pas moins alors dans toutes les âmes, de la Montagne à la Plaine.

Cette vérité, tous la comprirent, mais chacun l'interpréta à sa façon. Nul ne conçut la radieuse synthèse vers laquelle il fallait s'élever.

La vraie religion, cria d'abord Chaumette, c'est celle du Verbe, du Logos, de la Raison.

Nullement, dit Robespierre, c'est celle du Dieu Un, du Dieu absolu, de l'Etre suprême.

Point du tout, dirent les Théophilanthropes, c'est celle du Dieu de Bonté.

Raison, c'est-à-dire Intelligence : Etre suprême, c'est-à-dire Volonté : Dieu de Bonté, c'est-à-dire Amour, personne ne vit ou ne voulut voir que tout cela, c'était le même Dieu, le même souverain et triple Tridyname, l'Ennéade auguste adorée en nos mystiques sanctuaires, dans ses multiples manifestations, dans la totalité de son Essence et de son Etre, le Dieu qui est

surtout Volonté en tant que Père, mais aussi Intelligence et Amour, le Dieu qui est surtout Intelligence en tant que Fils, mais aussi Volonté et Amour, le Dieu qui est surtout Amour en tant qu'Esprit, mais aussi Volonté et Intelligence, le Dieu qui est tout et qui n'est Rien, le Dieu de Plotin et de Basilide, tout puisqu'il embrasse et harmonise tous les attributs, Rien puisqu'il n'est rien de particulier, « puisqu'il est tout ensemble, étant la Perfection de toute chose et le Principe de tout être. » (1)

Voilà l'Arcane profond, l'ineffable synthèse, qui échappa à nos aïeux des deux dernières décades du XVIIIe siècle. Et l'on est d'autant plus surpris, — et l'on regrette d'autant plus amèrement, — qu'ils se soient à ce point fourvoyés sur le plan religieux, qu'ils surent fort bien, sur le plan social. s'ériger à la hauteur du ternaire, en proclamant la Liberté, l'Egalité et la Fraternité.

De ce ternaire social, emprunté du reste aux Centres initiatiques, il n'y avait qu'un pas à franchir pour aboutir au Ternaire divin, que les mêmes Centres leur offraient. Ce pas, pourquoi ne l'ont-ils pas franchi ? Cet emprunt, pourquoi ne l'ont-ils pas réalisé?

Se proclamer libres, se vouloir libres, se sentir libres, n'était-ce pas rendre hommage à la volonté humaine, vivant reflet de la Volonté divine ? Se proclamer, se sentir, se vouloir égaux, n'était-ce pas rendre hommage à l'intelligence humaine, vibrant écho de l'Intellectualité divine, de la Raison Suprême ? Se proclamer, se vouloir, se sentir frères, n'était-ce pas

(1) Alaux, Hist. de la Philos.

rendre hommage à l'Amour universel, cet épanouissement de l'Amour divin ?

Descendons des hauteurs du Plérome. Revenons à l'Histoire.

Un Christianisme sophistiqué, vicié depuis quinze siècles par le virus constantinien, des évêques vêtus d'or, substitués aux humbles sacerdotes des premiers âges, Jésus, le Dieu de mansuétude, graduellement redevenu l'implacable Jéhova, un clergé servile vautré aux pieds des puissances, un Bossuet allant jusqu'à dire à Louis XIV : « On vous doit respect et obéissance comme à Dieu lui-même ! » toutes ces infamies avaient comblé la mesure, lorsque l'aube de 89 se leva.

Les protagonistes de la Constituante pensèrent qu'il suffisait d'établir la constitution civile du clergé, pour abroger toutes ces criminelles folies, et en rendre à jamais le retour impossible.

On sait ce qu'il advint de cette honnête mais insuffisante réforme. Elle échoua lamentablement avant même que le gouvernement ait eu le temps de pourvoir à tous les sièges épiscopaux demeurés vacants par suite de l'éviction des insermentés. Se libérer de la perpétuelle ingérence papale était quelque chose, certes ; mais c'est le Credo lui-même qu'il fallait changer. Ce qu'il fallait accomplir, c'était la destruction de l'erreur religieuse, comme on avait détruit l'erreur politique et l'erreur sociale. La religion aurait dû avoir, elle aussi, sa nuit du 4 Août.

« La vie du catholicisme, c'est la mort de la République ! » déclare magistralement Michelet.

De par la Constitution civile du clergé, la France

devenait schismatique, mais elle restait catholique·
Il fallait la faire chrétienne.

« La Révolution féconde en lois, dit encore Michelet, stérile en dogmes, ne contentait pas l'éternelle faim de l'âme humaine toujours affamée, altérée de Dieu » Elle y tâcha pourtant.

Voici le Culte de la Raison qui s'organise. Notre-Dame s'emplit de ces affamés, de ces altérés de tout âge et de tout sexe, désireux d'assister à la fête solennelle du 10 novembre 1793. La musique est du vénérable Gossec, les paroles sont de Marie-Joseph Chénier. La Raison y siège, symbolisée par une jeune et belle femme vêtu de blanc et d'azur.

On sait à quelles tapageuses indignations ce symbole donna lieu dans le camp des romanisants. La gracieuse Mademoiselle Maillart était une fille perdue: l'abomination de la désolation était dans le saint lieu : Et Lacordaire trouvera plus tard le moyen de renchérir encore sur ces saintes colères,en épuisant son stock de pieuses métaphores.

Nous n'avons pas à nous porter champion de la vertu de Mlle Maillart. Contentons-nous d'un simple appel à la logique,et de demander à tous les indignés ce qu'ils penseraient de nous, si nous jetions l'anathème à leur religion, sous l'unique prétexte qu'ils assistent à des messes célébrées par des prêtres débauchés.

La fête de la Raison ne fut point une saturnale impie (1). Tout s'y passa gravement, religieusement, sain tement. Elle ne fut pas davantage une orgie athée.

---

(1) Cf. Notre livre intitulé les *Hiérophantes* où toutes ces idées se trouvent développées.

Ce qu'on fêtait, C'était bien « le Logos, le verbe platonicien, l'idée de la Raison vivante ! » dit encore Michelet. « Et la Raison, conclut-il, c'est le côté le plus haut de Dieu ! ».

Anacharis Clootz a beau se déclarer l'ennemi personnel de Jésus-Christ, il n'en est pas moins le prêtre inconscient du Verbe, comme Chaumette, comme Hébert, comme Vadier, Collot-d'Herbois et Vouland, comme tous ceux qui prirent une part active à cette imposante apothéose.

Il est intéressant pour nous, de rappeler qu'en cette phase de rénovation cultuelle, un de nos symboles de prédilection, celui du Feu-Christ, ne fut point oublié. On sait en effet que les forgerons des Quinze-Vingts, section du faubourg Antoine, demandèrent à la Commune que le nouveau culte eût son foyer, son feu perpétuel, motion qui fut du reste repoussée, mais qui n'en prouve pas moins qu'un vieux ferment gnostique travaillait mystérieusement les couches profondes de la Nation.

L'historien Mignet se trompe et nous trompe lorsqu'il écrit que « l'on établit dans toutes les villes des fêtes qui furent de scandaleuses scènes d'athéisme. » (1) La province, il faut toutefois le reconnaître, comprit beaucoup mieux que Paris le sens éminemment religieux du culte de la Raison. Pour s'en convaincre il suffit de se référer aux procès-verbaux des diverses

(1) Ce malheureux Mignet ne s'aperçoit pas qu'il n'est que l'écho affaibli de Joseph de Maistre; « Et sur ces autels que la foi antique environne de chérubins éblouis, on fait monter des prostituées nues ! » avait dit l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

solennités qui furent organisées à cette occasion dans la plupart des villes importantes.

Est-il nécessaire de rappeler la fête célébrée à Cognac, à la date du 20 frimaire, laquelle avait inscrit au fronton de l'église où elle eut lieu ces mots significatifs : *A l'Etre des Êtres*, et en avait *orné les murs et les piliers* de cette magnifique sentence : « Homme, sers-toi de la Raison ! C'est le plus grand bienfait que tu aies reçu de l'Etre suprême ! » Faut-il commémorer les manifestations analogues solennisées vers la même époque à Bourges, à Angoulême, à Limoges, à Pau ?

Devons-nous nous étonner que, Michelet excepté, aucun des grands historiens de la Révolution n'ait compris la haute religiosité de la Fête de la Raison, alors que Robespierre lui-même s'y méprit, et, au lieu de chercher à compléter l'auguste Ternaire, s'attacha au contraire à ériger autel contre autel, à insurger le culte du Père contre le culte du Verbe ?

Elle fut pourtant magnifique de symbolisme et de grandeur, cette fête du 20 prairial, développant son long thiase, tout irradié des gloires d'un ciel superbe et tout parfumé de fleurs joyeuses, avec, pour prêtres, tous les représentants de la Nation, et pour hiérophante Maximilien Robespierre, dans un vêtement bleu céleste un bouquet d'épis d'or à la main (1).

(1) Charles Nodier a dit excellement à propos de la Fête de l'Etre suprême ; « Rien n'était plus, C'est donc ici la pierre angulaire d'une société naissante. C'est le renouvellement du monde. C'est le cri de ce monde éclos d'un autre chaos, qui se rend compte de sa création et qui en fait hommage à son auteur ; l'élan de la Société entière, le jour où elle a retrouvé les titres oubliés de sa destination éternelle. »



Pourquoi faut-il que son beau discours, j'allais dire sa vibrante homélie, se soit fermé sur une menace : « Livrons-nous aujourd'hui aux transports d'une pure allégresse ; demain nous combattrons encore les vices et les tyrans. » On sait trop hélas ! quelle était la portée de tels mots dans la bouche de l'implacable dictacteur.

Ce qu'il fallait, comme péroraison suprême, c'était un cri de bonté, un cri d'amour jeté aux quatre vents des cieux. Par ce cri, Robespierre eût du moins fixé un trait de jonction entre le culte du Père incréé et celui du glorieux Paraclet d'amour, puisque le Verbe lui demeurait incompris.

C'est J.-B. Chénier et Valentin Haüy qui devaient peu de temps après instaurer la pure religion de ce divin Paraclet. Elle s'appela, cette religion, la Théophilanthropie, mot un peu lourd en sa forme, mais très heureux en sa signification, puisqu'il exprime l'effluve d'amour qui s'écoule de Dieu à l'homme et remonte de l'Homme à Dieu, par le canal de la troisième hypostase du Ternaire sacré.

Une pensée synthétique, un génie profondément organisateur était nécessaire, qui eût déterminé la fusion entre les trois cultes, qui les eût combinés, agglutinés en un harmonieux ensemble, et qui, par ainsi, eût établi sur d'inébranlables assises la Religion de l'avenir.

Ce génie, le divin Suscitateur des êtres ne nous l'a point donné. Cette œuvre sublime ne pouvait émaner que de l'Ange de Lumière. Ce fut l'Ange des ténèbres qui intervint. Et par son néfaste vouloir la France retourna à son vomissement.

Cet Ange des ténèbres s'appelle dans l'histoire

Napoléon Bonaparte. Ce honteux recul vers le passé s'appelle le Concordat.

Alors le rêve de Chaumette, le rêve de Robespierre, l'effort d'Haüy et de ses Théophilanthropes, disons mieux la pensée de Rousseau et de Voltaire, le travail de toute une pléïade de philosophes, de toute une légion de tribuns, l'œuvre de vingt ans de puissante incubation, d'inlassable labeur, tout s'effondra en quelques jours, sous le coup de massue du Premier consul !

On sait d'ailleurs quelle part de conviction Napoléon apporta dans cette restauration de la religion catholique. Qu'on se remémore ce qu'il écrivait vers 1797 à son confident intime le général Clarke : « On est redevenu catholique en France. Nous en sommes peut-être au point d'avoir besoin du pape lui-même pour faire seconder chez nous la Révolution par les prêtres et par conséquent par les campagnes qu'ils sont parvenus à gouverner de nouveau ! »

Donc, dans sa pensée, le replâtrage duquel déjà il s'occupait n'était qu'un procédé gouvernemental, et en somme le plus vil, le plus abominable des opportunismes, celui qui fait servir les pierres de l'autel à étayer l'édifice du pouvoir, car, ne nous y méprenons pas, quand il parle de Révolution, c'est à lui, à lui seul, le futur César, qu'il songe.

La letttre à Clarke est de 1797, nous l'avons dit. Quatre ans plus tard le Concordat était consommé.

On n'ignore pas d'ailleurs de quel poignant *mea culpa* Napoléon frappera plus tard sa « vaste poitrine. » « La plus grande faute de mon règne, devait-il dire un jour à son aumônier de Pradt, c'est d'avoir fait le Concordat ! »

Avant ce tadif remords, le général Delmas lui avait d'ailleurs, en plein sacre, jeté cette foudroyante apostrophe : « Cinq cent mille bougres se sont fait casser les reins pour détruire ce que vous venez de rétablir ! »

Depuis lors, un long siècle s'est écoulé. Le Concordat a continué à sévir implacablement, galvanisant, si non faisant revivre, la vieille religion de et de Bossuet, ramenant les évêques vêtus d'or, les trafics indulgentiels, les mondaines cultualités, créant d'inextricables difficultés à tous les gouvernements qui se sont succédé en France, par le perpétuel antagonisme du pouvoir civil et du pouvoir religieux, semant partout le désordre, irritant les esprits, apeurant les âmes, et tout cela pour aboutir à la redoutable impasse où nous nous trouvons actuellement.

Mais il y a un mal plus grave que tous ceux que nous venons d'énumérer, et ce mal c'est la résultante suprême et fatale du Concordat : nous voulons parler de cette nuit d'irréligion où la France tout entière est plongée à l'heure présente, car nous ne croyons guère qu'il y ait au fond plus de sincère amour pour l'Etre des êtres dans ces foules intéressées ou fanatisées qui remplissent les églises, que dans ces réunions d'énergumènes où l'on insulte cyniquement le nommé Dieu.

Il faut le dire bien haut, cette religion concordataire' immobilisée dans son stupide agnosticisme, emmurée dans une abrutissante dogmolatrie, cette religion qui crie si fort la banqueroute de la Science, a consommé elle-même la banqueroutde la religion, pour n'avoir point voulu marcher avec la Science.

Rien n'est stable ici-bas. Tout change, tout se meurt, tout s'écoule, comme dit Héraclite. Une religion, qui se cristallise est une religion morte. Et les cerveaux qui pensent se retirent d'elle, et les cœurs qui souffrent la maudissent. Si votre Dieu n'est pas la raison, disent les premiers, c'est qu'il n'est pas Dieu, c'est qu'il n'y a pas de Dieu. Si votre Dieu n'est pas l'Amour, déclarent les autres, nous n'en avons que faire : Dieu n'est pas.

La Gnose s'est levée,qui a dit : « Notre Dieu existe. Il est le Dieu de la totale Connaissance. Il est la Volonté, il est la Science, il est l'Amour. Il est dans le présent, mais il est dans le devenir aussi, plus réel, plus vrai, plus épanoui, à mesure que l'humanité se développe. Abandonnez cette église morte, où râlent les terrifiants *Dies iræ*, venez à notre Eglise vivante où éclatent les vibrants *Te Deum* ! »

SYNÉSIUS.

Les Maîtres de l'Antique Edda

D'accord avec les découvertes géologiques, l'habitant du Caucase raconte que dans les premiers âges du monde, ses ancêtres habitaient des îles défendues par d'abruptes falaises et portaient le nom d'*Adighés*, nom qui a pour racine le mot *Adda*, lequel signifie île en langue tartare.

Adda ou Edda paraît avoir encore une autre signification beaucoup plus importante. D'après la légende que je viens de rapporter, ce mot désignait l'Asie, alors que cette partie de l'univers n'était qu'une vaste Océanie.

Avant l'époque actuelle, nous enseigne la géologie, le grand triangle compris entre la chaîne du Caucase, le Don et le Volga, était recouvert par des eaux ne faisant qu'une seule mer de la mer Caspienne et du Pont-Euxin. Là, existe à présent une vaste steppe coupée de marais. Le sol, mélangé de sel, de sable et de glaise, abonde en coquilles marines et accuse suffisamment sa formation.

A l'Est de la mer Caspienne, occupant la Sibérie méridionale et la Mongolie, s'étendait l'Océan disparu que les Chinois appellent encore aujourd'hui le Libaï ou mer de l'Orient. La mer d'Aral et le lac Baï-

kal en faisaient tous deux partie. Le Li-Baï n'était lui-même que la partie occidentale du Kan-Haï, vaste mer presque aussi longue que la Méditerranée de l'Ouest à l'Est, mais un peu moins large, et qui, après avoir dessiné le grand golfe auquel Von Richtofen donne le nom de bassin Dzaoungarique, inondait la région comprise entre le Thibet et les monts Tian-Chang ou Célestes, c'est-à-dire le désert actuel de Gioby.

Au centre, les eaux recouvraient les grands déserts, et ne laissaient émerger que les hauts plateaux de la Perse et du Khorassan. Les rampes du Caucase oriental servaient de rives à cette seconde mer intérieure et la séparaient du grand Li-baï.

La présence de déserts dont le sol est chargé de sel marin, de lacs entourés de marécages, de fleuves n'ayant aucun écoulement vers l'Océan, tout prouve aussi que le Bélouchistan et la majeure partie de l'Afghanistan appartenaient jadis à quelque vaste bassin lentement desséché.

A cette époque, l'Océan Indien passait par les déserts d'Arabie et de Syrie, et, absorbant la Méditerranée, allait confondre ses eaux avec celles de l'Océan Atlantique, lequel avait probablement pour rivages, à l'occident de l'Europe, les Ardennes, le Jura et les Alpes.

Au loin apparaissaient les hautes falaises dont les lambeaux devaient plus tard former la Bretagne, la Normandie, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande.

Peut-être le grand Océan dont nous parlions tout à l'heure couvrant le désert de Lybie et du Sahara, laissait-il émerger de son sein un second continent occidental lequel, ainsi que l'indiquent les chaînes

des Pyrénées et de l'Atlas autrefois soudées l'une à l'autre, comprenait l'Espagne actuelle, le nord de l'Afrique, et enfin se continuait par delà les îles Canaries jusqu'aux confins de la mer des Sargasses.

Mais revenons à l'Asie. Au nord, tout à fait au nord et à l'ouest du Li-baï était située une île étroite et longue dont les cimes de l'Oural formaient l'arête centrale, comme la longue chaîne des monts Rocheux et des Cordillères forment aujourd'hui l'arête des continents américains.

Au sud des îles ouraliennes et caucasiques, surgissaient du sein des eaux les plateaux du Taurus, et l'Asie-Mineure coupée de lacs et de marais avait une configuration géographique assez semblable à celle de la Finlande moderne.

A l'Extrême-Orient, par delà les horizons du Kanhaï, commençait la grande terre dont la partie occidentale s'appelle aujourd'hui la Chine et le Japon.

Ici, les annales chinoises viennent en aide au géologue. En effet malgré sa violence, le cataclysme qui a mis fin à l'époque Adamite n'a pas modifié la configuration du continent asiatique si complètement, que nous ne voyons, au début de l'âge actuel, les peuples de la Chine implorer l'aide de l'empereur Yao, afin que l'on procède à l'écoulement des eaux qui, par instants, menacent de recouvrir jusqu'aux plus hautes montagnes.

L'empereur écoutant les prières du peuple, réunit les grands de l'empire et leur dit : « O Préposés des quatre montagnes, le peuple souffre beaucoup de l'inondation des eaux qui débordent et se précipitent de toutes parts. Leurs flots immenses enveloppent les montagnes et couvrent les collines ; s'élevant de

plus en plus en lames formidables, ils menacent de submerger le ciel. »

« Le peuple d'en bas s'adresse à nous en gémissant. Y a-t-il quelqu'un qui puisse maîtriser et gouverner les eaux ? »

« Tous répondent : assurément, il y a Kouan.

« L'empereur reprend : Oh non! non! Kouan s'oppose aux ordres qu'on lui donne et maltraite ses collègues. »

« Les préposés des quatre montagnes insistent en disant :

« Cela n'empêche pas qu'on l'emploie afin qu'on sache ce qu'il sait faire. »

« Eh bien, qu'il aille, dit l'empereur, mais qu'il soit sur ses gardes. »

Kouan travailla neuf années, sans succès. Ce fut l'empereur Chun qui parvint à ce grand résultat.

Chun divisa l'empire en douze provinces insulaires ou *Tcheou*, mot qui signifie littéralement : « Terre habitable entourée d'eaux. »

Chun fit ensuite placer des signaux sur les douze montagnes et *creuser des canaux pour l'écoulement des eaux.*

Moins de deux mille trois cents années avant notre ère, la Chine était donc formée par douze grands plateaux qu'environnaient les eaux répandues dans les vallées et les bassins des fleuves.

Qu'on nous permette ici une digression qui trouvera son intérêt plus tard lorsque nous nous occuperons des migrations des différentes races. Quelques historiens ont essayé d'expliquer les inondations dont il vient d'être question par des débordements périodiques du Hoang-ho ou fleuve Jaune. Mais le philo-

sophe chinois Meng-tseu commentant l'expression *Houng-Choui* (grandes eaux débordantes) dont se sert l'antique chronique, dit que cette expression est équivalente à Kiang-Choui : *eaux qui remontent contrairement à leur cours naturel.*

Il est donc évident que l'inondation ne peut avoir ici pour cause la crue périodique ou même accidentelle d'un ou plusieurs fleuves. Tout au plus peut-on supposer que le Hoang-ho ou fleuve jaune et le Kiang-ho ou fleuve bleu — lesquels ont leur embouchure l'un dans le golfe du Petchilie et l'autre dans la mer Jaune — brusquement détournés de leurs cours et rencontrant de puissants obstacles à l'écoulement de leurs eaux, refluèrent d'abord vers leur source et occasionnèrent ainsi de grandes inondations.

Ce fait viendrait encore à l'appui de l'hypothèse que dans une époque antérieure existait un continent à l'orient de la Chine et de la Sibérie. La rupture de ce continent donne passage au grand écoulement des mers asiatiques vers le Pacifique, laissant toutefois subsister les sources qui alimentent encore les fleuves immenses arrosant cette partie du monde.

Ainsi, croit-on, se forma le détroit de Behring par lequel l'Océan Arctique communique aujourd'hui avec le Pacifique.

Les îles Aléoutiennes qui s'égrènent en un long chapelet de la côte américaine à la côte asiatique, ne seraient que les débris du continent disparu.

Cependant Edda ne paraît pas avoir donné son nom aux régions conquises, colonisées ou civilisées par elle.

Chaque pays découvert et ensuite occupé par eux reçut des Adighés une dénomination particulière, le

distinguant nettement des autres colonies et du pays colonisateur. Tandis que le mot Edda éveillait dans le cœur de l'émigré Adighé le doux et puissant souvenir de la mère-patrie, il évoquait dans l'esprit des peuples soumis à cette Carthage disparue, l'image de cités grandioses, se dressant rayonnantes au delà des océans, habitées par des demi-dieux tenant en leurs mains les destinées du monde.

Ainsi comprise, Edda ne s'appliquera donc pas à l'Asie toute entière, mais à une contrée particulière de l'Asie, et plus spécialement à la région habitée par les Adighés, c'est-à-dire par les véritables pères de l'humanité civilisée.

Lorsque j'écris le mot *Edda*, ne vous semble-t-il pas voir apparaître l'Eden de Moïse ?

Assurément Edda et Eden ont la même provenance ; pourquoi pas la même signification ? Bien mieux, qu'y aurait-il d'étonnant qu'après avoir conquis et asservi le monde, c'est-à-dire toutes les îles qui émergeaient alors des océans, le conquérant ait gardé pour lui seul la dénomination d'Adam (1) c'est-à-dire de l'insulaire par excellence, du roi des îles ?

Me voici par ce simple rapprochement autorisé à considérer le mot Adam ou Adamite comme un équivalent du mot Adighé.

Mais le prophète hébreu place son Eden ou Edda dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate. Il nous est impossible de suivre ses enseignements.

---

(1) Le mot Adam se compose évidemment de deux abréviation Ad ou Ed racine du mot Edda, qui pouvait s'écrire ou se prononcer Adda, et de *Am* ou *Ma*, syllabe rappelant le mot *Maha*, s'écrivant aussi *Ahm*, le maître, le Seigneur.

En effet, les tribus qui les premières colonisèrent la Mésopotamie, appartenaient certainement à la deuxième Eriene, dont ils se séparèrent ou furent violemment séparées à l'époque des révolutions qui éclatèrent après la mort de Minotscheir et mirent fin aux longs règnes des Pischdads.

Il fallut d'ailleurs bien des siècles avant que le limon déposé par l'Euphrate ait fait de ses rives sablonneuses l'une des contrées les plus fertiles de l'univers. Il y a là une formation lente par voie d'alluvions qui, du premier coup, rattache la vallée du Tigre et de l'Euphrate à notre période géologique actuelle.

Outre le Tigre et l'Euphrate, Moïse cite l'Oxus et le Djihoun comme arrosant, eux aussi, la région habitée par les premiers hommes.

Or, l'Oxus et le Djihoun coulent au nord de Balkh, la ville construite par le premier Pischdadien

D'après la tradition hébraïque enfin, la dénomination d'Eden appartiendrait à cette partie de l'Asie centrale comprise entre l'Oxus et l'Amou-Daria au nord, et l'Euphrate à l'ouest.

N'est-ce donc pas là l'Iram proprement dite, la terre sacrée léguée par Féridoun à son fils Iradj, l'Eriène-Vaedjo de Zoroastre, et n'est-il pas permis d'admettre que le respect des peuples avait conservé le nom d'Adamite ou d'Adighés aux fondateurs de Balkh et de Persépolis, aux héritiers des premiers maîtres du monde ?

Mais nous l'avons vu, il est impossible de confondre les seconds Iraniens avec les vrais pères de l'intelligence et de la raison humaine. Ils en furent les successeurs ou pour parler plus exactement, reprirent l'œuvre inachevée, contraints eux-mêmes bien

des fois d'aller rechercher à l'étranger les épaves de la science Adamite.

Selon toute probabilité, au temps des Adamites, les Iraniens formaient une sorte d'avant garde ayant pour mission d'arrêter les incursions barbares, ou bien encore une colonie chargée de l'exploitation des riches mines de l'Altaï. Grâce à leur éloignement de la mère-patrie, ou plutôt grâce à l'altitude des régions qu'ils habitaient, ils purent échapper à l'effroyable cataclysme qui emporta en quelques jours, en quelques heures peut-être, le gros de la nation adamite.

Plus tard les splendeurs du pays qu'ils auront conservé aideront puissamment à leur nouveau développement intellectuel. Plaines fertiles, forêts immenses, air pur, climat tempéré, tout invitait à la paix, rendait facile la richesse et souvent le bonheur.

Là, l'argent serpentait à fleur de terre comme les ruisseaux dans les prés, le cuivre s'y montrait presque à l'état natif, et les rayons du soleil y faisaient étinceler la malachite, l'onyx et le diamant.

L'exploitation des mines fut le premier travail que reprit l'iranien. C'étaient, s'il faut en croire les découvertes qui datent de l'invasion russe, d'infatigables mineurs que les habitants d'Edda, et après eux, ceux d'Ériène-Vaedjo. A chaque pas, en effet, l'outil du mineur moderne rencontre les traces de ces antiques ouvriers. Ici c'est une excavation taillée dans le spath, là un amas d'ocre lavé.

En creusant une galerie, la pioche du mineur sibérien broie des ossements humains ou rebondit sur une poutre de bois minéralisé placée jadis pour soutenir une voûte maintenant écroulée.

Tantôt, c'est un sac de cuir encore rempli de poudre

aurifère, tantôt un instrument de cuivre ou de bronze, et la plupart du temps d'une forme inconnue.

Adamites et Iraniens paraissent avoir exploité de préférence les minerais précieux. Ils recherchaient surtout l'ocre chargé d'or, et le cuivre qu'ils travaillaient avec art et dont ils fabriquaient leurs ustensiles, leurs armes, souvent aussi leurs bijoux.

C'est à tort que les Russes ont donné le nom d'antiquités Tschouds ou finnoises au musée dans lequel ils ont accumulé toutes les richesses recueillies dans les tombeaux échelonnés sur les rives de l'Amour.

Le Tartare appelle bien Istchoud ou Thoud les mineurs inconnus qui les premiers ont fouillé les flancs de l'Altaï et du Thian-Cha. Mais cette appellation signifie homme merveilleux, possédant un pouvoir surnaturel. Elle ne saurait donc convenir à la race finnoise représentée dans le nord de la Sibérie par ces Iakoutes vivant sous la yourte ou tente de peau, idolâtres n'ayant d'autre occupation que la chasse et ne connaissant d'autre trafic que celui des pelleteries ou des fourrures. Le nom de Tchoud n'a pu être appliqué que par une sorte d'extension locale à un pareil être.

Pour retrouver la véritable Edda, il faut descendre bien au sud du pays habité par les Iraniens pischdaddiens, descendre au delà de la chaîne prolongée du Caucase et de l'Altaï jusqu'aux plateaux de l'Iran et de l'Afghanistan, plus loin et plus à l'ouest peut-être. Là, les villes adamites toutes parées de tours d'airain lamées d'or, de chapiteaux superbes, de cariatides aux bras d'argent, aux yeux de saphirs et de diamants... les villes adamites s'épanouissaient étincelantes au milieu des plaines verdoyantes que des mers intérieures, elles aussi disparues, s'étaient données pour rivages en reje-

tant dans leurs profondeurs le limon fertile engendré par leurs eaux.

Par delà l'Océan qui battait doucement le grès et la brique de leurs quais, les rois du monde cherchaient vainement les limites de leur immense empire.

A l'occident s'étendait d'abord l'inextricable fouillis d'îles et d'îlots, de lacs et de marécages, de golfes et de canaux qui devait être l'Anatolie.

Plus loin, le bras de mer couvrant la France de nos jours, entraînant les eaux de notre Méditerranée sur les sables aujourd'hui brûlants du désert de Lybie ; plus loin toujours, l'Atlantide, c'est-à-dire la montagneuse et riche contrée exploitée plus tard par les Phéniciens ; enfin, aux extrémités de l'horizon le long continent américain que peuplaient, en ces âges ignorés, des tribus rouges, jaunes et chamites.

A l'Orient, de l'autre côté du Kan-Haï, commençait la grande terre, berceau des hommes jaunes, laquelle partant des monts Kinghans disputait aux eaux du Pacifique les mers comprises aujourd'hui entre la Chine et le Japon.

Au Sud, occupant une partie de l'océan indien et se confondant avec la portion du continent africain à présent resserré entre la mer et les monts Lupata, se trouvait la patrie de la race primitive noire.

Nous verrons bientôt quel parti les Adamites surent tirer de leur merveilleuse position, au milieu de ces peuples divers, et quels bienfaits résultèrent pour l'humanité de leurs puissants efforts.

Mais comment disparut le colossal empire ?... Quelle tempête emporta dans son tourbillon les cités et la nation des Adamites ? . . . .

Au commencement de ce siècle, plusieurs savants attribuèrent les bouleversements, remarqués à la surface de notre globe, au passage ou au choc de quelque monstrueuse comète.

Cette opinion fut énergiquement combattue par Arago d'abord, par Babinet ensuite. Malgré les arguments fournis par les deux célèbres astronomes, je n'en partagerai pas moins l'opinion brahmanique laquelle admet un astre errant, animé d'un véritable mouvement de pendule, et venant à de longs intervalles, mais à époques fixes, susceptibles d'être calculées, bouleverser la configuration géographique de la terre, soit au moyen d'énormes marées, soit en occasionnant des oscillations déplaçant l'axe de la terre et inclinant les pôles vers l'écliptique assez pour déverser les océans sur les plaines et faire surgir des plaines là où naguère étaient des océans.

Cette hypothèse est admissible pour deux raisons : La première, c'est que les théories qui rendent inoffensif pour nous le choc ou la rencontre d'une comète ne sont nullement indiscutables ; la deuxième raison, c'est que le bouleversement de la surface terrestre par suite de la rencontre d'un astre errant se trouve confirmé par la tradition. C'est en effet un des actes de foi de la religion brahmanique en même temps que l'une des bases de l'astrologie ou astronomie ancienne.

Nous ne sommes point encore assez avancés sur la question pour nous permettre de révoquer en doute absolument ce qui aurait été, de la part de nos initiateurs en toute science, le fruit de longues et patientes observations.

Le brahmane enseignait qu'une comète énorme,

s'approchant de plus en plus à chacune de ses apparitions, rétrécissant lentement l'incommensurable parabole décrite par elle, essaierait un jour, poussée par *Siva* — génie de la destruction, de passer entre la terre et la lune.

« Mais, dit le Mage de l'Inde, l'axe de l'astre errant se trouvant beaucoup plus grand que la distance qui sépare notre globe de son satellite, terre et lune se trouveront emportées dans la course vertigineuse, et c'est ainsi que frappé à son centre désormais sans équilibre possible, s'écroulera notre univers... »

C'est donc dans une de ces effroyables révolutions qu'avait disparu cette Edda, vivant encore dans le souvenir des hommes du premier âge, mais tombée pour nous dans l'éternel oubli, à moins que la pioche de l'ouvrier ne heurte quelque jour le faîte d'un édifice géant et ne découvre tout-à-coup aux yeux du monde étonné les grandioses demeures des aïeux de de notre humanité.

Dans le but d'affirmer la tradition biblique, les anthropologistes ont toujours essayé de donner une origine commune aux différentes races humaines, de les rapporter à un couple unique. Selon eux, le séjour prolongé sous différentes latitudes suffisait pour expliquer les modifications profondes subies par la constitution physique et morale d'un groupe primitif.

Les influences climatériques — ceci est aujourd'hui un fait indiscutable — sont impuissantes à effacer même avec l'aide du temps les signes caractéristiques qui distinguent entr'eux les différents rameaux de la grande famille humaine. Ces signes, l'observation le démontre chaque jour, sont indélébiles.

Nous considérerons donc l'espèce humaine comme divisée en quatre genres ou rameaux parfaitement distincts : rameau noir, rameau rouge, rameau jaune, rameau blanc.

Dans l'ordre géologique, l'être inférieur précède toujours l'être d'un ordre plus élevé. La loi de la succession des espèces nous conduit tout d'abord à admettre que le premier homme fût constitué de telle sorte qu'il marqua simplement le passage de la race simiesque à la race humaine.

Ce type primitif se retrouve en effet, bien que rarement aujourd'hui, dans les forêts ou les vastes solitudes australiennes. Il est longuement décrit par les hardis colons qui, les premiers, explorèrent le continent océanien. Il appartient à la race noire et doit en être regardé comme le véritable représentant, comme le point de départ.

Ce fut certainement lui qui s'étendit de proche en proche jusqu'aux rampes de l'Himalaya, où le rencontrèrent, dans le début des âges, les conquérants de la presqu'île Hindoustanique.

Si distinctes étaient alors ses marques d'origine que l'être supérieur se trouvant brusquement en contact avec lui refusa de le considérer comme appartenant à l'espèce humaine. Aussi l'antique épopée écrite par le barde Adamite et conservée parmi les Védas, parle-t-elle de combats soutenus, non contre des hommes noirs, mais contre des singes.

Je ne prétends pas que la nature, par la suite, ne façonna pas quelque type plus perfectionné, mais je dis que l'homme inférieur appartient à la race noire, et enfin que la race noire fut la première qui apparût sur notre globe.

A la race noire succéda la race rouge. Lorsque Dumont-Durville visita les îles qui longent l'Amérique du Sud, du coté du Pacifique, il y découvrit une race évidemment aborigène, à la peau d'un brun rouge, à l'angle facial presque droit, aux membres musclés et parfaitement proportionnés, une race s'éloignant nettement, en un mot de la race chamite.

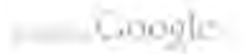
Cette race, que nous appellerons *rouge primitive*, dut recouvrir de bonne heure les deux continents américains, longeant dans ses migrations, les longues chaînes des monts Rocheux et les Cordillères dont les gorges inaccessibles, les forêts impénétrables lui servirent longtemps d'abri et de refuge.

Dans l'Amérique du Sud, la race rouge est exclusivement mélangée à la race noire. Pour peu que l'on tienne compte des modifications résultant de ce mélange, on acquiert aisément la conviction que loin de se laisser absorber, c'est au contraire la race rouge qui a imposé ses caractères physiques et moraux.

Les mélanges de la race rouge et de la race jaune sont au contraire, particuliers à l'Amérique du Nord, et se trouvent localisés de telle sorte qu'il est permis d'affirmer qu'ils sont purement accidentels et qu'ils proviennent d'une migration jaune, arrivée par le détroit de Behring, et ayant peu à peu recouvert la région glacée des lacs à l'embouchure du Saint-Laurent.

(A suivre).

Simon Savigny.



DEUXIÈME PARTIE

Rimes Jacobines

Le Banquet

Nos cœurs étaient unis dans la science sublime.
Sortant de l'irréel, le grand rêve ancestral
De l'homme universel et de l'union intime
Elevait en nous son faîte monumental.

Le Platon du Banquet, diseur de la maxime
Divine, nous tirait, hors du monde brutal,
Vers le tragique amour des Beautés. Et Diotime
Caressait nos deux fronts d'un vol sentimental.

Nonchalants du destin d'autrui, même du nôtre,

Ennuyés d'hésiter, de douter, de souffrir,
Ce soir-là, nous avions enlacé l'un à l'autre
Nos bras, las de porter, nos pieds, las de courir.

Nos esprits étaient pleins d'une subtile joie,
L'air était de parfums : le lit était de soie...
J'ai peut-être manqué le moment de mourir.

La Chimère

Il me semble, autrefois, que je t'ai rencontrée,
Je ne sais sous quel ciel, ou dans quelle contrée.
Tu m'as ensorcelé de ton sourire amer ;
Mais je sens, au profond de ma déconvenue,
Que je te connaissais avant de t'avoir vue.
O Chimère, étais-tu d'hier ?

De l'infini béant te voilà descendue :
Ton aile s'est frôlée à mon âme éperdue,
Et ton pied fugitif prend mon cœur pour appui.
J'ai préparé pour toi les encens et les myrrhes ;
J'ai senti, sur mes yeux, tes yeux pleins de sourires.
O Chimère, es-tu d'aujourd'hui ?

Dans quel long avenir tiendras-tu tes promesses ?
C'est pour nos désespoirs que, devant nous, tu dresses
La rigide splendeur d'un buste surhumain.
Sous les plis retombants de ta robe extatique
Nous voyons dépasser ta griffe énigmatique:
O Chimère, es-tu de demain ?

O blanche Taciturne ! hautaine impolluée !
Ta chair se mue en marbre, et le marbre en nuée :
Qu'on te comprenne ou qu'on t'aime, tu disparais.
Hélas ! Combien de nous, qu'il faut envier ou plaindre,
Ont vécu sans te voir, et sont morts sans t'atteindre !
O Chimère, es-tu de jamais ?

La Ruine

Tout pleure l'abandon. Les lichens blancs et courts,
Des vieux murs ébréchés séculaires gangrènes,
Envahissent la nuit des arceaux, et des cours
Que foulèrent les pieds des belles souveraines.

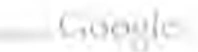
Serf, et le front courbé dès les verges romaines,
Le vieux paysan gravit, silencieux et lourd,
La sombre humidité de l'étroit carrefour
Noirci par quatre cents ans de sueurs humaines.

Le sol est entêté, glissant, âpre à l'orteil :

Tout se tait : c'est l'oubli. Le douteux labyrinthe
Exhale, sous le mur déjeté qui suinte,
La fade et froide odeur des choses sans soleil.

Sur le roc endurci l'été passe, inhabile ;
Et la Mort a saisi, pour l'éternel sommeil,
Du hameau désolé la vieille âme immobile.

ALBERT PUYOO.



Khaldan

Parmi les plateaux du Thibet, ce sont les districts de Lhasa et de Ouï qui sont les plus fertiles en retraites sacrées ; ce sont ceux qui renferment le plus grand nombre de sanctuaires, dont quelques uns sont des temples déserts, dont beaucoup d'autres sont des lamaseries florissantes. Certainement tout l'Extrême-Orient, et tous les pays habités par les hommes de la race jaune sont inféodés au culte du Ciel et de sa Volonté. Mais il y a des régions où ce culte est plus particulièrement en honneur, comme il y a aussi des régions où les hommes saints et dévoués se réunissent de préférence pour prier et pour étudier. Il n'y a, sous ce rapport, que la région du Lam-Tao, en Indo-Chine, qui puisse rivaliser de fécondité avec les districts de Lha-sa et de Ouï, au Thibet.

Mais, tandis que, en Indo-Chine et sur tout le territoire de l'Asie, les lamaseries et les temples sont très riches, très ornés, très peuplés sans doute, mais ne sont pas célèbres, au contraire, les grandes communautés du Haut Thibet sont illustres, pour les fondateurs qui les créèrent, pour les traditions qui s'y perpétuent, pour les prodiges mystérieux qui s'y accomplissent quelquefois.

Au premier rang de ces temples glorieux, se trouve la lamaserie de Khaldan, à quatre lieues à l'Est de Lha-sa.

Khaldan n'était autrefois, il y a longtemps, qu'un tout petit et pauvre village. Mais, en l'année MotoMokhé (ou serpent de bois, ou Chengphoul) du premier cycle sexagénaire des Ming, qui est la sixième année de Youngho (1), notre maître

(1) 1409 de l'ère chrétienne.

Tsong-Kaba, instituteur des Lamas Jaunes, se retira à Khaldan après son enseignement réformateur, et fonda une lamaserie, où il vieillit et mourut.

Dès lors la lamaserie eut une grande célébrité ; d'abord, on vint, de toutes parts, au tombeau de Tsong-Kaba ; puis des lamas renommés y établirent leur demeure et y attirèrent un grand nombre d'élèves, désireux de s'instruire aux sciences sacrées. Depuis cinq cents ans, ce zèle ne s'est jamais démenti et on compte aujourd'hui encore quinze mille lamas installés dans les immenses cloîtres de Khaldan.

Ce n'est pas seulement la valeur de l'enseignement qui s'y donne, qui a rendu Khaldan illustre, et qui y attire tous les ans de si nombreux pèlerinages. La sépulture de Tsong-Kaba est l'objet de la vénération générale, et le lieu des prodiges assez fréquents. Le corps de Tsong-Kaba, enseveli depuis maintenant quatre cent quatre vingts années, est demeuré frais et incorruptible, dans la partie souterraine de la lamaserie qui lui sert de tombeau. Pendant l'affluence annuelle des pèlerinages, ce corps devient merveilleux, éclatant, et lumineux : les lèvres remuent ; d'incompréhensibles sons s'en échappent, et parfois, au moment où les plus nombreuses foules entourent Khaldan et s'y prosternent, le corps de Tsong-Kaba quitte sa couche se soulève, et se maintient en l'air, sans que rien visiblement ne le soutienne.

Or la vénération du monde jaune pour Khaldan et pour la mémoire de Tsong-Kaba est telle, que l'on peut affirmer, sans la moindre crainte d'erreur, que ni le lieu ni l'objet n'ont servi et ne serviront de prétexte aux thaumaturgies des ascètes, des solitaires et des contemplatifs, très nombreux et très savants, qui viennent à Lhasa de tous les points de l'Asie. De plus, on peut aussi affirmer que ni le peuple, ni l'état thibétain ne souffrirait, à cette occasion, quoique ce soit qui ressemblerait à des jongleries, ou à des expériences particulières, ou même à des tentatives dans le but d'enthousiasmer les foules et de grossir les pèlerinages.

Comme, d'autre part, on peut constater facilement que, si les merveilles relatées plus haut se produisent quelquefois au cours ordinaire de l'année, et, pour ainsi dire, sans témoins, elles se produisent bien plus fréquemment au milieu d'un grand

concours, c'est-à-dire en des conditions où tout artifice serait facilement découvert, il faut reconnaître que ces merveilles doivent être des effets particuliers et inusités de la foi et de la prière de si grandes multitudes, venues de si loin vers des lieux qu'ont bien disposés et aimantés cinq siècles de croyance et d'admiration.

En tout cas, et comme nous l'avons toujours déclaré, dans notre race, et à toutes les époques, personne ne voit là un objet d'étonnement ou de crainte, mais une raison de plus de se convaincre que Tsong-Kaba était un serviteur de la vérité, et qu'il a toujours marché dans la voie. Nous savons fort bien qu'il n'y a là aucune supercherie ; nous savons tout aussi bien que la Volonté du Ciel, qui a ouvert la Voie à tous les êtres, ne s'occupe point spécialement de soulever de son cercueil un cadavre pour ébahir la foule. Mais nous savons que le corps de Tsong-Kaba, par une loi naturelle dont la détermination et l'application sont à la portée d'un très petit nombre, est véritablement porté et supporté par l'amour et l'admiration de la multitude de ses disciples.

Ng. V. Cang

Le Mouvement des Idées

Les Revues et les Livres

Sur le Psychisme

Dans ce dernier nº des « Nouveaux Horizons » M. Sage se rattrappe de quelques oiseux retards en donnant une étude tout à fait remarquable sur les représentants les plus autorisés du spiritisme contemporain. Sa critique de l'œuvre d'Aksakof est particulièrement démonstrative. Homme de haute situation sociale, à même de voir beaucoup, d'observer, homme de culture intellectuelle très élevée, Aksakof n'en est pas moins porté à pencher vers l'acceptation de faits pourtant bien incertains, qui corroborent une opinion faite d'avance. Egalement, il accepte et cite comme preuves des documents de deuxième ou troisième main tout à fait douteux. C'est qu'en effet il y a quelquechose de particulier *sui generis* dans le spiritisme. Aux réunions des adeptes on ne vient pas étudier un ou des phénomènes psychiques, on vient remplir un rite, célébrer une cérémonie : le spiritisme est un phénomène religieux. Le vrai Spirite a la foi. Il n'admet guère la discussion : et parmi ceux qui s'efforcent d'éclairer leur croyance par l'étude, bien peu sont capables de passer à un crible sérieux les preuves qu'on leur apporte et qui si arrangent si bien avec leur prime façon de penser. Le Spiritisme apparaît donc beaucoup plutôt une religion qu'une science.

Cette religion n'a-t-elle pas son prophète et législateur, Allan-Kardec ? et pour compléter la comparaison elle a même ses hérésies.

Contents d'eux-mêmes, satisfaits de leurs croyances simplettes les Spirites— sauf de rares et précieuses exceptions — ne sont pas gens à faire avancer le savoir. Depuis quelque temps les choses les plus intéressantes que l'on ait dit sur leur propre objet, n'ont pas été dites par eux. On ressasse beaucoup dans leur monde et vraiment il y a telles brochures ou tels articles

où l'on trouve plus d'idées en l'air que de faits et plus de mots inutiles encore que d'idées.

Si donc, nous désirons savoir quelque chose il faudra bien chercher ailleurs, ou plutôt chercher *autrement*, car ce que nous appellerons le PSYCHISME différera surtout *par la méthode* du Spiritisme. Le psychiste expérimentateur n'aura pas la foi, il aura le doute philosophique, il remplacera l'enthousiasme religieux par le raisonnement actif, et la crédulité béate par l'examen méticuleux du fait, et sans s'astreindre à deux règles a priori, suivra les phénomènes avec tous les moyens d'un esprit de raison et de critique. Le Psychisme se présente donc ainsi comme la dernière venue des sciences à formes toutes modernes. Et elle *devait* bien être la dernière qui essayât, à son tour, de se constituer, puisqu'elle sera forcément l'aboutissement des autres.

L'avènement de cette méthode d'études encore embryonnaire et la plus imparfaite qu'on puisse voir ne fera rien oublier du mérite des Spirites. On leur doit, en somme, d'avoir accéléré le mouvement qui a enfin forcé quelques savants à prendre certaines choses en considération. En ces circonstances, leur foi un peu aveugle, qui les a fait braver jusqu'au ridicule ! — en France ! leur foi, dis-je, a été si éclatante, si persévérante, si affirmative, qu'on a dû s'émouvoir et, après examen, convenir que tout n'était pas à rejeter dans la quantité de phénomènes qu'ils rapportaient. Le Dr Pierre Janet, actuellement professeur au Collège de France, disait, dans un compte rendu qu'il fit (1) du Congrès de 1889 : que beaucoup des études entreprises par les psychologues, dans un domaine, qui leur paraît un peu nouveau, avaient été inspirées par des idées ou des faits spirites, et que la science en somme pourrait remercier le spiritisme de lui avoir indiqué certains « tuyaux. » Naturellement elle les explique autrement et l'explication n'en est guère plus solide. *Festina lente Homo !*

Quoiqu'il en soit, entre la science qui veut faire entrer les faits psychiques dans des catégories de Procuste et le spiritisme dont la plupart des partisans se contentent d'affirmations d'un chef de groupe dont ce n'est pas toujours le « mé-

(1) *Revue Philosophique* 1890.

tier » d'être très intelligent, ou d'expériences à peine contrô lées, il est évident qu'il y a quelque chose à faire.

La Science oublie qu'elle se trouve en présence de faits d'un genre nouveau et pour lesquels elle n'a pas de méthode. L'erreur, je ne dis pas des savants, mais de cette foule d élèves bien dressés dont le psittacisme est la plus remarquable qualité, est de croire à la *Méthode Scientifique*. Ces deux mots dont s'enfle leur bouche et qu'il sied de prononcer d'un air grave et entendu n'ont aucune valeur parce que la *Méthode Scientifique* n'existe pas. Il y a *l'Esprit Scientifique* et DES *méthodes Scientifiques*. Chaque Science, chaque partie de Science peut avoir sa ou ses méthodes valables dans la mesure où elles procèdent de l'Esprit Scientifique. Cependant, il n'y apas si longtemps que je l'ai entendu prononcer en pleine Sorbonne, et je vous prie de croire qu'on appuyait, ces mots sans valeur logique.

Cela posé, il devient évident que le psychisme devra procéder de l'esprit sans lequel il n'y a point de Science, mais il est certain aussi que sa méthode pourra, sera vraisemblablement très différente de celles des autres disciplines qui se juxtaposent sous le même esprit. Parce que la physique est constituée aujourd'hui et s'appuie sur une méthode qu'on croit sûre, et qui l'est tout au moins provisoirement, cela ne veut pas dire que cette méthode soit heureusement applicable à d'autres phénomènes de la Nature. Pourtant ce serait une prétention encore à la mode pour les... Comment dirais-je.. Mettons : les provinciaux de la Science, de tout réduire au mécanisme pur. Mais des protestations s'élèvent; le Physiologiste hésite à ne voir dans les fonctions qu'il étudie qu'un mécanisme purement physique et dont les lois seraient toutes réductibles au mouvement. Rien n'est moins sûr. En tous cas quand on en vient à la psychologie, on est à même de constater qu'il y a des phénomènes comme les états de conscience qu'on ne peut ramener au mouvement ou au mécanisme L'unité de méthode, recherchée par certains est donc impossible. Je ne dis pas que dans un état très supérieur de la Science, cela n'aurait pas lieu, mais j'écris en 1905 et ni à la Sorbonne, admirable usine de la pensée humaine, ni en d'autres Universités, cet état supérieur ne fut étalé aux peuples.

En attendant mieux il s'agit de travailler.

Par la critique du Spiritisme. M. Sage, a déjà un peu déblayé le terrain et indiqué ce qu'on pourrait appeler la partie négative d'un programme, c'est-à-dire, tout ce qu'il ne faudra pas faire. Le programme positif sortira de l'étude et de l'expérience.

Se constituant ainsi, le Psychisme opère une disjonction analogue à celle que la Pyschologie a opérée en affirmant son autonomie et en s'abstrayant de la Philosophie Générale. Le Psychisme devient lui aussi autonome ; il se sépare nettement des Occultismes et des Spiritualismes à visées ontologiques. Les psychistes ne seront plus demain ce qu'ils étaient hier, les plus « contrôliers », les plus discuteurs des Spirites ou dès occultistes, ils seront des gens ayant à eux leurs procédés de travail et s'appartenant en propre. Du moins, le penseront-ils. Si une telle science devait se fonder à l'heure qu'il est, il était impossible qu'elle ne fut pas toute baignée de l'esprit moderne : Objectivisme, positivisme et analyse. Faut-il s'en plaindre ? je pense que quelques uns verront là une profanation. L'occulte doit rester au sanctuaire et seuls quelques uns... Sans m'arrêter à discuter la valeur de ce prétendu axiome, je remarque que le besoin de savoir est répandu chez trop de créatures pour que le sanctuaire les contienne toutes. Et comment connaître la légitimé ou l'illégitimé de leurs désirs pour faire un choix. Et puis il y a là un courant irrésistible, l'Idée actuelle a sa façon à elle de traiter les choses et il faut bien être de son temps. Nos générations semblent être sur la terre pour classifier, analyser, disséquer, construire des catégories, instaurer des méthodes, créer de nouvelles sciences. Cela a peut-être du bon. On peut constater qu'en somme cette science officielle que critiquent surtout certains qui n'en ouïrent parler que par leur concierge, a fait pas mal de choses et, si l'Esprit scientifique, (je dis *l'Esprit*) appliqué aux faits psychiques nous vaut des progrès aussi prodigieux qu'on a vus s'accomplir la fin du XIX siècle. Eh, bien ! le Psychisme aura eu raison. Toutefois s'il peut éviter les stupéfiantes, les solennelles âneries de certains orthodoxes, il aura gagné en temps, en dignité. Le moyen est qu'il soit indépendant et impersonnel. Le Professeur Charles Richet lui a donné une ex

cellente devise : *à la fois audacieux et prudent*. Or les orthodoxes de l'Université sont assez peu audacieux. Leurs cadres *ridiculement* (1) gardés leur servent d'abord à éliminer. tout ce qui n'est pas familier à leurs façons de concevoir Les plus avancés procèdent par l'hypnotisme (et non par le magnétisme) sur quelques hystériques, d'où ils concluent que tous ces phénomènes sont des cas pathologiques.

Eh bien, pour des professeurs, que l'on dit de savoir et qui sont de renom, il faut avouer qu'ils ont la psychologie courte.

Il est vrai que quand M. P. Janet, du collège de France, clame : *Hystérie* ! dix auteurs lui répondent : Erreur ! et lui en font la démonstration. Ces auteurs le valent sur toutes les coutures, mais ils ne sont pas M. Janet.

Il n'y a donc pas grand chose à attendre de l'école, elle acceptera le Psychisme quand il se sera imposé. Un beau jour un M. Pieron, Quinton ou Tartempion découvrira la chose, ouvrira un dictionnaire grec, donnera un nom inédit au Psychisme et préparera laborieusement une thèse : Les peuples apprendront alors officiellement ce que c'est que le psychisme..

Dans l'œuvre posthume que M. Janhekewileh vient de traduire, (2) M. Myers conclut qu'avant peu de temps les faits qui paraissent surprenants aux uns, aux autres incroyables, seront clairs pour tout le monde. Cela serait-il vrai qu'il ne faudrait pas croire que la satisfaction que l'homme en attendait soit aussi grande qu'il l'espérait. Telles quelles sont bâties nos sciences ne peuvent nous donner que des résultats objectifs : C'est bien ce que demande l'esprit moderne, du moins jusqu'à présent. Cependant cet esprit n'ignore pas, et parfois cela le trouble, ce qu'il y a en lui de subjectif, d'interne, qu'il connaît mal, qui est peut-être immense et qui, en dernière analyse, est lui-même. Or cela échappe à toutes les conditions de la science objective. Dès lors, comme les autres sciences, le psychisme n'apportera que des faits ou des groupes de faits bien classés et dont la raison pourra tirer parti. Son ambition

(1) Oui, il est vraiment ridicule, quand on doit loger un serpent boa de bâtir une niche à chien. N'ayant que la niche, ils refusent le boa. Le boa n'existe pas.

(2) Un vol. Alcan.

se borne là d'ailleurs ; mais ayant d'autres désirs, l'homme ne délaissera pas les autres voies.

De ce que la psychologie s'est séparée de la métaphysique et de ses solutions purement rationnelles, s'en suit-il que la métaphysique soit méprisable et vide ? Il y a de petits esprits pour le dire, mais de petits esprits seulement. Par de là toutes contingences, la Métaphysique pour le Philosophe, la Mystique pour le Saint, restent les Sommets et les Portes. Et Nul n'est sur terre qui, dans une aussi faible mesure que, l'on voudra n'ait été un instant et mystique et métaphysicien : c'est en quoi consiste son brevet d'humanité !

Dans le champ de la connaissance ou l'expérience vient à défaillir et ne donne plus rien, il faut bien faire appel à d'autres secours, la méditation philosophique ou l'intuition mystique. L'homme quel qu'il soit veut savoir la vérité touchant une foule de choses qui sont tout un monde, qui sont la vie, sur quoi les plus délicats appareils de laboratoire ne lui apprendront rien, il faut alors qu'il cherche ailleurs. De là les constructions métaphysiques et les hautes théories mystiques Quant à celui qui ne se sent pas la force de méditer ou qui ne reçoit pas l'illumination, il faut qu'il tienne la lumière d'un maître. Ainsi s'explique, pour beaucoup de mentalités, la nécessité sociale des religions, des confréries et des groupes.

Au-dessus s'étagent les Philosophies qui toutes par quelque point, se rejoignent mais très haut ; si haut que soit ce point il est attingible et il est une des faces de la Vérité. Les grandes traditions des Jaunes, les idées noyées de Magnificences verbales des Brahmanes, le Bouddhisme, le Platonisme la Philosophie alexandrine, la Philosophie cabbalistique juive l'ésotérisme chrétien, tout cela aussi c'est de la vérité. — Mais quelles peines encore pour trouver malgré tant de magnifiques efforts.

Pourtant le Philosophe ne renonce pas. Il tend toute l'énergie de sa raison, qui suivant Malebranche est la plus haute faculté que Dieu nous ait donnée et pris parfois de l'ivresse métaphysique, où la lucidité devient suraiguë, il aperçoit une vérité et s'en saisit.

Le Mystique non plus n'abandonne pas la tâche... Mais *Non licet omnibus*...

Enfin il ne faut pas oublier que la métaphysique et la mystique ne nous font voir qu'un côté des choses. Je veux bien que ce soit le côté vrai. Mais l'étude du monde objectif ne sert pas peu à nous faire connaître à nous-même ce que nous sommes. L'observation externe vient en aide à l'introspection, et la conscience augmente son champ d'examen. De par sa nature l'homme est également sollicité par les deux genres d'études, il convient donc qu'il s'y donne également et qu'elles se complètent l'une par l'autre.

Ainsi je pense que l'on peut-être psychiste expérimental et métaphysicien, et peut-être mystique.

EDGAR JÉGUT.

Dans le même numéro des *Nouveaux Horizons*, la continuation du cycle métallique de M. Delabel — Egalement la suite de la matérialisation de la matière du Dr Gustave Lebon.

Si l'on en croit la *Science Astrale*, l'astrologie fait d'énormes progrès. « L'influence des astres sur les êtres et les choses terrestres est partiellement admise par la science actuelle » écrit M. E.C. ancien élève de l'école polytechnique dans un article de haute portée qu'il consacre à des Considérations sur l'influence des Astres. La *Science Astrale*, dirigée par notre ami et collaborateur F. Ch. Barlet est un des plus complets recueils traitant de cette matière.

— M. Delanne continuant à traiter de l'extériorisation de la pensée, me paraît tomber dans une erreur qui sera un jour de nature à faire tort à ce livre qui se prépare. Cette erreur consiste à prendre des exemples bien anciens et bien douteux.

Il sied aujourd'hui de penser que nous sommes dans un siècle où tout le monde est quelque peu St-Thomas. On veut de vraies preuves. Et pas plus précisément dans ce numéro que dans les autres, mais un peu partout, se trouvent des citations qu'on a déjà trop discutées pour qu'il leur le nerf probatoire. Or si quelqu'un parmi les spirites, s'évade de la routine pour marcher vers la science, c'est bien M. Delanne. Il publia en 1903 un ouvrage dont je ne saurais me rappeler exactement le titre, mais qui constituait une physiologie-psychologique spirite, et était un des meilleurs livres que le spiritisme avancé ait produit. Or, il ne faut pas reculer... mais au contraire.

M. Delanne a eu l'excellente idée de reproduire l'enquête de Lom-

broso sur *la transmission de la Pensée*, on lira cet article assez développé avec intérêt.

— Dans le Bulletin de la société de Nancy une étude de J. Cordier sur Krishna excellent travail de vulgarisation.

E. J.

Les Dîners de la Voie

Le 3e dîner de la Voie, pour 1905, aura lieu le deuxième jeudi de Mars, au restaurant Voltaire, place de l'Odéon. Prix: 4 fr.

Nous sommes heureux d'adresser nos félicitations à notre dépositaire et ami Bodin, à l'occasion des *palmes académiques* qui lui ont été accordées par le décret du 13 janvier dernier.

Félicitations également à notre collaborateur Matgioi, qui vient, à la date du 24 Ramadan 1322 (1er janvier 1905) de recevoir ampliation du décret qui lui confère la cravate de *commandeur du Nicham Iftikar*.

N. D. L. D.

Nous avertissons les abonnés et les lecteurs de la Voie, qu'à partir du mois de Mars 1905, Matgioi étudiera, dans une série d'articles, le *taoïsme*, doctrine de Laotseu, et que cette série donnera un aperçu résumé, mais complet, de ce système de la *Voie Rationnelle* ou *Raison Suprême*, qui, depuis deux mille cinq cents années, régit l'intellectualité de quatre cents millions d'hommes.

Bourse aux Livres

A cette place nous insérerons gratuitement chaque mois les offres et demandes de volumes que nos lecteurs voudront bien nous signaler.

Adresser toutes les communications à l'administration de la *Voie*, 5, rue du Pont de Lodi, Paris.

OFFRES

Guaïta (S. de). Le serpent de la Genèse : le temple de Satan. Paris, 1891, fort vol.-in 8° avec de nombreuses gravures (*rarissime*) 36 francs.

Papus. Le Tarot des Bohémiens, clef absolue de la science occulte, à l'usage exclusif des initiés. Paris, 1889, vol.-gr.-in-8° avec figures (*très rare*).

St.-Martin (de). Des Erreurs et de la Vérité, etc. 1872. fort vol.-in 8. (*très rare*) 24 francs.

Court de Gébelin. Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne, etc... 1777, 9 forts vol. in-4o rel. avec figures. (*Vaste monument la science occulte*) 60 francs.

Lotus Rouge (Le), revue de hautes études théosophiques, sous l'inspiration de H-P-Blavatsky, etc... 1887-89.— Collection bien complète de cette rarissime revue des plus remarquables. 50 fr.

DEMANDES

On demande un Paracelse complet (édition de Genève).

On demande : L'Eve future, par Villiers de l'Isle-Adam.

On demande : le KAN ING, Livre des Récompenses et des poésies, texte chinois, et traduction française de M. Abe Rémusat.

A détacher en suivant le pointillé

Bulletin de Souscription

Je déclare souscrire un abonnement de .... à *LA VOIE* Revue mensuelle de Haute Science contre la somme de

que je joins ci-inclus en un mandat-poste.

Nom ....

Qualité ....

Adresse ....

....

Signature :

Adresser les souscriptions à M. l'Administrateur de *LA VOIE*, 5, rue du Pont de Lodi, Paris, VIe.

AVIS

Nous informons nos lecteurs que nous réponarons à toutes demandes de renseignements sur les questions de rédaction ou d'administration qu'ils nous feront l'honneur de nous soumettre. Ces demandes seront le cas échéant transmises aux rédacteurs compétents. En outre M. l'administrateur de la « Voie » *reçoit 5, rue du Pont de Lodi, à Paris, tous les jeudis de 8 heures 1/2 à 10 heures du soir.*

Le Gérant : Lucien Bodin.

Imprimerie Chamuel, 5, rue de Savoie. — Paris.

15 Mars 1905

LA VOIE

REVUE MENSUELLE
De Haute Science

SOMMAIRE :

PRIX DU NUMÉRO........................ **Un Franc.**

Abonnements :

France...	Un An............	12 Fr.	Union postale.	Un An.. ...	15 Fr.
—	Six Mois..........	7 Fr.	—	Six Mois...	8 Fr.

RÉDACTION — ADMINISTRATION

5, Rue du Pont de Lodi

PARIS

VENTE ET DEPOT

Lucien BODIN

Libraire-Editeur

5, rue Christine — PARIS

PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Bodin notre éditeur commence la publication des

Vers Dorés de Pythagore

de FABRE D'OLIVET

réédition in extenso **et absolument conforme à la première édition de 1813. Cette œuvre paraîtra en fascicules de 16 pages imprimés sur papier de luxe dont il sera publié un exemplaire chaque mois.**

Tous les ABONNÉS D'UN AN à notre Revue recevront à titre gracieux ces fascicules qui seront encartés dans chaque numéro de « La Voie ».

Pour profiter de cette prime exceptionnelle il suffira d'adresser un bulletin d'abonnement d'un an à la VOIE à M. BODIN, libraire, 5, rue Christine, Paris.

nel auquel nul esprit n'échappe, et dont chacun porte l'empreinte, d'autant plus forte et plus accusée, qu'il a travaillé davantage, et que l'étude de l'héritage intellectuel ancestral l'a fait plus savant. L'orgueil collectif de la race est une fierté louable, mais l'orgueil particulier de l'individu est une ridicule et répréhensible vanité. Aussi, dans la caste philosophique, qui est comme la tête de ce grand corps des lettrés, on s'applique moins à être l'inventeur hardi de nouvelles conceptions, que le fils pieux et le gardien incorruptible de la conception primitive et traditionnelle.

Comme nous le verrons plus loin, cette tournure d'esprit, obligatoire comme un rite, à tel point qu'un penchant contraire paraîtrait criminel et sacrilège, fait que tous les systèmes philosophiques, de quelque plan de la philosophie générale qu'il puisse être question — sont issus du premier système philosophique qui fut exprimé, c'est-à-dire du Yiking de Fohi, et de Wenwang, que nous avons étudié et résumé dans la première partie de ces Essais (1).

Mais, et auparavant, cette tournure d'esprit fait que tous les grands philosophes, tous les chefs d'école, au lieu de se poser en initiateurs, et de tâcher à se singulariser, se déclarent modestement les « frères cadets » des grands maîtres du passé, et les respecter eux continuateurs de leurs enseignements.

Par ainsi, au lieu de prétendre apporter une doctrine nouvelle, qui s'installe, en morigénant les anciennes, parmi les turbulences et les négations, ils déclarent apporter une adaptation adéquate à l'époque

(1) La Voie Métaphysique : 1 vol : société d'Editions contemporaines. Paris, 1905.

et se défendent de la moindre innovation. C'est pourquoi, conformément à l'esprit des plus anciens dogmes, ils apparaissent tous comme des *incarnations intellectuelles successives* d'une même doctrine, laquelle, n'ayant jamais variée depuis le commencement des Temps, est tout simplement et naturellement la vérité.

La modestie d'une telle attitude, une telle absence de prétentions, se transposent dans la vie journalière et dans la fonction sociale des philosophes. En général, simples agents d'un Etat gouvernemental et administratif, en dehors duquel ils ont établi leurs théories et leurs spéculations, ils vivent et meurent tranquillement et simplement, dans un éloignement calculé du bruit, des honneurs et des tragédies : et leur existence est si paisible, si conforme à la moyenne de l'existence des hommes de leur époque, si dénuée d'éclat et de circonstances spéciales, que leur biographie s'inscrit en dix lignes, et que la gloire, qui immortalise leurs écrits, oublie leur personne.

Mais les quelques disciples rares et volontai
que ces philosophes avec eux entraînèrent, c
furent d'autant plus ardents et convaincus q
prosélytisme et nulle mise en scène ne les attir
les quelques disciples qui survivent au maître,
contentent point de conserver jalousement un
trine, qui est devenue sacrée, du jour même où di
celui qui l'enseigna ; ils obéissent, eux aussi, à
modestie personnelle et à ce respect du pass
toutes les générations jaunes excellent.

Et, par tous les moyens possibles, ils exalten
Maître, qui fut modeste et silencieux tant qu'il fut p
sent, mais qui, dès sa mort, est devenu pour eux

Passé, et le meilleur monument du Passé, puis qu'ils l'entendirent et l'aimèrent. Par leurs soins, il saute brusquement de l'obscurité au pinacle, et sa personne est entourée de la lumière et de la gloire, que méritèrent ses idées.

C'est ainsi que, à côté de la biographie exacte et monotone, et immédiatement après, s'élève la légende, éclatante, dorée, merveilleuse, divine, dans la trame étincelante de laquelle les disciples avertis enchâssent, comme autant de perles noires, les *symboles* ou les paraphrases des événements importants de la vie du Maître (importants, bien entendu, au regard de la doctrine philosophique seule, tout le reste de la contingence ayant disparu.)

Aucun philosophe, aucun grand esprit de la Race n'échappe à cette coutume, qui est devenue comme une loi ethnique, Laotseu pas plus que les autres. Et c'est pourquoi nous donnons ici sa vie, telle qu'elle est officiellement et réellement inscrite dans la Chronologie de l'Empire, et que nous faisons suivre cette ...graphie, courte et comme indifférente, de la lé... e que fabriquèrent, autour du Maître disparu, ...gination et la reconnaissance des générations.

...aotseu naquit le 14e jour du 7e mois de la 3e ... de l'empereur Tingwang, de la dynastie Tcheou, ...à-dire pendant la 54e année du 34e cycle (1). Il ... originaire du village de Khio-jin, commune de Laï, ...ict de Khoukien, ou Khouyang, royaume de ...ou (2). Son nom de souche était Li : son petit nom,

(1) Soit : 604 av. J.C.

(2) Actuellement province de Koueïfou vice-royauté de Ho-an, par 34° de latitude et 0°54' long. O. de Péking.

Eul : son nom honorifique, Peyang : son nom posthume, Tan. Laotseu est le surnom que ses disciples lui donnèrent (1). Il occupa la charge de gardien des archives. Il s'efforça de vivre dans la retraite, et de rester inconnu. Il servit longtemps sous la dynastie Tcheou ; la voyant tomber en décadence, il se démit de sa charge, et se retira à l'extrémité du royaume, au col de Hankoukouan, dont le chef était un certain Inhi (2). Là, pour l'enseignement de Inhi, il composa un livre sur la Voie et la Vertu, qui comprenait un peu moins de six mille caractères. Après quoi il s'éloigna. On ne sait ni où ni comment il finit ses jours. Laotseu était un sage qui aimait l'obscurité. »

Ainsi parle le Sseki, chronologie officielle de l'Empire, rédigée par le chef des historiens de l'empereur Wouti, des Han, le célèbre Sse-ma-thièn (104 av. J. C.)

On ne connaît que cinq générations de la famille de Laotseu. Un fils, nommé Tsong, fut général du vice-roi de Weï ; le fils de Tsong fut Tchou : le fils de Tchou fut Kong ; le fils de Kong fut Hia, que l'empereur Hiaowenti, des Han, appela à la cour (179 av. J. C.) Hia eut un fils Kiaï, qui fut ministre du vice-roi Khiang de Kiaosi. Après quoi la descendance de Laotseu disparaît des commentaires.

Laotseu avait soixante-dix ans quand il commença son livre sur le Tao : il eut douze disciples, dont la plupart ne furent que des disciples intellectuels, ne le

(1) Laotseu=le vieux docteur.

(2) Col de Harkou : district de Lingpao : 30° 42' lat. : et 108° 28' long. ;

connurent pas directement, et vécurent 100 à 150 années après sa disparition : le plus célèbre d'entre eux est le philosophe Siehoeï.

L'extrême simplicité de cette biographie ne saurait être dépassée ; elle a été composée trois siècles et demi après la mort présumée de Laotseu. Elle renferme tout ce qu'on connaît d'exact sur la vie du philosophe. Il eût été aussi facile d'entourer sa naissance, sa vie et sa mort de phénomènes extraordinaires, qu'il a été facile de le faire pour le Bouddha, pour Moïse, pour Elie, et pour tant d'autres. Une légende en effet s'est établie sur Laotseu ; mais en Chine même, on est prié de n'y pas croire, et de la considérer seulement comme une somme de symboles un peu trop éclatants. Et la version primitive que nous venons de donner subsiste à côté et au-dessus de la fable, inventée pour les besoins psychologiques que nous avons déterminés plus haut.

Il est tout à fait permis de croire que Laotseu, après avoir passé la porte de Hankou, voyagea en Perse, en Bactriane, et, suivant une renommée locale assez accréditée, termina sa vie en solitaire sur les plateaux thibétains. Mais il n'est pas utile, en admettant que cela soit possible — de tirer au clair cette supposition. Car il faut retenir que le Tao et le Te (la Voie et la Vertu) seuls livres émanés directement de Laotseu en personne, furent écrits *avant* qu'il quittât l'Empire, et *sans* qu'il l'ait jamais quitté.

Le système philosophique de Laotseu — et c'est là ce qu'il importe de déterminer — ne s'inspire donc ni du bouddhisme, ni du lamaïsme, ni même du christianisme, ainsi que le prétendirent tels zélés missionnaires, et, après eux, l'excellent M. Abel Rémusat, membre

de l'Institut. L'enseignement de Laotseu est issu de la seule tradition primordiale, pieusement conservée par les Jaunes, et dont l'expression la plus exacte est le Yi King. Telle est la vérité. Nous pouvons à présent nous distraire à la légende.

La légende de Laotseu est l'œuvre d'un certain mythologue, nommé Kohong, qui vécut vers l'an 350 av. J-C. et fit, sous le titre Chin-tsien-tchouen, une Histoire des Dieux et des Immortels. Cette histoire est assez semblable aux « Vies des Saints » de l'hagiographie chrétienne. Voici un résumé des prodiges dont Kohong entoure l'existence, cachée et obscure, de Laotseu : « La mère de Laotseu devint enceinte par suite de l'émotion qu'elle éprouva en voyant une étoile filante ; c'était du ciel qu'il avait reçu le souffle vital ; d'ailleurs, des sages disent qu'il était né avec le ciel et la terre, et qu'il avait reçu une âme pure émanée du ciel. Sa mère le porta dans son sein pendant soixante-douze années : en naissant, il avait les cheveux blancs : c'est pourquoi on l'appela Laotseu. Sa mère, donc, le conçut sans le secours d'un époux, et il sut parler dès l'instant de sa naissance. Il avait le teint blanc et jaune, de beaux sourcils, de longues oreilles, des yeux bien fendus, des dents écartées et des lèvres épaisses. Son front était traversé par une grande raie ; le sommet de sa tête offrait une saillie prononcée ; son nez était soutenu par une double arcade osseuse. Dès le moment de sa naissance, il fut doué de la pénétration divine ; la vie dont le ciel l'anima ne ressemblait pas à celle des hommes ordinaires. Il composa neuf cent trente livres pour enseigner à vivre. Il y est traité des neuf ambroisies, des

huit pierres merveilleuses. du vin d'or, du suc de jade, des moyens de garder la pureté primitive, de conserver l'unité, de ménager sa force, de purifier son corps, de dissiper les calamités, de dompter les démons, de triompher des maux, de vaincre avec la puissance de la magie, de soumettre à sa volonté les esprits malfaisants. Il écrivit aussi sur les talismans. — Il vécut plus de trois cents ans, et eut à son service, pendant près de deux siècles, un disciple du nom de Siou-Kia, à qui il avait communiqué, comme il le fit plus tard au mandarin Inhi, le secret de l'immortalité. »

Le dithyrambe de Kohong continue longtemps sur ce ton étrange, filandreux, et même très souvent contradictoire. Et il serait tout à fait oiseux de le suivre plus longtemps, dans ces historiettes adéquates à l'imagination des foules et à la crédulité des enfants. Malgré certains passages, où, à travers la grossièreté du texte et des figures (Cf : l'âge de la « naissance » de Laotseu avec l'époque de la publication du Tao, et aussi ce qui est dit du secret de l'immortalité) on aperçoit assez bien quels sont les arcanes métaphysiques et sociaux emblématisés, il n'est pas certain du tout que les amis et les successeurs de Laotseu aient jamais témoigné beaucoup de reconnaissance au maladroit adulateur. Du reste, et comme si la Chine était le pays, où, malgré tout, le bon sens et la raison finissent quand même pas avoir raison de l'ignorance et de la fatuité humaines, l'excellent Kohong en personne termine son fatras merveilleux par la déclaration suivante : « Des docteurs d'un esprit rétréci (1) veu-

(1) Et il faut noter que Kohong n'entend pas du tout parler ici de lui-même.

lent faire passer Laotseu pour un être divin et extraordinaire, et engager les générations futures à le suivre; mais par cela même, ils les empêchent de croire qu'on puisse acquérir par l'étude le secret de l'immortalité. En effet, si Laotseu est simplement un sage, qui avait acquis le Taσ, les hommes doivent faire tous leurs efforts pour imiter son exemple; mais si l'on dit que c'est un être extraordinaire, et doué d'une essence divine. il est impossible de l'imiter. »

Que croirons-nous donc de la personne de Laotseu? Ce serait peut-être ici le cas d'appliquer, au chef de la doctrine taoïste, le fameux principe du Kiking, qui distingue, par des traits si marqués et si nets, la personnalité de l'individualité. Et il serait admissible de prétendre, avec toutes les précautions que, en pareil cas, sait toujours garder la souriante indifférence des lettrés Jaunes, que la « personnalité » qu'incarna Laotseu sur cette terre, fut précisément l'une de ces personnalités étranges, surhumaines, que l'on voit apparaître, au cours de l'Histoire, exactement aux tournants de la Destinée, lorsqu'il semble que la création ait besoin d'une aide surnaturelle, et d'une poussée inespérée dans le sens de son évolution ; et, dans ce cas, la thèse taoïste se rencontrerait avec la thèse musulmane, et aussi avec la thèse gnostique des premier âges du christianisme (1). Mais nous ne sommes pas ici dans le domaine du rêve des Asiatiques mineurs, ni de la sentimentalité de l'Occident. Ce qui distingue la Tradition des Jaunes de tous les autres systèmes, que reçut et que forgea la pensée humaine,

(1) Les Christos, ou Hommes faits Dieux de la Gnose Primitive

c'est son extrême simplicité dans l'absence de toute affabulation mythique, et c'est sa parfaite homogénéité dans l'assemblage de tous ses logicismes. Cette caractéristique qui met la Tradition des Jaunes hors de pair, ne l'y maintient, que si elle est partout conservée. Et ce serait un bizarre contresens que de prétendre grandir l'un des meilleurs maîtres, le meilleur maître même de la Pensée orientale, en lui appliquant des procédés d'agrandissement dont il n'avait point voulu pour son œuvre et celle de ses Ancêtres.

Dépourvu, et complètement dédaigneux de toute espèce de merveilleux — qu'il abandonne ironiquement aux jongleries foraines des taosse et des pseudodocteurs — Laotseu naquit, vécut, et mourut comme un homme. — Son inébranlable simplicité, son humilité hautaine, l'attachaient impérieusement à la normalité de son destin ; et il aurait eu honte de reporter sur lui le moindre des rayons de la splendeur totale, qui n'appartenait qu'à sa doctrine. — Nous ne prétendons pas qu'une telle conduite soit un exemple facile à suivre, ni souvent suivi par la plupart des réformateurs et des sauveurs de l'espèce humaine. Mais il faut laisser au philosophe chinois l'originale franchise de cette attitude, en reconnaissant que, au recul que font les siècles, ce volontaire obscur se revêt d'une beauté plus complète et plus sûre, que ceux-là qui forcèrent la crédulité générale, en se parant des oripeaux de la légende et de la divinité.

Laotseu donc sut qu'il était un homme, et ne voulut pas passer pour être autre qu'un homme. Mais il savait aussi quelle est la puissance de transformation, initiatique et supérieure, que produit, sur l'homme, le labeur intellectuel, dans le désir continu et ardent de

la connaissance totale. Il s'efforça vers cette transformation, et il l'atteignit. Quand il reconnut l'atteindre, il disparut. Ainsi il demanda à la science et à sa propre volonté les qualités surhumaines qu'il se refusa à prétendre avoir, dès sa naissance, reçues de la fantaisie du Destin ou du caprice d'un dieu. Et, pour justifier l'admirable principe ésotérique que, d'un plan à un autre, l'extrême humilité se change en une extrême grandeur, il ne dut qu'à lui-même les dons suprêmes qui lui valurent son mérite et sa vertu, au lieu de les prétendre originels et inhérents à une mission particulière. Et nous retrouvons ici la pensée, naïvement encourageante, du bon mythologue Kohong : ce que fit Laotseu, tout homme peut tenter de le faire : le but que Laotseu atteignit est offert à la bonne volonté de tous les hommes. Car, au lieu de descendre à l'humanité avec des moyens divins, il monta à la divinité par des moyens humains. C'est, de sa vie obscure, un enseignement spécial qu'il faut savoir préciser, et qu'on peut tenter de mettre en pratique.

Nous l'avons dit, et l'histoire officielle le détermine avec sa coutumière sécheresse : Quand Laotseu obtint l'état de connaissance, il disparut du milieu de ses semblables, et acheva sa vie dans le silence et la solitude complète d'une retraite, ignorée de tous. Il apparaît donc que dès ce moment là il se jugeait inutile dans la foule. Celui-là en effet, qui a atteint le sommet de la sagesse, n'est plus assez un homme, pour pouvoir être profitable aux autres hommes. Et c'est ici que nous devons faire un peu de place au résumé de l'entrevue historique entre Laotseu et Confucius. On y verra que la sagesse moyenne peut s'acquérir par la propagande et l'enseignement, que

celui qui la professe acquiert une grande réputation dans le monde et dans les gouvernements, mais que cette expansion de lui-même est un obstacle insurmontable pour sa perfection intérieure et son ascèse définitive : on y verra au contraire que la sagesse totale ne s'enseigne et ne se diffuse pas, qu'elle ne peut s'acquérir que dans l'isolement et par le travail personnel, que ses adeptes demeurent volontiers inconnus, et peuvent ainsi utiliser à leur évolution — et à l'évolution consécutive de la postérité — les ardeurs et le temps qu'ils ne consacrent pas à l'éblouissement des multitudes.

L'entretien de Laotseu et de Confucius est absolument historique ; il est relaté, dans des termes partout identiques, par les écrivains de la Chine, les plus dignes de foi, de l'époque des deux philosophes, et particulièrement par Sse-ma-thien, l'historien officiel du Céleste Empire.

« Khongtzeu, ayant entendu parler de Laotseu, « voulut connaître par lui-même quel était cet homme « extraordinaire : il se rendit auprès de lui, et l'in« terrogea sur le fond de sa doctrine. Au lieu de lui « répondre, Laotseu fit des reproches à Khongtzeu, « en lui disant qu'il était trop répandu au dehors, que « la conduite qu'il tenait sentait le faste et la vanité, « *et que le grand nombre de ses disciples était plus « propre à entretenir l'orgueil dans son cœur, qu'à y « faire naître l'amour de la sagesse*. Le sage, lui dit« il, aime l'obscurité ; loin d'ambitionner les emplois, « il les fuit. Persuadé que, en terminant sa vie, l'homme « ne laisse après soi que les bonnes maximes qu'il aura « enseignées à ceux qui étaient en état de les retenir et « de les pratiquer, il ne se livre pas à tout venant ; il

« étudie les temps et les circonstances. Celui qui est « possesseur d'un trésor le cache avec soin, de peur « qu'on ne le lui enlève ; il se garde bien de publier « partout qu'il l'a à sa disposition. Celui qui est vérita- « blement vertueux ne fait pas parade de sa vertu ; il « n'annonce pas à tout le monde qu'il est sage. Voilà « tout ce que j'ai à vous dire ; faites en votre profit. « J'ai, ajouta-t-il, entendu dire que le riche renvoie ses « amis avec des présents considérables, et que le sage « renvoie ceux qui le visitent avec quelques bons con- « seils. Je ne suis pas riche, mais je me crois sage en « toute humilité. »

Cette mercuriale assez sévère, que Kongtzeu reçut d'ailleurs avec une patience et une gratitude qui font le plus grand honneur à ses vertus domestiques, indique profondément la réserve presque sauvage et l'austérité dogmatique où Laotseu s'était confiné et dont il ne se départit jamais. Il nous en faut retenir, afin de confondre les chroniqueurs qui ont la naïveté de faire passer, pour des adeptes de Laotseu, les médecins, les jongleurs et les pseudo docteurs qui font de la thaumaturgie le long des chemins de l'Empire, que Laotseu ne désire point avoir beaucoup de disciples, mais seulement quelques amis choisis, et qu'il ne blâme rien tant que le bruyant prosélytisme et la propagande inconsidérée. L'enseignement, tel que le veut Laotseu, restreint quant au nombre de ceux à qui on le donne, et quant à la portion de la doctrine qui peut être communiquée, présente absolument les caractéristisques de l'enseignement sacré et occulte, de l'Inde, du Thibet, de l'Egypte et de tous les centres mystérieux et initiatiques, où se conservaient jalousement les rayons de la Grande Lumière.

La fin de cet homme extraordinaire et glorieux, répondit à la solitude et à la dignité de sa vie. Revêtu désormais par sa science, sa volonté, et les heureux résultats de son ascèse personnelle, des plus grands pouvoirs qu'un esprit, vêtu d'une âme et engangué d'un corps, puisse posséder ici-bas, il reconnut l'inutilité de la pratique égoïste de ces pouvoirs; et pour les faire participer, soit à l'intérêt général, par leur action, soit à l'augmentation de l'héritage intellectuel des sages, par leur conservation, il quitta sa patrie naturelle et se retira, ignoré pour tous et perdu pour toujours, dans l'une de ces communautés lointaines du Haut Thibet, qui sont la patrie intellectuelle de ceux qui ont franchi les derniers échelons du savoir. Et là, il commença et acheva une vie véritablement surhumaine, que précisément il cacha à tous et n'offrit en exemple à personne, parce que cet exemple ne pouvait être d'aucune utilité aux hommes.

Il mourut là-haut; et nul ne connait sa sépulture, dans ces sanctuaires, où se confondent, en un amas anonyme et indifférent, les poussières humaines qu'habitèrent temporairement les plus sublimes pensées. Ainsi il justifia et poussa jusqu'aux limites extrêmes son logique amour de l'effacement. Et, par un juste et inévitable retour, la doctrine laissée par ce sage, dans un livre aux centons brefs et mystérieux, régit depuis plus de deux mille ans tous ceux qui, dans la race jaune, ont une pensée réfléchie; et c'est cette doctrine qui, au moment des expansions futures, intellectuelles ou matérielles, gouvernera les sociétés de demain vers un but pratique et meilleur, et fera pencher les plateaux de cette balance où, vis-à-vis la nécessité des choses et les lois contingentes du courant

des formes, s'amoncelle l'héritage de la conscience et de la volonté humaine.

Ce que fut la doctrine de Laotseu par rapport aux choses extérieures, quelle destinée subit son enseignement, quelle influence il eut sur les affaires de l'Empire et sur les actes des empereurs, voilà un point sur lequel il serait d'autant meilleur de s'arrêter un instant, qu'on a davantage disserté dessus sans en rien démêler et sans y rien connaître, au moins en Occident. Les savants de race blanche, et particulièrement les missionnaires européens, se sont presque exclusivement occupés des doctrines de Kongtzeu, concrètes, faciles à déterminer, et dont les applications continues et pratiques venaient à chaque instant en concurrence avec la propagande chrétienne.

L'enseignement de Laotseu, renfermé par son créateur dans quelques formules générales, confié seulement par Laotseu à deux seuls adeptes, qui, par la suite, en firent dix autres, et qui ne renfermait que l'expression la plus exacte possible des vérités traditionnelles et des principes immuables, ne pouvait avoir qu'une influence cachée, puisque, par sa difficulté même, le nombre de ses adeptes n'en pouvait être que tout à fait restreint. Mais cette influence, cachée et lente, devait être souveraine et profonde, parce que, négligente des intérêts matériels et immédiats, elle s'adressait à ce qu'il y a de plus élevé dans l'homme, et, en réalité, de moins humain. C'est pourquoi, en ce qui concerne les affaires politiques et l'économie sociale, l'influence de l'école de Laotseu fut rare ; mais quand elle s'exerça, elle fut énergique et totale.

Par le simple récit de la fameuse entrevue que Laotseu eut avec Kongtzeu, on peut voir déjà la différence des esprits des deux philosophes, la divergence, non point de leurs idées primordiales, mais des plans où ils appliquaient leurs idées, et la très incontestable supériorité de Laotseu, à laquelle Kongtzeu lui-même rendait un humble et entier hommage. Passant du domaine des idées pures à celui de la pratique, et sortie de l'esprit de créateurs froids et impeccables pour entrer dans l'âme de disciples orgueilleux et passionnés, la mise en œuvre politique et sociale des deux systèmes, dont l'un aurait toujours dû demeurer audessus de l'autre, amena bien des troubles et des erreurs, au cours desquels les confucianistes se distinguèrent par leur verbiage et leur pusillanimité (excès de la propagande), et les taoïstes, par leur énergie et leur intransigeance (excès de l'isolement). — Offert à l'opinion, le confucianisme eut pour premiers prosélytes et apôtres les petits lettrés, diserts, fins, éloquents, sûrs d'eux-mêmes et avides de jouer un rôle dans l'état ou, faute de mieux, dans leur village (lettrés correspondant à ce que le vingtième siècle appelle, en Occident, des *intellectuels*). Ces lettrés, remuants et populaires, répandaient dans tout le peuple des préceptes sages et aimables dont ils devaient tirer un profit personnel.

Réservé à une minorité jalousement triée, le taoïsme eut pour adeptes les sages prudents, désintéressés, solitaires et sans faconde (que l'Occident appelle, pour les distinguer des intellectuels, des *penseurs*), qui, déterminant, sans les prêcher ni les recommander, des lois supérieures et des idées générales, ne portaient pas ombrage ; ces sages apportèrent leurs

convictions parmi les lettrés et mandarins de premier rang, d'où elles s'installèrent sur le trône impérial.

Longtemps les partisans des deux doctrines luttèrent, les taoïstes oubliant qu'ils n'étaient point faits pour la lutte, les confucianistes oubliant, malgré l'illustre exemple de Kongtzeu en personne, qu'ils étaient faits pour obéir aux taoïstes, dont ils ne sont qu'une émanation sur un plan de mentalité inférieure. Il en résulta ce qui arrive toujours dans les sociétés assez faibles pour se laisser imposer les intellectuels et les rhéteurs comme maîtres et comme conseillers prédominants, c'est-à-dire une ère de troubles égoïstes et confus, dont les petits lettrés seuls devaient tirer de l'avantage.

L'éloquence paradoxale, la rhétorique aimable, le sentimentalisme, et tous autres moyens où se concrétisent l'ambition et l'égoïsme des hommes, en un mot cet intellectualisme instinctif et sans bases, qui plus tard mit fin au génie et à l'existence même de la Grèce, fut heureusement arrêté en Chine, dans sa besogne parcellaire et destructrice. Les empereurs taoïstes du IIe et du IIIe siècle avant l'ère chrétienne ne se déterminèrent peut-être pas par des raisons si hautes : ils virent sans doute dans les théories confucéennes dérivées le goût, hautement avoué, de partager l'empire en principautés et états feudataires, devant être distribués aux lettrés, au prorata de la science qu'ils auraient affichée et des volumes qu'ils auraient écrits ; ils virent sans doute dans les doctrines taoïstes l'énergique consécration du système libertaire et communiste de la souche et de la famille chinoise, défendus par un principe d'autorité unique, émanant de

l'autorité céleste, et concrétisant, sur la terre, les lois générales traditionnelles de l'évolution des cycles.

Guidés par des motifs qui n'étaient évidemment pas les plus nobles, ces souverains n'en agirent pas moins en dissipant les interprétations erronées et en détruisant les écrits d'allures et d'intentions équivoques, pour le bonheur de leur race et pour le maintien de la pensée intégrale. Il faut, après cette explication, comprendre comment ils devaient être honnis par leurs éloquents adversaires, et comment la ténacité et la persévérante loquacité des petits lettrés, le long des vingt-deux siècles de l'histoire qui se sont écoulés depuis lors, a réussi à faire passer ces souverains taoïstes pour de simples barbares et pour des ennemis du développement intellectuel de l'humanité. Ils étaient simplement — et il faut leur rendre leur légitime physionomie — les ennemis du morcellement de la Doctrine et de la Puissance, et ils ne tolérèrent, ni que des ennemis touchassent au sceptre, ni que des bavards touchassent à la Connaissance, pour la défigurer, la dépecer, et s'en approprier indûment les dépouilles.

Sachons donc restituer sa véritable figure au souverain Tsinchihoangti, que les faux disciples et les interprètes dévoyés de Kongtzeu se sont plu à appeler l'incendiaire des livres, et le proscripteur des lettrés. Cet autocrate taoïste laissa parler ceux qui pensaient, et fit taire ceux qui parlaient sans penser. Ce « *chef barbare* » avait cependant pris comme premier ministre — et il le conserva jusqu'à sa mort — le célèbre Lisse, docteur et mandarin du plus haut degré. Et avant de le juger sur les affirmations sans preuves des successeurs de ceux qu'il persécuta, il serait bon

de lire par le menu ses fameux édits de proscription et d'incendie.

L'édit de proscription restreint les peines à ceux des lettrés qui fomentent des désordres, et qui tâchent à créer, dans l'intérieur de l'empire, des gouvernements et des états feudataires dont ils seraient les chefs, contre l'agrément de l'empereur. En réalité sur plusieurs centaines de milliers de lettrés de tout grade que contenait l'immense empire, il y en eut précisément quatre cent quatre vingt sept qui furent exécutés : et ils avaient été pris, en pleine rébellion, convaincus eux-mêmes de désordres et de meurtres.

L'édit d'incendie exceptait de la rigueur impériale *tous* les livres de la doctrine de Laotseu, *tous* les livres de la Tradition Primordiale, *tous* les livres sacrés et dogmatiques, *tous* les livres qui ne traitaient pas de la politique, et *tous* les livres de Kongtzeu lui-même à l'exception du Chouking. Furent brûlés tous les commentaires, tous les pamphlets, toutes les gloses paradoxales, tous les écrits pointilleux, tendancieux et analytiques, qui n'étaient que de simples commérages, et dont la perte ne fut sensible que pour ceux qui les écrivirent. Il en reste d'ailleurs bien assez ; et les amateurs de quintessence ont, depuis lors, comblé vingt fois le vide relatif fait, dans cet inutile et indigeste fatras, par l'édit libérateur de Tsinchihoangti. En vérité, pas un penseur ne fut inquiété, pas un texte ne fut perdu. On se débarrassa, un peu énergiquement sans doute — mais qui donc au monde est parfait ? — de ceux qui, sous couleur de faire de la science et de l'esprit, étaient, dans l'édifice intellectuel et social de la race Jaune, des éléments d'altération, de discorde, et de dissociation.

Que devint ce taoïsme, si cruellement soutenu et, si énergiquement porté et maintenu au pinacle ? il demeura virtuellement, pendant deux siècles, la doctrine impériale : puis les édits de proscription de Tsinchihoangti furent rapportés : cela fut un grand bien, car la liberté d'écrire est presque aussi chère à l'homme que la liberté de penser ; et certainement la faculté de pouvoir écrire avec indépendance et impunité valut à la Chine quelques excellents ouvrages de morale et de politique. Mais les rhéteurs de nouveau apparurent, et reprirent leur facile domination ; et comme si la présence de ces intellectuels impuissants eût dû pousser jusqu'aux dernières dégradations les souverains qui se laissaient aller à une si pernicieuse et affaiblissante influence, leur retour au pouvoir coïncida avec l'entrée aux affaires, tout à fait scandaleuse, des impuissants physiques artificiels, ; et pendant que l'âme chinoise était à la merci des bavards, le gouvernement chinois tomba aux mains des eunuques : et l'introduction concurrente, dans une race qui n'y était pas préparée, des sentimentalités du bouddhisme — dépourvues de tout ce que le bouddhisme a de supérieur et de merveilleusement propre à l'évolution humaine — précipita àl'abîme le pays et la dynastie. Les sages taoïstes, auxquels s'adjoignirent les véritables philosophes confucéens, outrés d'un tel état de choses, fondèrent les sociétés secrètes, qui subsistent aujourd'hui encore parmi la race Jaune (190 de l'ère chrétienne : soulèvement de la souche Tchang), et qui reçurent leur baptême du sang, par la mort violente de quatre vingt mille adeptes de Laotseu.

Ainsi en décidèrent les eunuques, l'empereur que les eunuques inspiraient, et les faux lettrés qui diri-

geaient les eunuques. On voit que nous sommes loin des 487 exécutions du terrible Tsinchihoangti. La dynastie ne s'en effondra pas moins sous les efforts réunis des sages et du peuple : les Tsin régnèrent, et le taoïsme épandait sa plus belle fleur, le Wou-weï-hiao, ou société du *Grand Vide*, qui considérait les honneurs et les affections de la terre comme choses vaines et indignes de l'homme immortel, et qui réunit une admirable pléiade de stoïciens.

A partir de cette époque, et après les temps troublés où quatre dynasties parallèles régnèrent sur la Chine dépecée en quatre royaumes, les souverains et leurs conseils comprirent comment les doctrines de Laotseu, et celles de Kontgzeu, qui sont les complémentaires des premières, devaient être enseignées concurremment. Les hauts mandarins demeurèrent attachés, chacun, en leur particulier, au « Dogme de la Suprême Raison, » et ils firent rendre à Kongtzeu et à sa doctrine, les honneurs officiels, publics et nombreux, qui convenaient à une science concrète, facile, profitable à tous, populaire et respectable. Et pendant toute la dynastie Thang, la doctrine et même le culte extérieur de Laotseu (à qui l'empereur Kaotsoung construisit un temple sur la montagne du Bélier) furent la doctrine et le culte des Sages et des Grands. (600 à 905 de l'ère chrétienne.)

Cette conception répondait parfaitement au principe universel, qui veut que la science intégrale — ou que nous supposons telle — ne soit communiquée qu'à un petit nombre, et qu'on fasse profiter la multitude, seulement des conséquences heureuses et des bénéfices terestres, que les adeptes de la science savent tirer d'elle. Nul doute que la diffusion incon-

sidérée de l'enseignement intérieur taoïste fût inutile et même pernicieuse, en ce sens qu'elle eût amené les intellectuels insuffisants — qui partout forment la majorité, et sont la plaie sociale du peuple — à des sentiments anarchiques tout à fait en dehors de la doctrine de Laotseu. Il n'y a pas de pire danger que de présenter la connaissance sans voiles : de même que le soleil éblouit et aveugle les faibles yeux de l'humanité, la science totale stupéfie les esprits moyens ; et s'ils veulent en approcher, ils tombent, dans leur cécité mentale, aux derniers abîmes, qu'ils prennent, dans leur naïve vanité, pour l'incommensurable profondeur du Vrai. Laotseu avait fort bien saisi que le péril n'est jamais plus grand que lorsque la doctrine est plus synthétique, et lorsque la race est plus curieuse. C'est pourquoi il jugeait lui-même son enseignement très délicat pour la foule des petits lettrés jaunes ; et c'est pourquoi il se refusait à la propagande et à l'apostolat. Ses successeurs ne furent pas toujours aussi bien inspirés ; mais il faut dire, à leur décharge qu'ils furent souvent entraînés vers un impétueux prosélytisme par l'inertie des souverains et les vices de l'administration impériale (1).

Aussi il ne faut ménager aucun éloge à la dynastie qui comprit comment les dogmes de Laotseu et les idées de Kongtzeu devaient être enseignées parallèle-

(1) C'est à cette époque que remonte la fameux inscription de Singan fou, qui ne fut découverte que mille annés après (1626), et où de zélés missionnaires crurent voir une allusion au Christianisme, tandis que, de l'aveu même d'autres missionnaires plus éclairés, elle est un chant lapidaire en l'honneur de Laotseu.



ment, les uns à un petit nombre, les autres à la foule, chacun à leurs auditeurs spéciaux et adéquats, et comment la concordance de ce double enseignement devait amener à la fois la lumière de la sagesse dans les hautes classes de l'esprit, et la satisfaction du bonheur dans les classes moyennes de l'intelligence.

La doctrine de Laotseu vit arriver sans envie et sans crainte les prêtres qui répandirent dans le céleste empire, la doctrine de Fo (bouddhisme indou) la philosophie de la nature (confucianisme matérialiste) le lamaïsme primitif (enseignement de Pa-sse-pa) et le culte de Tathsin (religion des Guèbres). Ces formations ou ces déformations — diverses de la Tradition unique, ne s'adressaient pas au même plan intellectuel que le taoïsme. Mais si ces propagandes étaient indifférentes, il n'en fut pas de même de la disparition de la dernière dynastie Chinoise, et de son remplacement violent par une dynastie mongole, dont le premier souverain fut Khoubilaï, petit-fils de Gengiskhan. Cet autocrate, qui fut un grand conquérant, et aussi un homme plein d'expérience et d'usage des hommes, comprit que la doctrine taoïste, fermement ancrée aux cerveaux des sages et des maîtres spirituels de la race, serait le grand obstacle à la domination nouvelle ; et, de 1280 à 1286, il s'ingénia à faire disparaître toutes les écoles et tous les livres du taoïsme, à l'exception des écrits de Laotseu lui-même ; son calcul fut bon ; car il obtint ainsi la soumission de la race et la résignation de ses chefs.

Ce qui vient par la force n'est jamais durable, et disparaît quand cette force s'épuise ; l'hiératique autocratisme que, sous la dynastie mongole, le lamaïsme

primitif imposa non seulement à la Chine, mais à tous les territoires que commandaient les Mongols, lassa la race chinoise et entraîna, après une ère qui ne manqua pas de gloire, la dynastie Mongole dans la déchéance et l'oubli. La dynastie nationale des Ming lui succéda : et aussitôt le taoïsme reprit, sur les marches du trône, et dans les conseils de l'empire, la place discrète, ignorée et toute-puissante, la seule qui lui agréât (1). Pendant les deux cent cinquante années de cette période vraiment nationale de son histoire, la Chine ne connut qu'une longue prospérité (1368-1616). Et malgré ce qu'en dirent les missionnaires européens, le taoïsme fut le guide bienfaisant et le secret inspirateur de la meilleure dynastie peut-être qui ait jamais régné sur la terre. A l'extinction des Ming, il y avait sur le territoire chinois, 272 bibliothèques impériales, classées, bien pourvues et très fréquentées, 90.000 lettrés ayant reçu les premiers grades, et 13.600 mandarins de lettres. — Les Tartares Mandchoux, vainqueurs successifs des armées chinoises, installèrent la dynastie Tshing, actuellement régnante, laquelle, sans conserver aux disciples de Laotseu leur prépondérante influence, les maintint dans leurs dignités et leurs honneurs.

L'introduction, pendant cette dynastie, et spécialement sous le règne fameux de Kanghi, de l'élément propagandiste chrétien, ne changea pas plus la face des choses, au point de vue des doctrines tradition-

(1) Et qui comprenaient la Perse, l'Assyrie et la Moscovie, que gouvernait, au nom de Khoubilaï, le célèbre vice-roi Argoun, qui eut une correspondance officielle avec Philippe le Bel, roi de France.

nelles, que ne l'avaient fait les divers prosélytismes que nous avons déjà énumérés. — Et lorsque, négligeant d'imiter le bouddhisme qui sut se plier aux traditions, le christianisme tenta de se dresser contre l'héritage intellectuel de Laotseu et de Kongtzeu, il fut brisé, d'un accord si commun entre le souverain et les peuples, qu'il n'y a plus à revenir là-dessus dans l'avenir, et que la religion chrétienne ne sera jamais qu'un sujet de curiosité pour quelques lettrés oisifs, qu'un refuge pour quelques récidivistes contre les lois de leur pays natal, et qu'un moyen de pénétration politique plus ou moins habile, suivant la valeur des diplomates qui l'emploieront.

Déchus de leur ancien pouvoir, et reconnaissant, comme leurs ancêtres, que la race jaune est la seule qui puisse profiter de leur enseignement, les disciples de Laotseu, exilés de la cour et des emplois depuis le règne de Kiaking, ont mis toute leur ardeur dans la création des sociétés secrètes, dont nous étudierons plus loin la valeur, le rôle puissant et caché, et les desseins futurs. C'est de la « *Raison céleste* » que sont sortis tous les grands mouvements qui, en maintenant l'âme Chinoise dans la Voie traditionnelle, lui montrent son devoir à venir. C'est cette Voie — la *Voie Rationnelle* — qui, après avoir maintenu, dans une immobilité bienheureuse et alors possible, la race chinoise, indépendante et séparée des autres races humaines par les distances et par l'antinomie des civilisations — c'est cette *Voie*, qui, pour les mêmes et profonds motifs, guidera la race vers les progrès actifs que réclame le voisinage (aujourd'hui impossible à éviter) d'autres entités ethnographiques, afin de maintenir à cette race la perpétuelle suprématie, que lui méritent

l'élévation antique de sa doctrine, la beauté de sa morale pratique, et l'innumérabilité de ses enfants.

MATGIOI.

(1) Il faut placer à cette époque (1395) l'éclosion des Tao-sse secte imitée grossièrement du taoïsme, où les thaumaturgies et les pseudo-miracles, fort en honneur, servaient de moyen d'existence à mille faux prêtres, dont l'audace alla jusqu'à offrir à l'empereur Hungwon lui-même le prétendu *breuvage de l'immortalité*.



La Voie

III.

Dire que la voie n'est pas le terme et que le voyage n'est pas l'arrivée, paraîtrait certainement une naïveté, ou du moins un axiome peu profond. Etcependant fort nombreux, je crois, sont les doctrinaires — monistes et dualistes, entre autres — qui, s'il poussaient jusqu'au bout leur examen de conscience, seraient contraints d'avouer qu'ils ont oublié cet axiome en prenant pour la gare définitive une station intermédiaire.

La seule gare définitive, c'est la Raison pure. Enseignement, tradition, initiation ; philosophie, théologie, théosophie : tout cela, pour un vrai sage, doit, avant d'obtenir sa foi, subir l'examen de sa raison ; et sa raison, comme sa foi, doit se garer d'enfanter avant terme. Pendant des jours et des jours, avant de dire « Je crois », le vrai sage doit dire « Je ne sais pas ». Et pendant ces jours et ces jours, il examine.

Or, quel est le procédé d'examen qui fatalement s'impose à notre raison, par la nécessité même de notre nature, partielle, non infinie ?

C'est de considérer, non pas en bloc, un tout quelconque ; ce qui nous donnerait une notion confuse, nullement scientifique ; mais d'étudier à part chaque

partie, chaque fraction, et même chaque fraction de fraction.

Ce procédé-là est ce que l'on nomme, d'un nom grec : analyse ; d'un nom latin : abstraction.

L'analyse est une opération matérielle séparant un élément matériel d'un autre élément matériel. L'abstraction est une opération intellectuelle séparant une manière d'être de son être, un accident de sa substance, une qualité des autres qualités, une partie des autres parties, pour étudier à part cette partie, cette qualité, cette manière d'être ou de paraître.

Et réellement l'abstraction, analyse spirituelle, est non seulement légitime mais nécessaire, pour nous faire mieux discerner, par conséquent mieux connaître le détail de ce qui est.

Seulement, pour que cette méthode, si nécessaire soit-elle à l'étude de l'être, ne nuise pas à la connaissance définitive de l'être, il ne faut pas oublier qu'elle est le procédé, non pas le résultat ; que l'abstrait n'existe point abstrait, c'est-à-dire séparé ; qu'il n'existe que concret, c'est-à-dire uni et participant aux autres éléments de l'être ; il ne faut pas prendre l'abstrait pour le réel.

Car la métaphysique, non seulement la physique, a pour objet le réel. Oui ! quoique l'objet spécial de la métaphysique — Saint-Yves dit « hyperphysique » — soit faussement appelé invisible, c'est bien un objet positif un objet réel, un objet objectif, non subjectif ou imaginatif. Les notions que l'on désigne sous le nom de métaphysique, ne sont point *créées* par notre esprit ; elles sont vues par notre esprit ; et c'est pourquoi je disais tout à l'heure que l'on a tort d'appeler « invisible » le monde que constituent les choses

de l'esprit. Car même pour les choses matérielles, même pour les choses du corps, c'est bien notre esprit, non pas notre corps, qui voit, qui perçoit et qui sent. Et non seulement l'esprit voit, perçoit, sent, comme cela va de soi, les choses de l'esprit ; mais il les voit, les perçoit, et les sent beaucoup mieux que les choses dites visibles et sensibles : car les choses matérielles, dites visibles et sensibles, ne sont perçues par notre esprit qu'indirecment, à travers la sensation, à travers l'image apportée par nos sens corporels ; tandis que notre perception de l'invisible est absolument directe, immédiate donc,sans être faussée en route, sans autre collaborateur de notre esprit que la lumière spirituelle. C'est donc à tort que l'on traiterait d'irréelles ces réalités absolues, et d'imagination ces visions sans images. La métaphysique est, comme le mot le dit, une physique supérieure, tout simplement ; et ses constats sont, à qui veut bien se donner la peine de réfléchir, beaucoup plus assurés, beaucoup plus scientifiques que ceux des sciences matérielles, par le fait même qu'ils sont plus proches de nous, et nous plus proches d'eux.

La seule difficulté, en métaphysique, c'est précisément la facilité ; le seul inconvénient, c'est le manque d'obstacle.

Le mur d'extériorité qui se dresse devant la science physique oblige le physicien — et l'on en peut dire autant de l'historien, du politicien, de quiconque entreprend les question matérielles — à plus d'efforts, à plus d'attention, à plus d'hésitations. Dans les questions purement intellectuelles, au contraire, l'absence de cet arrêt, la possibilité de voir et de juger tout de suite, créent un réel danger de

vision incomplète et de conclusion précipitée, outre que la paresse de réfléchir et l'orgueil d'inventer poussent encore à hâter les affirmations et à devancer les constatations.

« Orgueil d'inventer », ai-je dit ! Mais n'est-ce pas l'invention précisément qui est l'attribut du génie? — Dans la découverte d'un moyen nouveau pour arriver au fait, au principe, à l'application du principe ou du fait, oui. Mais dans la création d'un principe ou d'un fait, non certes ! L'esprit humain ne crée ni les principes ni les faits : son rôle, sa gloire, est de voir ce qui est, de le constater, de l'étudier, de raisonner et de conclure. Mais ce qui est n'est pas à créer ; l'esprit humain ne le crée donc pas : il le perçoit. Ou bien il ne le perçoit pas ; ou bien il le perçoit mal : car il y a des myopes et des presbytes, même des louches, même des aveugles, pour les yeux de l'esprit comme pour les yeux du corps.

Or, quel est, pour ceux qui voient, le constat absolument indéniable ? de fait, qu'est-ce que toute science reconnaît et que tout acte exige ? — De fait, il y a partout, il faut absolument dans tout acte l'agissant et l'agi, l'actif et le passif. Et rationnellement l'un n'est pas l'autre, les deux ne sont pas un ; l'actif n'est pas le passif, le passif n'est pas l'actif : pas plus que oui n'est non, et que le fils n'est le père.

Professer le *Un* comme mesure suffisante de ce qui est; enseigner, accepter le *Un* sous le nom de Monisme ou de Panthéisme, c'est donc oublier ce qui est, c'est remplacer le fait positif par une imagination subjective, c'est substituer la vue en bloc à l'analyse complète. Car enfin poussez à sa dernière limite le domaine du réel, réduisez votre étude à votre pensée

seule. Jusque là le *deux* s'affirme, non pas le *un* : la force qui produit la pensée est une chose ; la pensée produite par cette force est une autre chose. Jusque dans ce *un* le plus un, votre *moi*, vous êtes obligé d'admettre la dualité du penseur et de sa pensée, du sujet pensant et de la pensée produite : l'esprit lui-même est deux en un. Quand vous dites *moi*, quand vous dites *l'esprit*, vous faites un bloc, et prononcez des termes imprécis. Le positif, c'est ceci : l'acte de penser, et le producteur de cet acte ; dualité indéniable, que logiquement vous pousserez jusqu'à la trinité, parce que l'acte de penser suppose non seulement une force productrice de l'acte, mais aussi un objet, un substratum de l'acte.

Donc le monisme n'est point du positivisme, et le panthéisme n'est qu'une confusion. La quantité exacte de l'être, ce n'est pas un ; ce n'est pas seulement deux ; c'est *trois*. La qualité indéniable de l'*univers*, c'est l'*un divers*, non pas le un identique. Quand vous dites « le tout », comme disent les monistes et les panthéistes, vous êtes encore dans l'abstrait ; vous êtes dans l'avant-dernière station, non pas au bout de la voie. Analysez bien, regardez bien ; et dans le principe premier, dans l'analyse dernière, vous trouverez 1° l'acte, 2° le produit de l'acte ; 3° le producteur de l'acte ; vous trouverez Dieu produisant l'univers, l'acte par lequel Dieu produit l'univers, l'univers produit par Dieu ; vous chiffrerez *trois*, non pas *un*.

Ainsi c'est la Raison même qui exclut le Monisme ; c'est le Positivisme le plus positif qui pose la première pierre du spiritualisme.

Et la Raison n'est pas plus dualiste que moniste ;

le dualisme comme le monisme est un arrêt avant terme dans la voie qui conduit au vrai absolu.

J'ignore de quelle valeur morale peuvent bien être les cultes qui proposent à l'adoration de la race jaune « le principe mâle (1) et le principe femelle » dans une représentation charnelle de « procréation » ; et mon cerveau occidental avide de clarté pure trouve réellement un peu confuse la théorie du « courant des formes ». Mais ce qui m'apparaît rationnellement comme l'évidence même, c'est que la création, à quelque degré qu'elle se produise, témoigne d'un principe trinitaire, non pas moniste ni dualiste.

Sans doute les dualistes ont pleinement raison contre les monistes : *Monisme* en grec se dit bien en latin *Egoïsme ;* et ce n'est point l'Egoïsme qui peut être la source de cette expansion, de cette générosité infinie qu'est la Nature Créatrice. Le Un solitaire au début resterait éternellement infécond. Ce n'est point là du sentiment, c'est du positivisme : car dans le réel, dans le positif, c'est bien le deux en un qui crée la vie, non pas le un monifié, j'allai dire « momifié ».

Mais que les dualistes veuillent bien analyser de même leur propre doctrine ; ils seront forcés de convenir que *le dualisme*, c'est-à-dire *le deux non uni*, ne créerait rien non plus, sinon la lutte, l'hostilité, la haine. Qu'ils considèrent le fait, ils verront que toute œuvre exige non seulement la Matière de l'œuvre et

(1) Aucun culte de la race jaune n'est dualiste ; il sont tous trinitaires (Voie : 376, passim). Aucun culte de la race jaune ne propose quoi que ce soit à *l'adoration* de cette race ; ils sont tous rationnels et raisonnables.

N. D. L. D.



son ouvrier, mais l'action de l'ouvrier ouvrageant son œuvre : donc ternaire, non dualisme.

Et cette action n'est pas d'une force aveugle, comme le voudrait je ne sais quel dualisme matérialiste prétendant tout expliquer par « Force et Matière ». Non ! il y a intelligence aussi, non seulement Force dans le monde ; et l'intelligence est tout autre chose que la force. Ici encore, c'est le ternaire qui recommence et qui fait échec au dualisme. Car avant n'importe quelle œuvre faite par un ouvrier quelconque, il faut dans cet ouvrier :

1° la force d'action capable de produire cette œuvre,

2° l'idée-mère, type et règle de cette œuvre, et donc l'intelligence capable de cette idée,

3° la volonté mettant la force en acte sous la direction de l'intelligence pour réaliser l'idée.

Cette analyse du fait positif, de l'acte élémentaire le moins métaphysique, amène donc la raison à exiger logiquement comme Principe Premier :

1. une Force capable de l'action qui réalisera l'Idée,

2. une Intelligence productrice de l'Idée,

3. une Volonté évertuant la force.

Décréter, comme le font les dualistes matérialistes, que la matière est éternelle ainsi que la force, c'est de l'arbitraire pur et non pas de la raison ; car l'éternité de la matière est non seulement un postulatum, mais une contradiction :

Postulatum, parce qu'on la décrète éternelle sur cet unique motif qu'on la voit actuellement existante ;

Contradiction, puisque étant éternelle, elle aurait la perfection de l'être, de l'être par soi, et que néanmoins elle est tout imparfaite, n'ayant d'autres quali-

tés que celles qu'elle reçoit en recevant telle forme et subissant telle action.

Le dualisme « Force et matière » est donc, non seulement insuffisant à expliquer le fait, puisque le fait est trinité non pas dualisme ; mais il est plus insuffisant encore à satisfaire la raison, puisqu'il la contredit.

Mettons, au contraire, comme point de départ éternel ce ternaire que l'analyse ontologique nous a énoncé tout à l'heure, de la Force infinie infiniment active, intelligente et volontaire : tout ce qui existe dans le fait se trouve expliqué ; et la Raison non seulement n'oppose aucune contradiction, mais c'est elle qui exige ce Premier Principe à la fois trois et un, infiniment, éternellement : car il faut un Principe Infini pour produire indéfiniment, éternellement, le moins ne pouvant mathématiquement produire le plus ; et infini dit non seulement actif, mais volontaire, mais intelligent : action non volontaire, non intelligente ne serait certainement pas infinie, puisqu'il lui manquerait intelligence et volonté, deux choses que possède notre activité humaine si peu infinie. Active infiniment dit créatrice ; car elle ne serait pas infinie, s'il lui fallait, pour agir, un secours d'à côté, sa matière ; elle serait même inférieure en cela à l'esprit humain, qui crée sa matière : l'Idée.

Veut-on que nous prenions une autre voie ?

Toute la Science tient dans ces deux mots : le fait et la raison du fait.

Or, incontestablement, sous nos yeux, ce qui est c'est l'imparfait. Tout ce qui est autour de nous, tout ce qui est en nous, n'est que de l'imparfait évoluant vers le mieux

Rationnellement, l'imparfait peut-il être éternel ? Non ! car l'éternité est la perfection.

L'imparfait a donc commencé ; l'imparfait a donc été fait ; et fait par le parfait, qui évidemment ne pouvait faire que ce qui n'existait pas, et qui chaque jour le fait, et chaque jour y met sa signature en le faisant évoluer vers la perfection, et indéfiniment le fera évoluer ainsi, sans arrêt jamais, parce que la distance de l'imparfait au parfait étant infinie, la voie est indéfinie qui mène de l'un à l'autre.

En ainsi voilà, dans le visible, démontré par le fait positif à la raison positive, l'acte créateur : car il est bien positivement créateur, cet acte que vous appelez *évolution*, que vous appelez *progrès*, et qui ajoute à tel degré de tel être, indéfiniment, un surplus qui manquait à cet être.

Et ainsi voici la Raison pure formulant la Religion, lien du fini à l'Infini, lien du créé au Créateur. Et voici également la Religion, quoique ses ennemis et même ses docteurs aient enseigné le contraire, partant de la Raison pure et promettant les progrès éternels.

— Mais le Parfait, l'Infini, n'exige-t-il pas les deux sexes comme complémentaires l'un de l'autre pour engendrer tous les êtres ?

— Non ! le dualisme des deux sexes transporté à l'origine des êtres ne donnerait point LE PRINCIPE de la création. Car les sexes ne sont que l'instrument, l'union des sexes n'est que le moyen : le Principe créateur infiniment supérieur à l'instrument et au moyen, c'est la vie. Même fractionnée ici-bas et dédoublée, elle est assez puissante encore pour entraîner à son désir créateur tout ce qu'elle anime, le plus

élevé comme le plus infime des êtres vivants. C'est donc à la vie qu'il faut remonter pour remonter jusqu'au principe ; et à la vie totale, par conséquent trois en un ; et à la vie infinie, par conséquent non sexualisée, non segmentée, mais une.

Sans doute le Fini n'est pas l'Infini ; l'Infini ne peut pas devenir Fini, le Fini ne peut pas devenir Infini : ce dualisme-là est irréductible. Mais ce dualisme-là n'est pas hostilité, comme les deux principes des manichéens ;il est sympathie,il est complémentarisme. L'Infini seul est éternellement Etre, le Fini est le Devenir. Et L'Etre éternel produit le Devenir, comme mon esprit produit ma pensée. Et comme l'Etre éternel est le postulatum du Devenir, qui sans lui ne passerait pas à l'être, le Devenir est le postulatum de l'Etre éternel, qui, sans lui, n'aurait à quoi employer sa puissance infinie. Et comme la pensée, produite par l'esprit, n'est pas l'esprit, et existe en elle-même, une fois produite, ainsi le Devenir, une fois produit par l'Eternel, existe et n'est pas l'Eternel.

Voilà donc, analysés rationnellement, les deux éléments de ce qui est, et l'explication logique de la contradiction qui partout s'affirme : l'Etre explique les qualités, le Devenir explique les défauts. Et par l'union des deux, voilà expliquée l'évolution indéfinie engendrant le progrès.

— Mais ne tombons-nous pas dans l'abstrait, que nous prétendions éviter ?

— Non certes ! ce que j'appelle le Devenir est bien de la réalité. C'est la force, l'Energie, la Vie, ce positif unique que la physique découvre maintenant partout, jusque dans la matière inerte. « Rien ne se crée, rien ne se perd, affirme la physique, « l'énergie

se transforme mais se conserve. — Parfaitement, répond la métaphysique : mais la transformation exige une force qui l'opère ; et une seule force est suffisante à expliquer la transformation indéfinie, c'est la Force Infinie. »

Et voilà, pour l'esprit humain, le Terme dernier de son induction rationnelle ; le principe premier, seul suffisant et nécessaire : l'Infini ! L'Infini, voilà pour la raison le vrai nom de Dieu : l'Infini éternel explique seul à la Raison le Fini mis en acte.

Et comme le nageur, qui ayant franchi le fleuve, se sent entré dans l'Océan, ma raison, au terme de son vol, se sent, de ses deux ailes, induction, déduction, plongée dans l'Infini. Et elle le sent, cet Infini, vibrer et vivre et étinceler autour d'elle, Océan de lumière de mouvement et de vie. Et pas plus que le nageur n'est devenu l'Océan ni une vague de l'Océan, ainsi je sens que je ne suis pas l'Infini ni un fragment de l'Infini ; mais que je suis en Lui, et que c'est Lui qui me donne l'être, comme l'air me donne la respiration, et le soleil la lumière.

ALTA.

Les Facteurs d'Evolution

Opposition. — Sélection

Dans son ensemble la genèse organique montre les deux principes de l'esprit et de la matière, mus l'un vers l'autre par le désir d'être et réalisant par le désir le mouvement dans la forme. Chaque acte en se réalisant pose une résistance qui l'entrave et la contradiction de la nécessité avec la liberté met à jour une combinaison, une sorte d'intelligence, une providence, qui pourvoit à la conservation de l'activité sans destruction, assure la stabilité de la forme produite et réfléchit l'activité dans une direction mieux définie. Tantôt domine la stabilité, tantôt la nouvelle distribution d'activité : mais chaque forme réalisée fraye par sa polarisation une voie aisée au mouvement et chaque mouvement par son rythme favorise une meilleure organisation de la forme. Ainsi, un principe de synthèse et de vie semble relier tous les êtres et tous les mouvements dans une vaste unité organisée et animée.

L'école transformiste considère la sélection comme le principal facteur du progrès évolutif. Examinons ce qu'elle peut produire :

La sélection naturelle fonctionne quand une es-

pèce se trouve aux prises avec des conditions d'existence difficiles. Alors les plus forts seuls résistent ; et l'espèce se trouve épurée, ses caractères propres s'accentuent sans se transformer : l'espèce tend à devenir typique par l'élimination des individus à caractères mal définis. Mais il n'y pas là de transformation spécifique proprement dite.

Le péril de l'espèce peut provenir d'un changement dans les conditions d'existence. Alors les individus doués d'une variation infiniment petite dans le sens *m* par exemple, se trouvent avantagés. Ils subsistent seuls ou en majorité et une variété ou même une nouvelle espèce *Am* va se former. Et par la disparition de l'espèce *A* elle sera encore plus distincte des espèces voisines de *A*. Peut-on dire que l'espèce *Am* réalise un progrès dans l'évolution ? Oui, dans un sens relatif si l'on entend par progrès une meilleure adaptation. Mais que les conditions d'existence viennent de nouveau à changer en sens inverse (ce qui a dû arriver très fréquemment en vertu du caractère oscillatoire d'une foule d'actions cosmiques) le progrès précédent devient recul et l'espèce *Am* se trouve de nouveau plus exposée que l'espèce *A*. Or l'idée de progrès est indépendante de l'idée d'adaptation, elle suppose une plus grande autonomie synthétique. Pour que l'action sélective aboutisse à un progrès il faut donc admettre que l'adaptation aux conditions nouvelles d'existence répond à une plus grande autonomie synthétique. La sélection naturelle n'est donc pas la cause du progrès mais seulement le mécanisme par lequel il s'accomplit. Et si la marche évolutive des conditions cosmiques d'une part, et de l'évolution de la vie d'autre part se manifeste comme un progrès,

la cause de cette orientation n'est pas dans la sélection naturelle.

Remarquons en outre que les conditions qui mettent en péril une espèce sont plus nuisibles aux individus les plus parfaits de l'espèce qu'aux autres. Les individus les plus parfaits (et les espèces les plus parfaites) sont les plus souvent fragiles ; les organisations complexes sont en général les plus délicates, en tous cas elles sont toujours les moins aptes à une transformation. La plasticité d'une espèce est à peu près en raison inverse de son degré de perfection, et cela s'explique.

Dans les êtres rudimentaires la force vitale n'a pas déterminé son action, elle est prête à s'orienter suivant les circonstances. Dans les êtres parfaits tout est déterminé et adopté jusque dans les moindres détails.

La seule chose qui rende la plasticité aux espèces parfaites c'est l'intelligence c'est-à-dire la part de force utile non employée matériellement. (Cette notion deviendra plus claire quand nous aurons examiné la vie psychique.)

Le seul progrès que peut amener la sélection naturelle consiste donc dans la consolidation et dans l'accentuation des caractères spécifiques déjà définis par d'autres causes. Ce n'est un progrès que si ces caractères par leur nature répondent déjà à un mode d'existence plus parfait.

Il faut ajouter que la sélection, pour fonctionner, suppose des conditions d'existence défavorable à la majorité de l'espèce mais lorsqu'une espèce se trouve dans un milieu relativement neutre, où les modes d'existence les plus divers sont possibles, l'effet de la

sélection disparaît : la médiocrité triomphe par la multitude et les individus les plus parfaits étant l'exception sont fatalement vaincus à la longue par le nombre ou éliminés par les croisements. Pour que les meilleurs persistent, il est nécessaire de supposer qu'ils continuent à rester isolés et cela nous amène à la sélection sexuelle.

La sélection sexuelle implique le développement d'un caractère exceptionnel *n* préexistant dans quelques individus d'une espèce *A* au moins à l'état naissant. Elle n'explique pas l'origine de ce caractère mais par une série d'accouplements exclusivement circonscrits pendant plusieurs générations entre les individus qui en sont doués, elle accentue ce caractère *n* par une hérédité accumulée. A la longue il se forme un groupe *An* définitivement séparé de l'espèce A.

Pour s'accomplir la sélection nécessiste donc l'isolement volontaire ou forcé.

L'isolement forcé se produira par des circonstances cosmiques ou sociologiques. Mais au moment où une action extérieure vient à séparer un groupe d'individus du reste de l'espèce, il y a les plus grandes chances pour que les individus isolés soient quelconques, et il est peu vraisemblable qu'à ce moment de la séparation, les individus exceptionnellement doués du caractère *n* se soient trouvés groupés ensemble au lieu d'être mélangés aux autres. Ou bien ce serait un raccroc absolument exceptionnel, ou bien il y aurait eu déjà une séparation préalable : séparation volontaire puisque, si on la suppose forcée on se trouverait ramené au cas qu'il s'agit d'expliquer.

L'isolement volontaire (ou instinctif si on le pré-

fère) des individus doués d'un caractère exceptionnel au sein d'une espèce est-il fréquent ?

Remarquons d'abord que s'il existe une tendance des êtres semblables à se rapprocher, la sélection dérivera de cette tendance et sera le moyen d'augmenter son efficcaité, mais elle ne l'expliquera pas. — On constate également des tendances attractives et répulsives entre semblables et entre contraires. Ces tentances s'accomplissent les unes ou les autres suivant les cas. L'attraction des contraires existe généralement entre les individus doués de caractères extrêmes qui risquent de rompre leur harmonie générale. Elle peut s'expliquer comme nous le verrons bientôt, par un rhytme oscillatoire autour d'un centre attractif, c'est une tendance à l'équilibre qui sert de régulateur dans un mouvement complexe et préserve de la désagrégation synthétique.

L'attraction entre semblables se remarque plutôt entre êtres doués de caractères moyens à un degré faible et ayant besoin de les fortifier pour éviter l'inertie.

La répulsion entre contraires se manifeste lorsque les divergences de caractères sont telles qu'il n'y a plus d'adaptation ni de fusion possible entre eux.

La répulsion entre semblables a lieu quand l'identité des caractères est si complète que les lacunes des deux individus sont identiques et qu'ils ne peuvent s'apporter l'un à l'autre rien de ce qui leur fait défaut. Leur union ne servirait alors qu'à exagérer les mêmes besoins.

Ces quatre cas qui peuvent se réduire à deux : attraction ou répulsion des semblables sont l'un favorable, l'autre défavorable à la sélection. L'évolution

en fonction de l'action sélective se ramène à une série de cycles dans laquelle la sélection s'accomplit et s'annihile tour à tour. La sélection est donc impuissante à expliquer l'orientation vers le progrès qui persiste à travers les périodes cycliques. Elle se borne à consolider ou à accentuer un caractère quand il est avantageux par rapport au milieu, présent mais elle n'engendre pas de transformation.

De plus, sa marche par petits pas insensibles demande, pour être efficace, de n'être troublée par aucune perturbation extérieure. Elle nécessite des durées immenses, suppose une quantité d'intermédiaires fort hypothétiques et ne montre le progrès que comme une exception fortuite. Ces données, éliminent toute tendance spontanée vers le progrès, et par une étrange contradiction, les positivistes les plus rebelles à l'idée d'une force spirituelle active invoquent à tout instant cette tendance pour mettre en jeu la sélection. De plus c'est une hypothèse toute gratuite et bien peu vraisemblable, d'attribuer à chaque progrès évolutif l'allure lente et calme et l'intensité faible des réactions actuelles. Les sons ne marchent pas seulement par degrés chromatiques et plus la vibration est ample, plus l'intervalle franchi est grand. La nature a dû se servir, elle aussi, des modes diatoniques et harmoniques, progressant tantôt par petits bonds très tranchés, tantôt par vastes enjambées et le cheminement continu par degrés insensibles n'est certainement pas son seul moyen d'évoluer. On peut donc chercher ailleurs des causes qui semblent plus efficaces.

L'étude de la géologie et de l'astronomie semblent indiquer des réactions d'abord intenses, et simples qui

se sont ensuite affaiblies et diversifiées. Il est à penser que les grandes divisions des règnes et des embranchements ont été établies assez rapidement et à peu près simultanement, du moins dans leurs principes, suivant les battements d'un rhytme ample et tranché d'abord puis se calmant peu à peu pour se subtiliser. Le principe de sélection et d'évolution par continuité n'a dû être efficace que dans les divisions secondaires. La distinction nette des grands groupes s'accommode fort bien du principe oscillatoire et rhytmique sans nécessiter une pluralité d'actes créateurs ex nihilo ni la multiplication d'intermédiaires innombrables fort hypothétiques.

La continuité se superpose à l'opposition comme la ligne d'une spirale ou d'un zig zag qui change périodiquement d'orientation et ne cesse cependant de s'élever vers une même direction.

En art cette règle est générale. Pas de style, pas de clarté, pas de type si la continuité ne repose sur des oppositions très nettes. La vie universelle ne peut s'entrevoir que si l'on unit le principe d'opposition et le principe de continuité car tous deux sont nécessaires pour constituer une synthèse vivante. Ces deux principes sont la base de l'art et on les retrouve aux sources de la métaphysique. Isolé le principe d'opposition ne révèle que des relations abstraites; isolé le principe de continuité ne révèle qu'un devenir sans consistance.

Et la vie ne subsiste que par la continuité qui relie les oppositions et s'appuie sur elles. Partout dans l'univers ces deux principes se montrent ensemble. Dans les extrêmes opposés le mouvement se ralentit pour se réfléchir, la vie diminue et côtoye la mort. C'est la

région des caractères extrêmes, qui frappent par leur aintensité, ou épouvantent par leur difformité. L'excès même de la détermination y éteint la tendance, et le désir du progrès ramène le mouvement en sens inverse. Dans le milieu c'est la zône d'indétermination où le mouvement passe sans rien former : là c'est la tendance de l'activité qui s'agite sans laisser de trace : le vertige du devenir instable. Entre les zônes se trouvent de part et d'autre deux régions moyennes où la vie est active et la forme définie sans être figée, ce sont les lieux du beau et du bien réalisé, tandis que le bien à venir se trouve dans la progression sur l'axe et le mal dans les écarts excessifs de part et d'autre qui font obstacle à la progression, et dans la tendance centrale à l'inertie qui risque d'arrêter la vie.

Ainsi combiné au principe oscillatoire le principe de sélection s'explique mieux. Avant de poursuivre le progrès qui est l'ajournement d'une fin, l'être poursuit naturellement la réalisation immédiate de ses tendances : il la cherche dans son milieu d'abord et renvoyé de place en place pour les résistances, il oscille autour de l'axe de ses fins et son ascension s'accomplit le plus souvent suivant un mouvement héliçoïdal à amplitude décroissante et à accélération ascensionnelle.

F. WARRAIN.

Consulter :

1° Au sujet de l'opposition et de la continuité dans l'art et la biologie les remarquables travaux de M. Charles Henry sur les lois du contraste et du rhytme.

2° Au sujet de l'évolution cosmique et chimique, voir les séries de Mendébeeff rectifiées par Crookes : Consulter : *la Synthèse Chimique* et les *Génies Planétaires* par M. Barlet.

3° Consulter *La Beauté* par Griveau où se trouve énoncée et développée la loi de péjoration des extrêmes, d'indifférence du milieu, et des optima bilatéraux complémentaires.

Le Fétichisme au Soudan

Note. — Cette courte monographie est extraite de documents que notre ami, l'explorateur R. G. de Préaudet, recueille sur place en ce moment même à notre intention, sur les religions, les cérémonies et les sacerdoces les plus répandus dans le centre Africain, et spécialement sur le haut Sénégal et dans la boucle du Niger. Au fur et à mesure de ses déplacements et de ses voyages, il nous adressera des correspondances, dont les principales porteront sur ce qu'il aura pu saisir de l'intérieur des dogmes souvent naïfs, et du sens des symboles, souvent grossiers, de ces tribus encore à l'état d'enfance intellectuelle.

N. D. L. R.

Les populations Autochtones du Soudan, de même que les neuf dixièmes des races africaines, sont fétichistes.

Le fétichisme n'est pas, ainsi que beaucoup l'enseignent, l'adoration de la nature, des pierres, des montagnes etc. ; c'est le culte des esprits, bons ou mauvais auxquels on attribue la cause de tous les phénomènes de la nature et qui président à toutes les fonctions de la vie, depuis la naissance jusqu'à la mort. Ils vivent dans les bois. C'est la religion de l'ignorance, mais c'est aussi celle de la loi naturelle.

Les primitifs au milieu desquels nous nous trouvons en ce moment, ne possédant aucun art, aucun signe d'écriture, et partant aucune littérature, n'ayant que les « Griots », troubadours noirs, pour conserver et transmettre les traditions, se sont vus dans l'obligation de représenter par des figurines grossières en bois ou en terre, par des objets matériels d'usage journalier, ces esprits,ou tout au moins,leur manifestation ce sont les « Fétiches » ou « Grigris », objets vénérés auxquels on attibue des influences protectrices, et, par la possession desquels les fétichistes se croient à l'abri des dangers et des maladies.

C'est ainsi que le fusil qui aura éclaté et tué son propriétaire, parce qu'il aura été trop chargé deviendra fétiche, sera placé en ex-voto dans la case des grigris et recevra des offrandes de fruits et de lait.

Ce n'est pas lui qui est adoré, prié, c'est le génie du mal qui a présidé à son éclatement et qui sera conjuré,par des dons, de ne plus recommencer. De même, l'endroit de la berge où un autre aura été dévoré par un caïman, deviendra fétiche et sera un lieu de vénération et de prière,sur lequel les gens du village exposeront à certains jours des poulets ou des quartiers de gibier pour satisfaire et calmer l'esprit de fatalité qu habite dans le caïman. Aussi après une telle offrande notre guerrier se jetera-t-il sans aucune crainte dans le marigot le plus infecté, couvert par son sacrifice et son amulette en dents de caïman ; s'il est dévoré, ses camarades nous diront qu'il a été trop chiche dans son cadeau et que l'esprit n'était pas content. Simple philosophie qui leur sert de courage et de consolation.

Cette religion a ses croyances et ses rites, ses

prières, ses sacrifices et ses ministres partant ses sceptiques et ses fanatiques, tout un cortège de traditions superstitieuses, de crédulités naïves ou sanguinaires, et, les innocentes immolations de poulets vont jusqu'aux sacrifices humains, selon l'importance ou la gravité des événements. Brochant sur le tout, le charlatanisme des sorciers qui exploitent avec usure la crédulité de leurs frères, lesquels ouvrent et ferment les yeux au commandement, et sont par conséquent faciles à convaincre.

Nous allons passer un instant au village des sorciers.

Aux environs de chaque village un coin de forêt bien touffu a été choisi parce qu'une circonstance heureuse ou malheureuse, un phénomène inexplicable l'a rendu fétiche, ainsi que je vous l'ai déjà dit : Un chemin de ronde, large et bien débroussaillé, balayé avec soin, le met à l'abri de l'incendie. Au centre un rond-point, auquel aboutissent 3 ou 4 chemins conduisant à des endroits consacrés, et dans lesquels se font les processions rituelles. Autour du rond-point s'élèvent quelques cases circulaires, basses, coiffées de pailles, entourées d'une large ceinture de fagots empilés.

Ce sont les bois sacrés qui serviront aux feux de joie et à la cuisson des philtres et des médicaments. Pour rendre ces fagots sacrés, il a suffi de les appliquer quelques jours contre des arbres fétiches.

Les cases sont de cinq sortes : les unes peinturlurées de noir, de rouge et de blanc avec des figures en relief, têtes de biches, caïmans, serpents, hommes et femmes exagérés dans toutes leurs proportions, servent d'autels et d'abri pour les grigris importants. Dans l'une d'elles, nous voyons un homme assis. Il

est en argile blanche, la tête et les pieds sont noirs, les lèvres rouges, les yeux blancs. C'est le Dieu principal, celui de la génération. C'est lui que les sorciers font parler, et que les femmes stériles vont supplier.

D'autres cases servent aux palabres, aux consultations, de remises pour les tambours sacrés et les travestissements des sorciers.

Les dernières sont leur demeure. Parmi les esprits, les plus puissants et les plus redoutés sont le « Léna » protecteur et ange gardien des circoncis jusqu'à leur guérison, le « Subarra » sorte de loup-garou qui ne sort que dans la nuit du jeudi, cause des maladies, donne la mort, mange les âmes, et le « Naina ». Ce dernier n'est pas meilleur dans ses manifestations, mais jaloux et grand ennemi du « Subara », il fait parfois du bien, simplement pour lui déplaire.

Les principaux ministres du fétichisme sont : le « Koma » prophète consulté par toute une région et chez lequel on fait des pèlerinages. Il voit dans l'avenir et, en échange de ses conseils, reçoit des provisions de toutes sortes.

Parfois la nuit, couvert d'un costume bizarre de peau de panthère, il parcourt les villages en criant ; sous peine de mourir, chacun se cache et se bouche les yeux, il en profite pour voler impunément tout ce qui lui plaît.

Il est de la race méprisée des « forgerons » de même que son acolyte le « Kénella » Lui, c'est le grand prêtre du village, le sacrificateur, le directeur des cérémonies mensuelles, l'interprète auprès des esprits, le fabricant d'amulettes, le diseur de bonne aventure, le médecin. Dans toutes les circonstances de la vie, naissance, décès, mariage, maladie, objets perdus ou

volés, renseignements sur l'avenir, on a recours à lui, et ses recommandations sont toujours scrupuleusement observées. Il se fait grassement payer, cela va de soi.

Tous les mois, le premier jour de la pleine lune, il se fait dans chaque village une procession générale ; c'est une prière en commun aux génies.

Le soir désigné par le « Kenella » les gens du village se réunissent autour du bois sacré. Coiffés d'immenses chapeaux en bambou, hérissés de piquants, de porc-épics, les sorciers arrivent vêtus de costumes, de plumet, de fourrures, de gauris ou de paille, armes de jet et de hast en fer, et en ivoire ; ils prennent la tête du cortège, l'introduisent dans la place et le rangent dans la case du « grigris » principal. Le « Kénélla » y entre et en ressort presque aussitôt en bondissant, les yeux égarés, la figure rouge, de l'écume aux lèvres. Au bout d'un moment, il s'arrête. On lui passe un poulet, qu'il égorge et jette à terre en étudiant la façon dont il se convulse, et surtout la position qu'il prend en mourant. Ensuite il le vide, fait l'inspection des entrailles, recommence sa danse échevelée, au fracasétourdissant des énormes tambours de ses aides : il s'arrête de nouveau et fait ses prédictions.

Un grand silence et le cortège se rend dans les allées du bois, marquant, presque sur place, un genre de pas gymnastique et chantant, d'une voix basse et grave, une sorte de mélodie très douce, très triste, accompagnée en sourdine par les trompes, et les « Korci » sorte de harpe à douze cordes placées sur deux rangées, et dont les accents traînants sont répercutés à l'infini par les ondes sonores de la forêt, glacée par les rayons de la lune qui étend sur les hommes et sur les choses

un suaire de lumière blafarde. Les évocations terminées, la farandole se rend sur un plateau débroussaillé couvert de grands bûchers, et, après quelques instants de danse désordonnée, et d'imprécations retentissantes, la cérémonie se continue par une orgie de sauts épileptiques, de chants frénétiques, de copieuses libations de dolo, jusqu'à l'heure où les premières et fugitives lueurs de l'aube viennent donner le signal du départ qui s'effectue dans le plus grand silence.

Dans certains arbres, autour des villages, nous avons de véritables grappes d'ex-voto, couteaux, calebasses, paniers, navettes, peignes de tisserands, pots divers, suspendus là par des mains pieuses, en accomplissement d'une promesse ou dans le désir d'une réalisation. Dans les champs, des instruments de travail posés en croix, des pierres plates, noircies de signes bizarres, des vases de terre, remplis de « *bassi* », cuisine diabolique des sorciers, nous enseignent que les cultures sont placées sous la protection de génies familiers. D'autre part, des processions de vieilles femmes, barbouillées d'argile blanche, tremblantes, armées de cloches de fer, circulent autour des cases, que quelques unes d'entre elles entourent de longs fils de coton, et nous apprennent que les esprits sont mal disposés pour le village, mais qu'ils s'arrêteront devant ces fils protecteurs.

Bien qu'ils ne possèdent aucune culture intellectuelle, les indigènes dont nous parlons ici ont des fables, des chansons et des légendes, qui entretiennent la mémoire fidèle des *griots*, générations de troubadours noirs, bibliothèques vivantes d'un peuple qui n'a pas d'écriture, accessoires indispensables de leurs fêtes et de leurs cérémonies.

Ils savent diviser le temps en années, mois et jours; à chacun d'eux correspond un esprit, favorable à un ou deux genres de travaux seulement. Les occupations de la vie sont ainsi savamment réparties par petites quantités : la pratique rigoureuse de leur religion favorise ainsi des goûts de paresse qui nous choquent, mais dont ces primitifs s'arrangent parfaitement.

Le mardi—*Talata*— dit le jour *olemani* néfaste de la semaine. On peut couper la crinière des chevaux, mais non pas les cheveux des hommes. Ce qui a été prêté le mardi n'est jamais rendu. On ne *commencera* ni une construction, ni une fabrication, ni habitation, ni vêtements, ni outils. On ne va pas à la chasse ; si un objet a été *terminé* un mardi, il ne faut jamais s'en servir un mardi. Les filles nées le mardi sont destinées à un sort heureux ; les garçons, à un sort malheureux. On ne se met pas en route un mardi. On peut seulement *continuer* ce qui a été commencé auparavant.

Le mercredi—*Araba*— il ne faut jamais voyager ; il ne faut pas non plus chercher de médicaments dans la brousse, ni faire des grigris ou des sacrifices, ni se raser la tête, ni fabriquer de sandales.

Le Jeudi—*Alamisa*—jour propice pour chercher une épouse ou un époux, pour tresser les nattes, pour se marier, pour operér une razzia, pour faire la guerre· jour de la mort heureuse — jour de naissance heureux pour les filles. Jour propice pour voyager, pour commencer un travail.

La nuit du Jeudi au Vendredi est choisie par les Génies Inharrha pour leurs processions et farandoles.— Les puits creusés le Jeudi ne manquent jamais d'eau ; es captifs faits le Jeudi se portent toujours bien.

Le Vendredi—*Ardiénna*—Jour consacré au repos : il ne faut absolument travailler à rien, mais on peut chasser.

Le samedi—*Sibiti*—le jour heureux par excellence, et spécialement pour les nouveau-nés ; abondance de lait pour les femmes, et aussi pour les vaches nées le samedi ; le samedi est bon pour faire des grigris, pour faire le toit des cases, pour travailler aux récoltes.

Le Dimanche—*Kari*—Jour des enfants. Les enfants nés le Dimanche n'ont rien à craindre des sorciers et des maladies, verront leurs rêves réalisés, ne deviendront pas aveugles, ne mourront pas à la guerre, ne seront victimes ni des serpents ni des panthères.

Le Lundi— *Téni*—Jour du feu. Tout ce qui est, commencé, ou construit le Lundi brûlera.

R. G. de Préaudet.

Le Jahvehisme

Il y a peu d'Etats dans l'antiquité dont nous connaissions aussi bien les origines que celui d'Israël. La critique historique s'est montrée ici à la hauteur de sa tâche. Elle a attaqué avec hardiesse les seuls documents que possédions : les livres de l'Ancien Testament ; elle a relégué dans le domaine de la légende une foule de récits et n'a conservé comme historiquement authentiques que quelques fragments qui nous ont permis de construire un édifice sur une base solide.

Jusqu'à la captivité de Babylone, il y avait chez les Israélites, comme chez les autres peuples sémitiques d'alors, une foule de divinités : Yahvèh n'était pas un dieu unique, il était simplement le plus puissant d'entre les dieux, ses confrères. Les Hébreux l'ayant choisi entre tous pour qu'il fût leur dieu protecteur, il dominait leurs nombreuses divinités. Yahvèh était donc le Melkarth d'Israël, comme Kamosh l'était des Moabites, Molok des Ammonites, et Baal des Tyriens.

C'est ce qu'établissent avec une incontestable évidence les plus anciens passages de la Bible. Mais le passage le plus significatif sur le caractère propre du

dieu d'Israël est le chapitre XXIV de Josué.

Il résulte de ce chapitre :

1° Que Yahvèh n'était pas un dieu unique.

2° Qu'il était le Melkarth ou dieu protecteur des Hébreux.

3° Qu'il devait cette dignité au libre choix des Hébreux eux-mêmes.

Josué convoque à Sichem tous les anciens du peuple, les juges et les officiers, devant la nation tout entière, afin de délibérer sur cette question : « Quel est celui des dieux qu'on choisira définitivement pour protecteur d'Israël ? »

L'Assemblée réunie, Josué prend la parole. Il se prononce en faveur de Yahvèh comme dieu protecteur de la nation.

Il commence par rappeler les services qu'a rendu Yahvèh dès l'origine aux pères de la famille hébraï- Abraham, Itschhâq et Ya'qob.

Il évoque ensuite là sortie d'Egypte, la noyade de l'armée égyptienne au sortir de la mer Rouge, les victoires que les Hébreux ont remportées sur les Amorrhéens, les Moabites et les autres peuples indigènes, alors que Yahvèh, du haut du ciel, lançait de sa main vigoureuse une grêle de cailloux sur les ennemis « Si bien qu'il en mourut plus de cette façon que par l'epée des enfants d'Israël ». Il leur rappelle enfin la conquête du pays de Kena'an. Josué termine en disant qu'il laisse à ses concitoyens la liberté du choix, mais il déclare que lui et sa famille liés par la reconnaissance serviront toujours Yahvèh.

Josué triomphe par son éloquence et les Hébreux s'écrient :« Non,nous n'abandonnerons pas Yahvèh ! Nous ne servirons pas d'autres dieux ! »

Et ils s'encouragent mutuellement dans leur choix en se redisant les services que le dieu leur a rendus. Josué a peur cependant qu'ils ne soient pas capables de servir Yahvèh, car si Yahvèh est un dieu très saint et très fort, il est aussi un dieu jaloux et sévère ; malheur à eux s'ils venaient à l'abandonner, à le trahir pour d'autres dieux !

— Non ! non ! s'écrie le peuple, c'est lui que nous servirons toujours !

— Vous êtes témoins, contre vous-mêmes, que c'est vous qui choisissez Yahveh pour le servir.

— Oui, nous en sommes témoins !...

— Maintenant donc s'écrie Josué, éloignez les autres dieux qui sont au milieu de vous et tournez-vous tous vers Yahveh, vers le Dieu d'Israël !

La multitude acclame :

— C'est Yahveh que nous servirons, c'est à sa voix que nous obéirons !

Afin de consacrer le souvenir de cet événement solennel, Josué dressa un beth'el près du chêne de Sichem.

Ainsi l'Assemblée nationale d'Israël, entraînée par l'éloquence de son général en chef, choisit entre tous les Elohim : Yahveh, le Fort tout-puissant, et le nomma à perpétuité dieu protecteur de la nation israélite. Elle ne nia pas que les autres Dieux, Baal, Kamosh, Molok etc... ne fussent des Dieux tout aussi bien que Yahveh, tous égalcment existants, tous puissants ; mais, de même que chacun de ces Dieux avait été élu protecteur d'une nation particulière, elle n'accepta que Yahveh pour Dieu national.

C'est donc à tort qu'on a pu parfois représenter les Israélites à l'époque de la conquête du pays de Kena'an

et même dans les temps anté-historiques, comme professant le monothéisme pur et se trouvant en possession d'un code religieux et moral, qui aurait réglé avec minutie un culte compliqué, dont la célébration aurait été l'apanage d'une caste privilégiée.

Il n'y a pas trace de tout cela dans l'histoire de cette période.

Comment se fait-il alors que dans leurs écrits, les anciens écrivains hébreux aient présenté les faits et les aient appréciés au point de vue exclusif du monothéisme ?

Le savant M. Reuss va nous répondre :

« Les générations qui ont réussi à s'élever à des conceptions plus pures et d'une forme plus parfaite des sentiments religieux, se persuadent aisément que ce qui est pour elles la vérité absolue et incontestable, l'a été aussi pour celles qui les ont précédées à une grande distance ; et si des témoignages irrécusables constatent le contraire, au lieu d'y voir les traces d'une *évolution* d'un progrès lent mais naturel, elles n'y voient qu'un égarement accidentel et momentané. A moins de fermer les yeux à l'évidence, il faudra reconnaître que la religion primitive des Israélites n'a pas été fort différente de celle des autres tribus sémitiques, vivant dans les mêmes contrées et placées dans les mêmes conditions sociales (1) ».

Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement.

Après la mort de Josué et de ses compagnons, le peu de cohésion que le prestige et l'autorité des chefs avaient pu donner à une confédération des tribus d'Israël s'évanouit. Les tribus se disséminèrent dans le

(1) Reuss. Histoire des Israélites.

pays de Kena'an, bataillant soit entre elles, soit contre d'autres sémites établis depuis longtemps dans le pays.

Ces luttes étaient pluôt des incursions, des razzias telles qu'en font les Bédouins, plutôt que des guerres véritables. « En ce temps-là, il n'y avait pas de roi dans Israël; chacun faisait ce que bon lui semblait (1) ».

Au fond, la période des trois siècles si improprement nommée siècles des *Juges*, ne fut qu'une période de vols, de rapines, de brigandages ; et les Juges eux-mêmes ne furent que de hardis aventuriers qui se distinguèrent par quelque habile coup de main.

Pendant ces trois siècles, les Israélites se mêlèrent aux Sémites Kananéens et partagèrent leur religion : « Les enfants d'Israël demeurèrent au milieu des Kananéens... Ils prirent leurs filles pour femmes, et donnèrent leurs propres filles en mariage à leurs fils, et servirent leurs dieux. » (2)

Ce résultat était inévitable. Ainsi, après la mort de Josué et des Anciens, les Israélites adorèrent les dieux des Kananéens, Baal, Aschéra (ou Astarté, Astoreth, Astaroth) « Ils abandonnèrent l'Eternel pour adorer Baal et les Astartés. »

Le culte du pays de Kena'an était le culte phallique. Les cultes phalliques étaient communs à toute la race sémitique, et il semble bien ressortir que le symbole du dieu national des Hébreux était un phallus ; on peut du moins l'induire du passage suivant d'Amos :

« (C'est Yahvèh qui parle). Est-ce-à moi, Maison

(1) Juges. XVII, V. 6. XXII, V. 25.

(2) Juges ch. II v. 5 et 6.

d'Israël, que vous avez offert des sacrifices et des gâteaux au désert, pendant quarante ans ? — Au contraire vous avez porté le naos de votre Molok-Khioum, vos images et l'étoile de vos Dieux que vous vous êtes faits. » (1)

Le Molok-Khioum, c'est l'Egyptien Ammon-Khem, le principe générateur.

Après la mort de Gédéon, les Israélites adorèrent tous les Baals, mais ils prirent spécialement pour dieu Baal-Berith ou Baal de l'Alliance, dont le temple était à Sichem.

Peu de temps avant l'établissement de la royauté, Samuel exhortait les Hébreux à éloigner d'eux les dieux sémitiques, les Baals, les Astartés, et à se tourner vers le dieu d'Israël. Les Israélites écoutèrent les paroles de Samuel. Il y avait alors quatre cents ans qu'ils avaient rompu le pacte conclu sous Josué, avec celui des Elohim qui s'appelait Yahvèh.

A cette époque, le métier de prêtre était libre ; tout le monde pouvait l'exercer et l'exerçait en effet : Gédéon, Jephté, Saül, le fils de Mikah, l'Ephraïmite etc..., et il y avait des sanctuaires multiples tels que Ofrah, Mispah, Bethel, Siloë, Sichem, Hebron.

Ce n'est qu'à partir du règne de David qu'apparaît le dessein d'établir une caste sacerdotale. Jusqu'à cette époque, il y avait eu des prêtres mais non un clergé, si l'on entend par ce mot un corps hiérarchiquement constitué.

Chaque village avait son sacrificateur, tel prêtre pouvait jouir auprès du peuple d'une plus haute autorité que tel autre, mais nulle part il n'y avait trace d'or-

(1) Amos V. 25. 26.

ganisation hiérarchique. Lorsque David parvint à réunir sous son sceptre les tribus d'Israël jusque là indépendantes l'une de l'autre, cette unité politique suggéra naturellement l'idée d'une unité religieuse. Mais David était trop accablé par le poids des ans lorsqu'il eut acquis la paisible jouissance du trône, et il ne put donner suite à ce dessein.

Salomon, son successeur, se laissa entraîner au culte d'Astarté, déesse des Sidoniens et de Milkom, l'idole des Ammonites. Il bâtit, sur la montagne qui est vis-à-vis de Jérusalem, des Hauts-Lieux à Kémosch, dieu des Moabites.

Ce n'est que vers la fin de son règne qu'il revint au culte de Yahvèh. Ce que David n'avait pu que méditer, Salomon alors l'exécuta. Un temple fut élevé à Jérusalem. Rien ne fut épargné pour lui donner une magnificence inouïe, s'il faut en croire les pompeux récits du livre des *Rois*. La construction de l'édifice exigea sept années. L'inauguration en fut faite en présence d'une multitude immense accourue de toutes les parties de l'Empire hébreu.

Mais la dislocation de l'Empire à la mort de Salomon et les événements subséquents détruisirent, pour le temple, toute chance d'acquérir une prépondérance incontestée.

A la mort de Salomon le culte des dieux sémitiques redevint le culte officiel de la plupart des rois de Juda. Sur vingt rois, en effet, qui se succédèrent sur le trône de Jérusalem, douze adorèrent publiquement Baal, Astarté et d'autres divinités. Quant à la nation en masse, elle n'avait jamais cessé d'adorer les dieux Kananéens dès l'origine jusqu'aux Rois.

Sous Roboam, fils de Salomon, le culte phallique

prit une extension considérable. Le peuple bâtit sur des Hauts Lieux, construisit des Astartés sous tous les arbres touffus. « Il y eut même dans le pays des hommes qui se consacrèrent à la plus honteuse prostitution, commettant toutes les abominations de ces peuples que l'Eternel avait chassés de devant les enfants d'Israël (1). »

Ces hommes voués au culte Kananéen d'Astarté sont les *Kedeschîm* ou consacrés.

Mais le petit-fils de Roboam, Asa, les chassa et détruisit toutes les idoles que ses pères avaient érigées. Il ôta aussi à sa grand'mère, Maacha, toute autorité parce qu'elle avait érigé une idole abominable en l'honneur d'Aschéra ; il renversa la caverne consacrée à ce culte, il brisa l'idole et la jeta dans le torrent du Cédron. A l'avènement de Jéroboam au royaume d'Israël, les prêtres yahvèhistes furent expulsés ; ils se retirèrent dans le royaume de Juda.

A partir de cette époque, jusqu'au règne d'Athalie, c'est-à-dire pendant près d'un siècle, le clergé yahvéhiste resta dans l'ombre. On sait cependant que ce fut un prêtre yahvéhiste qui fut l'âme de la conspiration contre la reine Athalie. Ezéchias suivit une conduite diamétralement opposée à celle de ses prédécesseurs. Il tenta une révolution en faveur du Yahvéhisme.

Cette tentative peut se résumer dans les points suivants :

1° Abolition du culte des dieux sémitiques ;

2° Abolition du culte de Yahvèh sous forme sym-

---

(1) Rois XIV. 24.

bolique,pour ne laisser subsister que le culte de Yahvèh sans image ;

3° Interdiction de tout lieu de culte autre que le temple de Jérusalem.

Le culte de Yahvèh, sous la figure du taureau symbole du Soleil, régnait surtout dans les Hauts-Lieux. Les paysans yahvéhistes ne connaissaient pas d'autre forme de yahvéhisme. Le culte sans image n'avait qu'un petit nombre de fidèles, et son unique sanctuaire était au temple de Jérusalem.

On comprendra, d'autre part, qu'en obligeant les fidèles à venir sacrifier au temple de Jérusalem, la caste sacerdotale de Jérusalem acquérait ainsi le monopole du Yahvéhisme.

Cependant la tentative échoua, car le fils d'Ezéchias, Manassé, était un adorateur zélé des dieux Kananéens. Aussi, à la mort de son père, il s'empressa de rétablir l'ancien culte, et fit dresser des autels à l'armée du ciel (les astres) dans le temple même de Jérusalem. Plus tard, il se fit une conspiration contre lui et il dut s'enfuir à Lachis ; mais, on y envoya des gens qui le tuèrent en cette ville.

Son petit-fils Josias, entreprit une véritable révolution religieuse. Il ne continua pas la polique religieuse de son aïeul. Sa mère *Jedihah* « amie de Yahveh » l'ayant fait élever par des prêtres yahvéhistes, il reçut de ses maîtres une empreinte ineffaçable. Lorsqu'il tenta sa réforme, il était âgé de vingt-six ans.

Cette révolution religieuse qu'entreprit Josias de concert avec le prêtre Helkias qui dut être son instituteur, portait en outre des réformes préconisées par Ezéchias : l'institution théocratique de la Pâque, et la publication du premier code dit mosaïque : le *Deutéronome*.

Les prêtres yahvéhistes qui étaient sur les hauts-lieux furent rappelés à Jérusalem, et Josias put ainsi ébaucher sa tentative d'organisation hiérarchique.

Placé sous l'égide du nom vénéré de Moïse, le *Deutéronome* fait honneur au roi et à ses conseillers par l'esprit moral et philosophique qui règne dans ses prescriptions.

Jusqu'à l'année 610, où il fut tué à la bataille de Maged do, Josias poursuivit l'exécution de son plan avec énergie. Il ne recula devant rien, pas même devant l'homicide puisqu'il fit égorger les prêtres des dieux sémitiques sur leurs autels mêmes. (4 : Rois XXIII) Et cependant la réforme échoua. A sa mort, non seulement le peuple retourna aux divinités Kananéennes, à Baal-Molok et à la déesse Aschéra, mais les fils mêmes de Josias et son petit-fils, qui se succédèrent sur le trône sacrifièrent aux divinités Kananéennes. Après la terrible catastrophe de Jérusalem, en 588, les Juifs qui avaient pu se réfugier en Egypte se prosternèrent devant Baal et Astarté, en accusant Josias de la ruine de leur patrie et de leurs propres malheurs.

On le voit, l'opinion qui jusqu'à ce jour a voulu faire des Hébreux un peuple monothéiste, parfois infidèle à Yahvèh, mais y revenant promptement, est donc radicalement fausse.

La vérité historique est que le paganisme a subsisté chez les Hébreux jusqu'à la captivité de Babylone.

Lorsque parut l'édit de Cyrus qui permit aux Juifs de retourner en Palestine, les vaincus de Nabuchodonosor, les anciens sectateurs des dieux Kananéens, depuis longtemps reposaient dans la tombe.

Le clergé Yahvéhiste, entre les mains duquel fut remise la direction des destinées de la nation hébraïque

put donc pétrir à son gré l'âme des générations nouvelles. L'étroitesse du nouvel Etat juif, qui se bornait au rayon de Jérusalem, favorisa l'action de leur enseignement et l'établissement du Code religieux qu'ils voulaient imposer. La puissance politique était entre leurs mains ; ils s'en servirent pour créer un Israël vraiment nouveau. L'année 442, où fut promulgué le *Lévitique*, un siècle et demi après la captivité de Babylone et la destruction de Jérusalem, peut donc être considérée comme la véritable date de naissance du Yahvéhisme, monothéisme religieux, tel qu'il subsiste encore dans le Judaïsme contemporain.

JOHANNÈS.

Les Maîtres de l'antique Edda

Tandis que l'homme noir soumis à tous les despotismes, semble né pour l'esclavage, l'homme rouge pousse à l'exagération le sentiment de son individualité. Il semble avoir pour tâche d'inoculer au sein de l'humanité l'amour de la liberté, tout au moins de l'indépendance. Il ne s'unit à ceux de sa race que dans un but d'attaque ou de défense.

L'homme noir vit par troupeaux, toujours aux mains d'un maître devant la volonté duquel s'annihilent toutes les volontés.

L'homme rouge, lui, n'obéit qu'à des chefs choisis parmi les plus forts, les plus audacieux et les plus braves. Errant à travers les vastes régions qu'il habite, il ne possède que des territoires plus ou moins étendus et toujours vaillamment disputés ; il y vit du produit de sa chasse, de racines ou de fruits rarement cultivés par lui.

Je sais bien que de récentes découvertes, s'accordant d'ailleurs avec la tradition, témoignent que longtemps avant la conquête espagnole, la fraction de la race rouge qui habitait le Mexique était parvenue à un degré de civilisation relativement élevé.

Les qualités humaines qui distinguent l'homme rouge ne suffisent pourtant pas à le placer sur le même pied que l'homme jaune.

Ce dernier nous apparait en effet, dès le début, doué d'aptitudes intellectuelles autrement développées, d'aptitudes maîtresses. Je me place ici au point de vue de la vie civilisée.

Au physique, au contraire, l'homme jaune est moins bien doué que l'homme rouge. Il semble avoir été avec le noir le déshérité de la nature.

Sa face aplatie, aux joues glabres, ses pommettes saillantes, ses yeux petits, obliques, à demi recouverts par des paupières lourdes et tombantes, sa bouche trop largement fendue, ses lèvres sans cesse relevées par un sourire rappelant le rictus qui plisse les lèvres épaisses des fauves, tout en faisait un des prototypes de la laideur humaine. Tels la légende nous dépeint les habitants de l'Europe préhistorique.

Faible, timide, redoutant le moindre danger, n'osant s'aventurer dans les forêts que peuplaient d'innombrables troupeaux de buffles et de carnassiers, l'homme jaune construisait d'ailleurs sa demeure au milieu des grands lacs et des vastes étangs et y vivait du produit de sa pêche.

C'est à l'homme jaune surtout qu'il nous faut attribuer ces cités lacustres dont les débris ont été retrouvés épars sur notre continent et principalement en Suisse.

Détruite en grande partie par les hordes guerrières venues d'Asie, leur race n'en subsista pas moins jusqu'au temps des Gaëls nos premiers aïeux. Ses derniers représentants poursuivis, traqués par le vainqueur vivaient cachés au fond de marécages ou dans

les cavernes que l'on retrouve creusées aux flancs des falaises, et auxquelles on n'arrive que par d'étroits et périlleux sentiers.

Afin d'échapper aux regards, tremblant à chaque instant d'être découverts, ces êtres misérables se risquaient seulement la nuit hors de leurs demeures ; encore choisissaient-ils, pour leurs expéditions toujours hasardeuses, des nuits bien sombres, sans étoiles et sans lune.

Ce sont certainement leurs descendants dégénérés que le Gaulois surpris apercevait parfois dansant en rond autour des pierres-levées ou sur les grèves de l'Océan. Alors, son imagination, frappée par ces apparitions subites, prêtait à ces nains, difformes pour la plupart, une puissance surnaturelle.

De terribles représailles accomplies pendant les ténèbres, alors que la tempête jetait l'effroi au cœur d'ennemis isolés, avaient sans doute aussi contribué à élever au rang de génies malfaisants les derniers fils d'une race condamnée.

Bien que vaincue, la race jaune n'en absorba pas moins, comme en un fond stagnant. une partie de la race conquérante.

De là, ces différences de types et de mœurs existant entre les peuplades du Nord, soit de l'Europe, soit de l'Asie, soit même de l'Amérique ; différences provenant tantôt de la prépondérance du jaune sur le blanc, tantôt au contraire, de la prépondérance du blanc sur le jaune.

Fait digne de remarque : le mélange du blanc et du jaune a lieu dans les régions septentrionales, et plus on approche du pôle, plus dominent les caractères de la race jaune.

Les races métisses de la Malaisie ne peuvent être considérées que comme des races de formation relativement récente, ou simplement accidentelle.

Le mélange du jaune et du noir ne se rencontre que par hasard dans l'hémisphère sud, dans l'Afrique Australe, où il a donné naissance aux types hottentots et Bojismans.

On serait donc amené à conclure de ces observations que la race jaune occupa d'abord, au moment de son apparition, une sorte de continent circulaire bornant, au Nord et à l'Est, les grandes mers dont le Libaï et le Kau-haï n'étaient que des parties aujourd'hui connues.

Partout où l'on rencontre la race jaune, on la retrouve docile aux enseignements, très apte à recevoir et à retenir les leçons de la civilisation, éminemment industrieuse, jouissant à un haut degré de la faculté d'imitation, voire d'assimilation, en un mot, admirablement douée pour la vie en société.

Nul penchant à perfectionner par exemple, nulle trace de cette initiative, de ce genre particulier, de cette originalité féconde qui marquera le summum du développement humain, et que nous verrons bientôt distinguer certains rameaux de la race blanche.

Au pied du Caucase, dans ces régions où la nature a, comme à plaisir, semé l'effroi, l'histoire ou, pour parler plus exactement, la tradition a placé le berceau de la race blanche.

Le Caucase se divise en deux rangées de monts parallèles ; les plus élevés formant la chaîne du Sud, et les plus bas la chaîne du Nord. Ces derniers sont connus sous le nom de Montagnes Noires ; l'épaisseur des forêts qui tapissent leurs flancs, l'opacité des brouil-

lards qui enveloppent leurs sommets neigeux et qui souvent descendent, voile épais sur les vallées qu'ils dominent, leur ont valu ce surnom caractéristique.

Le N'quinwari et l'Elbrouz sont les cimes principales des montagnes du Sud. Des neiges perpétuelles couvrent leurs pics déchirés par des convulsions volcaniques et leurs flancs sont à chaque instant balayés par des avalanches.

Le montagnard, superstitieux et rêveur autant qu'un guerrier de Fingall, s'attarde rarement le soir sur les hauteurs, hantées, selon la légende, par des êtres surnaturels. Lorsque la nuit le surprend loin de sa cabane, les rocs aux bizarres dentelures prennent à ses yeux des formes fantastiques et deviennent autant de gigantesques fantômes.

Ici, c'est l'ombre du djin Padischah — roi des Dives — se dressant sur le ciel étoilé, tandis que là-bas l'oiseau Anka s'envole avec un cri terrible et s'élève dans un rayon de lune.

Le fracas des torrents roulant au fond des précipices, la chute sourde des monceaux de neige, les cris du chacal, tous ces bruits à la fois le font tressaillir et l'épouvantent...

. . . .

Au dire des pères de l'histoire, là, vivaient les Scythes ou Skolotes, lesquels disputaient aux Egyptiens la gloire d'appartenir au plus ancien peuple de la terre.

Bien que Diodore de Sicile nous montre les Scythes peu nombreux, ils occupaient le vaste territoire comprenant en même temps le N.-E. de l'Europe et N.-O. de l'Asie.

Au sud, leur empire s'étendait aux rives du Yaxarte.

Hérodote rattache les Scythes au grand rameau mongolique, pour mieux dire tartare. A l'appui de son hypothèse, il cite certaines coutumes, entr'autres celle de suspendre à la selle des chevaux les chevelures de leurs ennemis; de boire dans des crânes disposés en forme de coupes ; de se lacérer la poitrine et les bras de blessures volontaires à la mort d'un chef, sur la tombe duquel on immolait de nombreux serviteurs; enfin de regarder le Dieu de la guerre comme le plus grand des Dieux et de l'adorer sous la forme d'un sabre.

Des traditions plus certaines nous obligent à considérer le Scythe comme appartenant à la famille des Mèdes, des Bactriens et des Parthes.

C'est qu'en effet la race blanche se partage en plusieurs ou tout au moins en deux rameaux principaux doués de caractères physiques tellement opposés qu'il n'est pas plus permis de les confondre que de confondre l'homme rouge avec l'homme jaune.

D'ailleurs en s'unissant entr'eux, les différents types de la race blanche donnent naissance à des variétés portant chacune les marques de leur origine.

Sur l'un des monts les plus élevés de la chaîne du Caucase sur le N'guinwari, le grec enchaînait son Prométhée, le From-Theut des légendes circassiennes. Peut-être la légende de From-Theut est-elle purement asiatique, car nous voyons les grecs dès le début de leur histoire fabuleuse, en rapport avec les régions du N'quinwari et de l'Elbrouz.

N'est-ce pas en Colchide que le bélier à la Toison d'Or, envoyé par Jupiter ou Zeus, emporte Phrixus fils d'Athamas et de Néphèlé afin de le soustraire à la fureur de son père ?

Le Front-Theut n'appartient pas à la race caucasique des temps connus. C'est, ou une divinité descendue directement des cieux, ou venue là pour enseigner aux hommes les arts qui adoucissent.

Il s'agit d'âges tellement reculés que le Pischdad Houscheuc enverra demander. aux Dives ou prêtres de ces régions terribles, les enseignements transmis à leurs pères par des races disparues.

Les civilisateurs, dont à chaque pas nous rencontrons le souvenir, appartenaient évidemment à la race blanche, mais à quel rameau de cette race ?...

Peut-on regarder comme le descendant de ces demi-dieux préhistoriques, l'homme à cheveux blonds, au teint rosé, presque transparent, à l'œil bleu, et dont les fils poussés par l'esprit de rapine devaient un jour sortir des profondeurs des bois et des marécages pour se ruer sur l'Italie et sur la Gaule ? Comment admettre que ces barbares, plus ignorants que le dernier paysan gaulois, ne sachant que manier la hache et la framée, vivant entre deux excursions dans de misérables huttes parsemées sur la lisière des forêts, marchant au combat revêtus de peaux de bêtes, si bien que de loin le légionnaire gallo-romain pouvait prendre leurs hordes pour un troupeau de fauves, comment admettre, dis-je, que ce soient là les descendants ou même les frères puinés, des titans dont les fils bâtissaient Balkh, Persépolis, mille cités merveilleuses ?

Eh quoi ! rien, pas une légende, pas même une réminiscence. Mais la Gaule avait son druidisme. Le cavalier gaulois combattait sur un cheval dont le premier père avait parcouru certainement les plaines du nord de l'Asie. Mais l'Egypte a ses annales, ses dy-

nasties remontent aux temps des dieux ; l'Inde est debout avec ses croyances, ses doctrines et cela après bien des déchirements, malgré d'innombrables conquêtes. Le Syrien lui-même a laissé son histoire burinée sur le granit de ses temples, dont les ruines se dressent pareilles à des monts sur les bords du Tigre et de l'Euphrate.

Tout ce qui de près ou de loin touche au blanc à cheveux noirs, tout porte les marques d'une civilisation dont les origines remontent jusqu'aux premiers âges. Rien de semblable avec l'homme blanc à cheveux blonds.

Fixé en Europe depuis un temps immémorial, on ne rencontre jamais en lui, non plus que dans les contrées qu'il habite, d'autres preuves que celles d'une barbarie profonde. Pas le moindre indice de cette métaphysique, de ces notions conservées avec tant de soin par les mages de la Chaldée, ou même par les Druides.

Cette absence de tout développement intellectuel et moral suffirait à établir une ligne infranchissable de démarcation entre les deux rameaux, ou pour mieux dire, les deux races d'hommes ; race blanche à cheveux noirs, race blanche à cheveux blonds.

Il est nécessaire, après avoir signalé la distance morale qui existe entre les deux races, d'insister sur les caractères physiques qui les séparent.

Le blanc à cheveux blonds, j'entends le type primitif est aujourd'hui fort difficile à retrouver.

Haute taille, force prodigieuse, yeux bleus, peau d'un blanc laiteux, chevelure d'un blond cendré en opposition avec le blond roux ou doré du Gaël ; tels sont les principaux caractères qui, à première vue,

permettent de distinguer le rameau blanc dont nous parlons ici.

J'ajoute que malgré sa haute taille, le blanc à cheveux blonds était lourd, massif, avec une tendance à l'obésité. Le chroniqueur latin dépeint d'un mot ses descendants les plus directs lorsque parlant des soldats qui composaient les légions de Julien l'Apostat, il dit :

« Des rangs pressés des Gaulois et des Romains, émergeait semblable à une tour, le Germain colossal..... »

Au temps de Julien l'Apostat, en effet, le germain était en Europe le représentant le plus proche du blanc à cheveux blonds. Chez ce blanc géant encore, le cou vigoureux semblait profondément planté entre les épaules, dont la ligne droite commençait brutalement le dessin du torse. Les attaches étaient grossières, osseuses ; le pied était énorme, la main épaisse. La poitrine en harmonie d'ailleurs avec le reste du corps, était plus plate que dans aucune autre race, si bien que sous ce rapport, le blanc à cheveux blonds semble être l'opposé du noir ou chamite.

L'œil terne, éteint, ne s'éclairait qu'aux heures d'ivresse ou de colère ; le visage carré comme les épaules, comme la boîte crânienne, n'avait qu'une expression, celle de la bestialité.

Bien différend était le blanc à cheveux noirs. Au point de vue physique, il est encore représenté par Géorgien, le Circassien ou Tcherkesse.

Moins grand que le blanc à cheveux blonds, il portait en lui tous les signes de la souplesse et de la force. Le cou nerveux plutôt que musclé se dégageait entièrement des épaules légèrement tombantes. La

poitrine large du haut s'arrondissait au lieu de s'aplatir de chaque côté de la région thoracique. L'œil velouté, ombragé par de longs cils, avait un regard calme, profond, interrogateur toujours.

Les cheveux d'un noir foncé avec des reflets fauves par endroits encadraient le front élevé et bien dégarni aux tempes.

Point de ces hérissements cachant à demi le frontal, mais une véritable chevelure longue, soyeuse, mobile lorsque se contractaient les muscles de la face, une crinière d'homme. Pas davantage de joues charnues, écrasées, de pommettes faisant saillie, de maxillaire inférieur brusquement coupé et s'écartant pour encadrer l'aorte.

Un visage long au contraire, d'un ovale parfait ; des mains fines, des attaches élégantes, un grand air de puissance et de dignité ; une démarche lente, mais assurée, la démarche du lion sûr de pouvoir bondir.

Tel est le type auquel se rattachait Kai-ou-mors, le fondateur de la première Iram tel est également l'aspect sous lequel nous devons surtout nous représenter les éducateurs du monde, les maîtres d'*Edda*, ceux que nous avons appelés les *Adamites*.

Simon Savigny.

De la Philosophie Occulte

de Théophraste Paracelse

Selon eux, la cire, les palmes, l'herbe, la fumée consacrées avaient la même vertu que l'eau lustrale. O prêtres stupides qui ne connaissiez rien ! Vous auriez dû enseigner le contraire, et savoir que rien ne charme plus et ne fortifie plus les esprits, bons ou mauvais, que les odeurs suaves. A la place d'encens et de myrrhe mettez de l'assa-fœtida, vous chasserez aussitôt les esprits bons et mauvais.

Pour préserver un endroit de la neige et de la grêle, il faut mettre le préservatif, non au milieu de la maison, du jardin ou du champ, mais bien dans les quatre angles, à l'Occident, à l'Orient, au Midi et au Nord. En effet, une maison qui repose sur quatre piliers est beaucoup plus solide qu'une autre reposant sur un seul. Celle-ci est bien plus facilement renversée par les vents et les esprits.

Au sujet de la matière préservatrice dont sont faites les quatre piliers, il faut savoir que cette matière puise

sa force en elle-même. Cette matière est l'armoise (1), la bugle-ivette (2), la pervenche, la chélidoine, la rue, ou les herbes et racines semblables, pourvu qu'elles soient cueillies lorsque Jupiter et Vénus sont dans leur exaltation (3). Outre ces herbes, il y a des choses d'une vertu plus efficace, telles que *le corail, l'azoht*(4). En ces choses est caché un grand secret contre les vénéfices, les spectres et le Diable lui-même.

Du trop grand abus de la Magie, et comment elle tombe dans l'incantation.

La magie est un art très complexe, c'est par excellence la science des choses surnaturelles. Tout ce qui échappe à l'entendement humain peut être connu par cet art qui renferme la sagesse ; aussi, les théologiens doivent-ils chercher à savoir ce qu'elle est afin de ne pas la mépriser injustement. Et puis, la connaissance de la Magie les rendrait vraiment dignes du titre de Docteur et de Maître. Je ne veux pas dire par là qu'ils doivent user de magie, mais qu'ils doivent seulement la connaître, en savoir les effets et les vertus pour comprendre les remarquables et sublimes mystères contenus dans la Sainte Ecriture, les paroles prononcées par les Apôtres, les Prophètes et le Christ. Quel théologien, ignorant en magie, a jamais chassé le Diable ou un autre esprit ? ou, ce qui, pourtant,

---

(1) Ou herbe de la Saint-Jean.

(2) Plante de la famille des labiées.

(3) Lorsque Jupiter est dans le Cancer et Vénus dans les Poissons.

(4) Nous ignorons ce que Paracelse entend par ce mot.

est plus facile, a guéri une maladie par la seule foi ? Les théologiens ne comprennent pas la moitié de cette foi dont ils parlent sans cesse, ils s'en éloignent singulièrement en rejetant les preuves de son existence. Si quelqu'un, grâce à la magie, accomplit un miracle, ils accusent immédiatement cette personne de vénéfice parce que ce miracle dépasse leur intelligence et qu'ils ne savent point séparer la magie des vénéfices ou des sortilèges. La magie est un art subtil, et non point un art encombré de cérémonies et de conjurations comme l'est la nigromantie. En magie, ni les cérémonies, ni les conjurations, ni les consécrations, ni les bénédictions ne sont admises ; n'est admise que la foi seule dont le Christ a dit : *Elle transporte les monts, elle commande à tous les esprits, elle les dompte.*

Et il faut soigneusement veiller à ce que la magie ne devienne pas superstition, qu'elle ne nuise pas à l'homme. Les sorcières s'emparent de cet art comme un cochon d'un bourbier, le transforment en vénéfice, en incantation, le rabaissent. Aussi, n'est-il pas injuste de faire périr par le feu les mages de cette espèce : ce sont des personnes nuisibles, ne cherchant que le mal. Contre l'ennemi extérieur qui nous menace de ses armes, de ses traits, de ses flèches, nous pouvons nous défendre grâce au bouclier ; mais, contre ces mages, pas de bouclier, pas de porte, pas d'arme : ils sont partout, ils pénètrent partout ; bien qu'enfermé dans une cage d'acier ou de fer, tu n'es pas en sûreté. Ce n'est point, en effet, leur corps matériel qui tourmente, c'est leur esprit qui attaque, blesse, frappe, perce, tue, en se servant mal de la foi. Sur le corps qu'ils ont atteint, l'on ne voit aucune lésion extérieure ; car, les sorciers ne peuvent attein-

dre que l'intérieur, c'est à dire le principe vital. Ainsi donc, la plus solide cuirasse ne saurait nous garantir contre de telles blessures ; la seule cuirasse utile c'est la foi.

Néanmoins, l'on use assez des autres préservatifs contre les incantations et les actes des sorciers. Parmi ces préservatifs, il faut citer le corail et l'azoth. Mais, s'il est facile de se préserver, il est difficile de se guérir : car, la cure doit être magique et surnaturelle. Aussi, personne ne peut-il mieux guérir que celui qui a causé le mal.

Certains sorciers fabriquent une statuette à l'image de celui qu'ils veulent blesser, et d'un clou en percent le pied ; aussitôt, l'homme, sans qu'il sache comment, est blessé au pied, il boite, et cela tant que le clou demeurera enfoncé dans la statuette (1). Le clou enlevé, l'homme se porte bien.

Quelquefois, le sorcier enfonce le clou dans une dent de la statuette, et sa victime souffre d'une dent tant que celle-ci n'est pas arrachée (2) ou que le clou n'est pas enlevé.

Il arrive fréquemment que, tout à coup, sur le corps d'un homme apparaissent des tumeurs, des meurtrissures, comme si cet homme avait reçu des coups de

---

(1) C'est l'envoûtement classique, envoûtement auquel nos occultistes modernes ne comprennent rien, qui pensent l'expliquer par la suggestion, et parlent d'emprisonner et de dissoudre la sensibilité dans certaines matières !

(2) Les sorciers modernes — j'entends les sorciers sérieux — prétendent que l'individu envoûté continuerait de souffrir alors même qu'il se serait fait arracher cette dent, et à ressentir la souffrance à la place qu'occupait cette dent.

bâton. De telles blessures ne peuvent venir que des sorciers.

Il arrive souvent, aussi, que l'homme devienne aveugle, sourd, muet, contrefait, ou qu'il meure. Les médecins doivent examiner si les douleurs et les maladies sont surnaturelles, et, si elles le sont, ne pas les soigner avec les remèdes ordinaires. En présence de tels phénomènes, les médecins se déconcertent, beaucoup se contentent de dire que ces maux sont des châtiments de Dieu, qu'ils n'y peuvent par conséquent rien. Or, ces maux viennent des sorciers, avec la permission de Dieu. Le médecin doit donc rechercher les signes lui permettant de diagnostiquer exactement et d'indiquer les remèdes utiles.

D'abord, il doit interroger le malade, lui demander comment le mal est venu, s'informer de l'accident, de la blessure, des pulsations, de la constitution, du sang, c'est à dire des causes naturelles. S'il trouve que la maladie n'est dûe à aucune de ces causes, il demandera au malade s'il ne soupçonne pas l'un de ses ennemis de s'occuper de magie ; si le malade en soupçonne un, la maladie vient de lui probablement.

Certes, Galenus et Avicenne n'auraient su guérir de tels maux. Le traitement de ces maladies dépend de la cause, c'est-à-dire de la foi et de l'imagination, il consiste en ceci : fabriquer un membre, une main, un pied de cire semblable à celui qui est blessé, ou se procurer une image représentant la personne blessée, oindre cette image, la consacrer (1) ; par ce moyen,

(1) Les sorciers modernes usent encore de ce moyen qui consiste, en somme, à détourner de l'envoûté le maléfice et à le diriger sur un animal ou un objet de nature convenable.



douleurs, tumeurs, meurtrissures, blessures apparaîtront sur l'image et disparaîtront de la personne. Si l'incantation est assez puissante pour que l'on redoute de perdre la vue, l'ouïe ou la virilité, de devenir difforme ou boiteux, c'est avec une foi forte qu'il faut fabriquer l'image et fixer sur elle la pensée. Ensuite, il faut la brûler entièrement. Qu'il ne vous paraisse point étonnant qu'un homme ensorcelé puisse par ce moyen retrouver si facilement la santé ; n'imitez pas les Sophistes des Académies qui sourient de tout cela, disant que c'est impossible, que dans aucune Académie l'on apprend à lutter contre Dieu et la Nature. Les Académies n'enseignent point tout ce que le médecin doit savoir. L'on apprendra même plus des vieilles femmes, des Bohémiens, des nigromantiens de places publiques, des vieux cultivateurs que des Académies.

Il me faut dire ici quelques mots de ce qu'on appelle le *Coup magique ou ensorcelé* qui fait entrer, sans l'ouvrir, dans le corps de l'homme des cendres, des cheveux, des bouts d'étoffe, des crins de cheval, des arêtes de poisson ou autres objets aussi baroques. L'on doit, dans ce cas, employer un moyen permettant d'extraire l'objet sans ouvrir la peau, l'on ne doit pas faire comme les vieux médecins qui, à l'aide d'un couteau, fouilleraient le corps, accroissant ainsi la douleur, déchirant, martyrisant, tuant le malade. Il importe de retirer seulement une partie de la matière injectée, de l'enterrer sous un chêne ou de la clouer

---

Beaucoup de catholiques apportent à l'église un membre,une main,un pied de cire semblable au membre,à la main, au pied blessé et dont ils demandent la guérison. Et Jésus en croix n'est-il pas l'image accaparant les maux destinés aux hommes ?

à l'orient ; ce qui demeure dans la tumeur disparaîtra vite, et la blessure se guérira d'elle-même, sans autre remède. Si tu suis une voie différente, la matière injectée se reformera à mesure que tu l'enlèveras.

Pour extraire cette matière sans incision, sans brûlure, sans opération douloureuse, sans peine, sans effort, il faut avoir recours à l'aimant qui attire à lui tous les vénéfices et incantations. Pami les aimants, l'on peut citer la feuille du chêne, la chélidoine, l'azot, le corail pulvérisé, etc. Laisse vingt-quatre heures l'un de ces remèdes sur la place voulue ; la matière enfermée disparaîtra tu la verras venir se placer à côté de l'endroit blessé (1).

Il faut combattre cê vieux proverbe : Je haís cette sorcière, aussi ne peut-elle me faire aucun mal. L'on croit, en effet, généralement,que les sorcières ne font du mal qu'à ceux qui les aiment. Cela est faux : celui qui hait les sorcières les arme d'une haine contre lui (2) celui qui hait appartient à son ennemi et ne vaut pas mieux que lui.

Si tu veux résister aux sorcières et les empêcher de te nuire, arme-toi de la foi : la foi fortifie tout, conserve tout, peut tout.

Des forces de l'aimant (3)

J'ai déjà dit que, grâce à une admirable vertu, l'aimant attire le fer et l'acier. Cela est évident, et les

(1) Nos spirites disent qu'il y a dématérialisation et rematérialisation.

(2) C'est une variation du choc en retour.

(3) Consulter, à ce sujet, l'excellente thèse du docteur Louis Durey *La médecine occulte de Paracelse* (1 vol. chez Vigot frères).

médecins le confessent. Mais, ne peut-on rechercher si l'aimant n'a pas d'autres vertus ?

Pourquoi imiter les médecins qui ne se donnent point la peine de travailler ?

(A suivre)

(Traduction et notes de René SCHWAEBLÉ.)

Note.

La Direction de la *Voie* avertit ses abonnés et ses lecteurs que, à partir du numéro du 15 avril 1905, elle a publier une série d'études sur L'ENSEIGNEMENT SECRET DE LA GNOSE, par SIMON-THÉOPHAM.

Cette série formera un traité complet de la Science Gnostique Traditionnelle, officiellement approuvée par le Chef du Gnosticisme Moderne, et dont la connaissance raisonnée sera exigée de ceux qui désireront faire partie des groupements initiatiques gnostiques.

N. D. L. D.

DEUXIÈME PARTIE

Rimes Jacobines

Le Chagrin

Entêté compagnon, morne ami, toi qu'on nomme
Chagrin, qui de mes pleurs n'es jamais abreuvé,
Toi qui, dans le festin où mon cœur se consomme,
Es le premier assis, et le dernier levé,

Noble blessure, dont l'animal est privé,
Viens saigner près de moi ; car de ton baiser, comme
De celui d'une femme, aujourd'hui j'ai rêvé :
Car je t'aime, ô chagrin ; c'est toi qui me fais homme.

Grand Ancêtre, secret de nos amours, Essieu

Du monde, fils de la Mort, frère des Alarmes,
Parmi le désespoir et parmi les vacarmes,
Sur mon front tout sanglant, qu'a percé ton épieu,

Penche tes adorés et déplorables charmes ;
Et tout bas, en riant, dis-moi combien de larmes
Il faut verser encor pour devenir un Dieu.

La Tentation

Voir le tissu léger et la gaze entr'ouverte,
Faire vibrer vos seins du frisson de l'eau verte,
Ou la soie écarlate, à trame de vermeil,
Accrocher à vos bras un rayon de soleil,

En un décor brûlant, et d'un chaud appareil,
Vous savoir à l'abri du bruit et de l'alerte ;
Connaître, au doux émoi d'un amoureux éveil,
Votre cœur, indulgent, et mon audace, experte :

Penser qu'on peut alors être heureux sans rougir :

Vous tenir à mon gré, parmi la solitude,
Le silence complice, et la nuit : et sentir
Subitement mon âme et mon corps défaillir :

Mon ambition chercher plus haut sa certitude,
Demander à vos yeux seuls sa béatitude,
Et l'Amour se dresser en travers du Désir.

ALBERT PUYOO.

Bibliographie.

L'Evolution de la Vie et de la Conscience.

Nous n'avons pas à présenter aux lecteurs de la *Voie* la personnalité de l'auteur, notre excellent collaborateur *Revel*, dont nous avons publié ici même de très intéressants aperçus sur la *Vie Conscience et la Matière.*

Il réunit aujourd'hui,en un volume que vient de faire paraître l'éditeur *Bodin*, une étude sur l'évolution de la vie et de la conscience. telle que l'ont comprise les différentes religions et les grands philosophes de l'humanité. Et il résume leurs opinions dans la doctrine hindoue sur le sujet. Cette doctrine hinoue, que les récentes sociétés théosophiques ont introduite et déjà acclimatée en Occident, paraît avoir dit là-dessus le premier et le dernier mot du savoir qui est, sur ce sujet, permis aux hommes. Je note, en passant, comment avec une expérience parfaite, M. Revel a déterminé les hésitations du bouddhisme sur la question, et comment il a fait ressortir que ces hésitations même étaient un acquiescement du Bouddha aux préceptes sacrés et traditionnels de l'Inde antique.

Et à ce propos, il faut ici louer, sans restriction, le sage examen, la science prudente et le contrôle de ces groupes théosophiques,dont M. Revel fait partie,qui n'excluent *a priori* aucune donnée, scientifique ou métaphysique, du champ de leurs investigations, et qui parviennent ainsi, parmi tous les obstacles de l'éloignement, de l'époque, et de l'ambiance, à reconstituer en eux-mêmes la tradition des Sages hindous, que des coutumes religieuses ultérieures ont trop souvent oblitérée.

Il n'y a pas à analyser, chapitre par chapitre, l'étude très serrée de M.Revel.Il y a des choses qu'il faut lire tout entières. Qu'on me permette cependant d'insister sur deux chapitres de

son ouvrage, qui sont particulièrement intéressants, en ce qu'ils s'opposent victorieusement aux opinions généralement exprimées ; je veux parler des deux chapitres qui traitent des *philosophies dualistes* et de la *vie nirvanique*.

Après avoir fait un tableau très complet des philosophies dualistes — si complet que tous les génies de l'humanité s'y trouvent compris — l'auteur s'élève avec force contre la croyance moderne à ce *dualisme irréductible* et *principiel*. Il n'y a pas de système dualiste quant aux principes : tous les systèmes sont dualistes quant aux apparences. L'erreur de ceux qui parlent de dualisme est de parler sans savoir, et de s'arrêter aux apparences. L'Église catholique avait besoin politiquement de montrer sa force, et elle ne détruisit pas violemment le manichéisme parce que le manichéisme était faux, mais parce qu'il était utile alors que l'univers sût que l'Église catholique était assez forte pour détruire quelque chose. Je ne crois pas que les Pères de cette Église fussent assez ignorants pour croire que le manichéisme était un dualisme de principes égaux et éternels, mais ils étaient assez politiques pour faire mine de le croire, alors même qu'ils connaissaient le contraire.

C'est aujourd'hui même chose ; il est plus facile de vitupérer ses adversaires que de les étudier et que de les lire ; ces vitupérations conduisaient jadis aux bûchers, et c'était une fin politique et contingente. Mais puisque cette fin même n'existe plus, à quoi servent donc aujourd'hui les déclarations des ignorants, volontaires ou involontaires ?

Voilà ce que montre parfaitement M. Revel, sans sortir de l'impavide domaine philosophique.

Nous lui devons la même reconnaissance pour avoir tenté d'extraire l'idée nirvanique des limbes d'erreurs grossières et d'interprétations ridicules où l'enfouissent les pseudo savants de l'Occident, et les conservateurs des symboles qui leur demeurent abstrus et fermés ; faute de travail, faute d'expérience, et, disons-le aussi, faute d'avoir fructueusement changé de place. La théorie du Nirvana néant ou du Nirvana impersonnel n'est plus en cours aujourd'hui que sous la coupole des Instituts et des maisons subventionnées de l'Enseignement Officiel. Sachons être plus sérieux.

Sachons que la clef du Nirvana se trouve dans une étude soigneuse et dans une distinction absolue et continuelle, entre les deux notions d'individualité et de personnalité, notions que les Occidentaux confondent, autant par vanité de sentiments que par paresse d'esprit. Et considérons comme une définition à peu près parfaite celle que nous donne M. Revel : « Le Nirvana est l'activité la plus haute et plus illimitée « dans la Vie une, le calme absolu que donnent un cœur complètement assouvi et un esprit parfaitement pacifié, le refuge « suprême de celui qui, imaginant se jeter dans un gouffre « insondable en quittant le cadre de sa personnalité, trouve, au « contraire, sa conscience si pleinement épanouie, que toute « personnalité lui paraît une limitation. ».

Liber.

La Bibliothèque **CHACORNAC**, 11, quai Saint-Michel, met en vente la deuxième série des **Choses magiques**, de M. Santini de Riols, c'est-à-dire les « **Pierre magiques** », qui font suite aux « **Parfums magiques** », et qui seront suivies elles-mêmes par les « **Nombres magiques** ». C'est un recueil des vertus que l'antiquité et le moyen-âge se plaisaient à attribuer aux pierres précieuses, dont quelques-unes même passaient pour se reproduire, comme les animaux.

Les « **Pierres magiques** » sont en vente au prix de 3 fr. 50.

La langue Hébraïque restituée, par *Fabre d'Olivet*. Nouvelle édition, 2 vol. in-4° couronne, papier vergé. Prix . 25 fr.

Il y a peu de doctrines plus mal connues ou plus défigurées que la Kabbale, base, cependant, de toute science philosophique ou religieuse. C'est que pour la comprendre il faut joindre la science du Nombre à celle du langage, et que l'exposé clair en est rare.

Parmi ceux qui ont enseigné cette double science et y ont excellé, *Fabre d'Olivet* est au premier rang. Aussi versé que ses prédécesseurs dans toutes les langues orientales, y compris le Chinois, il les surpasse par sa connaissance approfondie des mystères anciens que la Kabbale donne.

Il ne nous l'a cependant pas dévoilée complètement, mais il nous a laissé, du moins, les préliminaires indispensables de son étude. C'est l'objet de l'ouvrage principal de *Fabre d'Olivet*.

Le Mouvement des Idées

Les Revues et les Livres

Voici un caractéristique extrait d'un discours remarquable d'ailleurs prononcé par M. Marcellin Berthelot à la réouverture de l'Ecole de Psychologie de M. Bérillon.

Il s'agit des rapports du physique et du mental : « Rapports nécessaires et dont on poursuit pourtant en vain la conciliation depuis l'origine des religions et des philosophies. L'antinomie réside dans le fond même de la nature humaine. Vous en connaissez les deux faces et les deux points de vue opposés. Au point de vue de la science positive, c'est-à-dire de la constatation des faits du monde extérieur il semble que la psychologie relève uniquement de l'observation physique, chimique, anatomique, physiologique : *Ce qui n'est ni clair ni logique*. Car, entre les deux, il n'y a *pas de commune mesure possible*.

« D'ailleurs toute notre science positive, repose, ne l'oublions pas, sur une pétition de principes. En effet toute observation des phénomènes du monde extérieur suppose la réalité objective des conceptions de l'esprit humain ; sa certitude repose sur une double affirmation. On peut soutenir — et c'est la thèse de l'Idéalisme — que l'esprit humain est la seule mesure légitime des choses et le véritable créateur de toute connaissance. L'univers n'est que le reflet de notre pensée et de nos propres sentiments.

« *Dans l'ordre moral et intellectuel ceci ne peut être contesté*, car il n'existe rien de commun entre notre conception de l'ordre spirituel et psychologique et notre conception de l'ordre matériel et physiologique... La douleur et la joie, le plaisir et la souffrance, le sentiment même du bien et du mal n'ont *d'autre support que la conscience*. Leur caractère propre *ne peut être réduit à aucune mesure de vibration nerveuse, ou de réaction chimique*. **De là l'antagonisme irréductible entre les religions et la raison entre la science et le mysticisme.**

« Dans cette perpétuelle illusion de la vie, où est la réalité ? Est-ce le monde de la matière déterminé par les lois fatales

de la mécanique? C'est alors la théorie de la Science positive qui satisfait davantage l'intelligence. Est-ce le monde interne de la conscience réglé par les lois de l'ordre moral et intellectuel ? C'est alors la théorie de l'idéalisme qui satisfait mieux notre sentiment intime du beau et du bien. Messieurs, uniquement attachés aux méthodes de la science positive, vous avez renoncé à agiter ces problèmes insolubles et vous vous êtes cantonnés avec sagesse sur le terrain solide du relatif. »

J'arrête ici la citation du discours de M. Berthelot, ce qui suit ne nous important guère. Mais que l'on sache que je n'ai pas joué avec le texte pour tirer, de-ci de-là, à l'appui de ma thèse des phrases dont la signification peut changer une fois hors de leur contexte. Ceci est le centre, les deux tiers presque de la harangue du Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

Féliciter M. Bérillon et ses collaborateurs de se cantonner sur le terrain etc... Ce serait implicitement reconnaître qu'il y a au moins un autre terrain, si M. Berthelot ne l'avait signalé lui-même et essayé de le déterminer, assez mal il faut le dire. De plus, si le terrain où agit M. Bérillon est celui de la sphère scientifique, rigoureusement, et qui ne reste rigoureusement scientifique qu'à la condition de ne pas quitter ce « terrain solide du relatif », il s'en suit que la Science *renonce* à tout un monde d'objets qu'elle pensait bien jadis, lorsqu'elle était moins sage, que ses *méthodes* pourraient saisir.

Ainsi tout le monde interne, tout le monde des représentations psychologiques, des sentiments, des idées, tout cela échappe à la science d'aujourd'hui, qui par la bouche de M. Berthelot renonce à s'en enquérir.

C'est grave, d'abord je ne sais pas si de tous les collègues de M. Berthelot, beaucoup pourraient supposer qu'il y a au moins un moment où la science a prise sur l'esprit. Et c'est justement dans les multiples rapports sensibles de l'esprit et du corps que la méthode des sciences objectives peut obtenir quelque chose. La psycho-physiologie a déjà donné quelque résultats peu nombreux, il est vrai, mais non pas sans valeur. Mais le contact est plus fugitif qu'on ne le croirait en apparence. Prenons par exemple le fait de recevoir une pierre lancée. Dans le matériel ont peut considérer : le poids

propre de la pierre, la force de propulsion, l'espace parcouru, la force à l'arrivée, l'énergie du choc ; or immédiatement tout cela ne sera plus tout cela mais quelque chose de particulier à celui qui a reçu le projectile, une sensation de douleur. Dès que j'ai reçu le coup, le plus habile physicien n'en saura que ce que je voudrai bien lui en dire. Cependant le physiologiste peut aller plus loin, il visitera la blessure, il constatera que certains nerfs sont atteints, de là il pourra peut-être inférer le genre de douleur... mais certainement, à une condition précise et *sine qua non,* c'est que lui-même ait été, au moins une fois dans sa vie, blessé de la même manière. Ce n'est donc rien de matériel qui renseignera notre homme, mais la mémoire qui lui présentera la chose comme lui arrivant à lui.

En somme il y a longtemps que beaucoup de personnes pas plus dénuées de sens commun que d'autres, se sont aperçues que les méthodes prises absolument telles qu'elles sont du scientisme ne peuvent donner guère de résultat concernant ce quelque chose que M. Berthelot écarte *enfin* aujourd'hui.

C'est une espèce de séparation de l'Eglise et de l'Etat, mais cette fois c'est l'église qui dénonce le concordat.

Ce que M. Berthelot vient de nous dire est assez vieux ; peut être l'a-t-il pris dans une quelconque des revues sœurs de celle-ci, pour le redire devant l'élégant parterre de M. Bérillon. Mais la mise en scène, et le geste de l'acteur sont pour les choses d'un si puissant concours que cette chose est *bien plus vraie* maintenant que c'est M. Berthelot qui l'a dite.

La force des paroles de M. Berthelot est d'une telle trajectoire et rayonne avec tant de force, qu'il me faut me hâter d'appeler l'attention du lecteur, sur une allégation importante. De ce que l'homme ne saurait matériellement expliquer une pensée il s'en suivrait qu'il n'aurait plus qu'à s'enfoncer dans le plus profond mysticisme. Sorti de la science M. Berthelot ne voit que le mysticisme. Cependant, saperjeu, M. Berthelot a fait ses humanités jadis, il sait qu'il y a la Philosophie, qu'elle comporte plusieurs systèmes, qu'elle s'étend et se complète tous les jours.

Enfin il y a le psychisme, qu'on peut lui pardonner de ne pas connaître, bien qu'il sourde et chauffe chez M. Bérillon

peut-être autant et plus qu'ailleurs. M. Berthelot peut être rassuré les philosophes emprunteront aux savants, s'adresseront aux spécialistes ils seront eux-mêmes historiens, linguistes ou économistes et tâcheront encore de suppléer par le subjectif à ce que l'objectif ne peut plus atteindre, et ne deviendront pour autant forcément des mystiques.

E. J.

Les dîners de la Voie.

Le IVe dîner de la VOIE en 1905, aura lieu le 2e Jeudi d'Avril au Restaurant VÉFOUR JEUNE. (Palais Royal), à 7 h.30 précises du soir. Prix : 4 francs.

Les soirées de la « Voie.»

La première soirée trimestrielle de la VOIE, a eu lieu sur invitation, chez notre directeur, le samedi 18 février. Au milieu de nos amis et collaborateurs habituels, réunis là en plus grand nombre que de coutume, nous avons eu le plaisir d'entendre deux de nos compatriotes, revenant d'Extrême-Orient, M. de Boisadan et le baron de Commaille indiquer, d'une façon très précise, l'évolution actuelle des sociétés secrètes chinoises, sous l'impulsion des succès du Japon et des événement de la guerre de Mandchourie.

Nous avons entendu également M. Warrain exposer sa théorie philosophique et artistique des moyens de l'évolution des formes.

Aly-Zaky Bey, secrétaire général du comité de l'Islam, à qui le monde musulman est redevable du rétablissement du pèlerinage annuel de la Mecque a défendu avec beaucoup d'humour les principes libéraux et hygiéniques du Coran. Il a annoncé également qu'il préparait, pour la VOIE, une traduction des *Paroles du Prophète*, livre des entretiens de Mahomet, qui n'existe encore qu'en Arabe.

Enfin Péladan a une fois de plus ravi ses auditeurs par la puissance et le nombre harmonieux de son verbe, en exposant les principes d'esthétique orientale qu'il a étudiés sur la terre du Christ et sur la terre du Sphinx, et sa confiance dans la vertu suprême de la sensibilité latine.

Bourse aux Livres

A cette place nous insérerons gratuitement chaque mois les offres et demandes de volumes que nos lecteurs voudront bien nous signaler.

Adresser toutes les communications à l'administration de la *Voie*, 5, rue du Pont de Lodi, Paris.

OFFRES

Guaita **(S. de). Le serpent de la Genèse : le temple de Satan. Paris, 1891,** fort vol.-in 8° **avec de nombreuses gravures *(rarissime)*** 36 francs.

Papus. **Le Tarot** des Bohémiens, **clef absolue de la science** occulte, à l'usage exclusif des initiés. **Paris, 1889, vol.-gr.-in-8° avec** figures **(*très rare*).**

St.-Martin (de). **Des Erreurs et de la Vérité, etc. 1872. fort vol.**-in *8°* (***très** rare*) 24 **francs.**

Court de Gébelin **Le** monde primitif analysé et **comparé avec le** monde moderne, etc... 1777, 9 forts vol. **in-4° rel. avec** figures. (*Vaste monument la science occulte*) 60 francs.

Lotus Rouge (Le), revue de hautes études théosophiques, sous l'inspiration de H-P-Blavatsky, etc... 1887-89.— **Collection bien complète de cette rarissime** revue **des plus remarquables. 50 fr.**

DEMANDES

On demande un Paracelse complet (édition de Genève).

On demande: L'Eve future, par Villiers de l'Isle-Adam.

On demande : le KAN ING, Livre des Récompenses et des poésies, texte chinois, et traduction française de M. Abel Rémusat.

A détacher en suivant le pointillé

Bulletin de Souscription

Je déclare souscrire un abonnement de .... à *LA VOIE* Revue mensuelle de **Haute** Science contre la somme de

que je joins ci-inclus en un mandat-poste.

Nom ....

Qualité ....

Adresse ....

Signature :

Adresser les souscriptions à M. l'Administrateur de *LA VOIE*, 5, rue du Pont de Lodi, Paris, VIe.

AVIS

Nous informons nos lecteurs que nous répondrons à toutes demandes de renseignements sur les questions de rédaction ou d'administration qu'ils nous feront l'honneur de nous soumettre. Ces demandes seront le cas échéant transmises aux rédacteurs compétents. En outre M. l'administrateur de la « Voie » *reçoit 5, rue du Pont de Lodi, à Paris, tous les jeudis de 8 heures 1/2 à 10 heures du soir.*

Le Gérant : Lucien Bodin.

Imprimerie Chamuel, 5, rue de Savoie. — Paris.

LA VOIE

REVUE MENSUELLE DE HAUTE SCIENCE

PARIS — 5, rue du Pont de Lodi 5, — PARIS.

Programme

Nous devons énoncer ici l'idée qui, à la fois, fut la créatrice de cette revue, et sera le programme que nous nous efforcerons de suivre et de réaliser.

Nous croyons fermement que la Science est Une.

Nous croyons fermement que la vérité est Une.

Pour expliquer la Science, les termes diffèrent; pour atteindre la Vérité, les chemins sont divers. Mais les termes sont synonymes, et les chemins sont parallèles, et apparemment contraires.

Tous les systèmes, toutes les doctrines sont donc forcément résumables en un seul système, une seule doctrine. Et les affirmations, en apparences contraires, qui constituent ces doctrines, ne se distinguent les unes des autres que par des différences d'aperceptions, de sentiments, de terminologies, de logicismes, dues aux races, aux tempéraments, aux époques, aux latitudes.

Nous pensons que, débarrassées de leurs contingences et de leurs imperfections, toutes les doctrines sont une seule doctrine. C'est-à-dire que, pour nous, la voie vé-

ritable serait la synthèse des différentes voies jusqu'ici proposées pour parvenir au but.

Nous tentons d'établir ici cette synthèse.

Nous en demandons les éléments aux esprits les mieux qualifiés, par leur notoriété, leurs études et leurs expériences, pour résumer l'ensemble des grandes croyances humaines, pour extraire l'essence de leurs renseignements. Ainsi nous obtiendrions un exposé général par juxtaposition.

Chacun de nous négligeant à dessein le détail, les déterminations, les ténuités extérieures, dont l'imperfection humaine encombra les dogmes, s'en tient aux idées générales, aux concepts tout nus, et ainsi l'on pourra juger que c'est précisément et uniquement dans les compléments, ajoutés aux dogmes traditionnels par des hommes passionnés, que gisent les contradictions des systèmes, et l'origine des luttes, des intransigeances et des persécutions.

Ainsi par l'ablation des spécialisations et des analyses, les systèmes se dégagent de toutes leurs applications vulgaires, et se présentent dans leur pureté native, prêts à la définitive synthèse.

C'est dans l'esprit du lecteur que cette synthèse peut seulement s'opérer. Et nous lui devons dire immédiatement que c'est un tel travail que nous attendons de lui.

A l'inverse des publications et des maîtres, qui, en France, nous précédèrent, nous ne désirons point faire de propagande. Nous ne refusons certes aucune bonne volonté; mais nous estimons que le bénéfice de notre travail n'est applicable qu'à des esprits préparés depuis

longtemps, à la fois par la nature et par eux-mèmes. Nous ne pouvons donc solliciter aucune adhésion par camaraderie, par snobisme, par curiosité. La Science ne nous permet, la tradition ne nous conseille de nous adresser qu'à une élite; et nous devons nous glorifier que, parmi nous, la qualité (à quoi seulement nous nous attachons) remplace la quantité (qui nous indiffère et nous gênerait).

Nous ne ferons donc aucune propagande; viendra à nous qui voudra: marchera avec nous qui pourra.

Cette déclaration n'est pas un aveu d'orgueil. Nous sommes de très simples serviteurs de la verité hautaine. Les gardiens d'un trésor peuvent être à la fois très pauvres et incorruptibles. Nous avouons humblement notre pauvreté; et c'est le trésor lui-même qui fait la difficulté de notre accès.

Nous ne décourageons personne, car nous ne nous croyons pas supérieurs aux autres. Mais nous n'engageons non plus personne, car nous n'avons pas de promesses à faire. C'est en lui-même que celui qui est capable de nous suivre trouvera la récompense de nous avoir suivis.

Ainsi, faisons immédiatement la distinction nécessaire entre la Science (Haute Science, occultisme) et ce merveilleux que certains appelent la Magie. S'arrêter aux phénomènes magiques, quand ils se rencontrent et les observer au même titre que les autres phénomènes naturels, voilà qui est bien. Les suivre spécialement, voilà qui est inutile; les provoquer voilà qui est mauvais.

La Magie est pour nous une science, et une science secondaire, c'est, au sens latin du mot, un accident sur la route. Les ambitieux n'ont pas affaire chez nous, car nous ne faisons pas d'or; ni les sentimentaux, car nous ne ressuscitons pas d'entre les morts; ni les curieux, car il n'y a pas, chez nous, de prestidigitateurs.

Pour nous, les esprits amoureux uniquement *des phénomènes qu'ils appellent surnaturels parce qu'ils sont sans doute au-dessus de leur entendement naturel, sont des intelligences insuffisantes, propres surtout à embarrasser, et parfois, à ridiculiser les méthodes; nous désirons infiniment n'en voir jamais parmi nous.*

Nous n'avons pas à en dire davantage pour exposer à la fois notre ardeur, notre simplicité, notre bonne foi. En souhaitant à nos amis futurs de semblables dispositions, nous les démontrons immédiatement en nous-mêmes, en laissant à chacun de nos collaborateurs l'indépendance absolue dans le choix de sa voie et de ses moyens, convaincus que le but unique est au bout de nos communs efforts.

LA VOIE.

PREMIÈRE PARTIE

La Tradition Primordiale

Les religions actuelles des peuples Jaunes se composent d'une foule d'éléments divers. Il n'y faut voir qu'un fatras populaire, issu de trois foyers générateurs : la religion primitive, le Taoïsme, le confucianisme. Ces trois influences, amalgamées plus ou moins heureusement à travers les siècles, constituent la religion traditionnelle de l'empire : à ces trois influences correspondent trois liturgies, qui forment l'ensemble des cérémonies officielles et populaires.

Les voyageurs, les missionnaires, tous les étrangers aux races jaunes, qui ont jugé le statut traditionnel chinois sur cet extérieur, ont pris l'apparence pour la réalité ; eussent-ils d'ailleurs, ce dont ils n'avaient ni le temps ni le goût, essayé de pénétrer plus avant, qu'ils eussent été arrêtés par les détenteurs de la Tradition Primordiale, qui n'est pas vulgarisée parmi le peuple chinois, et que l'on cache *a fortiori* aux lointains barbares.

Il est facile de méconnaître ceux qui veulent demeurer inconnus. C'est ce que firent les savants occidentaux blancs vis-à-vis des savants orientaux jaunes, et avec d'autant plus d'impunité que nul n'était là pour leur donner la réplique ; croyant qu'on se pouvait passer d'eux, on les ignora : et c'est ainsi que la très vénérable tradition occidentale, pour remonter au commencement des temps, grimpa sur l'échelle de Jacob, et faute de mieux, s'accrocha à ce judaïsme, qui n'est qu'une sanglante parodie des vieux cultes indous, et à ce mosaïsme, qui n'est qu'une adaptation égyptienne délavée dans la Mer Rouge.

Nous nous connaissons aujourd'hui de meilleures et de plus nobles origines ; et quand les conquêtes coloniales de l'Europe n'auraient eu que ce résultat, elles n'en seraient pas moins dignes de la gratitude de l'esprit humain, à qui elles dévoilèrent, inconsciemment bien entendu, les traditions soigneusement cachées derrière les Grandes Murailles, à l'abri des civilisations les plus fermées et les plus antinomiques à nos mentalités. Je dois essayer ici d'ouvrir au vingtième siècle occidental ce trésor caché depuis cinq mille années, et ignoré même par quelques-uns de ses gardiens. Mais je veux d'abord établir les principaux caractères de cette tradition, grâce auxquels elle apparaît comme Tradition Première et par suite véritable, et surtout déterminer, par la preuve humaine et tangible que nous laissèrent leurs auteurs, comment les monuments de cette tradition remontent à une époque, où, dans les forêts qui couvraient alors l'Europe et même l'occident de l'Asie, les ours et les loups ne se distinguaient guère des hommes, comme eux couverts de poils et mangeurs de chair crue.

Lorsque Fohi, cet empereur énigmatique, écrivit, trois mille sept cents ans avant Jésus Christ, c'est-à-dire deux mille trois cents ans avant Moïse, les arcanes métaphysiques et cosmogoniques qui servirent de trame au Yiking, il déclara tirer très respectueusement son enseignement du passé. en le déclarant très savant, très prudent, et très difficile à déterminer.

Et, dit il, il comprend qu'un jour, pour les races futures, son époque sera un passé pareillement abstrus et difficile à préciser.

Il date donc son œuvre, non pas d'une époque conventionnelle ou d'un nom de souverain dont le temps effacera la célébrité et jusqu'à la mémoire, mais bien d'un *état solaire et stellaire*, qu'il décrit dans tous les détails, et auquel, sans erreur possible, les astronomes de l'avenir pourront assigner une chronologie. Ainsi tandis que les patriarches hébraïques donnent, parmi les plus gros livres et les travaux les plus revêches, un mal bien inutile aux bénédictins, il suffit, pour connaître la date exacte de Fohi et de son Yiking, de mettre une lunette aux mains d'un des innombrables disciples de M. Camille Flammarion. Sans doute Fohi ne craignait ni le contrôle ni le démenti de la postérité. Et nous insistons sur cette précaution merveilleuse, non seulement pour montrer à quelle perfection était, à ces époques, parvenue la science de l'Astronomie, mais pour faire comprendre, d'un trait, l'esprit pratique, ingénieux, logique et sans nuages que possédaient déjà les mages chinois d'il y a cinq mille années, esprit qui les distingue de tous les réformateurs de peuples, lesquels, venus plus tard sur la terre, ne vécurent cependant que de légendes et n'écrivirent que des paraboles.

Pour le demi milliard d'individus qui peuplent l'Extrême-Orient, quelle que soit la forme extérieure de leurs croyances, il y a eu, en ce qui concerne l'origine des choses, l'essence divine, et les rapports du ciel avec la terre et les hommes, il n'y a eu, à aucune époque que ce soit, historique ou légendaire (et l'histoire de Chine est authentique depuis cinq mille années), ni révélation divine ni intervention d'en haut. Dans les livres, dans les gloses, dans les traditions, il n'y a rien de « surnaturel » ; l'idée n'en est pas émise ; le mot n'y est pas prononcé. Aucun patriarche n'a vu le Seigneur, comme Moïse ; aucun homme n'eut de conversation avec les anges, comme Mahomet ; aucun saint n'atteignit vivant à la perfection éternelle, comme le Bouddha ; aucun Dieu ne descendit sur la terre, comme le Messie.

Pour raisonner la sévère logique, pour comprendre l'indéniable clarté de la tradition chinoise, il faut préciser, en la marquant fortement, cette distinction originelle, qu'elle se dit humaine, et qu'elle ne réclame que des lumières humaines, à l'exclusion de tout mystère divin et même de tout postulatum métaphysique.

Malgré une erreur très répandue de linguistique, une révélation est précisément le contraire d'un éclaircissement : révéler est l'opposé de dévoiler, comme recouvrir est l'opposé de découvrir ; une révélation est un nuage placé sur la vérité, nuage dont les formes conviennent à l'esthétique morale du moment ; c'est, pour parler brutalement, un mensonge adéquat aux sentiments et aux besoins de l'heure où il est formulé, et destiné à être, dans l'avenir, controversé, nié, et remplacé, à mesure que se transforment les sentiments qui l'ont fait naître.

Est-ce donc là une besogne de Dieu ? et, au contraire, ne convient-il pas de remarquer que la supposition de « révélations » faites par un dieu qui parle ou qui marche et qui vit, est une conséquence de l'anthropomorphisme inconscient, qui fut et demeure encore le maître souverain des conceptions théogoniques d'une bonne partie du genre humain ?

Mais les maîtres de la pensée extrême-orientale n'eurent pas besoin des concours du ciel pour dissiper des erreurs ou pour créer des symboles.

Leurs peuples, satisfaits de la vérité qu'ils n'avaient jamais perdue, ne réclamaient point d'oripeaux pour la couvrir ; ils ne demandaient point la manifestation de Dieu, car ils étaient trop près de lui encore, pour l'avoir oublié ou le méconnaître déjà. Dans la tradition intacte et dans la parole de ceux qui la transmettaient, ils voyaient clairement le ciel lui-même et son œuvre ; et satisfaits de pouvoir comprendre le Père dont ils descendaient, ils n'éprouvaient point d'urgence à ce qu'une divinité parût à leurs yeux, sous une forme plus ou moins tangible pour leur imposer une doctrine faite par des hommes, et cependant remplie de mystères étonnant le bon sens humain et renversant la logique humaine.

Ainsi c'est précisément parce que la tradition primordiale sut se perpétuer parmi les Jaunes à qui nous devons les premiers monuments d'écriture et de science, sans avoir eu besoin, pour triompher, de la violence d'un dieu ou d'une intervention céleste, c'est pour cela même que nous devons la reconnaître comme étant appropriée *par elle-même* au genre humain, et par suite intacte et véritable.

Cette tradition, qui n'est pas dévoilée ni révélée

par un dieu, qui n'est pas dogmatisée ni décrétée par les représentants, officiels ou officieux, d'une divinité, ne revêt aucun des caractères propres aux choses qui sont « *a priori* » au-dessus de la nature humaine, et par là même, hors de la discussion des hommes.

Posons de suite les conséquences pratiques, dans la vie journalière des Jaunes, de cette origine indiscutée de la Tradition Primordiale ; et reconnaissons que en dehors même de la logique satisfaite et de l'étude rationnelle rendue possible, les Chinois jouirent d'un bonheur inusité dû à la modestie de leurs premiers sages, qui furent aussi leurs premiers empereurs, et qui ne crurent pas urgent, pour être illustres et obéis, de faire sortir leurs décrets de l'antre d'une sybille, ou de les faire tomber d'une montagne couverte de nuages. Heureux peuples en effet, ceux-là qui ne furent pas contraints à une lutte perpétuelle entre leur raison et leur cœur, qui eureut toujours l'aide et la voix du Ciel à leur portée, qui trouvèrent dans leur tradition sacrée le moyen de leur prosperité immédiate autant que de leur félicité à venir, à qui nulle puissance mystérieuse n'inculqua la crainte d'un souverain d'en haut redoutable et vengeur, et pour qui la pensée de la mort, naturelle et inévitable, n'empoisonna par leur vie terrestre des affres de l'inconnu.

En effet, cette Tradition, à quoi tout Jaune, même sans la bien comprendre ou approfondir, est aussi attaché qu'à sa famille, à sa terre et à son propre sang, parce qu'elle est, au résumé, tout l'héritage intellectuel et moral des Ancêtres, cette Tradition ne se réclame pas d'une source divine (au moins directe et spéciale à la race) ; elle ignore la doctrine théo-

cratique imposée ; elle ne constitue pas de dogmes religieux. Corollaire immédiat : toutes les religions, toutes les liturgies, qui fleurissent plus ou moins en Extrême-Orient, n'ont pas d'origine traditionnelle ; elles ne participent pas au caractère absolu et infrangible d'un héritage transmis ; elles ne sont que des « *facultés* » : elles ne peuvent prétendre ni à l'obéissance qu'on doit aux choses léguées comme certaines, ni au respect qu'on doit aux choses léguées comme antiques. La tradition en personne ne s'impose pas autrement que par sa clarté et la toute puissante vertu de son passé. Comment les religions, traductions plus ou moins pures de cette tradition, dans le but de la plus facilement adapter au populaire, oseraient-elles prendre ce caractère de certitude obligatoire, qui n'est nulle part imposé par la tradition elle-même ?

« *Aimez la Religion : défiez-vous des religions.* » Cette maxime, inscrite au fronton des temples et dans l'esprit des hommes, est le seul conseil donné à la race Jaune ; et ce conseil n'est pas un ordre. Mais il définit, dans une concision qui n'a d'égale que sa clarté, comment la Religion est précisément la Tradition Primordiale, exclusivement humaine, et comment les Religions, à interventions célestes, sont des moyens plus faciles, mais moins exacts, de s'élever à la Religion.

Et l'on voit immédiatement, de ce système si logique, si simple, si naturel, ou, pour mieux dire, si anti-surnaturel, les conséquences profondes qui découlent pour toute la vie intellectuelle, morale, et même matérielle, des peuples assez sages pour s'y tenir.

La Religion n'a pas d'obligation ; car du moment que, appliquée à connaître l'Essence et la Voie de tous les êtres, la raison purement humaine des premiers Sages en a déduit les symboles et les rites, il est impossible de contraindre les hommes à les croire et à les pratiquer : ce qui est sorti d'un cerveau humain n'est pas *a priori* obligatoire pour d'autres cerveaux humains. Les maîtres les plus révérés ont cherché à éclairer les dogmes traditionnels de la lumière la plus brillante et définitive ; mais celui qui ne comprend pas n'est tenu à rien ; mais celui qui n'a pas le temps de chercher à comprendre n'est tenu à rien. Et, tout aussi bien que les lettrés les plus savants et les plus studieux, celui-là est quand même entraîné dans l'évolution générale, à laquelle il ne peut heureusement échapper, puisqu'il existe.

La Religion n'a pas de sanction ; car ce n'est qu'au nom d'un Dieu, plus ou moins logiquement invoqué, que des hommes peuvent menacer leurs semblables de peines ou de représailles, s'ils ne sont pas crus dans tout ce qu'ils disent, si peu compréhensibles qu'ils puissent être ; et pour que ces menaces aient un effet actif, il faut que ces hommes se déclarent et soient crus les échos d'un Dieu absent et rigoureux. Nul n'est donc *tenu* : chacun est seulement *engagé* à s'éclairer suivant ses aptitudes et ses moyens : et, quel que soit le résultat du travail intellectuel ainsi entrepris, nulle peine, ni dans la vie terrestre, ni dans les autres, n'est suspendue sur ceux qui ne suivraient pas dans leur cœur les enseignements traditionnels.

La Religion n'a pas d'exclusivisme. Il est parfaite-

ment licite, pourvu que les lois ne soient pas enfreintes, de pratiquer ouvertement le taoïsme, le bouddhisme, le confucianisme, ou tel autre culte extérieur; il est permis d'en changer; il est permis de n'appartenir à aucun : il y a d'anathème contre personne.

Le Ciel constituant, en fin de l'évolution, l'universalité des êtres, c'est retarder cette évolution (en admettant la chose comme possible) que de réprouver ou de condamner une parcelle nécessaire de cette universalité.

Il n'y a donc point de religion d'État, ni de culte de l'Etat, ni de prêtres fonctionnaires : l'état ne protège et ne proscrit aucun culte; le prosélytisme n'existe pas. L'étude des Religions se poursuit au gré des auditeurs volontaires, chez des maîtres gratuits; tous les cultes demeurent côte à côte, sous l'œil indifférent de l'Etat, à cette seule condition qu'ils demeurent dans le domaine des consciences, qu'ils ne se disputent pas leurs adeptes, et que, par l'ambition ou la turbulence de leurs représentants, ils ne fomentent pas dans l'Empire de troubles ni de rébellion contre la loi. Il n'y a pas de persécution : les mesures prises, au cours de l'histoire, contre tels nouveaux cultes, ont été des ripostes et non des attaques.

Il n'y a pas de culte payé: chaque secte ou chaque croyance entretient ses temples et ses prêtres, suivant le nombre et la générosité des adeptes : nul ne s'inquiète de ce qui se passe au fond de ces édifices— dans lesquels, en général, il ne se passe rien du tout, — les religions étant surtout métaphysiques, et les liturgies n'appartenant spécialement à aucune d'entre elles. Et si l'Etat décrète le lieu et l'époque des honneurs

confucéens dans les pagodes commémoratives, c'est que les cérémonies instituées en l'honneur de Confucius n'ont jamais été, de près ou de loin, une religion, mais un *Rite civil*.

La religion, au moins en ce qui concerne ces *traductions* qu'on appelle les religions, et surtout en ce qui concerne le culte extérieur, n'est pas même une affaire de famille ; la naissance, le mariage, la mort ne sont point des affaires religieuses, parce qu'elles sont précisément des affaires naturelles ; et c'est le chef de famille qui est là le seul sacerdote. Entre la pagode du bonze et le foyer de la famille, se dressent, avec toute sa hauteur légale, l'autorité souveraine du père, et avec son antique puissance, le culte familial des Ancêtres, image, réduite à chaque souche, de la Tradition primordiale et générale de l'Humanité. La religion est donc une affaire de conscience personnelle et d'individuelle liberté ; les principes de la métaphysique et de la philosophie traditionnelles se transmettent, dans les familles, par les lettrés qui en font partie. Hors du mur qui clot l'enceinte paternelle, rien n'en transpire au dehors ; et nul n'aurait la témérité, d'ailleurs inutile, de franchir la barrière morale qui protège ainsi l'indépendance et la dignité des citoyens.

Les liturgies n'exigent aucune marque extérieure. Les Rites, déterminés par des séries de lois et de règlements, font partie des principes politiques de l'empire : et la pratique religieuse étant ainsi reduite à rien, les théories ne sont l'objet, entre les observateurs de cultes différents, que de discussions courtoises et souriantes, où ne luit la colère d'aucun regard ou le feu d'aucun bûcher.

Quant à la conduite morale des peuples, qui semble être le but terrestre et immédiat des religions, le philosophe naturiste Confucius s'en charge, en dehors de toute intervention divine ; et on sait de quelle magistrale façon ce doux lettré a éduqué ses disciples, et comment il a mieux conquis l'âme de sa race, que ne firent jamais, des leurs, les prophètes de Judée et de l'Islam, venus parmi les carnages et les malédictions.

*
* *

Ainsi, le premier des hommes, Fohi *cristallisa* la Tradition Primordiale (1) Laotseu en tira un corps de doctrine : Confucius en tira un système de morale. Peut-on dire que l'un de ces héritages intellectuels ou que leur amalgame forma une *Religion*, dans le sens que l'occident donne à ce mot ? C'est impossible ; rien ne serait plus absolument contraire à la vérité. Et cependant il n'y a pas autre chose, dans les races jaunes, pour relier l'homme à Dieu ; et il n'y a pas de pays de l'univers où la croyance à l'Etre suprême soit plus universelle et paraisse plus raisonnable que dans les pays de race jaune. — D'où vient cette apparente contradiction ? Elle vient de l'essence même de la Tradition. Il n'y a pas besoin de religion pour relier l'homme au Ciel (2) : la tradition y suffit : elle est le

---

(1) Il importe de dire dès maintenant que Fohi n'est ni un homme ni un mythe, mais la désignation d'un agrégat intellectuel, comme fut ailleurs Hermès.

(2) Le mot Ciel est la traduction du caractère métaphysique Thien, par quoi l'écriture idéographique représente l'idée totale, que l'occident appelle Dieu.

cordon métaphysique par quoi l'Humanité tient toujours à l'Essence ; rien ne l'a rompu ; rien ne l'a relâché ; et cela sera ainsi tout le long du temps. Jamais l'Humanité n'aura fini de naître : et, *si elle finit de naître, elle sera devenue, précisément alors, Celui qui l'aura engendrée.* Voilà la pierre angulaire de la Tradition. Protégées par les meilleures lois et par la plus calme histoire, les races jaunes n'ont jamais perdu de vue cette pierre angulaire ; une intervention céleste ne leur apprendrait rien de plus : et c'est pour cela que cette intervention ne s'est pas produite, et que nul sage et nul empereur n'ont jugé utile de la simuler. C'est pourquoi la croyance au Ciel est universelle, naturelle et logique. Pour un Chinois, croire à Dieu, c'est croire à lui-même. Dans ces conditions-là, il n'est point d'athées.

Dans la pratique journalière, la conséquence est que, si l'Etre Suprême est intéressé aux évolutions de la création, et notamment de l'Humanité, il est très indifférent à ce que l'Humanité s'occupe de lui. Dès lors, point de sacrifices : point de crainte : point d'aumônes et de dons faits au nom de cette crainte : le Seigneur du Ciel couronne cette création sortie de lui, en attendant qu'elle se perfectionne au point de rentrer en lui. Celui-là, qui est la source d'où naît le fleuve, et la mer où il se répand et se perd, ne saurait être l'ennemi des flots qui le composent, à aucun moment de sa course. Et ainsi, sans nier les imperfections qui sont l'inévitable cortège de la divisibilité, le Jaune a de lui-même, de son esprit, et de ses conceptions, une idée de dignité, que lui vaut sa continuité céleste, et qui ne ressemble en rien à l'abaissement où les religions révélées précipitent la créature humaine..

L'absence d'idéal religieux dans les motifs de ses actions est-elle, pour les races jaunes, la cause de la stagnation séculaire où leur civilisation s'engourdit? Nul ne le pourrait dire. Mais cette absence de religiosité, en supprimant un puissant ferment de discorde, épargna bien des secousses à leur histoire. Et ce manque de sentimentalisme, en leur donnant l'incuriosité pratique de l'au-delà, et en ramenant leurs regards et leurs désirs vers la terre paternelle et nourricière, les rendit plus facilement et immédiatement heureux.

En tous cas, il faut toujours avoir présentes à l'esprit, au moment où l'on étudie et pénètre la Tradition Primordiale, ces deux formules qui sont la base de toute la science extrême orientale : l'abaissement de l'homme n'est pas un élément nécessaire de la grandeur du ciel : la souffrance de l'homme n'est pas un élément nécessaire de son évolution.

MATGIOI.

La Sociologie Synthétique

Le principe trinitaire de la résolution des contraires symétriques en un terme qui les rassemble sans les détruire, avec son développement en quaternaire (par le dédoublement temporaire du terme moyen,) se montre clairement comme la Loi Universelle toutes les fois qu'on l'applique à l'étude de quelque partie de l'Univers. Il projette sur tout sujet une clarté inattendue et tellement nette qu'on ne sait quoi le plus admirer, ou de la simplicité d'une loi si féconde, ou de la sagesse des Anciens qui en avaient fait la base de toutes leurs sciences comme de toutes les religions.

Il n'est peut-être pas d'étude à qui ce grand principe profite plus qu'à celle de la société humaine. La simplicité qu'il donne à la sociologie ressort d'autant plus que la phase nouvelle de pure observation analytique où cette science, si ancienne en réalité, est entrée de nos jours sous le nom de *sociologie,* la fait apercevoir comme une connaissance des plus complexes et, par suite, des plus rebelles à l'analyse. La Trinité, le quaternaire y introduisent immédiatement les principes de classification naturelle que le positiviste ne peut trouver dans la multiplicité des éléments

composés : dès lors il devient aisé d'apercevoir, de décomposer, d'éclairer, par l'observation contemporaine ou par l'histoire, le jeu de la vie sociale, soit dans toute l'étendue de son ensemble, soit dans ses moindres détails, sans se laisser entraîner par les préjugés que les besoins ou les désirs contemporains jettent si facilement en travers d'une pareille étude.

Par le Quaternaire ou la Trinité, tout s'explique et s'enchaîne aisément dans la sociologie : anatomie de l'être collectif ; physiologie de la vie sociale, soit à un moment donné, soit dans la suite indéfinie de sa marche ; évolution des peuples ; suite de l'histoire et jusqu'aux grands cycles de l'Humanité, tout se coordonne avec une facilité extraordinaire à la clarté de ce Principe premier. Les questions mêmes, qui nous tourmentent tant de nos jours, en reçoivent une lumière extraordinaire.

Il est facile d'en concevoir la raison ; c'est que, dans l'Univers, l'Homme est précisément l'être qui, rassemblant en soi les deux pôles extrêmes de l'Esprit et de la Matière, réalise leur union, informe l'un par l'autre, manifeste la Divinité Totale ; et cela non pas dans chacun des individus qui n'est qu'un atome infini de cette réalisation, mais par la collectivité humaine, par la synthèse des Hommes et des Humanités mêmes, dans l'Espace ou dans le Temps.

L'accomplissement de la Loi Trinitaire doit donc rayonner par la sociologie mieux qu'en toute autre science, pourvu qu'on se donne la peine de l'y chercher dès l'abord, avant de se perdre dans le détail d'une société ou d'une époque.

Il est difficile, cependant, d'en donner une démonstration suffisante dans l'espace d'un simple article de

revue ; tout au plus peut-on en donner quelque idée au moyen d'exemples empruntés aux plus grandes questions de la sociologie. C'est la seule prétention de ces quelques pages, où la loi primordiale va être appliquée à la recherche des grandes lignes de l'organisme social.

∴

La Société humaine est bien en effet un organisme : on le comprend immédiatement en songeant que l'individu, qui est comme sa cellule, étant lui-même l'organisme le plus complet des êtres terrestres, sa société doit être de nature à satisfaire tous les besoins correspondant à l'organisme humain.

Aussi bien les sociologues modernes sont-ils d'accord sur cette première notion ; seulement, emportés souvent par les idées propres à notre temps actuel, ils oublient volontiers d'embrasser cet organisme dans sa totalité. Les uns, en effet, le font purement animal, et n'étudient en lui que le fonctionnement de la vie matérielle ; les autres, plus rares aujourd'hui, le voulant au contraire,ou tout passionnel ou tout mental, n'y voient que la vie politique proprement dite. Les uns et les autres s'égarent en deux sens contraires par ce même défaut de limitation.

Essayons d'y échapper en calquant les divisions de l'organisme social sur celles que la Nature nous montre dans l'organisme humain : elles sont quaternaires, précisement parce qu'elles sont naturelles.

De quelqu'école philosophique que l'on se réclame, en effet, quelque origine que l'on donne à nos facultés, on ne peut se refuser à voir en l'Homme quatre ordres d'activité :

La *vie* purement corporelle (Nutrition, développement, entretien de la santé) *toute végétative*, qui relève du médecin et de l'hygiéniste.

La vie sensitive, qui ajoute à l'activité toute réflexe de la vie végétative le désir et son cortège de peines ou de plaisirs.

Cette seconde forme de l'activité se dédouble clairement en *sensations* et en jugements ou en sentiments purements *moraux ;* sans doute ces deux pôles de l'âme sont liés l'un à l'autre, mais ils sont tellement distincts cependant, que nous ne cessons de nous préoccuper d'en régler l'harmonie, d'en réfréner le désordre. C'est précisement entre eux que se trouve la balance de l'équilibre humain.

Au-dessus de ces trois activités s'élève la *Mentalité*, qui se distingue autant par sa nature propre que par une sérénité et une spontanéité qui l'opposent complètement au tumulte du reste de l'organisme.

Il faut donc retrouver les mêmes divisions dans l'être social. Qu'on le considère, pour s'en assurer, non pas comme le font trop souvent nos sociologues modernes, dans ses origines presque hypothétiques reculées jusqu'au delà des temps historiques, ou dans les ténébreuses consciences des peuples informes, mais bien autour de nous, de notre temps, dans nos sociétés les plus complexes et les plus avancées ; il sera temps plus tard de remonter jusqu'à leur enfance.

Et-il si dificile d'y retrouver notre quaternaire ?

Quel est *son corps* d'abord ? il consiste dans tout ce que la nature fournit à la société et que celle-ci ne peut songer à modifier, tout comme le corps avec ses besoins et ses réactions est donné à l'individu

humain. L'énumération en est simple. C'est d'abord le milieu physique où vit le peuple considéré : son sol et le climat correspondant avec tout ce qu'il produit ; traduit socialement, ce sont particulierement les biens fonds.

C'est ensuite tout ce que le travail humain en fera sortir directement par ses efforts matériels, par son industrie, qui est comme la force vitale de la société ; c'est à-dire les richesses tirées immédiatement des matières premières : ce que l'économie politique étudie dans ses chapitres de la production et de la distribution (à l'exclusion de la finance qui est d'un autre ordre).

Enfin, dans ce même còrps social, il faut classer encore la *famille* que la nature impose à l'homme comme un de ses besoins les plus impérieux — en prenant du reste ce mot dans son sens le plus matériel, celui de descendance, et quelle que soit l'organisation sociale que chaque nation croie devoir lui donner.

Semblable au système nerveux sensible avec ses réflexes moteurs qui transforment les craintes et les désirs en actes, *la Sensation Sociale* se retrouve dans l'ensemble des besoins, des désirs, des intérêts individuels, tels que les représentent, par exemple les mandataires du peuple, officiels ou non, les organes quels qu'ils soient,de l'opinion publique. Ils n'ont pas plus d'unité par eux-mêmes que les passsions soulevées en nous par les mille transformations de notre entourage ; c'est un ensemble mobile, flottant, passif, facile à émouvoir par quiconque sait soulever quelques passions dans le cœur humain, — et qui n'a de force que par le nombre des cellules qu'il embrasse.

C'est la partie tumultueuse de l'organisation ; le souverain doit savoir à la fois en satisfaire les besoins ou les désirs légitimes, et en maîtriser les désordres par sa juste sagesse, pour n'avoir pas à en réprimer les soulèvements. C'est en résumé la passivité de la volonté sociale, réglée par le désir, non par la raison; malheur à qui la corrompt ou la tyrannise ; il en sera la première victime.

Aux mêmes organes nous devons attribuer encore la direction du travail physique, parce que cette direction est tout entière réglée sur l'intérêt individuel. C'est comme le grand sympathique social.

Ici se place notamment la finance industrielle.

La Volonté sociale réglée et ferme, qui correspond au jugement conscient et réfléchi de l'âme, a son organe dans ce que nous comprenons sous la dénomination assez vague de *Gouvernement* ou d'*Etat* ; pour le nommer plus exactement, c'est le *Pouvoir*. Elle comprend tout ce qui protège la vie sociale, la facilite et la règle : armée, justice, administration intérieure, travaux et services publics. Ici l'unité et l'intelligence l'emportent ou doivent l'emporter sur la mobilité des passions, pour assurer l'harmonie et la durée de la société.

Enfin la raison elle-même, l'intelligence pure de la société, sa *mentalité* est représentée par l'ensemble de tous les individus dont la vie est consacrée *au culte spéculatif du Beau, du Bien ou du Vrai*, de ceux qui vivent particulièrement dans le monde des idées : artistes, savants de tous ordres, philosophes, religieux et instituteurs de toutes sortes. Ils informent, ils manifestent et transmettent aux âges fu-

turs la pensée de leur nation et de leur temps ; ils en sont à la fois les inspirateurs, les traducteurs, et la conscience. Ils la révèlent par les monuments intellectuels de tous genres, et spécialement par le *langage* national.

Ces quatre systèmes de l'organisme social peuvent se résumer par leurs sièges ordinaires. Le corps est au *foyer individuel*.

L'âme sensitive, à la *Maison de ville* (à la *maison du peuple*, de nos jours) ; à la *Bourse*, aussi.

L'âme intellectuelle est dans les *les Palais du Pouvoir* (parlement, résidence souveraine, ministères, etc : ...)

La mentalité réside à l'*Ecole et au Temple*, qui dans les temps normaux sont unis, au lieu de s'opposer.

*
* *

Ce ne sont pas là des divisions purement artificielles ; elles constituent bien un quaternaire naturel, expansion de la Trinité, et leur portée pratique est considérable.

Elles constituent, disons-nous, un quaternaire naturel : en effet, dans la société comme chez l'Homme, nous retrouvons les deux pôles extrêmes de l'Univers, parce que l'Homme et sa société sont les réalisateurs de leur union harmonieuse.

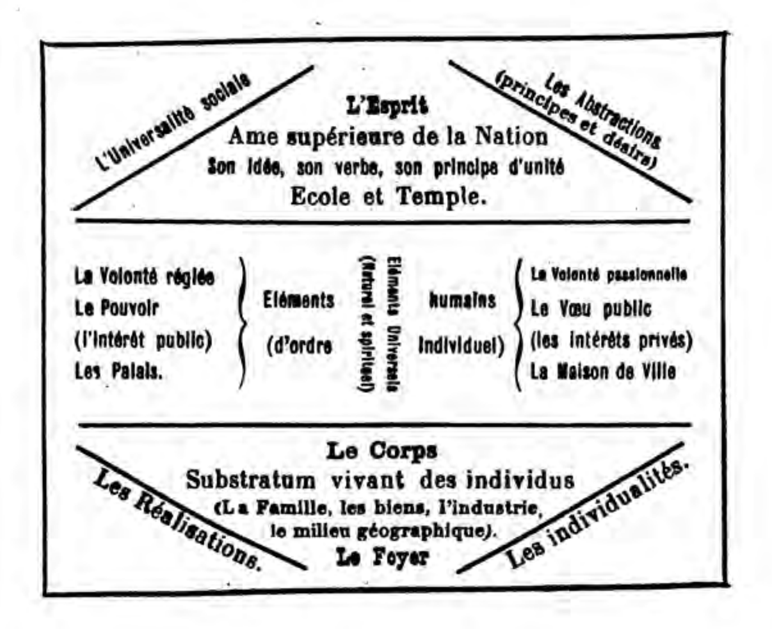
Le milieu physique où vit la nation ; ses biens et ses familles ; — ce que nous avons appelé son *corps* — est l'apport de la Nature physique ; et présente le caractère de la *Fatalité* ;

Au contraire rien n'est plus spontané, indépendant et actif que la manifestation mentale d'une nation ; c'est

l'apport du super-naturel, de l'Esprit ou *Activité Spontanée*.

Les deux autres parties de l'organisme social sont le propre de l'*Homme*, et, comme il a été remarqué plus haut, aussi indispensables l'un que l'autre ; ils se fondent dans une interaction réciproque qui rassemble les deux premiers pôles : le *Pouvoir* se rattache à celui d'en haut : l'Esprit universel ; et le *vœu public* à celui d'en bas : la multiplicité individuelle.

Il est aisé, d'ailleurs, de voir comment ces quatre principes s'opposent deux à deux en des tendances différentes et pour les rassembler, ainsi qu'il en doit être de tout quaternaire parfait. C'est ce que fait assez ressortir le tableau suivant :



Le Temple et le Palais correspondant à l'Unité sociale et à ses besoins collectifs s'opposent au foyer et à la maison de ville ; on sait assez par l'histoire et surtout par celle de nos temps, quels troubles cause ectte opposition de la liberté au pouvoir,quand elle ne sait pas se résoudre en harmonie trinitaire.

D'autre part tandis que le temple, et la maison de ville, ou la Bourse, formulent les tendances de la Nation, ces desiderata doivent se réaliser au Palais pour l'ensemble social et au foyer pour le bonheur individuel. C'est ici l'opposition, si difficile encore à concilier, pour l'Homme d'Etat, de la théorie et de la réalisation.

Ces distinctions ont aussi la plus grande portée pratique; le lecteur a dû le pressentir déjà par les oppositons mêmes qui viennent d'être signalées ; mais on y trouve bien d'autres conséquences.

Elles marqueut nettement le but que doit atteindre le souverain ; c'est celui de procurer aux individus (corps social), la plus grande somme de bien contenue dans l'esprit social (Ecole et temple) par une conduite du Pouvoir capable non seulement de satisfaire les besoins ou les passions du peuple (vœu public) mais de les gouverner aussi selon les Principes Universels. C'est pourquoi les représentants de ces principes, entretenus pour ainsi dire en dehors de toute réalisation pratique, sans pouvoir comme sans fonction individuelle, doivent avoir pour unique mission d'abord de développer la Pensée nationale,puis d'éclairer et d'inspirer les Pouvoirs soit par l'enseignement des principes supérieurs, soit par une critique toujours absolument libre — et d'autre part de guider les désirs publics, de maîtriser les passions individuelles par la

seule force de l'Intelligence, du Mérite et de la Raison, jamais par la contrainte. Car ce Pouvoir spirituel ne doit être dans la Nation rien de plus qu'une *Autorité immatérielle;* au Pouvoir temporel seul peut appartenir la contrainte légale, l'*Imperium* et son glaive.

Quant à ce Pouvoir légiférant et protecteur, son devoir est de s'inspirer des enseignements de l'Autorité pour satisfaire, dans la mesure la plus large et la plus licite, les besoins exprimés par le vœu public.

Celui-ci, manifesté par des Etats généraux qui ne peuvent avoir que l'expression de désirs des besoins ou des plaintes du peuple, éclaire et critique le législateur avec la plus entière liberté comme le fait le Pouvoir spirituel, mais en sens inverse, c'est-à-dire d'en bas et sur les besoins individuels, tandis que ce dernier fait éclater la Pensée Universelle et parler la Conscience.

Tel est le programme synthétique qui se lit immédiatement sur ce quaternaire ; les lecteurs y auront reconnu déjà, sane doute, la *synarchie* si éloquemment prêchée par le Marquis de St-Yves, et ils savent combien il serait aisé de la réaliser dès maintenant, si la tyrannie des ambitions individuelles était d'abord réfrénée et châtiée par quelques modifications faciles de nos constitutions.

Quoiqu'il en soit, il est avéré que nos temps historiques modernes en paraissent bien loin, et la simple inspection de notre quaternaire en montre immédiatement aussi la raison. C'est que chacune des quatre puissances sociales a voulu s'approprier la direction totale en tyrannisant les trois autres, de sorte qu'il est aisé de retrouver toutes les formes sociales connues

— et l'on peut dire possibles — en attribuant la souveraineté à une ou deux de ces puissances à l'exclusion de toutes autres.

Il y a plus : chacune des quatre fonctions sociales exigeant des aptitudes spéciales correspond à des classes humaines différentes ; ces classes ne sont autres que celles reconnues de tout temps sous le nom de *Castes* (parfois avec des sous distinctions particulières); nous les retrouvons de notre temps sous les noms contemporains de *Clergé, Noblesse, Bourgeoisie* et *Plèbe,*; et, nous n'en devons pas douter, ce sont des distinctions naturelles. Ce qui est contre nature, c'est qu'elles soient fermées de quelque façon que ce soit, car la nature ne fait pas de sauts, ou que la naissance y distribue les hommes au lieu de l'éducation, ou qu'une seule classe usurpe le pouvoir total. Mais il faudra toujours, dans toute société, des hommes particulièrement aptes à l'Abstraction mentale en face des géants capables de triompher de l'inertie matérielle, et, au-dessus de ces derniers, des directeurs de la production, distributeurs des produits ouvrés, protecteurs des intérêts individuels en face des directeurs de l'ensemble social, répartiteurs de la justice individuelle et protecteurs de l'unité nationale : là seulement sont les distinctions des castes, nul ne doit s'y classer que de soi-même, selon ses aptitudes, par une éducation normalement distribuée.

Ce n'est pas tout encore : chacune de ces quatre classes s'est développée spécialement à travers les siècles, avec la tendance néfaste de dominer seule, engendrant ainsi tous les désordres intérieurs ou internationaux que nous raconte le drame de l'Histoire.

Mais ce développement n'a jamais été livré au hasard; il a suivi la loi de création de toutes choses, inscrite encore dans notre quaternaire ; et les nations diverses y ont été successivement employées, à travers des époques et des cycles aux limites presque mathématiques. Et cette grande loi cyclique, qu'il est aisé de suivre à travers l'histoire, est celle du Progrès humain ; de sorte que la distinction quaternaire qui précède, après avoir dicté pour ainsi dire la véritable philosophie de l'Histoire, peut déterminer avec précision à quel point nous en sommes de cette marche évolutive, à quel âge de la société humaine, et par suite, quels sont ces besoins, quels sont nos possibilités et nos devoirs.

Mais une démonstration si étendue ne peut être qu'à peine indiquée dans les limites d'un article ; elle pourra être esquissée du moins, en toutes ses parties, si les lecteurs de la *Voie* ont trouvé quelque intérêt à ce rapide programme.

F. Ch. Barlet.

Essai sur l'hyperespace [1]

Toutes nos sensations sont inséparables des idées de matière, de force, de mouvement, d'espace et de temps.

L'astronomie et la mécanique nous montrent que tous les corps sans exception sont mobiles ou, pour emprunter une vieille image, que la nature a horreur (du vide, mais) du repos absolu.

Tout *corps*, est mû par une *force*, décrit, parcourt un *espace* dont le *temps* lui-même est une fonction.

On se propose d'étudier aujourd'hui tout particulièrement les idées d'espace et de temps, et de montrer les horizons nouveaux que la géométrie moderne permet d'entrevoir à ce sujet. Les concepts de matière et d'énergie, qu'envisagent plus spécialement les sciences dites physiques, pourront d'ailleurs faire l'objet d'études ultérieures.

La vieille philosophie spiritualiste considère les données d'espace et de temps comme ne présentant pas de réalité objective et comme de simples formes

(1) J'ai beaucoup emprunté, je me hâte de le déclarer, à l'ouvrage si clair et si précis de M. Boucher : Essai sur l'hyperespace.



ou moules de l'entendement ; l'espace, a dit Leibniz, n'est qu'un ordre de coexistences ; le temps, un enchaînement de succession. D'après Kant, l'espace serait une simple forme *a priori* de la sensibilité externe et non un objet réel qui existe en dehors du moi. Taisons les considérations plus ou moins philosophiques — ce qui ne veut pas toujours dire scientifiques — que d'estimables psychologues ont brodées sur ce thème. Peu nous importe du reste que le temps et l'espace soient les béquilles ou les lisières de notre intelligence ; il est préférable d'aborder la question sous un angle purement scientifique.

Le temps considéré dans un sens absolu, en dehors des phénomènes, ne représente rien à l'esprit. C'est une entité qui ne nous est révélée par aucun sens, mais seulement par le moi. C'est un pur phénomène de conscience. Le temps considéré dans son essence est donc une abstraction ; il échappe à notre contrôle par sa mobilité même. Ce n'est pas lui qu'on mesure, mais les phénomènes qui s'accomplissent dans un ordre donné, et dont la succession est conservée par la mémoire. Aristote définissait le temps : le nombre du mouvement sous le rapport de l'avant et l'après.

Cette définition nous conduit à la représentation graphique du temps : une ligne indéfinie : d'un côté le passé, de l'autre l'avenir et entre les deux ce point toujours mobile, impossible à saisir, et qui n'est autre que le présent.

Le temps est donc pour nous comme un espace linéaire ; nous nous trouvons emportés sur cette droite — dans un seul sens — comme le serait un être imaginaire astreint à parcourir cette ligne sans repos et toujours dans le même sens.

Nous reportons donc sur cette ligne idéale du temps les durées successives de nos impressions sensibles conservées par la mémoire. Nous créons par là une quatrième dimension de l'espace. Notre monde semble entraîné sans arrêt sur cette quatrième dimension; l'intersection de notre univers avec ce nouvel espace détermine chacun des états successifs de l'ensemble; en d'autres termes nous fixons un événement historique par sa date et le lieu où il s'est passé.

L'instant présent nous échappant sitôt né, pour classer les phénomènes dans le temps, nous devons fixer arbitrairement une date, prise comme zéro ou présent relatif : la naissance du Christ, par exemple.

Maintenant on pourrait se demander si le temps n'a réellement qu'une dimension et ce que pourrait être un temps à deux dimensions.

Représentons-nous l'existence dans un monde à une dimension linéaire. Ce serait comme une ligne ou comme un tube indéfini de très petit diamètre, dans lequel les habitants seraient assujettis à se mouvoir constamment dans un seul sens. Telle peut être l'image du temps pour des êtres à trois dimensions.

Mais si cet habitant sur la ligne spatiale (— ou nous sur la ligne temporelle) pouvait quitter pour un instant sa ligne et embrasser d'un coup d'œil tout ou partie de son ancien domaine, il verrait le point présent entre le champ du passé et celui de l'avenir. Cette supposition du temps à 2 d. nous conduit à l'idée d'intelligences supérieures à la nôtre et pour lesquelles il n'y aurait ni présent, ni passé, ni futur, puisqu'elles embrasseraient le temps linéaire — le nôtre — dans son ensemble. Il est donc possible que des choses soient en même temps passées et futures, et la science

vient répondre victorieusement à ce problème que la vieille théologie regardait comme insoluble.

II

L'espace, tout au rebours du temps, nous paraît immobile, invariable, en un mot achevé : il ne se modifie pas immédiatement comme le temps ; mais, comme celui-ci, il ne nous est point révélé par les sens qui prennent seulement connaissance des corps qu'il renferme.

Jusqu'à présent, la Géométrie usuelle n'a étudié, et pour cause, que l'espace à une dimension ou ligne ; l'espace à 2 d. ou surface ; l'espace à 3 d. ou volume.

Nous avons tout à l'heure imaginé des êtres à une dimension condamnés à se mouvoir le long d'une ligne ; examinons maintenant une surface et des êtres pareillement à 2 d. assujettis à y vivre. M. Ch. H. Hinton, dans un roman scientifique, a écrit la condition d'existence de pareils êtres. L'ouvrage de M. Boucher en cite des extraits : ils ont surtout rapport aux connaissances physiques et astronomiques que ces bizarres créatures peuvent puiser dans leur univers limité.

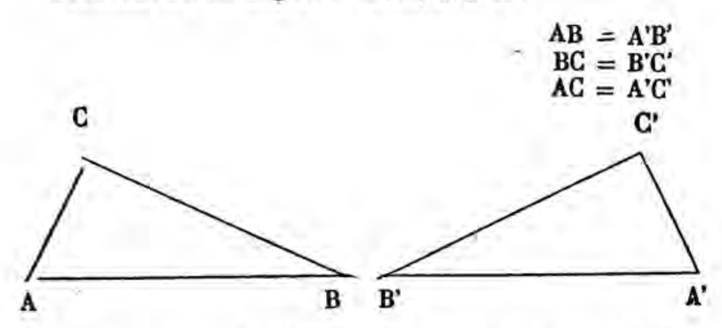
Leur géométrie est surtout intéressante à comparer à la nôtre. Il est évident qu'une figure plane fermée (un carré par exemple) serait pour eux un espace clos de toutes parts, en un mot une prison, puisque pour s'évader il faudrait passer en dehors du plan par la 3e dimension, c'est-à-dire par la hauteur. Pour ces êtres, la menace de Popilius, enfermant l'ennemi de Rome dans un cercle, ne serait pas simplement symbolique. Ils seraient exactement dans la position où se trouverait un homme enfermé dans une sphère her-

métiquement close. Mais, à son tour, cette sphère ne constituerait pas une prison suffisante pour un être fantastique à 4 dimensions, puisqu'il pourrait s'évader par la 4e d. qui nous est inconnue. Un pareil être, disons-nous, pourrait donc voir, pénétrer, apparaître à l'intérieur d'une chambre sans ouverture et sans avoir passé par aucune de ses parois ou de ses murs.

Revenons à la géométrie de nos êtres superficiels : ils ne peuvent avoir aucune idée exacte de la rotation autour d'un axe linéaire, une droite si vous voulez, pas plus que nous ne pouvons imaginer pratiquement une rotation autour d'un plan.

En conséquence il existe, dans ce monde surface, certaines figures dont il est impossible de démontrer l'égalité parce qu'on ne peut les amener à coïncider bien que toutes leurs parties soient égales 2 à 2.

Prenons les triangles : ABC, A'B'C'.



L'être du monde plan verra deux triangles de formes distinctes, symétriques et non égaux, car pour être amenés à coïncider, l'un des triangles devrait d'abord opérer une rotation, tourner hors du plan (dans la 3e d.) autour de l'un de ses côtés. Un pareil mouvement serait incompréhensible pour l'être plan : cependant,

il pourra remarquer qu'une difficulté semblable se présenterait dans un espace linéaire, pour l'être à une dimension.

AB = A'B'
AC = A'C'
BC = B'C'

A B C C' B' A'

Pour que ces 2 systèmes soient amenés à coïncider il faudrait leur faire subir un mouvement de rotation, dans le plan, ce qui les ferait sortir de l'espace à une dimension.

De même pour nous, êtres à trois d., il se présente plusieurs cas de figures ayant toutes leurs parties égales et étant seulement symétriques.

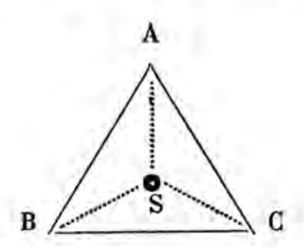
Deux spirales peuvent avoir tous leurs éléments égaux respectivement ; mais si l'enroulement s'opère dans l'une de gauche à droite, dans l'autre de droite à gauche, il ne leur sera pas possible de leur faire occuper le même emplacement dans l'espace, et par suite de démontrer géométriquement leur égalité.

Enfin dans le corps humain, les parties symétriques (comme les deux mains) sont égales, mais ne pourraient cependant être amenées à coïncider. L'objet et son image reflétée dans la glace ne pourraient jamais se superposer par un changement de position quelconque dans notre espace.

Nous sommes donc conduits à supposer que toutes ces figures symétriques pourraient être amenées à coïncider par une rotation, non plus autour d'une droite mais autour d'un plan, c'est-à-dire dans le 4[e] espace. Nous n'avons aucune idée d'une telle rotation ; on

peut essayer toutefois de se figurer ce mouvement en prenant un gant, celui de la main droite, par exemple, et en le retournant, il devient ainsi apte à recouvrir la main gauche : mais on n'a obtenu qu'une apparence inexacte, superficielle du mouvement, car la surface interne du gant est venue à l'extérieur, et vice versa, alors que ces surfaces n'auraient pas dû changer. On pourrait, de même dans le plan, rendre les triangles rigoureusement égaux en supposant A' B' C' ouvert en un point A' et les côtés articulés en quelque sorte, de façon à se mouvoir librement autour des sommets. Mais comme pour le gant les parties internes sont devenues externes.

Nous sommes donc, vis à vis des fig. planes, comme le serait un être du 4e esp. vis à vis des solides.



Considérons un tétraèdre projeté sur son plan A B C, et cherchons à nous représenter réellement le solide ; le sommet S nous paraîtra tantôt en arrière, tantôt en avant du plan A B C ; il a donc en quelque sorte opéré une rotation autour de ce plan pour occuper l'une ou l'autre de ces positions sans qu'on puisse cependant dire qu'il a traversé ce plan. On peut, d'une façon très approximative, se représenter le mouvement comme *analogue* à une vibration de S autour de A B C.

Si la 4ᵉ d. pouvait devenir perceptible à de nouveaux sens ou à de nouveaux instruments, on verrait derrière un corps, sans que le regard suive une direction connue : on pourrait ainsi voir et toucher chaque partie d'un solide sans passer par les parties adjacentes : la vue agirait, non pas seulement en surface mais en profondeur, et par une direction distincte de celle que nous connaissons. C'est peut-être (?) le cas des rayons X dont le mouvement s'effectuerait alors suivant la 4ᵉ dimension : c'est peut-être aussi le chemin que suivent, pour se propager, les vibrations gravitationnelles qui pénètrent tous les corps, indépendamment de leur densité, puisque tous les corps connus sont également transparents à la gravitation.

On voudra peut-être objecter l'invraisemblance d'un être doué des facultés de l'espace à 4 d. ; mais rien ne nous empêche de le supposer comparable à cette force inconnue qui est en nous et que l'on a baptisée de tant de noms différents : âme, raison ou intelligence suivant les théologiens, périsprit des spirites, force psychique des savants qui réservent leurs explications, sans nier de parti pris des phénomènes constatés à maintes reprises. Si profonde soit la prison où se trouve renfermé un homme, rien n'empêchera sa pensée de voler au dehors sans qu'on puisse dire qu'elle ait suivi un chemin connu. Nous paraissons donc avoir en nous un sentiment, plus ou moins vague, de la 4ᵉ direction.

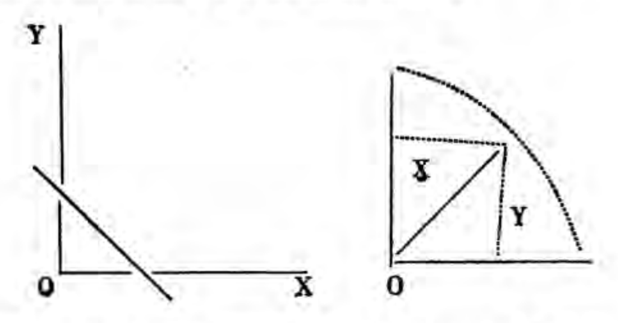
III

Etudions maintenant l'hyperespace au point de vue purement géométrique.

Nous savons qu'une ligne est engendrée par le mouvement d'un point ; en d'autres termes qu'elle a ce point comme enveloppe ou limite ; — une surface sera engendrée par le mouvement d'une ligne et aura cette ligne comme enveloppe — ; un volume sera engendré par le mouvement d'une surface et aura cette surface comme enveloppe.

Ce mode de génération peut être continué par la pensée qui construira ainsi les figures régulières d'ordre supérieur. C'est donc l'ANALOGIE qui est la clef de l'hypergéométrie.

A représente une droite, a_2 un carré, a_3 un cube. On est donc conduit à rechercher ce que peuvent être a_4, a^5, etc., géométriquement parlant. On sait d'autre part que le nombre des dimensions d'un espace indique le nombre des coordonnées nécessaires à la représentation d'un point dans cet espace



Ainsi dans le plan un point est déterminé par x, y ; dans l'espace par x, y, z ; dans l'hyperespace par x, y, z, w.

$x + y =$ éq. droite.

$x_2 + y_2 = a_2$ éq. circonférence.

$x^2 + y^2 + z^2 = a^2$ éq. d'une surface sphérique.

$x_2 + y_2 + z_2 + w^2 = a^2$ éq. de l'enveloppe d'une hypersphère (équation d'un volume).

D'autre part la section d'un corps à n dimensions est une forme à n—1 dimensions. Exemple : la section d'une sphère (3) par un cercle (2) est un cercle (2) ; la section d'un cercle (2) par une droite (1) est une droite (1).

En d'autres termes une forme du n^e espace doit être délimitée par des formes (n—1). Les corps à 4 dimensions ont donc pour enveloppes ou pour limites des solides géométriques (à 3 dimensions). Ces solides sont limités par des surfaces (2) et ces surfaces elles-mêmes par des lignes.

Il est cependant très difficile de se figurer nettement les formes du 4e espace. Les seules méthodes applicables sont celles des intersections et des projections. Au moyen des intersections par notre espace, on représente les différentes apparences des corps, et la série de ces apparences, rapprochées par la pensée, permet de se rendre compte approximativement de l'ensemble.

Ce procédé est analogue à celui qui a été souvent employé en embryologie pour étudier le processus du développement de l'œuf. On prend des œufs, à diverses périodes d'incubation ; on les fait durcir par certains procédés, et en les coupant en tranches minces, l'examen et la comparaison de ces tranches permettent d'étudier le phénomène. On peut dire ainsi, que si les œufs sont à des périodes d'incubation de plus en plus éloignées, c'est le temps, qui dans les variations de leur état, représente la 4e dimension, devenue en quelque sorte apparente par l'examen comparé,

L'autre méthode est analogue à la projection bien connue d'une figure du 3e espace, d'un tétraèdre par exemple sur un plan. Mais les figures du 4e espace, doivent être projetées dans le 3e espace, ce qui revient à dire que leur représentation sera un solide.

De tels modèles de projection des 6 formes régulières du 4e espace ont été construites par M. Schlegel; elles se trouvent à la librairie Schilling à Halle sur Saale. Rigoureusemement on pourrait projeter une figure du 4e espace sur une surface à 2 d. mais alors la projection serait tout à fait confuse et déformée.

Ces considérations nous amènent à la possibilité d'une géométrie descriptive à 4 dimensions, dont les épures seraient des solides à 3 dimensions.

IV

Quelle valeur scientifique ou philosophique peut avoir l'hypothèse de la 4e dimension dans notre univers réel ?

Tout ce que nous voyons et sentons est purement relatif à la manière d'être de nos organes ; nous ne percevons en réalité que l'apparence des choses ; les ombres de la caverne platonicienne, ou, pour parler le langage Kantien, les phénomènes par oppositions aux noumènes, c'est-à-dire aux réalités absolues. Physiologiquement, notre organe visuel ne nous met en rapport qu'avec des surfaces. Le raisonnement, par contre, nous permet d'arriver à des conceptions qui semblent en opposition avec les données des sens : ainsi en est-il des espaces supérieurs au 3e — mais faudrait-il donc avoir plus de confiance en la sensation qu'en la raison ? Si la compréhension de l'espace nous est

donnée par la géométrie, pourquoi chercher à limiter les résultats que cette science nous procure ?

On a déjà fait cette objection à la théorie de l'hyperespace qu'elle est dépourvue de tout intérêt pratique, puisque nos sens actuels ne nous permettront jamais de dépasser la notion de l'espace à 3 d.

Dans un ordre d'idées analogue, la rotation de la terre paraissait aussi autrefois une rêverie contraire au bon sens. Il se trouvait des gens pour raisonner ainsi : Que la terre soit immobile ou non, qu'importe ? Cela ne changerait en rien nos sensations et notre manière d'être, ce n'est donc qu'une spéculation dépourvue d'intérêt pratique. »

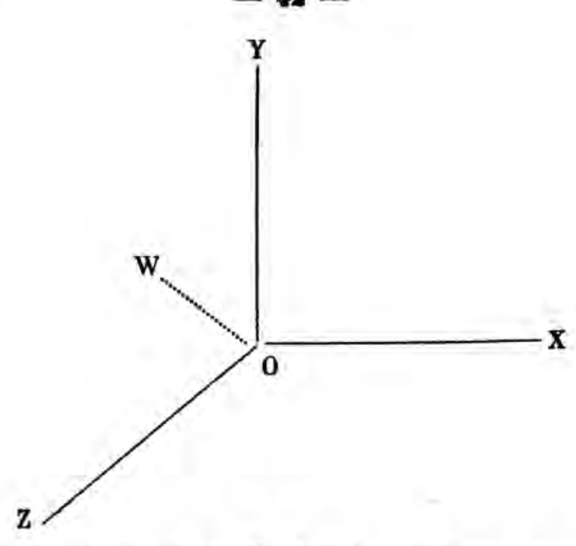
Eh bien, l'idée de l'hyperespace, élargissant les bases de notre entendement, apportera peut-être un jour, pour la conception de l'Univers, des modifications comparables à la révolution astronomique due à Copernic.

V

L'idée de la 4e dimension se trouve bien en dehors de la réalité sensible, mais ce n'est pas une raison pour la repousser. Nos sens ne nous interdisent-ils pas la connaissance de l'électricité, qui ne nous est révélée que par ses manifestations d'ordre physique ou chimique ?

La 4e dimension, bien qu'inaccessible, ne doit pas être regardée comme différente des 3 autres, mais nos organes ne nous permettent pas de la trouver.

Géométriquement nous devons admettre qu'elle est perpendiculaire aux 3 autres.



Dans son ouvrage, M. Boucher suppose que les atomes peuvent se mouvoir dans un espace à 4 d, mais dont la 4e d. serait infiniment petite.

Toutefois ils pourraient s'unir, suivant cette direction, pour former les diverses molécules : celles-ci, assemblées entre elles, selon 3 directions connues, composent ainsi le monde matériel.

De chaque atome on suppose donc une nouvelle direction d'étendue infiniment petite, aboutissant au fluide hypothétique, l'éther qui semble remplir tout l'espace, et dont la matière n'est en quelque sorte que la façade.

L'éther, formée à 4 dimensions, jouerait donc vis à vis de la matière à 3 d., le rôle d'un volume vis à vis de sa surface : d'après l'hypothèse même qui fait admettre son existence comme nécessaire, l'éther pénètre absolument tous les corps jusque dans leurs atomes; il est impossible de supposer un point

de l'espace où il ne soit pas. Occupant aussi l'emplacement exact de chaque corps, il s'y trouve juxtaposé selon une direction différente des 3 directions connues; c'est donc qu'il lui sert en quelque sorte de support suivant la 4e dimension.

Il peut ainsi, dans cette direction, transmettre la gravitation sans être arrêté par n'importe quel obstacle ; en d'autres termes tous les corps matériels sont absolument transparents aux vibrations de l'éther.

Pour expliquer la gravitation, on peut supposer que tous les corps étant baignés dans et par l'éther, celui-ci exerce une pression en les poussant l'un vers l'autre.

Si l'éther n'agissait qu'à l'extérieur des corps, la pression serait proportionnelle aux surfaces : s'il agissait à l'intérieur en pénétrant les corps par les 3 directions seulement, la pression serait proportionnelle aux volumes ; mais puisqu'il agit dans le sens des 4 dimensions, l'action doit être et se trouve être en réalité proportionnelle aux masses représentées par leur poids. Or le poid n'est autre chose que le produit du V par la S, ce qui se traduit algébriquement par un monôme du 4e degré; la δ jouerait donc, dans ce cas particulier de l'attraction, le rôle de la 4e dimension.

En résumé l'éther supporte donc n'importe quel corps sur sa surface élastique (à 3 d.). Il reçoit et transmet toutes les vibrations qui se manifestent à nous par leurs phénomènes physiques : lumière, chaleur, etc.

VI

Les forces rayonnantes agissent comme si elles émanaient du centre d'une sphère à 3 d. vers la surface. Il en résulte que ces forces, lumière, chaleur, etc.,

n'empruntent que 3 d. à la fois, car si elles se propageaient suivant 4 d. elles décroîtraient comme le cube de la distance, ce qui n'est pas ; l'expérience nous démontre en effet qu'elles se propagent avec une intensité qui est en raison inverse du carré de la distance.

Or, soit alors les 4 directions x, y, z, w dans lesquels peut se mouvoir l'atome : nous pouvons former 4 groupes distincts qui représenteront la propagation des forces à travers l'éther, selon 3 directions indépendantes.

(x y z)
(x z w)
(x y w)
(y z w)

Le premier groupe x y z, représentant les 3 directions bien connues, serait relatif à la lumière dont la transmission est visible pour nos sens.

A l'un des 3 autres groupes qui contiennent la direction inconnue w, appartiendrait la propagation de la force de la gravitation que nous subissons sans qu'elle soit perceptible aux sens, autrement que par ses effets, et dont la vitesse de propagation est probablement infinie.

Puisque nous avons supposé l'atome à 4 dimensions x, y, z, w, ces atomes peuvent se grouper *matériellement* suivant x, y, z, etc. ; ces diverses combinaisons donneraient la clef de leurs propriétés physiques différentes, alors que leur composition chimique reste identique.

On sait en effet que deux corps de composition identique peuvent affecter un aspect et manifester des propriétés dissemblables ; pareil état de chose a

été désigné par la chimie sous le nom d'allotropie et d'isométrie. Prenons un exemple d'allotropie : les deux états d'un même corps simple, le phosphore blanc et le phospore rouge, dont les propriétés physiques et chimiques sont tout à fait différentes.

Deux corps isomères, c'est-à-dire dont la formule atomique est la même, à des multiples près, sont par exemple : l'acide butyrique $C^8 H^8 O^4$

éther acétique $C^4 H^4 (C^4 H_4 O_4)$

CONCLUSION

Examinons maintenant les conséquences d'ordre métaphysique qui découlent de l'hypergéométrie ; si l'homme, par sa raison, peut s'élever à l'intuition et à la conception d'un espace d'ordre supérieur, c'est que cette faculté lui permet de franchir les bornes du sensible où il se trouve confiné : il ne serait donc pas uniquement et absolument un être matériel.

Est-il besoin de rappeler ces étranges phénomènes, inexplicables par et pour la science officielle dont s'est tant occupé le XIXe siècle et dont le XXe nous apportera peut-être la théorie ? Ces apparitions, lévitations, matérialisations, apports, etc., que le spiritualisme constate en attendant de les expliquer scientifiquement : ces bizarres facultés qu'on a baptisées du nom de presciences, rêves prémonitoires, visions ou suggestions à distances et qui servent déjà de fondement à deux sciences au berceau : la télépathie et la psychométrie ?

Ne pouvons-nous admettre l'hypothèse de nouveaux sens en voie d'éclosion dans la race humaine, sens qui nous permettront un jour d'élargir et de reculer indéfiniment les bornes de la connaissance ?.

L'idée de temps complète et féconde l'idée d'espace : privés du secours de cette quatrième dimension, nous ne saurions rien concevoir de sensible, puisque tout phénomène dans l'espace a nécessairement une durée quelconque.

C'est ici le lieu de citer le curieux roman de M. Wells : « the time machine ». Sous la forme d'une ingénieuse et captivante fantaisie, l'auteur vulgarise la notion géométrique de l'Espace-Temps à 4 dimensions. Il suppose un explorateur s'embarquant sur une machine qui le conduit dans le futur, où, entre parenthèses, il fait des découvertes d'un caractère attristant et lugubre. J'emprunte à ce récit fantastique l'affirmation suivante : Il n'y a aucune différence entre le temps et l'une quelconque des dimension de l'espace, sinon que notre connaissance se meut au long de la ligne du temps — et, plus loin, cette comparaison saisissante : Voici une série de portraits, de bustes de la même personne à 8 ans, 15 ans, 20 ans, etc. ; ils sont évidemment les sections, pour ainsi dire, les représentations, sous 3 dimensions, d'un être à 4 dimensions qui, lui, est fixe et inaltérable.

En définitive, cette idée d'un espace supérieur au nôtre élève l'esprit et lui laisse entrevoir la possibilité, la *probabilité* même d'un univers inconnu. Elle permet à l'homme de franchir les bornes de la caverne où il est enfermé et où il prend selon l'allégorie platonicienne les ombres relatives pour les réalités absolues.

Léonce Cezard.

Esquisse d'une bibliographie de l'hyperespace

BARBARIN : La géométrie non euclidienne : collection Scientia 1902. C. Naud éd.

BONNEL : Les atomes et hypothèses dans la géométrie. Lib. scientifique Hermann.

H. LAURENT : Les principes fondamentaux des connaissances humaines. Enseignement mathématique, 1899. N° 6 — Carré et Naud.

SCHLEGEL : Sur le développement et l'état actuel de la géométrie à 4 dimensions. — Enseignement mathématique 1900. N° 2. Carré et Naud.

H. G. WELLS : La machine à explorer le temps : The time machine, roman traduit de l'anglais par H. D. Davray, Société du Mercure de France.

COLONEL JAUFFRET : Géométrie élémentaire à 4 dimensions.

Le Culte Gnostique

I

La Religion, comme toutes choses divines ou humaines, est soumise à la Loi du Ternaire.

Qand, nous affranchissant des contingences hyliques où trop souvent nous enlizent les brutalités de la vie, nous nous élevons vers *la seule chose nécessaire,* le Vrai, le Bien et le Beau nous apparaissent soudain comme la fin suprême de nos facultés volitives, de nos aspirations intellectuelles et de nos pures inclinations.

De là les trois aspects du processus religieux, Doctrine, Morale, Culte, qu'on ne peut pas plus logiquement dissocier que les trois termes de la triade hégélienne. Remarquez d'ailleurs l'analogie de cette dernière avec le Ternaire qui nous occupe : à la Doctrine correspond la thèse, au Culte l'antithèse, à la Morale la synthèse.

C'est en somme, ce triple principe, que contient également le Concept de Pierre Leroux, Connaissance — — Sentiment — Sensation, hiérophante et hiérophanie trop oubliés aujourd'hui, mais que fort à pro-

pos vient de remettre en lumière le beau livre de M. F. Thomas (1).

Toutes les religions qui ont longuement subsisté ont fait plus ou moins grande la part de ces trois conditions vitales. Voyez le polythéisme grec, voyez le polythéisme romain, voyez le catholicisme lui-même; croyez vous qu'ils eussent vécu d'aussi longs siècles, s'ils avaient été une simple doctrine philosophique complétée d'enseignements moraux, sans l'ombre de manifestations cultuelles?

Il y a plus. Doctrine, Morale et Culte constituent en s'ajustant, en s'emmortaisant un édifice si solide que même lorsque la foi s'en va, lorsque les augures commencent à rire en se regardant, l'édifice continue à résister, durant des jours nombreux encore, à la sape du scepticisme et à l'orage des révolutions

Le Protestantisme (2) a commis une souveraine imprudence en supprimant radicalement le Culte de son organisme religieux. Je sais bien qu'il a coutume d'opposer ce qu'il appelle le culte intérieur aux cérémonies rituéliques des autres religions, et que volontiers il les taxe d'idolâtries, parce qu'elles ont des temples ornés de statues et des cérémonies qu'éclaire la lueur des cierges et que parfument les senteurs de l'encens. Mais il se trompe doublement.

D'abord, le culte intérieur dont il se fait gloire, ce n'est pas le culte, puisque l'esthétique en est absente: c'est de la morale, ou tout au plus une sorte de vague et incolore mysticité, qui n'a pas même la

(1) Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine, par P. Félix Thomas, Félix Alcan, Editeur.

(2) Du moins dans les races latines.

beauté des triomphantes extases d'un Plotin ou d'un Porphyre.

Et puis, il devrait savoir que si le symbolisme liturgique dégénère parfois en ridicule fétichisme chez le *profanum vulgus*, il n'en demeure pas moins pour l'initié un précieux adjuvant d'ascèse et de prière. Il faut lire, à ce sujet, les pages éclatantes que Léonce de Larmandie consacre au symbolisme religieux dans son savant ouvrage intitulé : *Magie et Religion.*

Si Luther et Calvin eussent été respectueux du Ternaire, l'Europe entière serait aujourd'hui protestante. Rien ne leur a manqué des ambiances fécondantes, des concomitances heureuses, qui poussent aux frondaisons ecclésiales. Les abus violents du romanisme, les turpitudes de ses ministres, leur simonie, l'universel besoin d'une orientation nouvelle, les persécutions, ce baptême glorieux de l'idée, tout à combattu pour la Réforme. Si donc le catholicisme agrippe encore le sol de ses assises,tandis que le protestantisme ne fait même plus de prosélytes,c'est qu'il y a dans l'édifice protestant un vice de construction à jamais irrémédiable, que le catholicisme a su éviter.

Mais n'insistons pas autrement sur la question protestante. Notre intention n'est nullement d'instituer en ces colonnes une polémique contre la Réforme. Nous sommes les premiers à reconnaître qu'elle a fait de grandes choses et nous ne pouvons oublier qu'elle a eu ses saints et ses martyrs.

II

La Gnose a été de tout temps inébranlablement attachée au concept cultuel. C'est elle qui l'a intro-

duit dans la chrétienté comme il appert des Origines *du Christianisme* de Renan, tome VII de la série. Là est peut-être une des causes qui ont suscité les implacables colères de M. de Pressensé père, contre la Gnose.

Tous les groupes gnostiques ont eu leur culte. Malheureusement leurs rituels ont disparu, comme aussi leurs livres de doctrine, dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie allumé par le fanatisme de Théodose. Ce n'est que grâce à une patiente documentation recueillie dans les écrits des Pères de l'Eglise et des apologistes chrétiens qu'il nous est possible, non point de reconstituer ces antiques liturgies, mais de nous convaincre qu'elles existaient.

Nous savons que les Carpocratiens avaient dans leurs temples des bustes de Jésus. Nous savons aussi que vers 160, sous le pontificat d'Anicet (1), la diaconesse gnostique Marcelline officiait dans un sanctuaire orné des images du Christ, de saint Paul, de Pythagore et d'Homère et qu'elle brûlait de l'encens devant ces images.

Renan remarque fort judicieusement que l'art chrétien a été fondé par la Gnose. Cela est hors de toute conteste pour la peinture sacrée. Toutes les œuvres picturales primitives s'attachent à reproduire les épisodes de la vie de Jésus, qui ont précédé sa passion et s'abstiennent systématiquement de représenter les événements qui vont du prétoire à la résurrection.

---

(1) Je ne crois pas que ce pape soit compris parmi ceux que Pie X a supprimés de la nomenclature traditionnelle. Dans tous les cas, puisque j'indique le millésime, il ne saurait y avoir de contestation sur l'époque de l'événement.

Rien jamais qui rappelle soit la flagellation, soit la crucifixion. Jamais la moindre intention d'évoquer la pensée du Christ douloureux. Or, on sait que toutes les sectes gnostiques sont d'accord sur ce dogme : Jésus, en tant que Dieu ne pouvait souffrir ; le Dieu s'est retiré de lui à l'heure de la passion. Il n'y avait dès lors aucun intérêt à offrir les souffrances d'un homme à la vénération des fidèles. Ajoutons que dans la symbolique des catacombes, on retrouve la plupart des hiérogrammes gnostiques, depuis le X surmonté du P jusqu'à l'A et l'Ω, sans oublier la colombe du Paraclet ni l'Agathodémon des Ophites, c'est-à-dire le serpent ou poisson enroulé autour d'un Tau ou d'une flèche.

Quant au temple chrétien, il est certain, qu'il était, comme le sont encore nos temples gnostiques, divisé en plusieurs emplacements. Des vestiges de cette disposition se retrouvent dans certaines églises catholiques. Quelques-unes ont conservé le pronaos ou emplacement du catéchuménat, comme par exemple Notre-Dame de Dijon. D'autres, plus nombreuses, ont encore des jubés, Sainte-Cécile d'Albi, l'église de Brou, Saint-Etienne-du-Mont de Paris, etc. Or ce jubé n'est autre que la cloison qui sert à isoler le troisième emplacement de nos temples. La cathédrale de Toulouse possédait même, il y a quelques années, avant le règne du démolisseur Desprez, une clôture qui séparait complètement le chœur de la nef et faisait de cette église une enceinte tout à fait appropriée à la célébration de notre sainte hiérurgie.

III

Mais jusqu'ici nous n'avons parlé que de l'aména-

gement du temple, que de son ornementation. Ce sont là, en somme, les accessoires du culte : ce n'est pas le culte lui-même.

Nul doute, — l'analogie autorise la supposition, — que la liturgie catholique actuelle ne soit un débris de la liturgie gnostique initiale. Si l'influence de la Gnose a été si grande sur la naissance et le développement de l'art sacré, il serait singulier qu'elle se fût cantonnée dans ce domaine. Les cérémonies hiérurgiques, les ornements sacerdotaux, tout doit être un souvenir des choses d'antan.

La robe du sacerdote gnostique était la robe blanche que l'aube rappelle. L'officiant et les diacres assistants portaient sur la robe la tunique avec ou sans manches, commémorée par la dalmatique actuelle. L'évêque seul endossait, par dessus la tunique, le long manteau semé d'étoiles d'or, qui s'est transformé en casula ou chasuble.

Sur l'office des Albigeois, ces vaillants ancêtres des Néo-Gnostiques d'aujourd'hui, nous avons des données assez précises. Nous savons qu'il consistait en prières faites à haute voix, en invocations, en apolytroses, en exomologèses. Nulle musique, toutefois, ni vocale, ni instrumentale. Mais il faut voir dans cette lacune, non point la continuation de la tradition latine, — on sait en effet que le chant était absolument exclu des temples de Rome, — mais bien plutôt une précaution qu'imposait le malheur des temps : il était prudent de ne pas éveiller l'attention des Inquisiteurs. Quant à la robe noire des évêques cathares, elle symbolisait la période endeuillée que traversait l'Eglise, mais nul doute que si des jours alcyoniques se fussent levés pour elle, ses ministres ne fussent reve-

nus à la robe blanche d'autrefois,et aux joyeux introïts embellis du charme des exultantes musiques.

IV

C'est grâce aux traditions albigeoises, d'une part, consciencieusement colligées pas la sagacité de Sophronius, grâce, d'autre part, aux lointaines liturgies reconstituées, selon la méthode de Cuvier, par l'incessant effort de tous nos vénérés coopérateurs, et radiographées par eux à travers la gangue épaisse de l'agnosticisme catholique,qu'il a été possible d'établir le culte de l'Eglise gnostique actuelle.

La plupart des objets sacrés existent sans doute dans le mobilier des sacristies, mais combien déformés et détournés de leurs primitifs emplois ! Qui dirait, par exemple, que le triangle mystique que le diacre allume graduellement à la cérémonie du samedi saint est notre Tricérion ? Et comment trouver sous l'étole le linteamentum des assistants de l'Evêque, et le diadème épiscopal sous la mitre ridicule des pontifes catholiques ?

Une esthétique rénovée s'imposait. C'est ce qu'a du reste parfaitement compris le Concile de Toulouse, qui a fixé jusqu'aux moindres détails non seulement des cérémonies que comportent la sainte hiérurgie et la collation des sacrements, mais ceux aussi de l'ornementation du temple et de l'ordre harmonique du thiase.

Nous pensons avec lui que tous les ministres doivent être purs de corps et d'esprit et ceints de vêtements adéquats à la grandeur des Mystères qu'ils célèbrent.

Quoi de plus odieux, qu'un prêtre montant à l'autel revêtu des habits qu'il porte dans la vie profane, habits souillés de mille impurs contacts, imprégnés de tous les fluides létifères, de toutes les âcres pollutions de la nauséeuse hylé ? Il faut avoir une bien étrange mentalité pour ne point renoncer à de pareilles inconvenances. Allons plus loin. Il ne suffit pas comme le fait le prêtre catholique, de jeter les vêtements sacrés sur les vêtures profanes. C'est simplement masquer les impuretés, ce n'est pas les supprimer. Nous pensons que le sacerdote doit exuer jusqu'au dernier tous les oripeaux de la vie civile, et y substituer des vêtements exclusivement réservés aux usages sacrés.

Nous voulons aussi qu'il ablue avant l'office toutes les contaminations corporelles générées par la succession des ordinaires matérialités et que l'eau lustrale coule abondamment sur sa chair. Le Christ n'a-t-il pas lui-même indiqué cette nécessité liturgique, en lavant les pieds de ses disciples avant le Mystère de la Cène ?

La loi du secret nous oblige à borner là cette rapide étude sur notre Culte. Le Mystère doit voiler les saintes théurgies qui s'accomplissent dans le troisième emplacement, et, comme le déclarait l'évêque de Ptolémaïs, notre vénéré patron, le Silence doit couvrir les choses d'En-haut.

Synésius,

Patriarche de l'Eglise gnostique de France.

La Voie de la Sagesse [1]

La Philosophie est la voie de la Sagesse ; ce que nous comprenons en ajoutant: le sage est celui qui est plus élevé par l'esprit que ses semblables ; Le philosophe se perfectionne sans cesse. On voit que nous employons le mot *sagesse* dans un sens plus moderne que le sens classique de *Sophia* en grec,

I. — La Perfection, telle qu'elle nous est compréhensible,est une unité supérieure formant une triade.

La Perfection {
- le Bien, synthèse du Bon.
- le Beau, synthèse du Vrai.
- la Gloire, synthèse de la Puissance.

Remarquons bien ici que nous ne pouvons pas connaître la figure réelle de la Perfection : nous voyons une Etincelle Divine à travers notre esprit, et c'est tout.

Le Bon est l'*acte* qui obéit à toutes les lois d'origine supérieure ; au point de vue humain il n'est que relatif : nous trouvons un bonheur partiel en obéissant aux lois dans la mesure de nos moyens. Le Bien

(1) Voir le résumé de la philosophie rationnelle de R. A. M. Bodin éditeur.

est la *loi* parfaite, c'est la Loi Divine, elle nous apparaît comme un équilibre idéal; le type humain qu'on en peut citer est :

« Rendez à César ce qui est à César et rendez à Dieu ce qui est à Dieu. » Son emblème est une balance.

Le Vrai est l'accord de notre substance spirituelle avec la Création ; cet accord peut se faire de deux façons : par la *certitude*, qui est la destruction de toutes les idées rivales, ou par l'*évidence*, qui est l'absence de toute idée rivale. La certitude s'obtient en géométrie par le raisonnement dit par *l'absurde* et l'*évidence* par le raisonnement *direct*. Le Beau est l'accord complet, il nous apparaît comme un centre brillant d'où rayonnent tous les détails hiérarchisés qui forment un ensemble parfait (s'il n'y avait pas de détails il y aurait monotonie).

La Puissance est l'ensemble des grandeurs ou valeurs de tous les éléments du sujet ; c'est à augmenter celle de l'homme que nous consacrons le présent article. La Gloire est la puissance supérieure (sans comparaison) que notre esprit ne peut séparer de *nature supérieure*. On la représente symboliquement par un attribut spécial, sorte d'auréole.

2. — Le Sage cherche à s'agrandir et à s'élever ; mais, de même que les trois faces de la triade se tiennent, il n'arriverait à aucun résulutat enviable dans la Puissance s'il ne cherchait pas le progrès vers le Bon et le Vrai ; sans le Bon, il ferait le *mal*; sans le Vrai, il tiendrait le *faux*.

Nous n'employons pas aussi bien que nous le pourrions la Puissance dont nous disposons déjà, et nous devons nous mettre d'accord avec les lois pour ne pas

être arrêtés par la nature ; mais remarquons avec soin que le goût que nous avons pour la puissance nous pousse souvent à agir chaque fois que nous en avons la possibilité, avant d'avoir pesé si cela est bien ou mal ; cette tendance nous condamne à un labeur continuel de l'esprit.

Pour faciliter au pèlerin de la Sagesse la coordination de ses efforts, il est utile de lui montrer simultanément les tableaux résumés de l'échelle des Substances, de la série des Lois, des degrés de la Puissance :

ESCALIER OCCULTE DU 7

Le 7 : PERFECTION,
Le 6 : Amélioration,
Le 5 : Production,
Le 4 : Réaction réciproque,
Le 3 : Assemblage,
Le 2 : Accumulation,
Le 1 : Réalité,
Le 0 : Possibilité.

Ce sont, pour employer un langage imagé, les sept sphères de la *création adamique*.

L'existence de ce tableau vérifie celui des lois et celui de la puissance. Les degrés de cet escalier doivent être gravis successivement ; ainsi, par exemple : il est inutile de chercher à *améliorer* une science où la *réaction réciproque* ne s'est pas encore montrée par le raisonnement.

§ 3. — Etudions ici la constitution de l'homme : nous trouvons associés en lui :

1° Un corps matériel vivant de la vie végétative

comprenant 5 substances : Espace, Temps, Matière, Force, Fluide vital de la vie végétative (ou force morphologique). Cette dernière substance existe dans chaque cellule, et aussi très spécialement dans le système nerveux sans myéline (nerf pneumo-gastrique, etc.)

2° Une âme-esprit formée de trois substances :

a) L'âme formée de Fluide vital, produisant : la mémoire, les habitudes, les sensations internes et les désirs corporels. Ce fluide vital règne spécialement dans l'encéphale, et communique avec le corps végétatif et les organes des sens (toucher, vue, etc.) à l'aide des nerfs à myéline.

b) L'Esprit proprement dit, ayant trois éléments : l'attention, l'abstraction, l'amour de l'esprit.

c) L'Idéal qui est en quelque sorte notre contact avec les êtres supérieurs. En pratique ce reflet de la Perfection est combiné avec des pensées personnelles à l'homme, c'est-à-dire venues des mondes inférieurs.

Etudions quelques aspects de l'Ame :

Le sentiment que nous avons de notre *personnalité* est causé par la comparaison de nos impressions actuelles et passées ; beaucoup d'entre elles sont obtuses et inconscientes, mais cependant très importantes, entre autres il faut citer la sensation vague de santé ou de besoin physiologique. L'axe de la *personnalité* étant la mémoire, si cette dernière a une lacune d'un certain temps pendant lequel l'état physiologique change totalement, il y a un tel changement de personnalité, comme du sommeil (rêve) à l'éveil ; de même, si une passion se déclare ou s'éteint, la manière de considérer les choses change tellement qu'on se refuserait à reconnaître le langage qu'on te-

nait autrefois. La tendance erronée des matérialistes à confondre la personnalité avec le corps, les a empêchés de reconnaitre combien elle est plus étendue, elle s'infuse à presque tous les objets avec lesquels nous sommes en relation.

Conscience est un mot employé dans deux sens différents.

1º Comme dans : phénomène de conscience, ou dans : avoir conscience de quelque chose ; c'est alors le *Sens intime*, sensibilité de l'âme sous l'influence de la mémoire ou d'une sensation externe, il paraît proportionnel à l'attention. L'esprit se porte sur l'âme, la personnalité se développe par l'attention.

2º Comme dans : travail consciencieux, ou dans : en toute conscience, c'est alors la *conscience judiciaire* qui compare notre pensée avec l'idée que nous avons de la Perfection ; c'est dire que sa valeur varie beaucoup avec l'état actuel de l'âme : on ne peut se confier à un jugement de sa conscience si l'on ne fait pas un effort pour s'élever vers les mondes supérieurs en se dépouillant complètement d'égoïsme ; l'attention se porte sur l'Idéal et s'éloigne de la personnalité.

Les hommes sont (peut-être pour leur instruction) tellement matériels qu'un mouvement de l'esprit n'est bien conscient que si la mémoire ou le monde matériel fournit à l'âme une sensation adéquate : ainsi un géomètre démontre un théorème à l'aide d'un dessin (figure géométrique).

La *Liberté* est un sentiment causé par ce fait que le Corps et son Fluide vital (s'entretenant à peu près malgré nous)maintiennent toujours disponible en équi-

libre une certaine somme d'énergie musculaire qui peut être déclanchée par un désir *conscient*. Mais ce désir n'est pas entièrement indépendant ; il est produit par l'action de l'attention sur les impressions internes et leurs combinaisons ; or si nous remontons à l'origine de ces impressions nous voyons que nous ne sommes aucunement libres de modifier leurs valeurs de départ, tandis que l'esprit, éprouvant du plaisir à agir, porte son attention vers tel ou tel objet, telle ou telle idée, simplement par curiosité d'abord, puis selon sa nature, de sorte que la transformation de la sensation extérieure en désir moteur est à notre disposition, non pas immédiatement, mais par accumulation, par intégration de l'âme qui se forme peu à peu, comme sculptée par l'esprit.

Voyons maintenant la liberté de l'esprit : Si nous avions la connaissance complète du Bien et du Beau, nous nous fortifierions sans cesse mais nous serions rivés à la bonne direction mieux que l'aiguille de la boussole ; au contraire notre attention peut se porter vers plusieurs centres sans que nous ayons une idée nette de ce qu'il faut faire ; c'est en tâtonnant et nous heurtant aux obstacles que nous reconnaîtrons la Voie sur laquelle nous devons nous diriger librement avant dêtre admis à l'échelon prochain du progrès : il faut accomplir en nous le 5 avant de pénétrer dans le 6, puis toujours marcher vers le 7.

Les *Idées* sont des actes de l'Esprit, elles sont abstraites (nous ne les sentons en général que lorsqu'elles sont combinées avec des pensées de l'âme). Les unes peuvent être considérées comme primitives ou simples, les autres sont des combinaisons des premières. Classons nos idées primitives nous trou-

vons un tableau formant les marches d'un escalier et nous nous apercevons qu'elles sont en *nombre limité.*

1. — La constitution géométrique (cristallisation);

2. — L'assimilation inconsciente (vie végétative);

3. — Automatisme conscient (vie animale inférieure);

4. — Réaction par causalité (raisonnement);

5. — Egoïsme, extension de la personnalité;

6. — Altruisme, on forme une société:

7. — Idéal, Progrès.

Il est digne de remarquer que ce tableau correspond à l'escalier occulte du 7. — Ces idées peuvent, si l'on veut, être considérées comme les actes propres de substances spirituelles de plus en plus élevées. Le début de l'appartition de chacune est comme un instinct, c'est-à-dire est une idée inconsciente qui pousse à des appréciations qu'on ne peut expliquer; puis elles deviennent peu à peu conscientes, c'est-à-dire qu'on les constate réelles parce que la mémoire a enregistré assez de faits pour leur donner un aspect, enfin elles deviennent distinctes, nettes, raisonnées, l'esprit leur voit une formule abstraite mais réelle.

Les *pensées* sont produites par l'âme qui se combine avec l'esprit.

Grâce à la puissance de la mémoire, toutes les anciennes impressions du corps, des sens et de l'âme, peuvent être considérées comme présentes à la fois en tout temps, mais en *possibilité* seulement c'est-à-

dire manquant par elles-mêmes de l'énergie nécessaire pour devenir sensibles. Leur dynamisation se fait par suite de leur ancienne coexistence en nous (les sensations durant toujours un certain temps, chevauchent les unes sur les autres dans la durée) et aussi de l'attention actuelle que nous portons à une nature déterminée d'impressions (si nous ressentons une douleur nous effectuons maladroitement et lentement des mouvements bien connus ordinairement) ; grâce à ces deux conditions, les cellules cérébrales correspondantes se mettent en activité et la modification de notre encéphale éveille notre sens intime. Car, c'est un fait bien général, nous percevons notre modification.

§ 4. — Constitution des unités collectives. Des êtres indépendants ne forment pas un être collectif, mais s'ils viennent, par suite d'un changement de circonstances, à se relier entre eux, même d'une façon précaire, ils forment un être global doué d'une certaine unité ; par exemple des molécules gazeuses subissant un refroidissement forment un corps solide, les molécules sont liées par la cohésion. De même des hommes qui sont entièrement libres ne forment pas une nation ; mais s'ils ont des idées communes on peut dire qu'ils ont un esprit commun ; s'ils ont des traditions et des désirs communs on peut dire qu'ils ont une âme commune ; or la fusion en une unité collective est un perfectionnement (accroissement de puissance), le devoir de chacun est donc de fortifier les liens qui existent dans sa Société et de se sacrifier pour elle. Voilà la seule justification du service militaire, et surtout de la guerre, question fort grave pour un philosophe, d'autant plus

que, en théorie du moins, le devoir du soldat est multiple et progressif : il se doit à sa commune, à sa nation, à sa race ; il se doit aussi à ceux qui ont ses idées, son esprit, même si la société qu'ils pourraient former n'a pas d'existence matérielle.

§ 5. — Constitution des êtres à vie partielle. Les êtres dont nous voulons parler ici ne sont pas, en principe, des êtres vivants, c'est-à-dire capables d'évoluer par eux-mêmes et de se reproduire en transformant eux-mêmes de la matière inférieure ; nous considérons ceux qui, étant en rapport avec le monde des fils d'Adam, se modifient et se reproduisent selon leur constitution propre mais grâce à l'intervention humaine ; en voici des exemples :

1° Un être artistique (statue) ou intellectuel (livre) est produit mécaniquement grâce à l'intervention humaine (par les procédés du moulage et de l'imprimerie) ; c'est une sorte de vie. Pour la naissance de ces êtres ou leur perfectionnement, l'auteur (sculpteur ou écrivain) sacrifie un peu de son énergie physiologique et transmet une part de son fluide vital (sentiment, pensée, etc.) ; le spectateur (ou le lecteur) ressentant une impression nouvelle adéquate y trouve un point d'appui solide pour ses idées et perçoit la pensée de l'auteur.

2° Les humains sensitifs (par exemple : les hypnotisés) perçoivent beaucoup de communications intellectuelles que les hommes ordinaires ne ressentent pas. Nous sommes ici en présence d'êtres partiels (de transmission) dont le support matériel est insensible ; mais comme tout le monde ne peut les étudier, nous nous bornerons à les citer.

3° A la suite d'un sentiment très violent (la colère, la terreur, etc.) l'âme se trouve exposée aux attaques du même mouvement grâce à la mémoire ; mais, tandis qu'un sentiment faible (c'est-à-dire n'imposant l'attention qu'à une partie de la conscience) reste raisonné et calme, l'émotion qui, pour une raison quelconque, a saisi la totalité de l'être conscient, échappe au contrôle de l'esprit et prend toute l'intensité que l'individu peut fournir, jusqu'à la crise causée par la fatigue corporelle (nerveuse), et cela recommence même au rappel de la mémoire ; le sentiment considéré est ainsi un *être partiel* se nourrissant de l'âme du patient, pouvant même sortir de l'homme comme la 1re espèce (actes sensibles) ou comme la 2e espèce (actes insensibles). Toute émotion faible jouit des mêmes caractères fondamentaux, mais ils sont moins nets, parce que l'esprit réunissant rationnellement des impressions idoines, en forme une association qui est aussi un être à vie partielle, et peut lutter contre l'émotion et ne lui laisser captiver l'attention que dans la mesure qu'il importe ; il faut profiter de la période d'enfance de ces êtres dont l'évolution est rapide.

4° Certains de ces êtres ont pris naissance en dehors de l'âme humaine et nous sont devenus sensibles en raison de leur conformité avec nous : ainsi un micrographe admire la structure d'une diatomée, le poète rêve devant un coucher de soleil, un prisonnier évadé est heureux de se promener dans la campagne. L'âme qui les considère avec attention s'y conforme de plus en plus.

Il est très utile de considérer, ainsi que nous venons de le faire, les mouvements des fluides en rela-

tion avec l'âme : on se rend compte ainsi que toute mauvaise pensée, tout acte blâmable doivent être évités parce qu'ils paraissent sans effet réel ; l'inverse peut se dire de toute pensée louable, elle s'empare peu à peu de l'énergie disponible dans l'âme en équilibre et finit par modifier le nombre matériel.

§ 6. — Comment juger de la grandeur d'un esprit humain ? Nous, humbles mortels, ne pouvons juger que les œuvres de l'homme, nous évaluerons donc un esprit par son *pouvoir de transformation*, qui dans un rôle actif se nomme l'*Invention*, et dans un rôle passif se nomme la *Stabilité*.

Ceux qui inventèrent l'art de faire du feu, l'art d'écrire des pensées abstraites, l'art de la médecine, et ceux qui comme les martyrs chrétiens, Christophe Colomb, Jeanne d'Arc, supportèrent les épreuves les plus dures sans que leur foi chancelât, furent les grands esprits, les uns par l'invention, les autres par la stabilité.

Pour comparer complètement deux esprits entre eux, il nous faudrait les ramener au même point de départ et les soumettre aux mêmes circonstances, ainsi il est humainement impossible de juger quel fut le plus grand de Newton et d'Archimède ; toutes choses égales d'ailleurs, celui qui a eu le plus de ressources entre les mains a eu plus de Puissance que l'autre. D'autre part, comme l'*Idéal* d'un homme est sûrement le point le plus haut qu'il veuille atteindre, celui qui a un Idéal élevé peut être considéré comme plus grand que celui qui a un idéal terre-à-terre.

Nous avons donc trois aspects de la Puissance de l'esprit :

1° La grandeur du point de départ (ressources) ;
2° La puissance de transformation (inventions, etc.) ;
3° Elévation de l'Idéal (but).

qui correspondent aux trois zones de la Loi de Pénétration. Voyons ce que nous pouvons faire pour progresser :

1° Pour augmenter vos ressources, vous avez l'instruction, mais, pour qu'elle puisse vous servir facilement pour l'invention, il faut la diriger d'une façon philosophique, il faut étudier la centralisation et la partie commune de toutes les sciences.

2° Pour augmenter votre stabilité d'esprit, examinez toutes vos pensées avec soin, ne conservez comme article de Foi que ce qui est bien évident ou bien certain, et exercez-vous à y avoir recours continuellement ; cela dirige nos regards vers la Perfection.

Pour augmenter votre invention, cherchez la simplicité des lois et des principes des phénomènes, combinez-les de toutes les façons sans rien négliger de ce qui est en votre pouvoir pour vous aider (analogie, écriture, symboles, etc.).

3° Pour élever votre Idéal, examinez ceux que nous ont laissés les grands philosophes et les fondateurs de religions ; cette élude doit être toujours continuée ; si on ne trouve pas mieux que ce qu'on a, on s'affermit dans la voie que l'on suit.

En résumé, le procédé unique dont nous disposons pour accroître notre puissance d'esprit consiste à tra-

vailler continuellement tout en fixant nos yeux vers la Perfection : d'après ce que nous avons vu auparavant, ce que nous pouvons faire pour accroître notre âme consiste à y introduire continuellement le contrôle de l'esprit. Celui qui s'amuse s'abandonne au fluide vital.

Remarques pratiques :

Dans notre siècle agité la qualité la plus importante à fortifier en nous est la stabilité : mépris de l'infortune, calme, persévérance.

L'usage que les Kabalistes font du *Tarot* est de faciliter le travail d'invention, c'est une sorte d'algèbre des idées.

Les humains se contentent ordinairement comme culture de la Puissance de l'article ; ainsi pour agir sur le monde matériel on étudie la Physique ; dans un cas analogue le philosophe dira : Pour agir sur un homme, on cherche quelle est la nature de son amour et le degré de son instruction ; on peut alors préjuger de ce qu'il fera dans une circonstance donnée, cette formule générale ne doit pas faire négliger les instincts.

Il est fort utile de remarquer ici l'avantage que vous retirez de l'élévation de votre Idéal et de la docilité avec laquelle vous lui obéissez ; vos œuvres en sont imprégnées, et elles auront auprès de vos semblables un succès spécial provenant de la généralité du respect pour la Perfection, même chez ceux qui y pensent peu.

§. 7. — Pour nous élever encore davantage, nous ne pouvons avoir recours qu'à la Prière. La confiance complète en la Divinité doit résulter des études philosophiques antérieures. Il faut considérer les notions que nous avons sur le Monde Divin comme un être à vie partielle qui combat en nous les pensées inférieu-

res. Lorsque nous avons fait notre possible pour le mériter (par notre conduite) et le demander (par notre désir de l'Idéal) nous croyons que le rayon de grâce ne manque jamais, il consiste souvent en une perception plus nette de la Perfection.

Nous ne pouvons pas savoir si l'aide que nous recevons ainsi nous vient d'un esprit un peu supérieur à nous ou de la divinité. Il y a lieu de n'invoquer que Dieu seul, la Prière en sera plus parfaite et nous ne commettrons pas d'erreur sur les lois des mondes supérieurs d'ailleurs.

Le nom qui nous sert à désigner la Divinité n'a aucune importance, c'est l'élévation de l'idée que nous en avons qui importe ; celui qui dirait que les prières adressées aux Divinités de l'antiquité grecque étaient vaines et ne pouvaient avoir de sanction, commettrait un lourd contresens.

Voici, comme application de notre rationalisme, la traduction aussi littérale que nous avons pu, du Pater, mais en employant les termes que nous comprenons ; la Trinité, base de la Triade, se montre d'elle-même.

— O Créateur dont nous n'avons qu'un reflet,

— que votre Substance soit dite Parfaite,
— que votre Gloire se rapproche de nous,
— que votre Loi s'accomplisse dans tous les mondes.

— Accordez-nous le rayon de Grâce qui nous est nécessaire à chaque étape,
— Pardonnez-nous nos désobéissances lorsque nous aimerons ceux qui nous nuisent,
— Que la Perfection soit notre seul désir, et accordez-nous le Progrès.

Il est indispensable ici de jeter un regard d'examen sur les symboles ; rien n'est plus utile pour concentrer la pensée et le sentiment qu'un symbole simple conforme à notre faiblesse ; mais rien n'est plus dangereux qu'un symbole riche quand la pensée est incorrecte et le sentiment est faible. Surtout en religion, quel bon résultat peut-on espérer d'un symbole incompris ? Il devient fétiche illusoire ou fable ridicule, éloignant les hommes raisonnables des questions élevées. Et quel sera l'effet d'une œuvre humaine puissante (musique, poésie ou peinture) instituée comme représentant un sentiment religieux, lorsque la vraie piété aura faibli ? la religion déviera de son but et couvrira de son manteau un sensualisme antilibéral.

L'homme ne pouvant représenter l'absolu que par des symboles on voit que « *la lettre tue et l'esprit vivifie* ».

R. A. M.

La Trinité Alexandrine dans Valentin; la Cosmogonie Valentinienne

On sait que la philosophie alexandrine avait définitivement accepté la trinité divine composée : 1° de l'Etre infini, l'un ou le bien ; Unité absolue de Parménide) 2° de l'intelligence (dieu pensée d'Aristote), 3° de l'âme universelle (Dieu-feu de Zénon), âme qui est, en même temps la substance du monde et qui contient en elle, toutes les âmes particulières.

Dans le gnosticisme moderne, *l'un* est l'Etre infini ; l'*intelligence* est l'être suprême ou parfait ; *l'âme universelle* est l'Ether universel. Mais dans le gnosticisme du Ier et du IIe siècle de notre ère, cette trinité fondamentale semble noyée dans une multitude d'hypostases appelées *Eons* et il est si difficile aux étudiants en philosophie de la reconnaître, que, rebutés par cette difficulté, ils abandonnent l'étude de la gnose en proclamant qu'elle est le cauchemar de l'humanité.

Nous croyons donc être utile à nos jeunes philosophes et à tous ceux qui veulent s'initier à l'histoire de la gnose, en mettant en évidence l'existence de la trinité fondamentale dans le gnosticisme et particulièrement dans la doctrine du grand Valentin.

I

Au premier siècle de notre ère, un philosophe du nom d'Alcinoüs, cherchant à concilier Platon et Aristote, fait des idées-essences de Platon, des pensées divines : L'idée, dit-il, par rapport à Dieu est sa pensée ; par rapport à nous, le premier intelligible... si Dieu est intelligence ou intelligent, il a des pensées, et ces pensées sont éternelles et immuables. Or, s'il en est ainsi, il y a des idées. Au-dessus de l'âme du monde, qui n'a l'intelligence qu'en puissance, est l'intelligence en acte, lieu des idées. « Mais il y a un principe supérieur encore. » Sans être la pensée, Dieu donne à l'intelligence de penser, et aux intelligibles d'être pensés, en éclairant la vérité de sa lumière. » Au-dessus de l'acte se trouve donc la cause même de l'acte, et cette cause est Dieu. Dieu est ainsi considéré comme le principe qui domine à la fois l'acte et la puissance. Cependant ce principe n'est pas encore l'unité alexandrine. Tout en s'élevant au-dessus d'Aristote, Alcinoüs appelle encore le premier Dieu la *première intelligenc.* Le second principe est l'acte de la pensée (noêsis) ; le premier est l'être pensant, l'intelligence même (noûs). Alcinoüs ne peut se contenter d'admettre avec Aristote cet acte de pensée qui serait à lui-même sa propre substance, et sans sortir du point de vue de l'intelligence, il est amené à poser trois termes distincts :

1° La puissance de penser, ou âme du monde, dont le développement constitue le mouvement. Ame du monde qui se confond avec la matière même, qui est la *puissance* d'Aristote.

2° L'acte de la pensée (noêsis), identique à l'idée de Platon et au Dieu d'Aristote ;

3° L'intelligence (ô protos noûs), supérieure tout à la fois à la pensée en acte et à la pensée en puissance dont elle est la commune origine (1).

Valentin accepte cette doctrine d'Alcinoüs, mais au-dessus du *Noûs* il place un quatrième principe qui est *l'un* ou le *grand ineffable*, des Alexandrins. Valentin le nomme encore comme les Perses *l'inactif*, *le silencieux* et aussi le *grand abyme*.

De cet Un sort l'intelligence (Noûs) et l'intelligible que les platoniciens nomment aussi la vérité (alêtheia) ; et de l'intelligence avec l'intelligible naissent Noêsis ou *logos* et *Zoe* la vie au sens d'Aristote, la vie qui est à la fois intelligible et intellectuelle. La pensée (la raison, le logos) se tourne vers l'unité ; la vie se tourne vers la variété. L'Etre est intelligible et intelligence et parconséquent pensée et vie. C'est ce que Proclus devait développer plus tard.

Quant à l'*âme universelle* qui renferme toutes les âmes particulières en même temps distinctes et unies Valentin l'admet dans son système et fait remarquer qu'elle constitue un *grand organisme humain spirituel* qu'il nomme l'*homme* et l'*Assemblée* ou *Eglise* L'âme universelle est ainsi le *monde pneumatique*, réalisation parfaite de l'intelligible.

Mais l'âme est aussi autre chose. Le logos la pensée divine doit s'exprimer au dehors ; la vie veut se répandre au dehors. L'âme est donc ainsi la parole proférée qui se propage dans l'univers apportant partout la lumière, c'est *Christos ;* elle est la vie qui circule dans l'univers comme un souffle embrasé c'est *Pneuma-agion*, le Saint-Esprit.

---

(1) A. Fouillée, la philosophie de Platon.

En résumé, la Trinité fondamentale des néoplatoniciens est tout entière dans la doctrine de Valentin, où les trois hypostases portent les noms suivants :

Néoplatonicien	Valentin
1° L'un, le bien.	le silence, l'abyme
2° l'intelligence	intelligence — vérité logos-Zoé.
3° âme	homme-église. christ-St-Esprit.

Maintenant, Valentin attribue, à chacune de ces hypostases ou éons principaux des qualités ou perfections éternelles, qu'il nomme des éons secondaires.

Le *Noûs* est sorti de la profondeur de l'Etre il est donc le *profond*, l'*insondable*. Il est éternel, immuable, par conséquent il est celui qui ne *vieillit pas,* qui est toujours jeune, toujours le même. *Il vit par lui-même ; il est immobile ; il est le seul engendré par l'Un.*

Quant à l'intelligible, il s'unit de plusieurs manières, à ce qui peut le recevoir, par *combinaison*, *mixtion*, *mélange* qui sont les diverses formes de l'*union* bien qu'elles ne diffèrent pas sensiblement les unes des autres. Valentin ne parle ni de l'*imitation* ni de la *participation*, ni de la *procession*. Ces diverses réunions font, d'après Valentin la *joie* et la *félicité* du Noûs.

II.

L'intelligible que les Platoniciens et Valentin appelaient Vérité était nommée *sagesse divine* par les Per-

ses. Le monde pneumatique est, comme nous l'avons vu, la réalisation parfaite de l'intelligible, c'est la *sagesse parfaite*.

Le monde physique ou hylique, ou *la nature* est la réalisation imparfaite de l'intelligible, c'est la *sagesse imparfaite*, appelée par les Valentiniens *Achamoth*. D'où vient cette Achamoth?

Avant de répondre à cette question il est nécessaire de se faire une notion exacte de la structure du monde physique telle que se la représentaient les anciens.

La nature terrestre formant le noyau principal du monde, était au centre. Elle était entourée de douze sphères concentriques peuplées par des *Ames* que Platon nomme *dieux* et les gnostiques *archons*. Les sept premières sphères appartenaient aux sept planètes chacune résidence de l'archon chef de la sphère. La huitième sphère était celle des étoiles fixes.

Ce monde physique était distinct et séparé du monde pneumatique et placé au sein du *Cénôme* ou espace ténébreux.

L'Etre infini, le Un, avait formé le cénôme en s'en retirant pour ainsi dire et en se concentrant en un point qui est le *Noûs*. Mais tout en se retirant il avait entraîné avec lui toutes les idées ou intelligibles et n'avait laissé dans l'espace que le *principe de la quantité* que les Hindous appellent *Maïa* et qui est aussi le principe de la séparation.

Pour des raisons que nous indiquons plus loin, une *portion inférieure de l'âme* hypostatique s'était séparée du reste de l'âme, et cette portion tombant dès lors dans le cénomène s'était unie au principe de la quantité ou matière; et toutes les âmes contenues dans cette portion d'âme hypostatique s'étaient ainsi

trouvées séparées les unes des autres, formant autant d'individus différents. Par suite de cette séparation, la hiérarchie et la subordination de ces âmes, qui existait entre elle, dans le monde pneumatique, se trouvaient détruites, et toutes ces âmes ne formaient plus qu'un mélange confus ou *chaos*, *l'Achamoth*.

Toutes ces âmes se mouvaient dans le cénôme ; c'était le règne de l'arbitraire et du désordre. Elles se cherchaient souvent, elles fuyaient les heurts désagréables et recherchaient les heurts agréables, il se produisit ainsi des sympathies et des antipathies. Celles qui sympathisaient ensemble se réunissaient, s'aggloméraient et ainsi se forma la grosse sphère du monde physique semblable à *un œuf* au milieu de *la mer* du cénôme.

Par la force des choses et avec le temps il s'établit un certain *modus vivendi* qui longtemps continué devint une *habitude* et puis un pur *mécanisme*, ainsi s'établirent des *lois fatales et nécessaires* (la nécessité) parmi lesquelles celle des retours périodiques ou des alternances qui nous font apercevoir du *temps* ; ainsi les lois fatales sont le pendant de l'intelligence et de la volonté ; elles ne sont que des habitudes invétérées.

C'est donc de l'œuf primitif que s'est développé le monde les êtres qui par leur agglomération ont formé *la boue* (mélange de terre et d'eau) sont restés au centre, les autres ont formé les astres avec leurs sphères. L'âme de la nature terrestre, qui comprend en elle toutes les âmes humaines est restée attachée à la boue ; les âmes des archons et de leurs chefs se sont attachées aux astres et aux sphères qui sont au-dessus. Et, comme l'enseigne l'astrologie, ces archons exercent leur influence avec la nature terrestre et la gouvernent.

L'âme de la nature terrestre (qui est surtout la Sophia imparfaite) est donc sous la domination des Archons et des lois fatales et avec elle toutes les âmes humaines.

Or qui est cause de cet état de choses ? qui est cause que la *Sophia* est venue dans la matière ? qu'elle est soumise à la nécessité et au temps? c'est le chef des Archons ; c'est lui qui est le *démiurge* ou le grand Dieu du monde physique. Comment est-il cause de tout cela ? Parce que c'est lui qui est la cause de la séparation et de la chute dans le cénôme ainsi que nous le verrons plus loin.

D'ailleurs si le démiurge avait travaillé seul avec ses archons à organiser le monde physique, il serait bien plus imparfait qu'il n'est en réalité. Si ce monde offre un ordre parfois merveilleux et une certaine beauté, il le doit à l'intervention de Christos (la lumière) et de Pneuma-agion (l'esprit de vie).

Valentin a recouvert toute cette cosmogonie d'un voile mythologique emprunté à la cosmogonie phénicienne.

La *belle nature* était pour les phéniciens Astarté, l'Aphrodite des Grecs. Sa naissance est racontée de la manière suivante : un œuf tomba du ciel dans la mer (du cénôme) ; un poisson (Christos) ou des poissons le portèrent sur le rivage et une colombe (Pneuma-agion) où des colombes le couvèrent ; la déesse en naquit. D'après la Bible, la nature était informe et toute nue au sein des ténèbres du grand abyme, mais l'Esprit-saint se mouvait sur la boue et la lumière vint sur elle. Alors elle se développa. D'après les cosmogonies d'Hiréonyme et d'Hellanicos, d'après les livres de Môchos, du Sanchoonnia de Philou de Byblos, etc.

En haut se trouve l'Ether et le vent ; en bas, l'érèbe ténèbreux ; dans le lieu intermédiaire le chaos au sein duquel se développe l'œuf. La nature est d'abord de la boue qui se sépare ensuite en terre et eau. Il en sort *Tyvhon* le démiurge qui tient du Destin, de Chronos et d'Héraclès. Comme le destin, il est aveugle, comme Chronos il a des ailes et une faux. Ses jambes sont des serpents et il est un fort géant comme Héraclès.

Valentin nous dit qu'un avorton tomba dans le cénôme et qu'on l'appelle *Achamoth* (la boue primitive). Achamoth donna naissance au démiurge qui est le diable. L'avorton fut façonné et animé par Christos et Pneuma-agion. Aussi toutes les fois que la nature (Sophia) se tourne vers le Christ-lumière elle est contente, espère, sourit et se couvre de fleurs (printemps et été) ; lorsqu'elle se tourne vers la matière, elle est triste et pleure (automne et hiver). Le sourire de Sophia c'est la charté du jour, ses soupirs sont les doux zéphyrs. Ses pleurs donnent naissances aux fleuves et à la mer, sa contraction et sa tristesse donnent naissance aux terres et aux pierres. Toutes ces images, Valentin les à empruntées à la mythologie Egyptienne.

III

Voyons maintenant quelle fut d'après Valentin la cause de la séparation et de la chute.

Noûs connaît seul la nature du grand Ineffable car il connaît tout l'intelligible. Cette science parfaite est cependant ambitionnée par toutes les âmes qui forment *l'assemblée* (ecclesia). Emanant de l'Etre, elles tendent à lui, elles l'aiment, elles sont dévorées du

désir insatiable de le connaître. Plus les âmes émanées sont loin de l'Etre infini, plus leur ignorance de ce mystère est grande et plus leur langueur s'augmente, leur insatiable désir devient pour elles une véritable souffrance. Il n'est donc pas étonnant que parmi les inférieures il se soit trouvé des âmes qui pour arriver à la science parfaite aient lutté contre l'impossible et qui dans la violence passionnée de cette lutte n'aient risqué de se perdre. Heureusement la *limite* est là pour retenir les âmes dans les bornes de leur propre nature. D'ailleurs, Christos par l'intermédiaire d'une grande âme leur expliqua le développement des êtres, ses lois, ses règles ses exigences, sa norme. Grâce à cette grande âme l'assemblée (Sophia-parfaite ou d'en haut) comprit que l'absolu, incompréhensible en soi, ne peut être perçu et saisi par ses émamations, et que son incommunicable essence repose dans l'éternel silence. D'un autre côté, pneuma agios leur enseigna la résignation, la *prudence*, la *foi*, *l'espérance*, la *charité* et leur rendit la *béatitude*.

Toute l'assemblée reconnaissante élut pour son chef suprême la grande âme interprètre du Christos, et qui l'avait sauvée. On lui donna le nom de *sauveur* et elle devint le *conseiller*, le *protecteur*, le *nourrricier spirituel*, le *prédicateur* ou le docteur, le pontife ou *l'ecclésiastique* de l'assemblée. Le sauveur fut comme l'épanouissement la fleur, l'étoile, la tête du grand organisme spirituel, et pour marquer son union indissoluble avec l'assemblée, on lui donna le nom *d'époux* de l'Eglise et à l'Eglise celui *d'épouse* du Christ-sauveur.

Néanmoins, une grande âme inférieure de l'assem-

blée, pervertie par les efforts qu'elle avait faits, crut être en possession de la science parfaite et ne voulut pas se joindre aux autres membres de l'assemblée pour reconnaître comme chef le Christ-Sauveur, cependant, cette prétendue science parfaite était bien limitée et bien erronée. Son orgueil, son arrogance menaçait la paix de l'assemblée, celle-ci la chassa et dans son exil, elle entraina à sa suite toutes les âmes qu'elle contenait. Telle fut l'origine du chaos.

. . . .

Le corps des plantes et animaux et leur principe vital est un produit des archons ; le corps et le principe vital de l'homme ont la même origine, mais son âme lui a été donnée par Sophia (l'âme de la nature terrestre) et comme celle-ci est d'origine céleste, l'âme de l'homme est aussi une de ses parties, *une étincelle* d'origine céleste.

Les âmes humaines et la nature, soumises à l'influence des archons et aux lois fatales soupirent après leur délivrance. Elles *espèrent* que celui qui a sauvé le plérome viendra un jour les délivrer, telle est la *foi* inébranlable (Pistis) de Sophia.

Telle était aussi la doctrine enseignée dans des mystères antiques et qui nous est parvenue sous le voile du mythe de Prométhée. L'homme, par sa pensée prévoyante, étincelle ravie du foyer de la pensée divine, invente la science et les arts ; mais, clouée par les liens du corps au rocher de la matière, et rongée par le vautour du désir, la pensée de l'homme aspire à l'infini sans pouvoir l'atteindre. Un jour cependant, la force mise au service de la justice, Hercule vainqueur de la matière, délivrera la pensée captive, et lévera la malédiction que l'Intelligence

divine, comme jalouse de ses richesses, semblait avoir lançée contre l'intelligence humaine : alors Dieu et l'homme seront réconciliés.

Ne m'étant pas donné pour sujet l'histoire de *la délivrance*, j'arrêterai ici l'exposé de la doctrine Valentinienne.

Ai-je besoin d'ajouter en terminant, que cette doctrine ne peut pas être adoptée telle que je viens de l'exposer par les *Gnostiques modernes*. L'astronomie moderne ayant détruit à jamais le système de Ptolémée et notre éther universel composé de monades prenant la place de l'âme hypostatique ancienne nous sommes obligés de modifier grandement le système Valentinien. Cependant, le fond reste le même et si nous devons recouvrir notre doctrine d'un voile poétique, nous ne pouvons qu'adopter le langage de Valentin.

Ce n'est point du reste par quelques études qui ont été publiées sur les anciens gnostiques que les curieux pourront avoir des notions sur le gnosticisme moderne. Pour connaître celui-ci, il est nécessaire de se faire initier (1).

SOPHRONIUS,
Evêque de Toulouse.

---

(1) Cette initiation se donne en trente trois grades analogues aux grades maçonniques. Comme la franc-maçonnerie, notre société gnostique est une société fermée dans laquelle on est reçut qu'à certaines conditions. Ces conditions ont été fixées dans la constitution et les règlements généraux de l'Eglise gnostique qui ont été votés par le concile de Toulouse de 1903. J'ajoute que comme la franc-maconnerie, la société gnostique est une société de secours mutuels, et qu'à ce point de vue elle peut rendre à ses adeptes de très grands services dans la vie pratique. Toute personne de l'un et de l'autre sexe âgée de 21 ans pouvant être reçue dans le Gnostiscisme, on doit adresser les demandes d'initiation à M. le secrétaire général de l'Eglise gnostique, rue Pestalozzi, 3, Paris.

Histoire d'une Eglise

L'Eglise gnostique est une Eglise ayant pour but essentiel de faire : 1° L'Unité, par la raison et la science moderne, entre toutes les Eglises chrétiennes et entre les divers systèmes philosophiques ; 2° L'unité du christianisme depuis Jésus-Christ et du christianisme avant Jésus-Christ, et mériter par là d'être véritablement universelle.

Sa doctrine est la gnose, cette philosophie religieuse traditionnelle qui, dans l'antiquité jusqu'au vme siècle de notre ère, resta secrète, c'est-à-dire fut enseignée seulement à quelques auditeurs d'élite. Après la mort de Jésus, cette doctrine prit le nom de chrétienne. En effet, plusieurs Pères de l'Eglise, tels que Clément d'Alexandrie, Origène, appelaient leur doctrine : Gnose.

Mais il s'établit alors un double courant :

Ceux qui ne voulaient trouver les antécédents de la doctrine chrétienne que dans la Bible hébraïque et ceux qui reconnaissaient les antécédents du christianisme dans les traditions des divers peuples.

Les premiers abandonnèrent la dénomination de gnostiques pour se désigner uniquement sous le nom de *chrétiens* et les seconds conservèrent le nom de *gnostiques*.

Dans la suite, le courant chrétien, grâce à son alliance avec les *princes de ce monde*, par le mensonge, la calomnie et la force, triompha du courant gnostique. Une à une s'éteignirent les lumineuses clartés

qu'avait projetées le gnosticisme. Ce fut la longue nuit du moyen-âge, où Rome seule vécut et s'organisa pour la conquête future du monde.

Les gnostiques durent se cacher, se réunir en secret, jusqu'en 1208, époque à laquelle le patriarche gnostique Guilhabert de Castres, réunit les évêques gnostiques en un concile à Montségur, où furent fixés les détails de la liturgie et les principaux points de la doctrine gnostique Albigeoise.

L'antique gnosticisme se dressait à nouveau en face de l'église romaine. Celle-ci s'émut. Elle envoya des missionnaires à ces hérétiques pour essayer de les ramener à elle par la persuasion. Mais ses efforts furent vains. Alors elle déchaîna l'Inquisition.

Lutte longue, acharnée, épouvantable, atroce, dans laquelle les Albigeois furent dipersés, traqués, pendus, brûlés.

On croyait qu'il ne restait rien d'eux. Erreur ! Les Templiers héritèrent de leur doctrine et en firent leur religion.

Mais le gnosticisme christianisé triompha du gnosticisme pur et l'Eglise Romaine anéantissait les Templiers au commencement du XIVme siècle en même temps que le concile de Vienne condamnait leur doctrine.

Le gnosticisme ne disparut pas pour cela. Il fut conservé par la société des *Rosicrucians*, laquelle se consacra à l'étude de l'alchimie et à la propagation des doctrines gnostiques et dont les descendants s'allièrent le 24 juin 1717 avec la « Fraternité des Libres-maçons » pour fonder la Franc-Maçonnerie.

Le gnosticisme fut dès lors la doctrine secrète de la Franc-Maçonnerie.

Aujourd'hui, des maçons instruits et des spiritualistes initiés, armés en outre des découvertes de la science moderne, veulent reconstituer le gnosticisme intégral en l'appuyant sur la tradition universelle et les sciences d'observation, par le moyen de l'Eglise Gnostique.

Cette Eglise est large et tolérante. Ses dogmes ne se présentent pas comme objets de démonstration philosophique et scientifique, car elle est non la Foi, mais la science : Gnôsis ! Son premier Patriarche a été Jules Doinel, un des hauts dignitaires de la Maçonnerie, en religion Valentin, qui rétablit la hiérarchie gnostique en 1890 et choisit comme siège primatial Montségur en souvenir de la sainte Montagne sur laquelle deux cents martyrs furent brûlés en 1244 par le vouloir satanique de l'Inquisition.

Les adhésions vinrent nombreuses. L'Eglise Romaine s'alarma. Un rapport spécial fut adressé au Saint-Office, et Valentin, ainsi que les autres évèques gnostiques, qui avaient été consacrés selon le rite chrétien primitif par deux prêtres romains, furent trois fois excommuniés, comme évêques hérésiarques, schismatiques et ennemis de l'Eglise.

En novembre 1894, Valentin fit défection (1). Synésius consacré évêque de Bordeaux le 8 juillet 1894, fut élu Patriarche gnostique, Primat d'Albigeois, Grand Maître de l'Ordre de la Colombe du Paraclet, à la place de Valentin, démissionnaire. Il est aidé dans l'administration de l'Eglise par des

(1) Valentin après avoir regretté sa défection et être rentré dans le giron de notre Eglise est mort en 1901, évêque de Carcassonne sous le nom de T Jules. Il est l'auteur de l'*Hymnarium Gnosticum*.

évêques, des diacres et des diaconnesses. L'Eglise Gnostique a voulu ainsi que la religion consacrât l'égalité de l'homme et de la femme, en accordant à celle-ci, aussi bien qu'à l'homme, le pouvoir sacerdotal.

Une différence qui distingue les évêques gnostiques des romanistes est que ceux-là sont considérés comme des ministres chargés de diriger l'instruction des membres de l'Eglise et nullement comme des représentants ds Dieu sur la terre ainsi que l'enseigne l'Eglise romaine.

Une seconde différence est qu'aucune fonction sacerdotale n'est rétribuée.

Pour les romanistes, le sacerdoce est une profession qui rapporte un revenu, revenu fourni par l'église ou les gouvernements.

Jamais les gnostiques n'ont pensé que le sacerdoce fût une profession et un moyen de gagner sa vie. Les évêques et diacres gnostiques remplissent leurs fonctions sacerdotales et gagnent leur vie au moyen d'une profession libérale ou d'un métier.

En France, les sièges épiscopaux occupés sont au nombre de sept : Paris, Versailles, Toulouse, Lyon, Carcassonne, Nancy et Albi.

L'Eglise Gnostique est représentée à l'étranger par des évêques : en Belgique, Prusse, Bohême, Autriche, Russie, Italie, République Argentine et Canada. Dans plusieurs de ces pays, elle compte de nombreux adhérents.

L'assemblée des Evêques forme le Haut Synode Gnostique qui a été reconstitué définitivement au Concile tenu à Toulouse au mois d'août 1903.

Ce concile a décrété que le Gnosticisme ne prétend

s'imposer aux consciences ni par la force du pouvoir civil ou militaire, ni par de vaines menaces de châtiments d'outre-tombe, ni par de fallacieuses promesses de récompenses futures. Basé sur la tradition universelle et sur la philosophie et la science moderne, il ne s'adresse qu'à la raison. Il admet la liberté absolue de conscience et d'examen chez tous les hommes et les traite tous en *frères.*

Loin de combattre la civilisation moderne comme le fait l'Eglise romaine, l'Eglise gnostique admet les gouvernements qu'il plait aux peuples de se donner et respectueuse des lois civiles, elle reconnait le divorce, dans les limites fixées par ces lois. Car, chez elle, il n'existe pas de sacrement de mariage.

L'Eglise Gnostique n'est pas une église publique, ouvrant les portes de ses assemblées au premier venu. Ne visant pas au nombre des membres, mais à leurs qualités, elle constitue une église ésotérique, fermée, où l'on n'est admis que par *initiation,* c'est-à-dire que la doctrine et la pratique gnostiques ne s'enseignent que progressivement, avec des temps d'arrêt, qui permettent à l'Initié de bien s'assimiler la doctrine et de s'exercer à la pratiquer.

L'Eglise Gnostique recommande à ses adeptes la propagande par la parole, les écrits et l'exemple, en répandant la Gnose, c'est-à-dire une religion qui ne soit plus en contradiction avec la science, mais qui au contraire, cherche à faire l'union avec la science.

JOHANNÈS.

L'Alchimie

Tous les dictionnaires définissent ainsi, ou à peu près, l'*alchimie* : « Science chimérique recherchant la Pierre philosophale et la Panacée universelle ». Les dictionnaires devraient, dès lors, définir la *médecine* : « Science chimérique recherchant la guérison des cors aux pieds » : car, en alchimie, la Pierre philosophale ne tient pas plus de place que les cors aux pieds en médecine.

L'alchimie est la science de la Vie, de la Vie dans les trois règnes (1) elle a pour but de séparer le principe actif de la matière inerte ; c'est la métaphysique de la chimie organique et de la chimie inorganique, comme l'astrologie doit être la métaphysique de l'astronomie. Elle étudie les causes et principes, la Loi universelle et éternelle de l'Evolution qui change insensiblement le plomb en or et perfectionne l'Homme malgré lui.

---

(1) L'on commence à s'apercevoir que les trois règnes, vivent, évoluent. L'énergie que dégage le radium est une manifestation de sa vie. Le radium, s'oxydant avec plus d'intensité que les autres minéraux dégage plus d'énergie. (Ne pas croire que le radium ne s'use pas, ne meurt pas). Tout vit et dégage de l'énergie perceptible sous forme lumineuse : Nicolas Flamel appelait *Dragon rouge* la chaleur obscure ou chaleur de constitution pouvant devenir radiante. Le corps humain émet des rayons ; Paracelse, en son traité de l'*Essence de la nature*, l'a dit quelques années avant M. Charpentier.

Avec le règne animal, l'alchimie devient *thérapeutique,* médecine, elle veut obtenir la subtile quintessence des produits, leur véritable concentration vitale, elle rêve de distribuer la Vie, d'enfanter artificiellement l'*homunculus*, de prolonger l'existence grâce à la *Panacée ;* avec le règne végétal, elle devient agriculture, elle greffe, elle rêve de ressusciter, d'arriver à la *palingénésie ;* avec le règne minéral, elle devient chimie, elle rêve de transmuter les métaux et les métalloïdes. Enfin, avec le règne divin, l'alchimie devient *hermeneutique*, elle enseigne à convertir le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ. (La vie devrait être présente dans le sacrifice de la Messe : ce fut le Concile de Nicée qui décida de se contenter de la présence réelle sous un simulacre. 1)

On le voit, toujours l'alchimie s'occupe de transvaser la Vie.

Et ainsi la comprennent ceux qui, en 1904, ne craignent pas de se proclamer alchimistes : MM. Jollivet-Castelot, Ed. d'Hooghe et Delassus qui dirigent la Société hermétique de France et la *Rosa-Alchemica*, et qui cherchent, s'aidant de la tradition et des nouvelles découvertes.

En effet, la science officielle n'ose nier la possibilité de la transmutation des métaux. Ecoutez Berthelot : « ... Au commencement de ce siècle, la chaux et les alcalis qui avaient résisté à tous les moyens de décomposition connus étaient regardés comme des éléments, mais la découverte de la pile permit de les dissocier en éléments plus simples : dès lors, rien n'empêche de penser qu'une invention analogue à celle de la pile nous fournira le moyen de réduire ces corps que nous regardons actuellement comme sim-

ples ; et nos vues actuelles sur les éléments sont des vues contingentes et provisoires... »

Écoutez Dumas : « ... Ces rapprochements me semblent fort piquants, et s'il n'en sort aucune preuve de la possibilité d'opérer des transmutations dans les corps simples, du moins s'opposent-ils à ce qu'on repousse cette idée comme une absurdité qui serait démontrée par l'état actuel de nos connaissances... »

Qu'est-ce donc que la Pierre philosophale ?

Les anciens prétendaient que les métaux sont formés de *Soufre*, de *Mercure* et de *Sel* (qu'il ne faut pas confondre avec le soufre, le mercure et le sel ordinaires, ni avec le *Soufre*, le *Mercure* et le *Sel philosophiques*), Soufre représentant le carbone qui leur donne la densification, le Mercure l'hydrogène qui leur donne la volatilisation, et le Sel l'oxygène qui résout le Soufre et le Mercure et les ramène à l'état de terre inanalysable (au moins pour nos chimistes officiels), à l'état de « corps simple ». Carbone, hydrogène, oxygène constituent avec l'azote qui lui n'est qu'un agent fermentatif les quatre éléments (1) (qui eux-mêmes dérivent de la substance unique) dont sont formés tous les corps.

Dès lors, si dans un métal vil, on enlève des éléments d'hydrogène et ajoute des éléments d'oxygène, on obtient un métal plus dense, plus précieux. Plus un corps est oxygéné et carburé plus il est coloré, plus il approche de la couleur jaune (exemple : l'or. Ne

---

(1) Le carbone correspond au Sec, à la Terre, au Solide
L'hydrogène correspond à l'Humide, à l'Air, au Gaz ;
L'oxygène correspond au Chaud, au Feu, à la matière Radiante ;
L'azote correspond au Froid, à l'Eau, au Liquide.

pas oublier que la véritable couleur de l'argent n'est pas la couleur blanche) ; plus il est hydrogéné, plus il approche de la couleur blanche (exemple : l'antimoine). Transmuter le plomb en or, c'est augmenter sa densité et sa couleur par un nouvel arrangement atomistique.

Pour arriver à cette substitution d'atomes, il faut employer un agent qui, jeté au sein du métal, produit une transformation atomistique semblable à celle que les matières organiques subissent lorsqu'une levure les fait fermenter.

Cet agent, c'est la Pierre philosophale, réducteur puissant.

Voilà pour satisfaire les chimistes.

Voici pour les alchimistes :

Rappelons les deux principes qui régentent l'alchimie : 1° La matière, une, évolue. 2° La vie renaît de la putréfaction.

1° La matière, une, évolue. Insensiblement, le plomb devient argent, l'argent devient or. Au Mexique, les chercheurs d'or disent : « La chose n'est pas mûre », ce qui signifie que le minerai sur lequel tombe leur pioche est en voie de préparation. Une mine d'argent s'accroît, devient mine d'or : une mine d'or ne s'accroît pas, l'or étant un corps mort, c'est-à-dire mûr, c'est-à-dire le fruit contenant la graine, le dernier degré de l'évolution métallique, un corps qui en se pétrifiant redonnera probablement du fer.

2° La vie renaît de la putréfaction. Rien ne se crée rien ne se perd ; tout se transforme. Le Christ meurt pour ressuciter. Tout corps qui se putréfie absorbe de l'oxygène : qu'on fournisse donc de l'oxygène à un métal, il s'oxydera, se rongera, disparaîtra par com-

bustion, par chaleur sèche, se putréfiera, donnant naissance à un autre corps.

Imbu de ces principes, l'alchimiste, pour passer de la théorie à la pratique, devra imiter la nature, essayant d'accomplir en peu de temps ce qu'elle fait dans un long intervalle. Il devra rendre vivants protéiques, *philosophiques*, le Soufre, le Mercure et le Sel des métaux, considérant le germe comme le véhicule du *Soufre philosophique*, le père, et l'ovule comme le réceptacle du *Mercure philosophique*, la mère ; le placenta dans lequel ils se réunissent comme l'*Œuf philosophique* ; les eaux comme faisant fonction de *Sel philosophique* ; le ventre maternel comme l'*Athanor* ou *fourneau philosophjque* ; et la circulation artérielle et veineuse comme le grand agent calorique, la *lumière obscure*.

Soufre, Mercure et Sel philosophiques, réunis dans les proportions voulues, donneront un composé vivant, la Pierre philosophale, fixe devant nos conditions barométriques, le point critique de dissociation n'existant plus.

Comment donc obtenir ce Soufre, ce Mercure, ce Sel? Comment obtenir la Pierre philosophale?

Il faut pour obtenir le soufre philosophique employer l'or.

On réduit l'or en chaux (1), l'on extrait de la chaux la virtualité du corps, son alcaloïde, son Soufre philosophique. Le Mercure philosophique s'extrait du bichlorure de mercure, et le Sel philosophique du sel marin naturel.

---

(1) Pour plus de détails, voir ma brochure *Commentaires alchimiques*.

Le Soufre philosophique est rouge pourpre, avec des reflets métalliques ; il ressemble étrangement à l'aniline. Le Mercure philosophique, limpide, d'aspect métallique, produit dans l'obscurité une lumière mauve, est fluorescent. Le Sel philosophique est de couleur blanche argentine, il forme de petits cristaux réfringents.

L'on enferme ce Soufre, ce Mercure et ce Sel dans l'Œuf philosophique, sorte de matras de verre, que l'on introduit dans l'athanor ou fourneau à réverbère. Grâce au Sel, le Soufre et le Mercure entrent en putréfaction, putréfaction qui réveille le côté sporadique des métaux. Au bout de quelques, mois, on ouvre l'Œuf, et l'on a l'*Elixir de vie* pour les trois règnes (sel rouge).

Ne pas croire que cette panacée guérisse les jambes cassées, les organes détruits, etc. Contenant la vie, elle ne fait que communiquer un peu de cette vie aux malades, un peu d'activité solaire à l'économie ; ce n'est qu'un tonique.

Pour rendre ferment de l'or, levain de l'or, ce sel qui, au sortir de l'Œuf, est ferment, levain de tous les métaux, on le mêle à de l'or chimiquement pur. On obtient ainsi la poudre de projection (laquelle est inanalysable puisqu'elle tue, amène à maturité les substances).

... Mais, encore une fois, la Pierre philosophale n'occupe qu'une maigre place en alchimie.

Pour achever cette esquisse de l'alchimie, il me faut préciser ses rapports avec l'astrologie et la magie.

La science ni l'expérience, avouons-le franchement, ne confirment les dires de Paracelse, du Cosmopolite, d'Artefius, de Pernety touchant l'astrologie. L'in-

fluence des astres sur les métaux ne peut s'expliquer que par l'analogie, et, avouons-le non moins franchement, cette analogie est encore insuffisamment démontrée par les seuls tableaux dont certains occultistes se plaisent à orner leurs livres.

Il me paraît donc plus prudent de laisser la parole à Artefius, au Cosmopolite, à Pernety.

Le premier assure : «... La diversité des métaux vient de la diversité des influences qu'ils reçoivent des corps célestes, et leur nombre même est celui des sept planètes ; leur nature, leur couleur, leur odeur et leurs autres propriétés en dérivent... Chaque métal vient d'une planète, et cette planète est de même nature que lui... »

Le Cosmopolite enseigne : «... Voyez que Saturne (qui correspond au plomb) est le plus élevé, Jupiter (étain) lui succède, puis Mars (fer), ensuite le Soleil (or), Vénus (cuivre), Mercure (mercure) et la Lune (argent). Considérez que les vertus des planètes ne montent pas, mais descendent ; et l'expérience nous apprend que de Vénus on ne fait pas Mars, mais bien de Mars Vénus, parce que celle-ci a sa sphère plus basse... »

Pernety recommande : «... Celui qui veut étudier la Philosophie hermétique doit faire l'objet de ses méditations du zodiaque des Philosophes, observer bien sérieusement les qualités relatives de leurs planètes et de leurs signes ; voir en quoi ils diffèrent et en quoi ils se ressemblent, pourquoi l'une trouve son exaltation dans un signe qui sert de maison à l'autre, pourquoi on a placé une planète dans un signe plutôt que dans un autre... »

Nous, nous ne pouvons dire que ceci : La chaleur

lumineuse pénètre jusqu'au centre de la terre en tant que matière radiante ou réflexible ; les rayons qui traversent la terre sont les rayons violet, ultra-violet et noir.

Et nous ajouterons que l'alchimiste doit connaître l'astrologie pour comprendre quelques traités alchimiques dont les auteurs, assimilant les métaux aux planètes, ont employé la phraséologie astrologique.

Quant aux rapports de l'alchimie avec la magie je n'en parlerai pas, me contentant de renvoyer les personnes qui en seraient curieuses à certains ouvrages qui les décèlent, bien qu'écrits par des gens n'ayant jamais pratiqué l'alchimie.

L'achimiste doit-il évoquer les élémentaux, les larves ? (1) Doit-il s'incarner dans la matière, comme Jésus dans l'hostie ? Je ne sais. Je sais seulement n'avoir rien vu de pareil chez les alchimistes alchimiant, sauf chez Basile Valentin et Arnaud de Villeneuve. (Paracelse ne pratiqua certainement pas).

Mais, j'accorde volontiers que l'*alchimie*, science des rapports de l'Homme avec la Terre, n'est pas plus indépendante de la *Haute magie*, science des rapports de l'Homme avec Dieu, que de l'*astrologie*, science des rapports de l'Homme avec l'Univers.

René SCHWAEBLÉ.

---

(1) M. Gabriel Delanne, un des spirites les plus connus, me disait dernièrement qu'il ne croyait pas à la possibilité de la transmutation des métaux par les humains, mais qu'il croyait à la possibilité de la transformation des métaux par les esprits.

A détacher en suivant le pointillé

Bulletin de Souscription

Je déclare souscrire un abonnement de .... à *LA VOIE* Revue mensuelle de Haute Science contre la somme de

....

(1) que je joins ci-inclus en un mandat-poste.
(2) que veuillez faire recouvrer par l'Administration postale.

Nom .... Signature :
Qualité ....
Adresse ....
....

Adresser les souscriptions à M. l'Administrateur de *LA VOIE*, 5, rue du Pont de Lodi, Paris, VI°.

Prière de rayer l'une de ces deux indications.

AVIS

Nous informons nos lecteurs que nous répondrons à toutes demandes de renseignements sur les questions de rédaction ou d'administration qu'ils nous feront l'honneur de nous soumettre. Ces demandes seront le cas échéant transmises aux rédacteurs compétents. En outre M. l'administrateur de la « Voie *» reçoit 5, rue du Pont de Lodi, à Paris tous les jeudis de 8 heures 1/2 à 10 heures du soir.*

15 Mai 1905

LA VOIE

REVUE MENSUELLE
De Haute Science

SOMMAIRE

PRIX DU NUMÉRO........................ Un Franc.

Abonnements :

ance...	Un An............	12 Fr.	Union postale.	Un An.. ...	15 Fr.
—	Six Mois.........	7 Fr.	—	Six Mois ...	8 Fr.

DACTION — ADMINISTRATION
5, Rue du Pont de Lodi
PARIS

VENTE ET DEPOT
Lucien BODIN
Libraire-Editeur
5, rue Christine — PARIS

priété, quelque long que soit l'usage ; et ainsi le sage n'est jamais attaché à ce dont il se sert, tandis que il pourrait être tenté de s'y attacher, si ce dont il se sert lui appartenait.

On tire de là un enseignement politique tout à fait logique, et qui est la condamnation de la propriété particulière, quand elle dépasse la satisfaction des besoins normaux de l'homme. Nul ne devant posséder, et chacun pouvant utiliser, la propriété devient collective, et chaque citoyen, privé volontairement du droit de possession, acquiert un droit égal et général d'usage. Dans la pratique, ce n'est pas le socialisme d'Etat, lequel ne peut germer que dans des sociétés préalablement formées au monarchisme héréditaire et autocratique : mais c'est, et la Chine le pratique depuis plus de quatre mille années — le communisme, ou propriété collective de la souche, génératrice ethnographique de l'entité sociale, que l'on nomme la commune (ou le village), tous les membres de la souche (ou habitants du village) étant égaux imprescriptiblement dans l'emploi et la jouissance du bien communal.

Il y a à ce chapitre un sens ésotérique et métaphysique très profond, dont voici la traduction. Cette traduction est tout aussi exacte que la première : il suffit de porter les caractères au plan métaphysique :

Trente rais réunis forment un assemblage de roues ; seuls, ils sont inutilisables : c'est le vide QUI LES UNIT, *qui fait d'eux une roue dont on peut se servir. Une propriété que l'on touche et que l'on prend, est inutilisable : c'est l'air qui l'entoure qui en fait un bien dont on peut se servir. Construire, remuer, réparer les*

matériaux d'une maison, voilà qui est inutilisable ; c'est le vide entre les matériaux, qui fait une maison dont on peut se servir : c'est pourquoi la matière et sa possession sont mauvaises ; ce qui n'est pas matière ou possession est seul utilisable.

Ainsi le principe primordial est de nouveau exposé : le matériel est contingent ; seul l'immatériel existe : l'Etre est manifesté : seul le Non-Etre est. Mais, par un très hardi corollaire, le matériel n'est utilisable que par l'immatériel. La contingence que nous percevons ne nous est perceptible que par l'absolu que nous ne percevons pas. L'Etre que nous comprenons ne nous est intelligible que par le Non-Etre que nous ne comprenons pas. La comparaison taoïste, transportée dans le domaine divin, donnerait la plus irréfutable des preuves théologiques de « l'Existence de Dieu. » Le sens ésotérique de la page XI du Tao, ne saurait être trop pronfondément creusé. — Sachons seulement que rien de ce que nous voyons, pensons ou concevons n'est indemne d'une coopération expresse et continue de CE que nous ne pouvons ni voir, ni percevoir, ni concevoir, et que, par suite, tous nos actes, et les plus matériels, toutes nos pensées, et les plus ténues, sont une involontaire et invincible reconnaissance du Grand Mystère.

XII. — *Les cinq couleurs, l'homme intelligent les distingue par l'œil. Les cinq tons, l'homme intelligent les perçoit par l'oreille. Les cinq saveurs, l'homme intelligent les goûte par la bouche. D'une course rapide, comme celle du rat dans la rizière, tout se répand ainsi dans l'esprit de l'homme intelligent. Toutes*

choses difficiles à acquérir, l'homme intelligent y travaille avec persévérance. Ainsi l'homme travaille, mais pas en public ; c'est pourquoi il fait la première chose en public, et la seconde en secret.

Le Maître indique ici comment il faut agir pour obtenir la science ; tandis que la science sentimentale s'acquiert, mécaniquement pour ainsi dire, par l'existence active des cinq sens, la science intellectuelle ne s'acquiert que par un travail entêté et assidu : tandis que les résultats des perceptions sont rapides, comme la course du rat dans la rizière, les résultats des conceptions sont lents et obscurs. Aussi la première de ces sciences peut s'acquérir parmi la multitude ; l'autre ne s'obtient que par et dans l'isolement.

Il faut noter aussi que, concernant l'époque, les choses difficiles ne peuvent s'acquérir qu'après les choses faciles, et par le moyen même des choses faciles — c'est-à-dire, en réalité non pas par elles-mêmes, qui ne servent de rien, mais par le canal intellectuel que leur compréhension a creusé dans le cerveau de l'homme assidu.

XIII. — *Le tremblement des lèvres est l'indice du saisissement de la frayeur. Pourquoi le riche et l'illustre sont-ils inquiets, tout comme moi qui suis pauvre ? Et comment le tremblement des lèvres du riche est-il l'indice de sa frayeur ? c'est qu'il tremble de tomber. Quand il possède, il est pareillement saisi de frayeur. Quand il a perdu, il est pareillement saisi de frayeur. De quelle façon le riche et l'illustre sont saisis de fraveur, comme moi qui suis pauvre ? Nous, nous prenons une grande inquiétude : voici pourquoi : le ciel nous a*

faits avec une personnalité ; s'il ne nous avait pas faits avec une personnalité, pourquoi serions-nous inquiets ? C'est pourquoi le riche doit penser à aider tous les hommes ; il convient qu'il soit leur dépositaire ; ainsi il aura la fidélité pieuse de tous les hommes ; il convient que cela soit connu clairement de tous les hommes.

Toujours le Maître donne d'abord des preuves tangibles de son raisonnement. Et c'est ainsi que pour prouver la différence qu'il y a entre le riche et l'homme sage, il précise que le riche est perpétuellement dans la frayeur, frayeur de perdre ses richesses, tant qu'il les possède encore ; et, quand il les a perdues, frayeur de ne pouvoir vivre sans elles, car il n'a pas appris à assurer son existence par lui-même. Et cette vie, vraiment insupportable, ne lui sert de rien, puisque ses préoccupations ne vont qu'à des choses matérielles, qui doivent un jour l'abandonner.

L'homme sage, lui aussi s'inquiète, mais il s'inquiète de la personnalité éternelle que le Ciel lui a faite, dont il ne peut se dévêtir, mais que sa continuelle inquiétude perfectionne et couvre de mérites.

Le Maître tient pour axiôme — et l'expérience universelle ne démontre pas qu'il ait tort — que la possession des richesses est contraire à la clarté de l'esprit, et qu'ainsi le riche ne peut, à moins de pratiquer l'abandon des richesses, obtenir les mérites que peut obtenir l'homme sage et assidu, dont les préoccupations sont plus hautes. Néanmoins le riche peut obtenir d'autres mérites ; et il peut les obtenir, d'après le théorême inclus à la page XII, d'après les moyens inférieurs dont il dispose. — Il les obtiendra s'il aide les hommes et s'il est leur dépositaire. Ainsi les ri-

chesses seront excusées et justifiées par leur but ; et le riche participe aux mérites intellectuels des sages qui auront travaillé pour lui, s'il les aide à accomplir sans distraction leur travail, en les faisant participer à ses biens matériels. Il y a là une réciprocité qu'il convient de retenir, et dont tout le bénéfice va au riche ; car si les sages peuvent se passer des richesses, le riche ne peut se passer des mérites des sages. Et ainsi les Sages donnent plus qu'ils ne reçoivent.

Retenons aussi au point de vue social, que le Maître considère les riches comme des dépositaires vis-à-vis des autres hommes, et qu'ainsi il étend aux individus et aux bien meubles la théorie communiste qui régit les collectivités et la répartition des biens de la terre (1).

XIV. — *On regarde, on ne voit pas la Voie ; son nom se prononce le Manque. On écoute, on n'entend pas la Voie : son nom se prononce le Subtil. On cherche, on ne touche pas la Voie : son nom se prononce le Vide. Ces trois choses, il ne se peut pas qu'elles deviennent claires ; c'est pourquoi, quoique plusieurs, elles sont cependant une seule chose. Sa partie supérieure n'est pas évidente ; sa partie inférieure n'est pas cachée. La Voie Eternelle n'a pas de nom qui lui convienne. Elle réintègre les*

(1) Il serait intéressant de rapprocher cette théorie du riche, dépositaire, de la théorie moderne de Jules Soury et de Maurice Barrès, par laquelle les hommes politiques d'une entité nationale sont non pas les propriétaires, mais seulement les dépositaires usufruitiers du séculaire héritage dont ils ont la gestion momentanée, et qu'ils ne peuvent, sans forfaiture, aliéner. C'est la doctrine du nationalisme philosophique.

êtres dans le non-être. Ainsi donc, n'avoir pas de forme est sa forme ; n'avoir pas de dehors est son dehors : ainsi les hommes souffrent continuellement en la cherckant. En avant de la Voie, on ne voit pas sa tête : en arrière, on ne voit pas son dos. En apprenant très longtemps la Voie, il peut exister des sages : le sage enseigne le passé et le présent : donc il connaît la Voie.

Le maître donne ici la définition du *Tao*, qui participe à toutes les qualités du non-être ; au plan intellectuel, on ne le comprend pas avec la raison ; c est le manque ; au plan sentimental, on ne le perçoit pas avec l'amour : c'est le subtil au plan physique, on ne le sent pas avec les sens : c'est le vide. Ainsi le Tao échappe aux trois plans sur lesquels l'humanité peut assimiler une notion. C'est pourquoi, ne la pouvant concevoir,nous pensons son essence négative. Le Tao est trois et un ; il est trois dans sa triple affirmation de non-être : il est un dans son identification au non-être. Et toutes les choses ne peuvent pas ne pas demeurer obscures aux hommes. Nulle part la détermination de l'essence du Tao, et de ce que peut en inférer l'esprit humain, n'est indiquée d'une façon plus expresse. Mais que fait donc le Tao,s'il n'est pas le non-être ? et quel est le but de sa différenciation de ces deux entités identiques ? c'est que le Tao réintègre les êtres dans le non-être. Mais souvenons-nous que le Tao n'agit point ; il n'est pas une force il est un *mécanisme*. En un mot, IL EST AGI DANS LE TAO. Rappelons-nous la définition du philosophe Shipingwen dans son commentaire du Yiking ; la transformation est le mécanisme qui réintègre tous les êtres après la série des modifications. Le Yiking donnait ainsi tout du Tao,plus

de deux mille années avant que Laotseu ne lui donnât l'appellation qui lui est demeurée. Qui agit dans le Tao ? la volonté du ciel. Que doivent donc faire les êtres ? connaître le Tao, et une fois qu'ils le connaissent, ne point agir.

Ainsi, sans forme, sans limites, sans dehors, est le Tao, qui cependant doit régir des êtres qui sont des êtres de formes, de limites, de dehors, et qui ne peuvent donc comprendre,percevoir et sentir que les dehors, les limites, les formes. C'est pourquoi la Voie est difficile, et que, pour s'y conformer,les sages doivent violenter leur nature,et par conséquent souffrir... On ne peut voir la Voie, ni par devant quand on marche avec elle, ni par derrière quand on se retourne sur elle : si donc on se croit assuré parceque l'on voit, perçoit, ou comprend quelque chose, c'est au contraire la preuve que l'on n'est point en conformité avec la Voie (1).

XV. — *Auparavant les sages s'occupaient à enseigner ; ils étaient peu nombreux, profonds, mystérieux et pénétrants. Renfermés, on ne pouvait les comprendre ; quoique nous ne puissions les comprendre, travaillons à déterminer leur apparence. Ils étaient circonspects, comme*

(1) C'est dans ce chapitre, qui est la caractéristique métaphysique du Taoïsme, que M. Abel Rémusat a attribué à Laotseu la connaissance de nom de Jéhovah ; le manque. en chinois, se dit I : le subtil,se dit HI : le vide se dit WEI. —. IHIWEI — ISU — IHV — Jehova. Sous la Restauration, ces imaginations s'écrivaient sans sourire : et l'année qui suivit une aussi belle découverte, M. Abel Rémusat fut nommé membre de l'Institut.

qui traverse un fleuve glacé: prudents, comme qui a peur des quatre côtés : indifférents, comme l'étranger. Nous, nous sommes comme des choses qui se noient et disparaissent : grossiers, comme des choses dures: vides, comme des trous. Entre nous et les sages il y a comme de l'eau troublée. Le Sage, qui se souvient, arrête le mouvement de l'eau troublée, et la rend très claire : le sage qui se souvient, et qui a gagné la paix, obtient une vie très longue. C'est ainsi qu'il observe la voie : il ne se répand pas, et continue à ne pas vouloir se répandre : aussi le sage se préserve, et n'a pas besoin de se renouveler.

Cette page, tout à fait simple, n'a besoin d'aucune explication. Elle donne la différence d'attitude extérieure qu'il y a entre les sages et ceux qui ne le sont point, tout en s'efforçant de les imiter et de les suivre. On remarque que les qualités intérieures positives du sage, se traduisent par des qualités extérieures négatives, et par l'effacement de tout l'individu angible au profit de la personnalité insaisissable.

XVI. — *Un homme qui est empêché vers son but marche quand même dans le sens de la déclivité naturelle ; les dix mille êtres marchent et travaillent : les hommes se conforment et suivent. Toutes ces choses, ensemble obscures, retournent à leur origine. Retourner à son origine, c'est être en paix : être en paix, c'est se conformer. Se conformer, c'est se rappeler : savoir se rappeler, c'est être clairvoyant. Ne pas savoir se rappeler conduit à agir mal inconsciemment. Savoir se rappeler, c'est acquérir des mérites durables. Le mérite durable rend roi : un roi est durable par le ciel : le ciel est durable par la Voie. La*

Voie est durable dans l'éternité ; ainsi, les races ne finissent point.

Le maitre dit sa pensée cachée sur l'incessante évolution ; elle est nécessaire et naturelle comme est nécessaire et naturel le penchant à descendre la déclivité de la montagne ; même empêché par ses limites d'espèce, l'homme marche à l'évolution ; l'Université des choses, épandues dans le courant des formes, évolue : les hommes suivent ce mouvement et s'y conforment.

En se conformant à ce mouvement — qui est le mouvement helicoïdal de l'évolution universelle — les hommes retournent à leur origine. — Le maitre applique ce retour à l'origine une double série de centons syllogistiques, l'une sur le plan méttaphysique universel, l'autre sur le plan bénéfique de l'ascèse personnelle.

Le retour à l'origine constitue la paix, par et dans la normalité des destins ; cette paix est conforme aux desseins initiaux de la Volonté du Ciel. — Mais la paix dans la conformité à ces desseins permet à celui qui en jouit de se rappeler, et lui donne donc la clairvoyance du passé, la connaissance du présent, et l'intuition de l'avenir analogique.

Quel avantage personnel confèrent les degrés de cette échelle métaphysique ? la connaissance des Etres et la conscience de son être font que l'on acquiert des mérites durables. Et ces mérites durables conduisent l'individu à la royauté, le roi au ciel, le ciel à la Voie, et la Voie à elle-même dans l'Eternité. C'est pourquoi la conformité de vues, que les individus ont avec le ciel, conduit à l'infini.

XVII. — *Le Grand Chef, les hommes au-dessous savent qu'il existe. Une fois ils l'aiment, et pensent à lui : une autre fois, ils le craignent, une autre fois ils l'invectivent. Avoir peu confiance, c'est n'avoir pas de confiance. Ainsi donc, pour parler sagement, et que des mérites personnels puissent être acquis, il faut que tous les hommes agissent naturellement.*

Cette progression de l'individualité, qui correspond à une régression intellectuelle et morale, s'applique aussi bien à la transcendance métaphysique qu'à la contingence sociale. Quand l'humanité est unie avec le Ciel, elle l'aime ; quand elle en diffère, elle le craint ; quand elle s'y oppose, elle l'invective. — Quand les rois ne faisaient pas sentir leur autorité (1), ils pratiquaient le non agir : les sujets, ne sentant point leur administration, les aimaient. — Quand les rois, différenciés du ciel, voulurent agir des actions parallèles au ciel, les sujets connurent leur puissance, et, bien qu'elle leur fût encore avantageuse, la craignirent. Quand les rois, opposés au ciel, et définitivement individualisés, agirent sans s'inquiéter de la conformité au Ciel, les sujets souffrirent de leur puissance, et la détestèrent. Et ainsi s'engendra, par le seul fait de l'action, une infériorité générale — et une défiance réciproque. — L'enseignement de la Voie porte à agir naturellement, c'est-à-dire, sans mobiles même louables, car un motif louable suppose l'existence d'un motif opposé, qui est blâmable. N'avoir point de motif pour agir conduit le sage à ne pas agir : et c'est le but indiqué par la Voie.

---

(1) Le *Grand Chef*, du texte littéral, s'entend aussi bien du Ciel, et des souverains politiques.

XVIII. — *Les hommes qui pratiquent la Grande Voie ont la justice et l'humanité. Pratiquant l'intelligence, ils ont le respect de la réflexion. Les hommes non unis ont l'égoïsme. L'empire est-il troublé et confus ? Voici les officiers Hoan (1).*

Dans la Voie, la justice et l'humanité existent inconsciemment ; mais elles sont comme si elles n'existaient pas, car il n'y a personne qui ne soit ni juste ni humain, et on ne peut dire qu'un homme est juste et humain que lorsqu'il y a, à côté et en même temps que lui, un homme qui n'a ni justice ni humanité. La justice et l'humanité ne se louent donc que pour convertir ceux qui n'en ont point ; elles n'existent donc que lorsque la Grande Voie est perdue. Ceci nécessite l'intelligence : et l'intelligence humaine pratique et respecte la réflexion ; c'est ce qui fait la perte de la Voie suivant laquelle il faut agir naturellement et sans raisonnements.

De même la désunion parmi les hommes crée les individus, et les individus ne peuvent posséder que l'égoïsme. De même la désunion parmi les pays de l'Empire produit la confusion et les troubles ; et les troubles ne peuvent être réprimés que par la force. Ainsi. et de toutes ces façons, l'homme est loin de la Voie.

XIX. — *L'esprit pénétrant du sage a des mérites et de la science ; alors les hommes sont parfaits de cent façons.*

---

(1) Hoan est le titre donné aux anciens Généralissimes, nommés temporairement pour réprimer les révoltes, et qui n'étaient guère estimés, à cause de leur peu de science.

L'esprit pénétrant a des mérites de l'humanité ; alors les hommes obéissent et ont de la piété filiale. L'esprit pénétrant a des mérites et de la puissance ; alors il n'y a plus de voleurs ni de pirates. Voici vraiment trois choses : travaillera-t-on assez pour les comprendre? Le sage les retient ; il voit le bien enveloppé et caché ; il veut approfondir encore la vérité.

Dans le domaine intellectuel, comme dans le sentimental, comme dans le matériel, l'esprit du sage domine ; dans l'un il a la science, et, en la communiquant aux hommes, ceux-ci sont parfaits. Dans le sentimental, il a de l'humanité, et en imprégnant les hommes, ceux-ci deviennent souples et pieux. Dans le matériel enfin, il a la puissance, et, en la faisant sentir aux hommes, le mal et les méchants disparaissent. Cela paraît très-bien, et pourtant cela est de moins en moins bien : car le sage agit dans les trois plans, et peut-il prévoir le résultat de son action ? Qu'adviendrait-il si les hommes étaient trop bornés pour recevoir sa science, trop durs pour ressentir son humanité, trop pervers pour accepter sa puissance ? et si l'on suppose qu'une action intellectuelle rend les hommes pieux, qu'une action matérielle rend les hommes honnêtes et craintifs, c'est donc qu'il est possible que des hommes ne soient ni savants, ni pieux, ni honnêtes. Tandis que, en réalité, si l'action ne s'était pas produite, l'alternative ne se serait pas posée. Il n'y aurait eu d'hommes ni parfaits ni bornés, ni pieux, ni barbares, ni honnêtes, ni voleurs : il y aurait eu une humanité immobile, sans action directe on réflexe, et suivant sa Voie. Cette conséquence est délicate à tirer ; et c'est pourquoi le maître se demande si on ré-

fléchira assez pour comprendre le fonds de ce qu'il a voulu dire.

XX. — *L'esprit qui étudie n'est pas inquiet. Egaux ensemble, les hommes marchent sur le même chemin. Les bons marchent avec les mauvais. Quoique marchant enssemble, il ne sont pas confondus. Les hommes sont inquiets : il n'est pas possible de ne pas être inquiets. Les dissolus ne supportent pas encore de calamités ; et cette foule se réjouit, comme heureuse, très inconsidérément, comme si elle montait au Temple pendant les mois Xuan. Ils pensent : je suis jeune, et ce n'est pas encore le temps d'être malheureux ; je suis pareil à l'enfant qui n'a pas cessé de téter. Je dis : oui, oui, mais je suis pareil à l'enfant qui rentre pas suivant l'ordre. Tous les hommes ont du superflu : seul, je ne m'y attache pas. A ces hommes, de cœur stupide, voilà des malheurs qui surviennent. Mais combien ils sont légers. Ils disent avoir l'esprit éclairé ; pourtant eux seuls sont troublés. Ils disent que leur esprit est assidu ; pourtant eux seuls sont chagrins et vagues ; ils sont comme la mer, confus comme ce qui n'est pas en repos. Les hommes cherchent à acquérir, en pensant : seuls nous sommes importants ; il nous est facile d'être hommes ; notre mère est riche pour nous nourrir.*

Toute cette page ne contient que de simples considérations pour engager les hommes à se méfier qu'une même apparence accompagne ceux qui savent et ceux qui, volontairement ou non, ignorent. Le bonheur facile, qu'il est agréable de ressentir, et qu'il est permis à tous de se procurer, c'est-à-dire celui qui consiste dans une vie charmante, dans la contemplation des beautés naturelles, dans l'usage des avanta-

ges qui sont à notre portée, ce bonheur facile n'est pas plus favorable à l'acquisition de la sagesse, que les richesses importantes, et dangereuses par leur importance même.

Compter, pour se nourrir et prospérer, sur l'intervention de ses parents, qui sont riches, est une preuve de lâcheté, d'inertie, et d'impuissance ; compter, pour progresser, sur la seule nécessité évolutive de l'univers, et sur les conditions mécaniques de l'ascèse humaine, c'est une preuve de bêtise, d'insuffisance intellectuelle, et d'une incompréhension totale de la Voie.

XXI. — *La vertu éclatante et supérieure procure la Voie. La Voie donne l'abondance de toutes choses : quoique le sage attende longtemps, il prend patience ; il prend patience, car dans son cœur, il a déjà un appui ; aussi il attend, et il prend patience, il a déjà l'abondance ; il comprend et il appelle, car dans son cœur il a l'esprit, cet esprit étant fidèle et droit. Dans son cœur il a l'espérance ; il n'a jamais oublié ces noms. Il instruit, dirige, aime l'humanité. Comment savons nous instruire et diriger les hommes ? Le voici par lui-même et retenez-le.*

Cette page est une de celles, assez fréquentes, où le sens du texte peut s'entendre sur deux plans : la traduction expresse qui précède se rapporte au plan moral et sentimental, au plan individuel et humain. Le sage prend patience en attendant les biens définitifs que procure la Voie, parce que, l'un après l'autre, il reçoit d'elle un appui (matériel) une abondance (sentimental) un esprit fidèle et droit (intellectuel). Et

comme il n'a jamais oublié le nom de la Voie, la conscience de soi-même lui donne l'espérance de la Voie. C'est dans ce sens qu'il dirige l'humanité par ses affections — et aussi par ses exemples.

Voici la paraphrase de cette même page, en donnant aux caractères leur sens philosophique, c'est-à-dire en transposant la page sur le plan métaphysique.

Les formes de la Vertu, voilà la seule manière de voir la Voie.

La Voie est la Totalité éternelle et immuable : Au dedans d'elle, on peut supposer des images ; elle est éternelle et immuable ; au dedans d'elle, on peut voir des êtres sans nombre. Elle est éternelle et profonde ; au dedans d'elle, on peut concevoir l'essence, cette essence étant immuable et rigide. Au dedans d'elle, il y a la continuité ; son nom n'a jamais passé. Il donne à tous les êtres naissance, direction et aspiration. Comment peut elle tout cela ? Par elle-même.

Ainsi l'humanité distingue dans la Voie (dans la création) des images physiques, des êtres animés individuels, et une essence générale éternelle. Les trois conceptions que l'humanité peut ainsi se faire de la Voie correspondent aux trois plans où elle peut concevoir, et aux trois situations dans lesquelles (par la première interprétation du texte) le sage prend patience. Mais que ce soit l'essence, que ce soient les êtres formels, que ce soient les images, ce ne sont jamais là que des apparences imparfaites. Les *images* correspondent au plan matériel, et sont les formes du courant des créations : les *êtres* correspondent au

plan sentimental, et sont les individus qui animent les formes : l'*essence* correspond au plan métaphysique, et elle est la personnalité totalisée des individus, et délivrée des formes. En réalité, la Voie ne se conçoit que comme la Personnalité réintégrée, et par conséquent *détruite au profit de l'Unité.* C'est pourquoi elle est véritablement à la fois dans l'Etre et dans le non être ; et c'est pourquoi elle demeure inintelligible aux hommes, qui ne sont que des parcelles indéfiniment divisibles de l'Etre, et qui demeurent au-dessous de la conception du Non-Etre identique.

XXII. — *Courbé, pour être intact ; droit, pour être brisé. Détruit, pour être comblé. Caché, pour être neuf. Avec peu d'avantages, on se conserve ; avec beaucoup d'avantages, on se perd. L'homme parfait réunit tout en un seul assemblage ; il est le modèle de tous les hommes. Il ne se voit pas ; toutefois il brille. Il ne s'agite pas ; toutefois il agit. Il n'est pas empressé : toutefois il a des mérites. Il n'est pas excessif ; toutefois il dure longtemps Il n'est pas agité ; c'est pourquoi les autres ne s'agitent pas contre lui. Ainsi dès longtemps, ce qui était courbé demeurait intact. Parler ainsi, c'est enseigner les ignorants. Ce qui est intact monte à la Voie.*

Les six premiers centons de cette page sont des aphorismes passés en proverbes populaires. Ceux qui sont courbés, c'est-à-dire qui vivent inconnus et modestes, ne courent aucun danger : ceux au contraire qui relèvent la tête et ont de l'orgueil d'eux-mêmes ou de leur situation, sont brisés ; ainsi s'orientalise la promenade de Tarquin dans son jardin de pavots. De même ceux qui sont humbles devant la Voie vont à la Voie : les autres l'ignorent et sen éloignent.

Dans le même ordre d'idées, le Sage, qui n'a pas rempli son esprit de mille notions humaines, peut être rempli par la notion de la Voie : il faut que son esprit soit libre pour atteindre cette conception : et, aussi, il faut que le sage se cache modestement, pour que son esprit soit toujours neuf et prêt à servir à son ascèse : car, si le sage ne se cache point, il s'emploie, ou on l'emploie à mille fonctions qui n'ont pour but que des intérêts passagers et médiocres ; et il n'a plus, pour s'occuper de la Voie, qu'une intelligence fatiguée, et un esprit encombré de milles soucis inutiles.

La conduite extérieure du Sage doit être conforme à ces préceptes de sa vie intérieure. Il doit en effet, puisqu'il est contraint à vivre, *vivre le moins possible*, c'est-à-dire n'entrer en lutte, ni avec les autres, ni avec lui-même : ne pas entrer en lutte avec les autres, c'est s'effacer (pour leur laisser la place) : Ne pas entrer en lutte avec soi-même, c'est n'avoir pas de passions.

Pour le sage, sa lumière, son action, ses mérites, son ardeur sont intérieurs ; et il doit montrer aux autres un extérieur précisément opposé ; aussi il ne porte d'ombrage à personne ; et, n'étant envié ni utilisé par personne, il peut consacrer toutes ses forces et tout son esprit à se conformer à son destin. Et il l'atteint inévitablement. C'est ainsi que tout ce qui se veut courbé demeure intact, et que tout ce qui est intact parvient à la Voie.

MATGIOÏ.

Le Problème des Concordances entre le bouddhisme et le Christianisme et ses diverses Solutions [1]

Une science nouvelle, née d'hier, à l'aube du vingtième siècle, vient de soulever un problème qui trouble bien des consciences ; c'est celui des concordances, véritablement surprenantes qui existent entre le bouddhisme et le christianisme. Cette science, d'après l'opinion de certains savants, est bien la plus fertile en surprises, la plus variée et la plus caractéristique de la vie humaine tant individuelle que collective (2). Il s'agit de la science des religions. Les créations nombreuses de chaires officielles pour l'histoire des religions dans divers pays d'Europe et aux Etats-Unis témoignent de l'importance du mouvement des idées dans cette direction.

Quelques études sur l'histoire des religions ont bien été faites précédemment par Dulaure, Dupuis, et

(1) Ce sujet a été traité dans une conférence à Genève sous le titre : Bouddhisme, théosophie, christianisme.

(2) Congrès des religions de 1900 (Actes du) 1901 chez P. Le roux.

quelques auteurs anglais, mais elles ne peuvent être comparées, au point de vue de la profondeur et de l'étendue, aux études qui ont paru dans le cours de ces dernières années.

Le mouvement a pris une telle proportion qu'il importe d'en connaître les grandes lignes. C'est à la Hollande que revient l'honneur de la première consécration officielle en 1876; en France, c'est Paul Bert qui fut le promoteur du mouvement, et c'est Jules Ferry qui créa au collège de France la première chaire de l'Histoire des religions dont l'éminent M. Réville fut nommé titulaire. En Suisse, les universités de Genève d'abord, puis de Lausanne et de Zurich ensuite, ont suivi le mouvement avec empressement. Des chaires officielles ont été aussi créées en Italie et en Belgique, grâce au dévouement de M. de Gubernatis et de M. Goblet d'Alviella. En Angleterre, l'initiative privée, sous la direction de Max Muller, a suffi pour donner une grande extension aux études religieuses. Aux Etats-Unis, les Américains ont déployé une ardeur et une générosité peu communes. Quant à l'Allemagne, les travaux, entrepris seulement à titre individuel, sont particulièrement intéressants pour l'étude du sujet qui nous occupe ; j'en indiquerai plus loin les auteurs.

C'est surtout au Congrès des religions de 1900 (1) que le programme de cette nouvelle science fut élaboré par des savants tels que Bertrand, Sénart, Maspéro, Leroy-Beaulieu, Berger, Oppert, Bréal, mem-

(1) Les bases avaient déjà été établies au Congrès de Chicago en 1893.

bres de l'Institut, et par d'éminents professeurs, Réville, Marillier, Amelineau, Decharme, Reynaud, de Rosny, Sabatier, Lévy, etc. A la liste nombreuse des savants français, il faudrait ajouter celle non moins nombreuse des divers savants étrangers.

Il a été bien stipulé au Congrès qu'il ne s'agit, dans l'étude des religions, ni d'hostilité apriorique, ni d'affaiblir la foi, ni de saper les fondements de la croyance, mais qu'il s'agit principalement de l'émancipation de la foi. On fait valoir aussi avec une grande autorité que, sans la liberté de conscience, il ne peut y avoir de foi véritable, la contrainte n'amenant que de l'hypocrisie et non de véritable et sincère conversion.

Il faut croire qu'il y a actuellement dans le monde une impulsion irrésistible qui pousse ceux qui ont des convictions théistes à chercher la réalisation d'un idéal religieux plus universel et plus dégagé de formes extérieures ; car les principes essentiels, sur lesquels a été établi le programme du Congrès, sont complètement indépendants des formes cultuelles. Les principaux buts énumérés sont les suivants : l'unification du sentiment religieux, l'étude des religions par la recherche, dans chacune d'elles, de ce qu'il y a de plus divin et de plus élevé comme idéal, et enfin l'extension du sentiment de fraternité parmi les hommes religieux appartenant à diverses fois.

Il convient de remarquer que ces divers buts sont aussi ceux qui ont été choisis par la Société Théosophique lors de sa fondation il y a une trentaine d'années. Mais il ne faudrait pas croire que la communauté d'un programme égalise les conditions suivant lesquelles les buts poursuivis pourront être atteints par

ceux qui s'adonnent à l'étude de cette science. Trop nombreux sont les exemples du danger qui existe à se livrer à des études de ce genre. L'un d'eux est bien frappant ; c'est celui du philosophe allemand Nietsche, fils d'un pasteur protestant, qui avoue avoir perdu sa foi à la suite de recherches dans les divers domaines religieux. Il est bien difficile de ne pas laisser quelques lambeaux de ses croyances aux ronces de cette forêt inextricable qu'est la science des religions. Ceux qui se lancent dans ces recherches, sans avoir une foi solide et inébranlable, s'aventurent, sans piote et sans boussole, sur une mer bien dangereuse, la mer du doute ; et du doute à la perte de la foi, le pas est d'autant plus facile à franchir que les doctrines matérialistes ont une force considérable de séduction sur l'esprit humain.

Quant à ceux qui demandent à quoi peut servir l'étude d'une science capable d'apporter le trouble dans les consciences, on peut donner comme réponse la pensée bien profonde exprimée au Congrès de 1900 par M de Gubernatis, l'éminent professeur à l'Université de Rome : « Celui qui ne connait qu'une religion, a-t-il dit, n'a qu'une idée très imparfaite de la véritable Religion ». C'est que, d'après l'ensemble des idées exprimées au Congrès, le but final des recherches doit être la reconnaissance de la substance essentielle de la Religion, dont chaque grande religion contient des fragments plus ou moins importants.

Il faut en prendre son parti ; rien ne pourra arrêter l'esprit humain lancé sur la voie de la libre recherche des éléments divers de la pensée religieuse, qui ont paru dans tous les temps et dans toutes les civilisations. Comment pourrait-on croire qu'après avoir

tant étudié, science, art et philosophie, l'esprit humain laisse dans le mépris ou dans l'indifférence le sentiment qui a toujours été et est encore le facteur le plus puissant du monde ? L'étude impartiale du sentiment religieux, cet élément capital de la pensée humaine, peut seule rassembler les forces suffisantes pour s'opposer à la philosophie matérialiste qui menace de submerger la foi dans tout l'univers.

Dans le monde religieux, à tendance strictement dogmatique, on considère toutes ces études comme néfastes et devant aboutir à l'anarchie morale. On oppose les mêmes objections que les Hindous faisaient à Bouddha, il y a vingt-cinq siècles lorsqu'il voulut enseigner sa doctrine. Alors aussi, on craignait que la diversité des doctrines ne mît de la confusion dans les esprits et du désarroi dans les consciences ; mais Bouddha, en se servant d'une image très poétique, montra qu'il était nécessaire de révéler la loi. Les êtres humains, leur dit-il, peuvent être divisés en trois catégories et comparés aux trois aspects que prennent les lotus dans la nature. De même qu'il y a des lotus complètement plongés dans l'eau et qui ne peuvent recevoir la lumière, de même il y a des esprits faux plongés dans l'ignorance et complètement inaptes à recevoir les lumières de l'enseignement. Il y a aussi des esprits éclairés comme il y a des lotus au-dessus de l'eau qui s'épanouissent à la lumière. Pour ces deux catégories d'êtres humains, l'enseignement de la loi est inutile. Mais il y a des esprits qui sont dans certitude, qui cherchent la lumière comme les lotus qui sont au niveau de l'eau ; pour ceux-là l'enseignement est utile.

Ce qui s'est passé du temps de Bouddha s'est aussi

passé à l'époque de la fondation du christianisme. Au temps de Jésus, il y avait dans la secte des Esséniens répandus sur le territoire de Jéricho, sur les rives du Jourdain et les bords du lac de Genezareth, des hommes très éclairés et d'autres dans l'incertitude. Si la prédication de Jésus dans ces parages orienta la foi des Esséniens, dans le sens chrétien, c'est qu'ils étaient prêts à recevoir un nouvel enseignement religieux (1).

De nos jours, ceux qui aspirent à un idéal religieux plus universel et cherchent la substance essentielle de la Religion, montrent qu'ils sont aussi dans l'incertitude; et c'est à cet appel profond du cœur humain que semblent répondre les Sages de l'Orient. C'est au moment critique où la science matérialiste vient ébranler la foi par les problèmes les plus troublants que, des hauts plateaux de l'Asie, ce berceau de la race aryenne et des religions, cet antique foyer de la pensée humaine, surgissent les doctrines les plus élevées de la métaphysique religieuse. Le monde savant occidental se complaît dans l'admiration de la façade somptueuse du monument littéraire oriental, mais se refuse à en pénétrer le sens très profond, niant l'ésotérisme des doctrines philosophiques et religieuses. C'est cet ésotérisme que la théosophie moderne a été chargée de rappeler aux religions qui l'ont connu mais l'ont oublié ; c'est lui le lien puissant, permanent et indestructible qui passe à travers les formes changeantes des religions. En présence du problème intéressant que la science soulève, celui des concordances entre le bouddhisme et le christianisme, c'est

(1) Compte rendu du Congrès des Religions.

par l'ésotérisme mis en lumière par la théosophie que l'on peut trouver la solution la plus logique.

Certains savants, tels que Sénart et Oldenberg, ont signalé incidemment quelques unes de ces concordances, mais ce sont surtout les philosophes allemands Rudolph Seydel, professeur d'université à Leipsick, Hubbé-Schleiden et Henri de Bunsen qui ont étudié ce proclème dans le sens des concordances en recherchant celles-ci dans les faits, les textes et les doctrines. Un auteur français anonyme (M. A. D.) a fait plutôt une adaptation qu'une traduction des œuvres de ces philosophes, et a intitulé son livre : « Jésus est-il bouddhiste ? », ouvrage auquel nous avons emprunté quelques concordances.

Voyons d'abord celles qui concernent les faits. Une généalogie royale est attribuée aux deux Maîtres: Bouddha descend du roi Mahasamata, et Jésus du roi David ; le premier est fils de la vierge Maïa, le second de la vierge Marie. L'annonciation de l'Ange Gabriel à Marie du mystère de l'Incarnation divine, commémorée par une fête dans l'Eglise catholique, est analogue à la prédiction que firent les Brahmanes à la reine Maïa. En lui donnant l'interprétation d'un songe, ils lui prédirent qu'elle donnerait naissance à un Etre divin. La persécution d'Hérode présente une concordance plus parfaite avec celle d'un roi hindou Kamça dans la vie de Krishma, mais elle offre quelque analogie avec l'enquête ordonnée par le roi Bimbasara quelque temps après la naissance de Bouddha, au sujet d'un enfant qui pouvait lui devenir funeste.

Dans les deux évangiles, bouddhique et chrétien, on trouve l'épisode de rois venant offrir des présents. Au moment de la naissance de Bouddha et de Jésus, il

est dit que des Etres divins, des devas pour les bouddhistes, des anges pour les chrétiens, annoncent aux hommes que « le Maître du Salut est né » (1). La présentation de Jésus au temple, où Siméon reconnaît l'enfant comme un être divin, correspond dans le bouddhisme à la présentation de Bouddha au vieux brahmane Ashita, qui reconnaît en lui les signes distinctifs propres à l'incarnation d'un Bouddha; des deux côtés, il est question de chants d'allégresse.

Je signalerai aussi une concordance que j'ai trouvée dans la tradition gnostique des Marcossiens réfutée par Eusèbe (2). Jésus, enfant, apprenant à lire, expliqua à son maître la signification occulte de certaines lettres et de signes. De même, le jeune Bouddha, ayant à écrire sur le sable une strophe sacrée dictée par le sage Visvâmitra, donna l'explication occulte, en plusieurs langues, de certaines lettres et de signes (3).

Il importe peu que les Pères de l'Eglise, comme St Jean Chrysostôme, aient rejeté l'idée des miracles de Jésus enfant, sous prétexte que ces miracles pourraient être considérés comme des prestiges; il suffit que cette tradition ait existé dans les premiers temps de l'Eglise pour que la concordance soit nettement établie. On aurait, d'ailleurs, mauvaise grâce à refuser des miracles à l'enfant Jésus, alors que l'Evangile relate le fait suivant qui est tout aussi miraculeux. A l'âge de 12 ans, Jésus, perdu par ses parents, est re-

(1) C'est là une concordance de faits et de textes.

(2) Voir Beausobre « Le Manichéisme ».

(3) Evangile bouddhique de Carus.

trouvé dans le temple enseignant la loi aux docteurs. De même, à 12 ans, Bouddha fut retrouvé dans la forêt entouré de sages qui l'écoutaient religieusement. Bouddha se retira dans la solitude pour méditer et jeûner ; Jésus séjourna pendant 40 jours dans le désert sans prendre aucune nourriture. Jésus fut tenté par le démon, et Bouddha par Marâ, l'ensorceleur, accompagné de sa troupe d'horreurs et de passions : la concupiscence, l'inquiétude et la volupté. Tous les deux surmontent victorieusement les épreuves. Après la victoire, Jésus est servi par les anges, tandis que Bouddha est salué par les cris d'allégresse de toutes les puissances de la nature. Au moment du baptême de Jésus dans le Jourdain, et du passage de Bouddha dans le fleuve Nairandjana, il est relaté que le ciel s'entr'ouvrit et que des êtres divins célébrèrent la perfection du Maître. Le célèbre sermon de Jésus sur la montagne correspond au sermon de Bouddha sur la montagne, dite des 7 béatitudes par allusion aux sept conditions du salut.

Les récits sur les miracles offrent aussi les plus grandes concordances. Comme Jésus, Bouddha fit des guérisons miraculeuses, marcha sur les eaux et fut transfiguré quelque temps avant sa mort. De même qu'il est question dans la tradition chrétienne de la conversion de Marie-Magdeleine et du riche Nicodème, de même on relate, dans l'Evangile bouddhique, la conversion de la courtisane Ampabâli et d'un riche prince marchand hindou qui était venu trouver Bouddha. Les deux Maîtres font les mêmes prédictions au sujet des miracles qui surviendraient après leur mort.

On constate que dans les deux traditions bouddhique et chrétiennes le nombre des disciples, d'abord

porté à cinq, s'élève ensuite dans la même proportion et que tous ceux du Bouddha, comme ceux de Jésus, reçurent l'ordre formel d'aller enseigner la bonne Loi. Les disciples de Bouddha comptèrent aussi dans leur sein un Judas Iscarioth (1), avec cette seule différence que les embûches de celui-ci ne réussirent pas ; il se nommait Dévadatta et était le propre cousin de Bouddha. Il voulait prendre la place du Maître et la direction de la communauté.

Bouddha mourut à l'âge de 80 ans ; et, d'après la tradition bouddhique, le Maître mourut parce qu'il abolit en lui la volonté qui enchaînait la vie à son corps. Son esprit s'éleva d'extases en extases sans fin, par tous les degrés du ravissement, puis il entra dans le Nirvana.

On voit donc qu'à l'exception du genre de mort, les faits dans la vie de Bouddha et celle de Jésus offrent bien des ressemblances. Celles qui existent dans les textes ne sont pas moins extraordinaires.

Bouddha est nommé le guérisseur, le sauveur, le libérateur, la lumière du monde, le rédempteur du péché, de la mort, du démon, de l'enfer. On trouve dans les deux textes, les mêmes formules et tours de phrases : « Suivez-moi » ; « en ce temps-là » ; « en vérité, je vous le dis » ; « que ceux qui ont des oreilles entendent la parole » ; « afin que tout ce qui est dit s'accomplisse » ; « venez tous à moi » ; « c'est moi qui montre la voie, qui la connaît, qui l'enseigne ». Jésus dit : « Mon royanme n'est pas de ce monde » ; Bouddha s'exprime ainsi :« Je sais bien qu'un empire m'est destiné, mais ce n'est pas un royaume

(1) Bouddha, par Oldenberg.

terrestre que j'ai désiré. » Les évangiles chrétiens et les écrits bouddhiques offrent des symboles et des allégories qui ont entre eux la plus grande analogie. La parabole de l'enfant égaré dans le lotus de la bonne loi ressemble à celle de l'enfant prodigue. Bouddha se désigne lui-même comme le semeur qui sème la parole dans le champ de l'âme humaine. Un épisode relaté dans l'Evangile de St Jean a surtout frappé la critique allemande (1), c'est celui de l'aveugle de naissance. Un soutra bouddhique attribue la pensée suivante au médecin qui doit guérir un homme du monde devenu aveugle : « Cette souffrance est venue à cet homme à cause des péchés qu'il a commis dans une vie antérieure. » Comment imaginer que cette idée basée sur le dogme de la métempsychose, et qui se trouve implicitement comprise par une question faite spontanément à Jésus par ses disciples, ait trouvé sa place dans l'évangile, et cela, comme si dans cette rédaction, un modèle antérieur avait été utilisé d'une façon irréfléchie et illogique ? Chose plus singulière encore, l'idée si incontestablement hindoue de la transmigration des âmes dans les corps des animaux, ou de la métempsychose, se trouve dans le rituel le plus canonique, de l'Église catholique, l'office des morts. Voici la fin de cette prière vraiment étonnante: « Ne tradas bestiis animas confidentium tuorum ». (De peur que tu ne livres aux bêtes les âmes de tes confesseurs).

M. de Gubernatis, qui signale cette concordance, l'explique par une infiltration des idées pythagoricien-

(1) D'après l'auteur anonyme de l'opuscule : « Jésus est-il bouddhiste ? » traduction de (M. A. D.)

nes en Italie, et fait remarquer que la présence d'une telle prière dans un texte canonique est évidemment une hérésie au point de vue de la foi chrétienne. Nous verrons plus loin qu'il existe une autre thèse scientifique d'après laquelle il serait plus logique de rattacher l'idée de métempsychose à sa véritable source, c'est-à-dire à la tradition hindoue. Au sujet de cette concordance, M. de Gubernatis fait observer que c'est là une preuve manifeste que le rituel de religions plus anciennes a servi de modèle à la rédaction du rituel de l'Eglise catholique romaine.

Des ressemblances plus importantes encore peuvent être relevées dans les doctrines des deux Maîtres Bouddha et Jésus en ce qu'elles ont de plus essentiel. Mais ici, les recherches critiques ne peuvent évidemment faire le partage des doctrines provenant directement des Maîtres eux-mêmes, et de celles provenant des disciples et des dogmatistes. Ce qu'il est aisé de démontrer, disent les critiques, c'est la concordance fondamentale de la pensée des deux Maîtres. Le but et la fin de l'action prescrite par Jésus à ses disciples, c'est la Vie éternelle. C'est aussi le sens de la fin assignée à la perfection par le bouddhisme sous le nom de Nirvana. La démonstration de ce point particulier a été faite par Max Muller et Oldenberg (1).

Lorsque Bouddha recommande instamment de devenir un saint, un Parfait, ce n'est certes pas, comme le dit très bien Max Muller, pour aboutir au néant, car une religion qui aboutirait au néant cesserait d'être une religion ; mais il s'agit du plus haut achève-

(1) Op. cité M. A. D.

ment de l'existence dans un repos bienheureux qui n'est plus soumis au conditionné et au fini, repos qui, par conséquent, ne peut être que dans l'Incréé, l'Eternel, l'Infini.

Une autre concordance fondamentale, l'expression de ésus relatée dans l'Evangile de St Jean: « Vous êtes tous des dieux », est identique à celle des bouddhistes disant que, dans tout homme, il y a un Bouddha, c'est-à-dire un être divin en potentialité. Une telle idée ne peut signifier autre chose que la reconnaissance, dans le cœur de tout homme, du principe éternel et divin, principe en germe et capable de s'épanouir par la sainteté. La fin dernière de l'homme est donc, quant au fond, identique dans la doctrine des deux Maîtres, avec cette différence qu'il y a dans le bouddhisme un sens plus hautement métaphysique.

Un autre principe essentiel, commun aux deux religions, c'est l'obligation fondamentale d'aimer le Seigneur et son prochain ; et l'aspiration bouddhique au Nirvana n'est autre que la conception chrétienne la plus élevée de l'amour de Dieu par et nu des mystiques.

Quant aux vertus, pitié, douceur, compassion, longanimité, bienveillance et patience, elles ont été également pratiquées et enseignées par les deux Maîtres. Ils ont enseigné la voie du salut et de la sainteté par le désintéressement absolu et l'accomplissement de la Loi, par l'amour miséricordieux. Ils vécurent sans patrie, sans famille, sans rien posséder en propre, sans convoitise, pleins d'amour, de bonté et de patience.

La critique fait encore remarquer qu'il y a deux

traits caractéristiques de ressemblance qui n'existent absolument qu'entre le bouddhisme et le christianisme. C'est d'abord l'universalité de la prédication du salut qui s'adresse à tous les hommes, sans distinction d'état, de sexe, d'antécédents, de degré dans l'intelligence ; c'est en second lieu, la propagande pacifique agissant seulement par la persuasion et le bon exemple (1).

Tel est le problème des concordances.

(Les solutions au prochain numéro).

L. Revel.

(1) Op. cité M. A. D.

DIALOGUES DES VIVANTS

Derrière le convoi funèbre d'un ami commun, l'Oriental et l'Occidental se rencontrèrent.

Le mort n'était point le compagnon d'âme, dont la disparition fait une déchirure au cœur de ceux qui restent. C'était une de ces faciles relations d'hivernage, comme tous les ans la côte d'Azur en voit s'ébaucher par milliers, entre les touristes amoureux du soleil, et les malades qui, avant de mourir, viennent là sourire une dernière fois aux beautés de la nature.

Pendant les derniers jours du jeune homme aujourd'hui disparu, l'Oriental et l'Occidental s'étaient maintes fois rencontrés dans la chambre du malade, que la souffrance, élégamment et presque gaiement supportée, rendait sympathique. Ils n'avaient point échangé de discours, mais seulement la salutation discrète, que leur imposaient à tous les deux la réserve et la dignité de leurs pensées.

Par la conversation du malade, chacun d'eux avait appris, de l'autre, ce qu'il importe généralement aux mondains de savoir, c'est-à-dire le statut social et financier : et ainsi ils se connurent libres de penser, et indépendants d'une forme quelconque de gouvernement, et esclaves volontaires de leur seule raison. Ils

surent aussi, d'une façon moins précise, qu'ils avaient des goûts parallèles pour la philosophie traditionnelle et pour la synthèse des doctrines. Pour le reste, ils l'apprirent en se reconnaissant pareils d'attitudes, et consanguins d'intellectualité.

Quand ils eurent laissé le mort dans son petit cimetière de Villefranche, au fond de la baie solitaire, sauvage, infiniment mélancolique, où parfois les cuirassés français profilent d'héroïques ombres, l'Orientale t l'Occidental, saisis par une matinée fraîche et superbe, revinrent ensemble, sans s'être concertés, par la route de la Corniche qui va de Villefranche à Nice en passant par le Montboron. Et, dans leur marche silencieuse, ils jouissaient très doucement du ciel clair, de la mer calme, et des roses et des mimosas que l'hiver clément accroche aux treilles et aux haies des villas méditerranéennes. L'air même de cette côte amollit les âmes. Et comme ils revenaient de ce spectacle tout sentimental qu'est l'inhumation d'un très jeune homme, ils communiaient plus complètement à la nature, dans une défaillance générale de leur volonté.

La mort de ce compagnon de quelques heures les rapprochait doucement l'un de l'autre ; et ils lui avaient de la gratitude, qu'ils ne l'eussent pas assez aimé pour éprouver de sa mort un chagrin stérilisant, mais qu'ils l'eussent assez fréquenté, pour que cette mort fût un prétexte au rapprochement de leurs esprits, et à l'échange de ces pensée mélancoliques, que les cerveaux bien organisés savent faire très douces. Et tandis que, éloignés encore en apparence, mais leurs âmes l'une contre l'autre, ils descendaient la pente qui mène vers cette Nice voluptueuse, couchée au

fond de son golfe, la nature complice poussait jusqu'à leurs lèvres l'expression de leurs sentiments, émus vaguement de la mélancolie générale des choses, sous la forme philosophique que seule pouvaient concevoir leurs esprits.

Le premier, et sans préambule, comme s'il continuait la paraphrase que, depuis des siècles, les sciences qu'il étudiait avait commencée, l'Occidental, avec un sourire ardent, se tourna vers l'Oriental, muet et poliment attentif (1).

L'Occidental. — Pas seulement l'immortalité, mais l'immortalité sainte, heureuse, à tous offerte et par tous obtenue, ah... si telle était la suprême perspective de l'évolution, la suprême certitude de la pensée, l'homme traverserait les douleurs, le mal, la destinée, la mort, avec une sérénité divine.

Il les traverserait en leur demeurant supérieur, comme un navire franchit les vagues de la mer en s'élevant au dessus-d'elles... Excusez-moi d'avoir songé tout haut, et dit un peu lyriquement ma vision intérieure. Mais je ne puis rencontrer un frère humain abattu dans sa défaite dernière et funèbre, comme celui dont le souvenir nous mélancolise, sans rêver une revanche. Et quelle plus efficace que d'apporter aux hommes, démontrées enfin, ces deux vérités triomphales : La survie de tous, le salut de tous ?

L'Oriental. — Il ne faut point vous excuser, car

(1) Dans les dialogues suivants, toutes les paroles de l'Occidental ont pour auteur Albert Jounet, et toutes celles de l'Oriental sont de Matgioi.

vous entrez dans ma pensée même. Un fait qui intéresse l'homme, comme peut le faire la mort d'un semblable, détermine, chez tous ceux qui y assistent, à peu près les mêmes conceptions. On les sent et on les exprime de façon différente. Je pense que la sentimentalité est l'une des faces les plus importantes de l'idéalité latine ; et elle vient à point animer et échauffer la logique un peu trop froide qui est la seule face importante de l'idéalité jaune. Je suis donc tout à fait disposé pour vous écouter et pour apprendre.

L'Occ. : J'aime, et je sais, par un ou deux mots de notre malade, que vous aimez aussi le renouveau des doctrines spiritualistes antiques dont le précédent siècle a vu les débuts, et qui se développent en ce siècle. Mais ne trouvez-vous pas que chaque doctrine, chaque école travaille trop à l'écart des autres, s'enfonce trop dans la minutie de ses propres détails, et qu'on ne cherche point assez à dégager les quelques vérités consolantes, générales, qui réconforteraient la vie et vaincraient la mort ?

L'Or. : Il me semble que les écoles ne diffèrent que par les détails où elles se complaisent, à l'exclusion du général. S'il n'y avait point de détails, il n'y aurait qu'une doctrine unique. C'est sans doute pour cela que les chefs d'école tiennent si impérieusement à leurs détails, qui les individualisent, et qui leur donnent l'apparente réalité d'une doctrine. C'est aussi pour cela que les chercheurs de synthèses ne sont pas très recherchés ; ils sont certainement les meilleurs amis de la philosophie, et les pires ennemis des philosophes.

L'Occ. : Ne serait-il pas urgent d'extraire des mille

écoles parallèles ou adverses, des mille problèmes em mêlés et flottants, un groupe restreint mais puissant de certitudes, que tous reconnussent, et qui rendit l'espérance aux cœurs et l'unité morale au monde ?

L'Or. : Cela serait très bon, et jugé très mauvais par tous ceux qui vivent de l'adversité des écoles. Mais le jugement des autres n'a aucune valeur, lorsqu'on est convaincu dans la racine de sa conscience.

L'Occ. : Naturellement, comme vous y portaient la race de votre âme et votre habituel séjour, vous avez dû approfondir surtout les doctrines orientales.

L'Or. : Tout à fait. J'aurais même oublié les occidentales, si les orientales ne les contenaient pas potentiellement.

L'Occ. : Sans leur être indifférent certes, j'ai étudié surtout, de mon côté, l'Esotérisme chrétien occidental. Ne pourrions-nous examiner ensemble quelles vérités communes renferment votre Tradition et la mienne ? Pardonnez la brusquerie de cette invite. Mais le besoin de synthèse, qui me paraît être, pour l'Humanité moderne, un devoir sauveur, est, pour moi, un continuel tourment, une soif constante et profonde. S'il n'y avait quelque emphase dans cette comparaison mythologique, je me déclarerais un Tantale de l'Unité.

L'Or. : Nos Sages de l'Extrême Orient pensent avoir trouvé l'Unité, et n'ont plus soif, du moins de cette soif là. Je serai tout à fait votre obligé si vous voulez bien que nous examinions ensemble tout ce qui nous est d'un héritage intellectuel commun ; c'est, en somme, tout ce qu'il y a d'intéressant et de capital ; car la Tradition Unique vient du Ciel.

Excusez-moi si j'emploie des termes philosophiques qui viennent d'un peu loin : j'ai dit : *Ciel ;* vous auriez dit *Dieu*. Ce qui est divers vient de l'homme, et est d'autant plus négligeable que cette diversité était voulue par l'homme — ou par les hommes, qui trouvaient leur intérêt à ces imaginations. Je pense que vous avez bien fait de parler brusquement ; on ne peut reprocher à Tantale affamé la brusquerie du geste par lequel il veut se rapprocher des aliments hors de sa portée. Et je veux d'autant mieux causer avec vous, qu'une causerie *avec vous* sera une action de la pensée, c'est-à-dire la seule action qui vaille.

L'Occ. : La causerie, avec ses objections imprévues, ses accords spontanés, établira entre nous une harmonie vivante et libre. Et, à une époque où l'Orient et l'Occident se heurtent dans une cruelle, absurde guerre, il sera doux à nos âmes d'ébaucher leur impérissable union morale et philosophique, prodrôme sacré de leur union fédérative.

L'Or. : Je crois en effet ce projet très louable ; et puisque vous semblez faire une allusion aux événements de la guerre lointaine, je puis dire que nous pensons cette guerre d'autant plus absurde et cruelle, qu'elle est tout à fait contraire, dans ses causes comme dans ses buts, à nos Traditions et à nos enseignements, et qu'elle ne pouvait être entreprise que par un peuple, qui n'a point nos Traditions et qui méprise nos enseignements. Aussi il faut nous mettre hors les responsabilités de ces boucheries, dont personne ne saurait jamais profiter.

L'Occ. : A moins que vous ne préfériez une autre recherche initiale, il me semblerait capital d'exami-

ner d'abord ce qui, dans votre Tradition et dans la mienne, affirmerait les deux principes que j'énonçais tout à l'heure : Survie de tous, salut de tous.

L'Or. : J'y souscris d'autant mieux que ces deux expressions : survies de tous, salut de tous, ne sont pour nous que les deux faces d'un principe unique, et n'éveillent en nous qu'un seul concept.

L'Occ. : Pour la survie de tous, je ne pense pas qu'il y ait, de votre part, aucune objection à la proclamer enseignée dans la philosophie et la religion orientales, comme dans le Christianisme occidental.

Pour le salut de tous, vous m'objecterez sans doute les enseignements chrétiens vulgaires qui le condamment en apparence.

L'Or. : Certainement : et ces enseignements vulgaires que vous réprouvez me semblent reçus universellement ; car je vois continuellement une infinité de vieilles dames se confondre dans la peur des tourments éternels, et des prêtres les en rassurer et les en sauver avec quelques prières et de l'argent. Je serais tout à fait heureux qu'une aussi délicate doctrine que la vôtre n'approuvât pas ces enseignements vulgaires.

L'Occ. : Mais ils ne peuvent prévaloir contre les paroles du Christ : « Ce n'est pas la volonté de votre Père qui est dans les cieux qu'un seul de ces petits périsse. » « Soyez donc miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux. » « Et moi, lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirai tous à moi ». Ni contre les paroles de Saint Paul : « Dieu veut que tous les hom mes soient sauvés. » « Jusqu'à ce que Dieu soit tout en tous ».

Et le véritable Dogme chrétien, concernant l'autre vie, se formule, à mon sens, dans cette admirable phrase de St-Grégoire de Nysse : » Nous n'hésitons pas à admettre que tous seront une race unique et un seul corps du Christ, qu'une seule forme s'imprimera dans tous, et que l'image de Dieu resplendira en tous également. »

L'Or. : Voilà de tout à fait belles pensées. Et puisque celui qui les a écrites fut canonisé par l'Eglise catholique, comment se peut-il faire que cette doctrine ne soit pas la doctrine de tous, et qu'elle semble être téméraire ? — Voilà toutes choses que vous m'expliquerez, car elles semblent d'abord contraires à la vraisemblance, et même au bons sens que les hommes prudents étalent d'habitude dans leurs opinions. Pour ma part, il est évident que ces vérités, que vous retrouvez avec votre intuition mystique, ont toujours été du domaine de notre logique traditionnelle ; et certainement nous réonforterons l'un par l'autre l'assurance de l'avenir heureux de l'humanité présente, auquel je suis très charmé et surpris de vous voir, en Occident, ajouter foi.

Par ainsi, nous aurons à la fois d'agréables causeries, et un excellent résultat intellectuel. Et je vous suis tout reconnaissant de votre offre séduisante, surtout si nous commençons par cette affirmation, qui est à la fois la raison d'être et la fin de tout.

LOcc: C'est ce que, pour mon compte, je n'hésite pas plus à admettre que le sublime docteur Nysséen.

Oui le salut final de tous et la transfiguration de tous, l'Homme-Dieu s'épanouissant en bienheureuse et pure Humanité glorifiée, voilà quel est, d'après l'es-

prit du vrai Christianisme, le terme de l'évolution humaine. »

Ils étaient arrivés aux dernières pentes du Montboron, et rentraient à Nice par le port. Ils regardèrent un instant l'horizon occidental, où les épaules bleues des montagnes soulevaient le manteau de brumes claires que leur font les beaux jours. Et s'étant serré silencieusement les mains, ils se quittèrent, après avoir pris rendez-vous pour un prochain jour.

A.J.

M. G.

L'Évolution de Sociétés Secrètes au Tonkin

On sait ce que, depuis de longues années, étaient les sociétés secrètes chinoises. Il n'y a pas besoin de revenir ici sur le caractère dogmatique des unes, sur le caractère réformateur des autres, et sur le caractère profondément altruiste et pacifique de toutes.

Telles elles se renouvelèrent, par leur propre volonté, et sous la pression des événements politiques, pendant le milieu du 17e siècle, telles elles étaient demeurées jusqu'à nos jours. — Il n'est pas à dire qu'on y apprenait dans leur sein l'amour des races blanches, ni la curiosité des mécaniques et des sciences appliquées ; mais la réserve dédaigneuse des sages compte la paix pour un élément. Et c'est cette paix qui aujourd'hui n'existe plus.

Parallèlement aux enseignements hautains et purs des doctrines traditionnelles, les sociétés secrètes comptaient des hiérarchies initiatiques supérieures fermées, et des groupes de propagande restreints ; toutes ces institutions étaient marquées au coin du calme et du désintéressement.

Le but très élevé, et pour ainsi dire surhumain que poursuivaient idéalement les sociétés secrètes, n'allait pas sans un détachement complet à la façon taoïste,

des contingences extérieures ; il nécessitait l'isolement un peu orgueilleux des adeptes ; et ceux-ci, pour toute protestation contre l'état de choses actuel, s'en retranchaient, savaient s'en abstraire et regardaient froidement couler à leurs pieds indifférents le flot des événements et des révolutions.

C'est cet isolement qui a disparu. C'est cette froideur qui fait aujourd'hui défaut. Ils sont remplacés par une ardeur fougueuse, et un prosélytisme incessant en faveur des idées anti-européennes.

Et pendant que le but lointain des sociétés secrètes demeurait le même, le but immédiat se concrétisait, se rapprochait, et faisait naître, même au milieu des désintéressements individuels, des ambitions collectives tehniques, aujourd'hui irréfrénables.

Et, en même temps que le but et que les passions, les rouages ont changé. Ici comme ailleurs, le besoin a créé l'organe. Et la faconde discrète a fait place à l'action hâtive et brutale.

Et cette puissance occulte, dont la plus grande force était de dédaigner d'agir, est aujourd'hui amoureuse de l'action et prête au mouvement, sous l'impulsion d'événements historiques européens, et sous l'audacieuse poussée d'une race vigoureuse et nouvelle — ou pour mieux dire récemment ressuscitée.

Depuis quelques années les événements dont l'Extrême-Orient fut le théâtre, la révolte des Boxeurs, la guerre qui en fut la conséquence, la révélation de la puissance militaire et maritime du Japon, les jalousies intéressées des puissances Occidentales, etc., ne pouvaient laisser indifférents les penseurs de race jaune. Ils comprirent que, si l'empire Chinois ne sortait pas de sa léthargie séculaire, il cesserait d'exister. Il

faut des réformes, disaient les uns : ce furent les réformistes qui, suivant l'exemple du Japon, pensaient se servir des Européens pour faire ces réformes, créer une armée, une flotte, quitte à les renvoyer dès que l'on pourrait se passer d'eux.

Chassons d'abord les diables étrangers et faisons nous-mêmes nos affaires, dirent les autres : la Chine aux Chinois. Ceux-là étaient certains de l'appui des masses populaires ; la faveur non-déguisée de la Cour fit prévaloir leurs idées. Les nombreux Japonais, bonzes, médecins, charlatans, commerçants, qui débarquèrent depuis quatre ans dans les ports Chinois d'où, énergiquement soutenus par leur consuls et protégés par les autorités chinoises, ils se répandirent dans tout le pays, n'étaient pas venus pour combattre de telles idées, mais bien au contraire pour les soutenir.

Le but ainsi défini, chasser les Européens, il fallait en trouver les moyens. C'était par la force des armes que les Européens s'étaient imposés, c'est par la force des armes qu'il faut les chasser.

De là, la formation militaire prise par les Sociétés secrètes chinoises.

Sur les frontières du Tonkin où chacun fut plus ou moins pirate, ou soldat, cela dépendait des circonstances, cette formation militaire devait, plus que partout ailleurs, être accueillie avec faveur. Mais il fallait des adhérents, des soldats autrement dit, de l'autre côté de la frontière, en pays français : on chercha à en recruter ; cette entreprise autrefois si difficile, impossible même, est depuis trois ans couronnée de succès.

Oui, dans ce pays où l'on se rappelle encore l'époque point si éloignée cependant, où le pirate chinois

était gibier de choix pour nos montagnards chasseurs où grâce à eux, les troupes françaises purent arriver à purger le pays de ces audacieuses et nombreuses bandes chinoises et y ramener la sécurité et la paix, dans ce pays, l'ennemi héréditaire, le chinois est maintenant bien accueilli parce qu'ennemi des Français, de la domination française.

Comment un tel phénomène a-t-il pu arriver ?

Dès 1902 le Général commandant supérieur des Troupes du Groupe de l'Indo-Chine fut obligé, autant pour obéir aux instructions du Ministre qui exigeait des économies sur les transports militaires, que pour parer dans la mesure du possible à une attaque déjà prévue du Tonkin par les Japonais, le Général Coronnat fut obligé de commencer à concentrer dans le Delta la majeure partie de ses troupes, en ne gardant sur les frontières que les quelques points impossibles à abandonner : c'était laisser le champ libre à l'influence chinoise : elle a su en profiter.

De plus, certaines portions des territoires militaires furent remis à l'autorité civile qui voulut administrer les peuplades Mans et les Thos comme elle administre les Annamites du Delta. Avec elle les Douanes et régies, les impôts et les prestations firent leur apparition, et le montagnard qui aimait la paternelle quoique sévère et expéditive administration militaire, se prit à haïr de toutes ses forces la paperassière et formaliste administration civile. Mille faits sont là pour le prouver. Dès Juin 1903 j'écrivais dans le *courrier « d'Haïphong* les lignes suivantes : . . . . . . »

« Autrefois le Chinois était l'ennemi : il fut trop « souvent un maître dur et impitoyable pour être to- « léré par les Thos, du jour où il leur fut possible de

« s'en défaire. Actuellement les Chinois pénètrent il-
« brement au Tonkin, avec de vagues papiers et, sous
« prétexte de commerce (comme si jamais on avait eu
« besoin d'eux pour commercer dans ces régions) ils
« parcourent tout le pays. Cette situation étonne les
« Thos qui ne comprennent pas qu'après avoir si
« énergiquement et grâce à eux chassé les Chinois,
« on les laisse revenir ; ils y voient une nouvelle
« preuve d'incohérence de l'administration et laissent
« faire.

« Les Chinois malins et fort au courant de l'état
« d'esprit des indigènes, parlant leur langue, entrent
« petit à petit en relations avec eux, leur racontent des
« histoires, des légendes, se font passer pour être en
« relation avec les esprits, les étonnent quelque fois-
« par un tour vulgaire de prestidigitation et peu-à
« peu, en fumant l'opium, buvant le thé ou l'alcool,
« arrivent à capter leur confiance. Or il n'est pas de
« gens au monde plus superstitieux que les Thos,
« comme tous les montagnards de tous les pays du
« reste, et les plus grossières légendes, les histoires
« les plus abracadabrantes deviennent facilement des
« articles de foi pour eux. Le Chinois connait ce tra-
« vers et en use. Lorsqu'il voit son auditeur bien à
« point, il l'entreprend plus vivement, parle des Fran-
« çais, touche la corde sensible de la liberté réduite
« par des tracas de toutes sortes, exagère, amplifie,
« prédit de nouveaux impôts, de nouvelles taxes, etc.,
« puis il parle de l'ancien temps, du bon opium à bon
« marché, renie les anciens pirates, vante les Chinois
« actuels, enseigne les projets et les statuts d'une nou-
« velle société dont il fait partie, dépeint le bonheur
« qui attend les affiliés, les avantages matériels et spi-

« rituels qui leur sont assurés, le bonheur et la liberté « qu'elles assureraient au pays etc.,etc. »

Depuis cette époque, la situation s'est-elle améliorée ? Au contraire. Aidés et soutenus par les commerçants Chinois régulièrement établis, qui les renseignaient exactement sur les habitants influents, leur état d'esprit, le genre de leurs relations avec nous, les envoyés des sociétés secrètes n'ont fait qu'étendre de plus en plus leur champ d'action et augmenter le nombre de leurs partisans. Ils savent du reste fort bien au besoin forcer la main aux hésitants, et quantité d'habitants ne se sont affiliés que pour avoir le loisir de vaquer tranquillement à leurs affaires, et pouvoir se rendre en sécurité au marché voisin.

Nous avons vu comment ils réussissaient à s'implanter dans les pays et à se faire écouter des habitants ; voyons maintenant ce qu'ils en font. Ils les embrigadent dans descompagnies régulièrement constituées sur le papier, exigeant des adhérents une contribution variable suivant sa fortune ou son ambition et lui décernent un brevet qui doit lui servir en tout temps et tous lieux de sauvegarde. Le taux de la somme versée détermine aussi le grade du nouvel affilié : nombreux sont les simples soldats (linhs) n'ayant donné que quelques piastres : mais les caïs, doïs, pho-quan etc. (grades indigènes militaires) promus à ce grade pour avoir été plus généreux, ne sont pas rares. Certaines contributions de riches indigènes s'élèvent à deux cents piastres (500 fr. environ.) Cet argent est destiné raconte-t-on à achete des fusils et des cartouches : en réalité il fait vivre pour une part ces agents recruteurs, et s'en va pour l'autre part en Chine à Long Chéou

surtout emplir les coffres des Sociétés ou ceux de leurs grands chefs.

Serait-il utile de montrer le danger que fait courir à notre domination au Tonkin un pareil état de choses ? Nous ne le pensons pas : exposer la situation c'est en démontrer le danger, danger que la guerre Russo-Japonaise et les événements intérieurs actuels de la Chine ne font que rendre de plus en plus imminent.

Que faire pour y parer ?

L'insuffisance notoire des troupes blanches que nous entretenons dans la colonie rend difficile la réoccupation effective de la Haute-Région tonkinoise. Compter sur les régiments de tirailleurs tonkinois est un leurre qui causera de cruels déboires. La milice n'existe plus que de nom, tant ses effectifs sont réduits et son esprit ancien modifié.

Il n'y aurait donc rien à faire ? Si. Il y a plusieurs choses à faire, peu coûteuses et d'une efficacité certaine. D'abord, conserver l'autorité militaire où elle existe et la rétablir dans les régions montagneuses où on l'a remplacée par la coûteuse et tatillonne autorité civile. Dégager autant que faire se pourra cette autorité militaire des entraves de la tutelle et du pouvoir judiciaire absolument incapable de juger sainement des faits de la Haute-Région qu'il ne connait pas et dont il est trop éloigné.

Créer dans ces régions des compagnies franches régulières de montagnards : un officier, deux sous-officiers et un comptable européens suffisent pour instruire quatre cents hommes venant par cent passer à tour de rôle trois mois au poste (ces postes existent) et pour les encadrer au jour de la mobilisation. La présence seule de l'officier dans un pays suffira à éloi-

gner le Chinois : nos officiers ont su jadis acquérir presque tous la confiance et l'amitié du montagnard. Du jour où ils réapparaîtront dans le pays, du jour où l'indigène le verra, sa confiance en nous reviendra et d'eux-mêmes des Chinois repasseront la frontière. Appuyés sur les vaillantes et courageuses populations Thos et Mans nous pourrons alors sans crainte envisager l'éventualité prochaine de l'inévitable agression chinoise.

E. de Commaille.

LA PSYCHOLOGIE DU JEU

Dehors, réveillés, dégrisés, débarrassés de l'emprise, ils se disent :

— J'étais hors de moi quand j'ai agi ainsi !

Trop tard ! Ils ont été dupés par l'égrégore. Ils sont tombés naïvement dans le piège qu'il leur tendait. Et quelle proie facile ils étaient alors, l'esprit obscurci par la passion, toutes les cordes de leur être tendues, toutes leurs énergies lancées vers un but unique ! Ils étaient hypnotisés. L'égrégore les a suggestionnés.

Voici un joueur sans passion, d'esprit froid, d'âme calme, de caractère ferme. Il ne joue pas ; il fait une opération mathématique avec rigidité, sans dévier de son système que le jeu favorise. Soudain, sans raison apparente, une frénésie le prend. Il jette son argent sur la table, au hasard, comme un simple joueur de tempérament. C'est qu'il est tombé dans le piège de l'égrégore. Dehors, il ne s'expliquera pas cette minute d'aberration, cette folie instantanée.

Puisque l'adversaire est si redoutable, comment le combattre ?

Par de minutieuses précautions, par une prévoyance toujours en éveil.

Tout d'abord, une hygiène physique, une hygiène morale, puis un rituel.

L'hygiène physique : qu'elle soit personnelle. Chacun sait ce qu'il lui faut sur ce chapitre. Le principal, c'est d'éviter toute dépression ; par conséquent éviter la fatigue, éviter les longues séances, prendre de longs repos.

L'hygiène morale : qu'elle soit personnelle aussi. Fuir la hantise du jeu. La combattre par des occupations de l'esprit et de toute la personnalité morale. S'intéresser à beaucoup de choses le plus vivement possible. Ce qu'il y a de plus terrible dans le jeu, c'est qu'il devient une obsession, une possession. Combattre cette obsession par tous les moyens.

Le rituel ?

Observer un rituel, c'est s'obliger à accomplir des actes, à faire des gestes qui finissent par contraindre l'esprit à suivre la voie qu'on lui trace. Si vous faites minutieusement certains gestes que vous impose soit une loi traditionnelle, soit votre propre volonté, ces gestes, pour des esprits superficiels, ne peuvent être que mômeries ridicules. Pour celui qui sait, ces gestes sont destinés à vous donner une discipline du corps qui, par réaction, devienne une discipline de l'imagination et de la volonté. Ce qui paraît superstitieuse puérilité est, au fond, savante combinaison psychologique. Mûs par un instinct qui leur fait entrevoir cette réalité, les joueurs s'adonnent à des pratiques superstitieuses. Ils se créent un rituel pour discipliner leur personnalité. Mais ce rituel, basé uniquement sur l'instinct, est insuffisant et sans grande action. En touchant le dos d'un bossu, en portant de la corde de pendu, le superstitieux naïf s'imagine

conjurer le destin et appeler sur lui la chance. Ceci est niaiserie pure ; cependant, quand il a accompli ces pratiques absurdes, sa foi en leur valeur lui donne une confiance dilatant sa personnalité, et lui permettant de lutter avec plus d'avantage contre les forces adverses.

Les conseils donnés ici aux fins de créer une sorte de rituel magique pour le jeu, il ne faut donc les considérer que comme des moyens mnémotechniques ou plutôt *psycho-techniques* destinés à porter les facultés ne volonté et d'intelligence à leur plus haut degré.

Il doit y avoir dans ce rituel, une partie personnelle et une partie traditionnelle.

La partie personnelle, chacun se la créera selon son tempérament. Elle doit être organisée de façon à combattre les défauts de chacun. Ainsi, êtes-vous négligent, et peu soigneux ? Astreignez-vous à tenir des écritures minutieuses, d'un ordre et d'une propreté parfaits. C'est là un geste rituel. Etes-vous facile à influencer, disposé à suivre les conseils du premier venu ? Cherchez à mettre une initiative dans votre moindre geste. En un mot, obligez-vous fortement à de petits actes, pour insignifiants qu'ils paraissent, qui soient désagréables à vos défauts favoris. Car c'est par vos défauts que vous attaquera perfidement l'Adversaire.

Ne nous attardons pas sur la partie personnelle du rituel ; chacun la forgera à son gré. Donnons maintenant quelques conseils pour un rituel puisé dans la tradition magique.

Pour être *soi-même* à la table de jeu, pour éviter l'empire des suggestions extérieures, il est nécessaire

de s'isoler. Il faut donc confirmer par certains gestes la volonté d'isolement. Nous recommandons de porter des vêtements extérieurs ou des dessous en soie, de préférence blanche. La soie est un corps isolant que traversent difficilement les fluides. C'est avec la soie qu'on isole les fils électriques.

Autre rite d'isolement : le cercle magique.

Qu'est-ce que le cercle magique ?

Dans toute l'opération magique, il est de tradition que l'opérateur ne doit pas quitter l'aire d'un cercle destiné à devenir le champ de bataille où agit sa volonté et aussi à l'isoler des influences extérieures. Ce cercle se trace avec la pointe d'une épée magique, et comporte trois cercles concentriques dans lesquels sont inscrits plusieurs noms choisis d'une façon déterminée et non arbitraire.

Une telle pratique serait impossible dans une salle de jeu, ou rendrait profondément ridicule celui qui s'y adonnerait. D'ailleurs, en n'étant plus secrète, elle perdrait son pouvoir d'isolement. Mais on peut l'entendre comme un symbole, et tracer par la pensée et par la main un cercle idéal destiné à isoler le joueur de l'influence de l'eggrégore et des larves. En ce cas, comme il faut qu'un geste souligne une intention, — ce qui est la base de tout rite, — il est bon de tracer en tendant sa volonté, autour de soi un cercle avec, soit une pointe d'acier (une aiguille par exemple), soit un morceau de charbon, ou mieux un diamant ; (le charbon, et surtout le carbone parfait qu'est le diamant sont des isolants fluidiques,), soit une pierre d'aimant.

Souvent des joueurs portent comme amulette ou

comme talisman certaines pierres précieuses. Voyons sur quoi se fonde cette superstition.

Il ne faut pas confondre le talisman et l'amulette. L'amulette est destinée à protéger la volonté contre les influences extérieures. Elle est purement défensive, Le talisman est destiné à fortifier la volonté dans un but d'acquisition, de conquête. Il est aggressif. L'amulette peut empêcher de perdre. Le talisman doit faire gagner.

Comme amulette, chacun peut choisir la gemme qu'il a constaté lui être favorable. A chaque type humain correspond un pierre différente.

Pour conseiller une pierre à quelqu'un, il faut déterminer son type planétaire, soit par son aspect extérieur, par son visage, soit par son horoscope. Ici, nous entrons dans le domaine, très compliqué, de l'astrologie naturelle ou judiciaire.

Si l'on est jupitérien, c'est-à-dire, frais, rose, joyeux et souriant, se garder des pierres saturniennes, comme le jais, la pierre d'aimant, le grenat, la calcédoine, Porter alors le saphir ou le béryl, ou la topaze.

Si l'on est saturnien, c'est-à-dire de poil noir terne, d'ossature forte, de teint plombé, d'humeur morose, éviter ces dernières pierres, et porter une pierre saturnienne

En aucun cas ne porter au jeu des pierres de Vénus, comme le lapis lazuli ou l'émeraude.

Mais on ne peut guère donner d'autres règles fixes ; car à chaque type humain correspond un type de pierrerie, et les personnes habituées à porter des gemmes, les femmes, finissent par deviner, par intuition ou expérience, quelles pierres leur sont amies ou ennemies

Il existe des gens qui vendent des talismans. Ce

sont des charlatans qui exploitent la crédulité des acheteurs. Un talisman acheté ne peut avoir aucune valeur pour cette raison qu'un talisman est un objet portant le signe de la volonté de son possesseur. Il ne peut donc valoir que s'il est marqué au sceau de la personnalité de son possesseur ; il est un objet rituel destiné à fortifier sa volonté. Nous ne saurions entrer ici dans le détail long et compliqué du cérémonial de la consécration d'un talisman.

Mais ce serait une superstition qui en vaudrait bien une autre que de porter sur soi un talisman destiné à faire gagner. Il faut considérer cet objet comme ayant pour but de raffermir la puissance de volonté de son possesseur : « Aide-toi, le talisman t'aidera ». Mais s'y fier entièrement, ne compter que sur lui serait folie.

Il est des figures de talismans pouvant aider à gagner au jeu. On tracera les figures soit sur peau d'agneau avorté, soit sur parchemin vierge, soit gravées sur un métal désigné.

Ces talismans doivent être portés dans une poche, enveloppés d'un tissu de soie. On doit éviter d'en parler et surtout de les montrer à qui que ce soit. Le talisman étant un signe de la concentration de la personnalité mise d'accord avec les correspondances du monde occulte, a d'autant plus d'action qu'il est plus secret. Toute divulgation altère et diminue sa vertu.

Ils doivent être exécutés à jour déterminé selon les calculs astronomiques. La *connaissance des temps*, ouvrage annuel et publié officiellement par le Bureau des Longitudes, donne la situation des planètes dans le zodiaque pour chaque jour de l'année. Si l'on ne peut se procurer ces éléments, on peut se contenter de faire et consacrer les talismans pendant la période de

une croissante, c'est-à-dire dans les quatorze premiers jours d'une lunaison.

Tout ce qui sert à les faire doit être neuf : plume, lencre ou burin.

Voici un talisman tiré d'un très ancien grimoire :

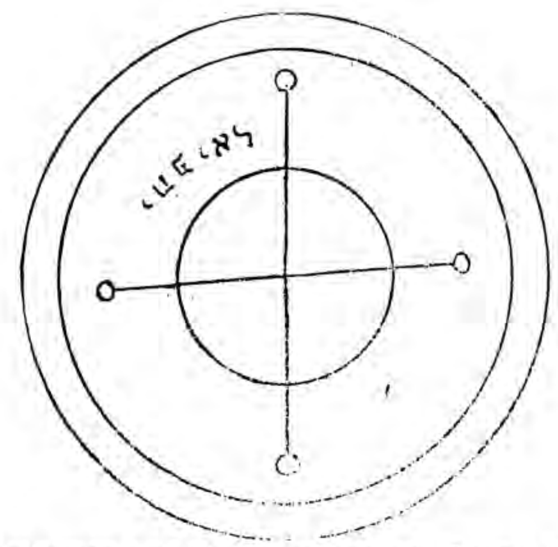


Ce talisman doit être gravé sur un disque d'or pur grand comme une pièce de deux ou de cinq francs, ou tracé à l'encre jaune, si possible avec une plume de cygne, sur parchemin vierge ou sur peau d'agneau, ou sur un beau papier à la cuve, le papier du Japon ou de Chine par exemple. On le parfumera de laurier et on le portera enveloppé dans de la soie jaune d'or.

Il faut le faire soi-même, avec grande application quand le Soleil est dans le signe du Bélier, c'est-à-dire entre le 21 mars et le 20 avril ; on peut aussi le faire quand le Soleil est dans le signe du Sagittaire, c'est-à-dire entre le 22 novembre et le 22 décembre, ou

quand il est dans le Lion, c'est-à-dire entre le 22 juillet et le 23 août.

Voici un talisman sous l'influence de Jupiter :



Ce talisman doit être gravé sur un disque d'étain pur, ou tracé à l'encre bleue, si possible avec une plume d'aigle, sur parchemin vierge, sur peau d'agneau ou papier à la cuve. On le parfumera de bois d'aloës, et on le portera enveloppé de soie bleue.

Il faut le faire quand la planète Jupiter est dans le signe du Cancer ou dans les signes du Verseau, du Sagittaire ou des Poissons.

On trouvera les dates correspondant à ces aspects du ciel dans la *connaissance des temps*. Mais, comme la révolution sidérale de Jupiter dans le zodiaque s'accomplit, disent les astronomes, en onze années 315 jours et 12 heures, c'est-à-dire que l'année de Jupiter équivaut presque à douze années de la terre, on voit

comme ces dates sont espacées. Si l'on est pressé il faut faire comme les sorciers de campagne, c'est-à dire prendre la lune pour miroir des planètes, et faire le talisman pendant la lune croissante.

La facture et la consécration d'un talisman sont des opérations si compliquées et si savantes que nous ne pouvons ici entrer dans des détails si nombreux. Les indications que nous donnons sont suffisantes, car il faut considérer tout cérémonial magique comme un symbole de l'alliance de la personnalité humaine avec des forces de la nature.

Voici enfin un talisman indiqué par un magiste célèbre du XVIe siècle :

Figurer sur un disque d'argent pur un homme richement et élégamment drapé, tendant les mains d'un air suppliant. Faire ce talisman le septième jour de la nouvelle lune, le parfumer de myrrhe et l'envelopper de soie blanche.

∴

Rien ne t'empêche, lecteur, de rire de telles pratiques, puériles et absurdes, pensera ta sagesse d'esprit né dans « un siècle de lumières ». Soit. Mais si, esprit fort en public, esprit moins fort dans la solitude, tu te hasardes à fabriquer un talisman, souviens-toi bien qu'il ne peut t'assurer rien de certain. Il ne peut faire que corroborer ta volonté.

Tous les rituels que nous t'indiquons ne sont que des méthodes d'entraînement pour ta personnalité, Il nous est impossible de faire davantage, et puissent ces méthodes, si tu les essaies, t'être d'une aide efficace ! Mieux encore, ah ! bien mieux, si tu renonces !

Un Kabbaliste.

Les Causes de l'Evolution

Le triage s'opère au sein de la multiplicité des individus sous l'influence de la lutte pour l'existence et les sélections diverses résultent soit de cette lutte, soit des affinités de la vie. Mais ce ne sont là que les moyens secondaires d'évolution, non les causes. L'opposition primordiale et la tendance inverse vers la synthèse voilà la racine de toute évolution et de tout perfectionnement. La combinaison au moyen de l'espace et du temps du *même* avec le *différent*, qui permet au *simple* de pénétrer le *multiple* pour réaliser le *concret*, tel est le fait évolutif dans toute sa généralité. Le *même* n'acquiert une valeur temporelle que si la durée est marquée par quelque chose de changeant ; le *différent* ne demeure soi-même que par le maintien d'une persistance au sein du changeant. Et l'évolution n'est autre chose que le lien établi entre la continuité et la discontinuité par le rythme.

Elle est le mouvement même, envisagé non plus en fonction du contenu (spatial et temporel) mais en fonction de la forme (mode d'être).

Le temps étant par essence discontinu, le même n'y persiste que par la Répétition. L'espace étant par

essence continu le différent ne peut s'y produire que par Différenciation. La Répetition découle de l'opposition, car pour qu'elle soit possible, il faut qu'un moment quelconque soit marqué par quelque chose de différent. La différenciation découle de l'Unité car pour qu'elle s'opère il faut qu'un lieu quelconque s'oppose au mantien de l'identique.

La combinaison de la Répétition de la Différenciation aboutit à l'Organisation, qui est le moyen par lequel l'être obtient le pouvoir de persister et de progresser à travers le Temps et l'Espace.

Prépondérance de la Répétition ou de la Différenciation

La répétition domine dans le végétal, la différenciation dans l'animal. Aussi l'animal possède-t-il une autonomie synthétique plus définie, tandis que le vegétal est susceptible d'une extension moins déterminée. Mais en tout animal se développe à un certain degré le principe végétal, manifesté par la croissance la ramification, la respiration et la nutrition carbonique et lumineuse. De même à un moindre degré le végétal possède quelque chose de la différenciation et de la motilité animale surtout dans ses phases originaires et dans son expansion terminale.

Ces deux influences ont pour germe la polorisation opposition de deux éléments originairement semblables et tendant à différer. Et l'ensemble polarisé réalise un ternaire équilibré, germe de l'organisation. Or c'est dans le règne minéral que se manifeste la polarisation toute nue.

L'aimant est comme le schéma du végétal, et le courant électrique comme le schéma de l'animal. L'aimant manifeste le principe de la multiplication, car en se divisant il fournit autant d'aimants que de fragments. Le courant électrique, par son sens défini, par les tendances à l'allongement de son pôle positif et à l'évasement de son pôle négatif, offre le germe de la Différenciation qui se rapporte toujours dans son principe à la combinaison d'un principe actif et d'un principe passif.

L'épanouissement complet des formes végétales, tend vers la ramification, vers la multiplication de surface extérieure, et vers le minimum de volume. Le végétal, bien que convexe dans son enveloppe, présente généralement une surface à angles rentrants très prononcés. La divergence qui le caractérise le rattache aux fonctions hyperboliques régies par le nombre e.

Les formes animales tendent au contraire vers la convexité et la convergence ; elles cherchent le minimum de surface avec maximum de volume. Elles se rattachent aux fonctions elliptiques dominées par le nombre π (entendu dans toute sa généralité.)

Toute répétition se présente originairement sous la forme de cet algorithme mixte de la reproduction (1).

(1) Wronsky ramène toute l'algorithimie à 3 algorithmes fondamentaux, savoir 2 opposés :

La Sommation (génération discontinue), et la Graduation (génération continue), reliées par un algorithme neutralisant, la Reproduction.

Une partie spéciale de cet ouvrage sera consacrée à l'étude de la mathématique de la vie en suivant la philosophie de l'algorithimie de Wronsky.

Elle est en apparence une juxtaposition croissante d'éléments semblables ; en réalité elle s'opère par croissance continue d'un seul élément, qui pluralise son type ; elle est dans son acte une véritable graduation. Et si la réunion de ces unités semblables fournit une somme, la multiplicité d'un même type exprime une puissance de ce type. Mais par le seul fait que cette puissance est manifestée explicitement non plus en unités intensives mais en pluralité élémentaire la division s'en suit ; et c'est là, la génération simple par reproduction cellulaire. La répétition exprime donc bien la transposition de l'énergie continue caractérisant la force immatérielle dans la discontinuité des résistances qui définit là matière. Et l'exposant ou logarithme marque le degré de continuité, la mesure dans laquelle la matière a pu s'y plier, le degré de pénétration de la vie dans la matière, son rang hiérarchique.

La propagation par répétition n'est autre chose qu'un cas particulier de la propagation vibratoire. Et ceci nous révèle l'autre face de la répétition, son action régressive, sa propagation vers l'intérieur, qui se manifeste non plus comme prolifération, mais comme multipartition interne, C'est la division, forme régressive de multiplication, où l'unité joue le rôle d'infini. C'est la gerbe expansive retournée en anneau délimitant. Alors la force multiplicatrice se réfléchit et apparaît comme opération divisionnelle.

Ainsi le processus de croissance organique, et celui de multipartition cellulaire qui suit généralement la fécondation ne sont que les aspects inverses d'une même tendance originelle : la propagation d'une forme. Le point d'appui, l'unité c'est : dans le premier cas, l'élément ; dans le deuxième, le tout.

Division et Croissance

Division cellulaire et croissance sont les deux phases alternatives d'une même fonction : la Répétition. Dans la croissance l'énergie s'applique à élaborer une masse de matière soutirée au dehors. Dans la division elle agit sur un minimum de masse, son caractère spirituel seul apparaît, elle dispose, ordonne schématise sans appel de matière, et sa quantité demeure à l'état de tension réservée pour un travail d'autre nature. Et plus l'organisme devient complexe, plus la Répétition est remplacée par la Différenciation, la prolifération par la structure, l'assimilation par les fonctions de relation.

L'assimilation n'est qu'une reproduction sans dispersion des éléments ; la division consécutive correspond à une désassimilation sans excrétion. C'est quand l'approvisionnement de matière fait défaut ou que son absorption est rendue impossible que la tension vitale s'emploie en redistributions internes qui configurent les organes différenciés, ou en mouvements extérieurs diversifiés. Et toutes les fonctions de relation sont tant dans le psychique que dans l'organique, des moyens de fécondation.

La cellule mère est en somme un moule de la forme typique, et l'énergie mâle est l'agent qui répète sa pression dans le moule. Quand l'enveloppe, (animal) ou la pesanteur (végétal) viennent limiter la croissance, la différenciation s'opère grâce à la réfraction et à la dispersion de la force : et ce qui est réfléchi vers le foyer est accumulé en tension pour préparer la fécondation.

Les variations qui différencient entre eux les individus d'une espèce, se rattachent à la même loi que les variations histologiques et anatomiques qui différencient les cellules d'un même individu. Dans le premier cas l'influence de variation est due au milieu extérieur dans le deuxième elle vient des éléments du vivant déjà établis.

Il y aurait à étudier les conditions mathématiques qui marquent cette limite, et à rechercher comment la série de divergente devient convergente. La détermination du quantum variable avec chaque espèce et qui marque la limite de développement et de complexité, c'est le Nombre de l'espèce, l'un des deux noms vrais de chaque type, spécifique et individuel, (l'autre nom vrai devant consister en la réduciion qualitative de toute la quantité du type).

Remarquons seulement ici que la multipartition procède presque toujours par bipartitions successives. C'est le système binaire qui paraît être la numération fondamentale de la vie Et cette dualité lorsqu'elle devient différenciée, ne se réduit plus à une simple opposition d'équilibre statique marquée par le positif et le négatif, mais elle devient un couple de facteurs complémentaires aptes à conserver par le mouvement l'équilibre dynamique de la vie. Ce couple c'est la sexualité.

Chez le mâle la matière non organisée se résorbe dégageant une tension productrice de motilité, chez la femelle l'énergie impuissante refoulée est expulsée sous forme de globule polaire et la matière restante fait appel à une énergie capable de l'organiser. Et cette capacité le gamète mâle la possède grâce à sa tension.

Une phase de dissolution se manifeste donc en opposition à celle de la répétition progressive ou régressive. Par rapport à l'algorithme reproduction ou graduation : la dissolution est représentée par le zéro, point limite de réflexion, tandis que la multiplication et la division se suivent continuement. Ce zéro est équilibré par un autre point de réflexion, point développé, le cycle, qui réduit l'infini au fini. Mais ce zéro loin d'être un néant est l'écran qui voile l'autre monde caché, équilibrant où se développent toutes les quantités négatives, écran que la sommation seule peut franchir. C'est le travail invisible de la dissolution, le déblaiement, la démolition des structures qui ont épuisé toute l'énergie et qui sont maintenant pour elle non plus des auxiliaires mais des obstacles. Et leur désintégration restituera la force vive qui surgira dans le monde visible condensée à haute tension en passant par le foyer du zéro.

Ainsi, la réalisation infiniment petite contient la virtualité de quantités infiniment plus multiples que les quantités réelles car elles contiennent les quantités négatives et les quantités imaginaires, c'est-à-dire les désirs et les possibles infiniment plus nombreux que les désirs. La réalité sensible est ainsi une condensation des tendances et des possibilités : et ceci est vérifié par la loi mathématique qui rend positives et réelles, toutes les puissances paires des nombres négatifs et les puissances quaternaires des nombres imaginaires simples, enfin certaines puissances multiples de m des quantités complexes.

Mais d'autre part l'influence équilibrante de ce monde négatif et imaginaire est renforcée par la réaction logarithmique de la matière, qui devient négative dès

que les nombres gradués par eux sont inférieurs à la base. Ainsi se décèle, l'attract vers soi contenu dans tout désir et tendant à limiter l'expansion de ses actes. Et le champ des possibles aperçus introduit l'inhibition modératrice et les influences déviatrices des actes projetés.

La Différenciation.

La Différenciation est l'élément médiateur qui concilie l'activité formatrice avec le besoin de condensation individualiste : et elle découvre la solution de cette antinomie en réalisant l'organisation. Car l'organisation permettra l'activité sans ruiner l'unité, et de plus elle permettra la variété dans l'action, la direction choisie vers les divers possibles. La Différenciation naît de l'obstacle extérieur. Elle force l'énergie à se réfléchir et à opérer des redistributions intérieures en vue de l'adaptation, c.-à-d. en vue de trouver à l'expansion de nouvelles issues.

Les positivistes ont envisagé la Différenciation sous son aspect passif en assignant l'influence du milieu comme une des causes principales de l'évolution. Le milieu, entendu dans son sens le plus large,— c.-à-d. l'ensemble des circonstances extérieures de toute nature, et l'ensemble des états internes résultant d'actes antérieurs du vivant, est évidemment l'agent prépondérant de l'évolution. Il embrasse toutes les variations continues et discontinues et répond aux algorithmes des différences, des grades et des nombres, tandis que la sélection représente seulement les

nombres rythmiques, les points singuliers des fonctions... Mais il ne faut pas oublier l'autre facteur essentiel : la Répétition. L'influence de la Répétition se manifeste dans la Différenciation même pour amener l'organisation. Car la Répétition c'est le principe unitaire de la vie tendant à universaliser son unité et qui est contrainte par la résistance de la matière à transformer la graduation continue en sommation discontinue pour élever ensuite cette sommation à la graduation par l'intermédiaire de la reproduction. Si les obstacles extérieurs n'occcasionnent pas chez le vivant de simples altérations c'est qu'il poursuit quand même sa répétition et tend toujours à se développer : et la différenciation résultant de l'obstacle tend à réaliser non pas une simple déformation mais une variation favorable au vivant. Et c'est là l'Adaptation, qui se réalise par l'invention d'organes appropriés. La forme de la vie est bien déterminée par les résistances, mais pas complètement ; le propre de la vie est de pouvoir réagir et non de subir simplement, et sa réaction est empreinte de finalité.

L'évolution est une fonction réciproque de la vie et du milieu

Si la vie était une simple résultante passive d'actions étrangères d'où viendrait ce caractère tendant à unifier les influences les plus différentes en vue d'une même fin. Dire que la vie assimile c'est reconnaître l'existence d'un agent transformateur faisant converger les éléments divers vers un même type ou vers

un même acte. En poussant l'analyse à fond on voit que toute fixité substantielle implique un agent actif et finaliste. Si cet agent se trouve dans le milieu, l'être passif réalisant une finalité est une machine, mais la vie se trouve dans l'agent considéré. Si le milieu est une pure succession d'influences quelconques, leur résultat ne peut aboutir à une réalisation synthétique sans la présence d'un agent unificateur dans le corps qui subit. Invoquer le hasard ne signifie rien, car le hasard ne peut produire que des juxta-positions et non unifier. (Du reste l'étude du hasard sera faite ultérieurement). Sans cet agent il n'y aurait ni réaction, ni maintien d'une forme.

La vie est donc l'énergie dont l'aspect purement statique se nomme substance, et la substance n'est pas un support mais le lien équilibrant d'un groupe de forces, annulant leur action. Et le dérangement perpétuel de cet équilibre par les influences extérieures provoquant une réaction est la source du rythme vibratoire. Ce rythme, obtenu par l'équilibre établi dans la durée, comme elle l'était dans l'espace, c'est l'acte élémentaire de la vie.

L'élasticité est la manifestation de la vie dans le règne minéral ; elle représente la force que possède la vie pour maintenir l'intégrité de sa forme. L'élasticité se réalise en une vibration qui assure le retour de la forme altérée à son état normal. La période passive de l'élasticité c'est l'adaptation, la période active c'est la régénération du type. L'élasticité est un aspect global, implicite, inanalysé de cette propriété à l'adaptation et à la régénération, perçue chez les vivants dans ses phases distinctes et ses procédés.

Si la vie n'était qu'une résultante passive de mouve-

ments accidentels, d'où viendrait ce caractère tendant à diversifier les influences similaires en vue d'une adaptation à des fins variées. La vie est un agent qui transforme le semblable en divers afin de ramener la pluralité à l'unité synthétique. — On comprend à la rigueur comment une accumulation d'actions semblables dans un milieu donné peut aboutir à une diversité de réactions grâce à la modification graduelle du milieu, sous l'influence des premiers effets introduits dans ce milieu même. Mais cette influence implique que le milieu considéré soit limité, défini, et qu'il existe en lui une tendance à coordonner les réactions successives. Sans cela on ne pourrait aboutir qu'à l'inertie si le milieu est fermé, et à une déviation plus accentuée des résultats si le milieu est ouvert. Or on constate qu'une accumulation de quantités homogènes se résoud généralement en changement de qualités. Presque toutes les lois physiques tendent vers des limites. Chaque corps possède un degré de saturation par rapport à une influence donnée ; au delà il change d'état bien que l'excitation croissante demeure homogène. Et une même forme oscille généralement autour d'un équilibre. Cela démontre qu'au sein de la quantité pure il y a des degrés attractifs correspondants à certains nombres (1), et il existe dans les fonctions des maxima, des minima, des rebroussements, des cycles. Les nombres ont donc une vertu active à raison seule de la qualité qu'ils apportent dans la distribution de la quantité. Les germes de la vie se

---

(1) Voir sur l'étude des valeurs quantitatives du rythme et du contraste les beaux travaux de M. Ch. Henry notamment : Le Cercle Chromatique et le Rapporteur Esthétique.

développant là où les nombres offrent la possibilité de réagir contre la dérivation indéfinie des formes en réalisant un système défini. La vie décrit ainsi sur la trame continue des Nornes, des sortes de boucles constituant les cycles individuels et spécifiques et produisant, au sein de l'évolution, les espèces séparées. Les nœuds sont le resserrement de ces boucles et répondent à la minéralisation résiduelle des corps ; les boucles qui se dénouent représentent la désintégration corporelle ; et les fils effilochés à tous les vents traduisent l'énorme déperdition des germes qui constitue les élémentals. Par là se conçoit à la fois l'évolution sidérale et biologique, les étapes de transformations et la distinction d'espèces plus ou moins séparées.

La Différenciation est donc la résultante des influences étrangères du milieu sur la vie et de la direction multiforme de la vie dans le sens expansif et synthétique à la fois. Toute fonction exprimant une Différenciation biologique comprendra donc des termes exprimant les forces extérieures mais combinées pour la plupart aux facteurs e et π affectés de coefficients et d'exposants divers. C'est grâce à la combinaison de e et de π, des réelles et des imaginaires de l'expansion et du cycle, que la Différenciation ne se résoud pas en simple déformation du type. Ce que le milieu apporte dans la Différenciation, c'est le choix d'une des solutions multiples de la fonction ; mais le groupe déterminé fini ou infini des solutions possibles, c'est la vie qui le caractérise. Le psychisme nous décélera dans ces fonctions la part active de la vie, émergeant au-dessus de la réaction organique :

l'élément de graduation contenu dans e et transformé dans π. On peut donc dire : *L'évolution est une fonction de la vie et du milieu.* » Seuls les termes de la fonctions indépendant,de e et π expriment des déformations et quand ces termes annulent la fonction, c'est la mort.

Ainsi la ligne courbe est-elle caractéristique de la vie : partout où règne la ligne droite c'est l'abstraction, partout où la courbe tend vers la ligne brisée c'est l'envahissement de la mort. Cette loi est évidente pour peu qu'on examine les formes organiques. Et cela devrait faire penser que la courbure de toutes les orbites sidérales est la preuve qu'une cause vitale préside aux mouvements des astres,et qu'il existe une vie cosmique dont nos règnes organiques sont des différenciations particulières. Ainsi se justifierait pleinement l'Astrologie.

L'Organisation et la Dissolution

La Répétition conserve l'unité formelle à travers la pluralité résultant de la sommation de la matière : elle lutte contre le Temps destructeur et l'Espace dispersif. Elle émane de l'essence du nombre e, nombre qui exprime l'impulsion vibratoire de la vie.

La Différenciation diversifie la forme pour rendre possible la graduation de la vie à travers les obtacles du milieu et de la durée. Elle a son principe dans le nombre π qui ramène l'expansion au cycle et prépare ainsi l'Individualisation.

L'Organisation résultante de la Répétition et la Dif-

férenciation solidarise la pluralité diversifiée en synthèse complexe conservant à la fois activité et stabilité, réalisant l'unité dans le changement, reliant l'opposition discontinue à la différenciation continue et les combinant en un type manifesté par une forme et basé sur un nombre. Toute Forme repose sur un Nombre caché dans la Différenciation. Tout Nombre est la potentialité d'une Forme sous le voile de la Répétition.

L'Organisation est le sommet de l'évolution physique. Par son exaltation elle aboutit à la Dissolution, phase importante marquée dans la génération physiologique en fonction de l'organisme, par le développement psychique, en fonction de l'individu par les périodes de refonte des peuples et des idées en fonction de l'espèce humaine.

La Dissolution est le résultat même de l'excès d'Organisation. La forme et le nombre devenus trop complexes n'ont plus de type caractéristique, la structure compliquée perd sa solidité, les communications trop multipliées amènent la confusion, les liens trop nombreux produisent des obstructions et suivant l'un ou l'autre de ces excès ; c'est la dissolution par uniformité ou la dissociation par morcellement, corrélatives du mécanisme et de l'inorganique.

Mais la vie étant caractérisée par la tendance au développement de l'être ne peut retourner dans l'inertie et la dissolution qui semble ramener l'évolution à son point de départ, ne concerne que le résidu d'un cycle ascensionnel. Elle n'atteint que l'échafaudage devenu inutile. Toute la construction organique est provoquée par le désir d'être, et cet élément unifiant ne réalise le corps que pour se créer au sein de la ma-

tière chaotique un passage. L'état psychique est l'aurore de l'émancipation de la vie, le surplus d'énergie qui réfléchi par les obstacles matériels devient conscience, acquiert par là la connaissance des moyens de vaincre. Et toute l'organisation n'est que la construction d'un amnios pour protéger les premiers développements d'un embryon d'essence supérieure, pour l'abriter contre les tourbillons chaotiques jusqu'à ce qu'il puisse éclore sur un nouveau plan, et dominer la matière qui ordonnée en forme et en nombre devient un point d'appui intellectuel.

Dans le plan psychique la Répétition se retrouve sous forme d'Imitation. Elle résulte de l'impuissance du désir à réaliser son but par un seul acte. La Différenciation se retrouve sous forme d'Invention. Elle apparaît quand de nouvelles conditions s'offrent. Imitation et Invention ont comme la Répétition et la Différenciation un élément passif dû aux obstacles extérieurs et un élément actif dû à la finalité interne du vivant. Enfin l'Imitation combinée à l'Invention réalisent l'Idée qui est l'Organisme intellectuel manifesté par une image et basée sur un concept. Et l'Idéation excessive se dissoud en rêverie ou se désagrège en abstractions.

Dans le plan psychique comme dans le plan organique la dissolution est due à la tendance vers l'équilibre, opposée à la tendance vers le mouvement. Le rôle de la vie est de transformer l'agitation désordonnée du chaos en activité ordonnée de l'organisme, afin de transmuer la multiplicité en unité, de résoudre l'agitation en progrès. Elle satisfait au désir du développement des pluralités en transformant leurs luttes en synthèse ; et la synthèse ayant unifié l'acte, l'acte de-

vient libre en neutralisant les obstacles de la matière par l'équilibre. C'est l'apaisement qui résoud le chaos et sert de support à l'esprit en réflétant dans sa continuité l'unité spirituelle. C'est là le repos de la matière fécondée par l'esprit très différent de la mort angoisseuse des divisions égoïstes.

L'attraction puissante qui agglomère, et assimile (Kaïn) engendre la force compressive et fixatrice (Henoch) : mais de l'enceinte limitante résulte un tourbillon centripète excitateur (Whirad) qui aboutit à la manifestation puissante de l'existence (Mehouyâel). Mais cette expansion ouvre le gouffre appêtant de la mort (Methoushaël). Et pour arrêter la dissolution, le nœud flexible (Lamech) de l'adaptation en s'alliant aux deux facultés physiques : Whadah, la périodique, l'évidente, qui paraît exprimer la Forme, et Tzillah, la profonde, la voilée, l'obscure, sans doute la virtualité, qualitative du Nombre.

Ce double aspect manifeste l'essence double de la corporéité organique et son caractère féminin. Et la forme délimitera l'appropriation matérielle qui forme le Corps. Voilà Jabal, ensemble des fonctions nutritives répondant à la Répétition, et Joubal, ensemble des fonctions de relation répondant à la Différenciation.

Et le nombre découlera de la diffusion abondante de la force centrale, se répartissant différemment pour être transformée. Voila Thoubal-Kaïn le transformateur des forces nutritives en forces de relation par la distribution de l'énergie : c'est l'ensemble des fonctions nerveuses. Et par là se crée l'association, les échanges universels de relation. (Nauhomah). Mais

cette force du nombre et de la multiplication des liens ne résistera pas à l'envahissement dissolutif à laquelle aboutit toute organisation sur le plan physique.

Cette évolution physique vouée à une dissolution fiinale résulte de l'écrasement du principe d'expansion, de diffusion Abel, par le principe de concentration surexalté Kaïn. Mais l'expansion indéfinie d'Abel n'est que transformée par l'effusion du sang et se trouve ramenée de l'infini à un mouvement de réciprocité et de liaison élément psychique résultant de l'équilibre du moi et du non moi. Seth est le fondement de la réalisation corporelle *(Ænosh)*, ensemble de matière organisé en vue de maintenir l'identité de l'être vivant en l'objectivant dans une synthèse physique.

Cela contraste avec l'action compressive d'Hénoch, qui a produit le tourbillon passionnel excitateur ; et grâce à cette organisation, la force envahissante de la vie (Kaïnan) s'affirme plus tardivement mais moins brutalement que chez Kaïn. Elle clôt seulement le premier ternaire, au lieu de devenir immédiatement du principe de l'existence élémentaire (*Héwa*) sous l'influence du Nahash indompté. Et de l'expansion paisiblement établie résulte une exaltation puissante (Mahollaël) contrastant avec la manifestation orgueilleuse de Mehayâel.

Puis l'action persévérante (I red), substituée ici à la passion centripète et tourbillonnante de Whirad consolide la perfection conquise par le psychique, et aboutit dans Hénoch à la pleine possession de soi dans l'humilité par laquelle la vie condensée en elle-même pourra être enlevée au ciel. Hénoch réalise ici la fondation centralisatrice en réalisant le septenaire sethique. Cette personnalité est conquise par le

psychique dans un ternaire à deux degrés : par une synthèse faite de pénétration animique et sympathique. Tandis que la synthèse de l'Hénoch caïnique résultant de Kaïn et de la ruine d'Abel se révèle comme synthèse d'asservissement par l'amour du soi.

Aussi l'Hénoch séthique engendre Methoushalah, l'émission de la mort, la mort libératrice terminant la vie corporelle, édifiée pour fournir la force projective nécessaire à l'esprit pour traverser la matière. Et cette mort diffère de Methoushâel, le gouffre appelant, 6e terme Kaïnite qui minait la manifestation de Mehayâel. Ici la mort projette dans l'éternité et le nœud qui résultera d'elle (Lamech) arrêtera la dissolution non plus par une propogation et une différenciation et une coordination mais par la condensation latente des forces dans Noah, 10e terme, réintégration qui abritée dans la Thébah conservera à travers la crise diluvienne les énergies qui se projetteront un nouveau ternaire en élévation brillante (Shem) signe de l'unification personnelle, en étendue irradiée, (Japhet) signe des fonctions de relation et de perception, et en condensation ténébreuse (Cham), signe des fonctions de nutrition matérielle.

Cette interprétation biblique de l'évolution biologique que je donne sous toute réserve et comme tout à fait hypothétique ne contredit en rien l'interprétation sociologique de Fabre d'Olivet, ni d'autres, soit historiques, soit mystiques, car il s'agit de lois métaphysiques qui doivent donc se retrouver sur tous les plans.

On voit aisément que toute l'étude précédente entreprise à propos des règnes organiques s'étend d'elle-

même invinciblement au règne minéral et au monde sidéral. Polarisation, alternance entre la distribution extérieure et intérieure des formes, saturation, caractère, de radical résultant de l'inachèvement d'un rythme ou d'un cycle, enfin et surtout l'existence d'un coefficient spécial à chaque cycle spécifique ou individuel pour le caractériser et le définir ; tout cela se retrouve aussi bien en chimie, en optique, en acoustique, en thermique qu'en biologie. N'est-ce pas là une preuve entre mille que la vie est en tout, et qu'elle est la vraie, la seule source de l'énergie (1).

F. WARRAIN.

---

(1) Consulter : Fabre d'Olivet. — La Langue Hébraïque restituée. Beroeshit Ch. IV

Tarde. — Les lois de l'Imitation.

Lalande. — L'idée directrice de la Dissolution opposée à celle de l'Evolution.

LE TRAITÉ DE LA THÉOLOGIE MYSTIQUE

Ce livre est divisé en cinq courts chapitres. Il vise au but le plus sublime, puisqu'il ne tend à rien moins qu'à intégrer le mystique à l'Abîme même de l'Incognoscible et de l'Impensable, à Dieu dans son Etre-Etant, abstraction faite de toute « espèce » intermédiaire entre Lui et le mystique.

En commençant, Denys invoque « la Trinité Suprà-Essentielle, comme guide vers cette sublime hauteur des Ecritures qui échappe à toute démonstration et surpasse toute lumière, où, sans voiles, les mystères de la théologie apparaissent dans leur immuable et éternelle ipséité, dans les apparentes ténèbres de la plus éclatante lumière et dans le profond silence qui est la plénitude de l'enseignement le plus parfait. » (1)

Errata du ch. III : *Page* 411, *ligne* 21 : *Notre œil*, lire : votre œil. — P. 414, l. 20 : *la science conseillée*...lire : la licence conseillée... — P. 422, l. 21 . *vue elle-même*, lire : vue en elle-même... — P. 426, l. 7 : *ce qu'on de tout autres*... lire ; ce qu'on dit de tant d'autres. — P. 431, l. 23, lire : afin que la même Vie, la même Parole, la même Lumière circule... — P. 437, l. 14... *et religieux de l'origine de l'Etre*... lire : et religieux de l'origine et de la fin de l'Etre.

(1) Théol. Myst. I

Voilà ce que Denys appelle la *Divine Ténèbre*. Pourquoi ? Sont-ce là des ténèbres réelles ? Non, elles sont ténèbres parce qu'elles sont tout lumière, ces ténèbres. Et cette lumière paraît ténèbre au mystique, parce qu'il en est ébloui, fasciné, aveuglé. C'est ainsi qu'un morceau de craie incandescent paraît noir quand on le regarde conjointement avec le disque blanc du Soleil. Que fait le mystique dans cet océan de gloire ? Il se tait totalement ; il se laisse perméer, transsusbstancier, transmuter en lumière divine et déifique, devenir Divin au maximum des puissances de grâce pure qui peuvent entrer en acte dans sa personne la plus intérieure et la plus essentielle, dans le plus profond sanctuaire de sa participation à l'Etre-Etant.

Comment l'homme peut-il s'élever à cet état divin ? Il ne le peut aucunement par l'activité propre de ses puissances personnelles, ni par aucune des opérations, toutes relatives, de son être intellectuel ou sensible. Ecoutez Denys : « Ayez soin que les profanes n'entendent point les choses que je vous dis, ô Timothée. Je veux parler de ceux qui se fixent dans les choses créées, pour qui il n'y a aucune réalité supérieure aux choses naturelles, et qui pensent que la force de leur propre esprit peut connaître Celui qui a pris les ténèbres pour retraite » (1).

Pour parler de ces Choses Eternelles, les mots ne sont pas, il n'y a pas de discours : « La Cause Bénie de toutes choses s'exprime sans discours ni pensée, parce qu'elle est essentiellement supérieure à tout et

(1) Th. M. I.

qu'elle se manifeste en vérité et sans voiles à ceux-là seuls qui, franchissant le monde de la matière et le monde de l'intelligence, dépassant les sommets saints les plus élevés, faisant abstraction de toute lumière relative, de tout symbole sacré, de toute voix du ciel même, se plongent dans les ténèbres de la Gloire même du Très-Haut. » (1).

C'est alors, seulement, que l'âme du mystique peut être élevée à la vision directe du Suprême Inconnu, lorsqu'elle est tout entière à son souverain Objet et qu'entre elle et Lui il n'y a rien de ce qui rappelle les opérations des sens et de l'intelligence, la raison, la science ou la foi humaines, l'enseignement des écoles ou les symboles des cultes, aucun voile, en un mot, d'ordre créé, si élevé soit-il, de sorte que l'âme du mystique doit être comme une table rase et un miroir net, car, dit Denys : « c'est seulement par cette ignorance absolue, une fois acquise, que l'âme mystique puise, sur l'Etre qui échappe à toute science et à toute pensée et règne dans l'au delà du ciel des cieux, une connaissance que l'entendement ne saurait conquérir ; c'est le seul moyen, pour elle, d'être unie à l'Inconnu Suprême, par la plus noble partie d'elle-même et en vertu de son renoncement à toute science. » (2) « O Timothée, dit Denis à son disciple, exercez-vous sans relâche aux contemplations mystiques ; laissez de côté les sens et les opérations de l'entendement, tout ce qui est matériel et intellectuel, tout ce qui est et tout ce qui n'est pas, et, d'un essor surnaturel, allez-vous

(1) Th. M. I.

(2) Th. M. I.

unir, aussi intimement qu'il est possible, à Celui qui est élevé par delà toute essence et toute notion. C'est par ce total, spontané et sincère abandon de vous-même et de toutes choses, que, libre et sans entraves, vous vous précipiterez dans l'éclat mystérieux de la divine obscurité. » (1)

Nous avons dit que Denys n'était point panthéiste ; seul, un esprit superficiel pourrait croire que c'est là la théorie de la fusion en Dieu, pure et simple ; ce serait se tromper fort que de juger ainsi. Jusque dans les profondeurs de cet Abîme divin, l'être qui s'y plonge reste un être distinct du milieu dans lequel il vit ; la preuve : c'est qu'il *connaît ;* or, la connaissance en acte se passe dans la conscience en acte, et la conscience en acte réside dans le sentiment de soi-même en regard d'autre chose. Denys dira ailleurs que : « se renier soi-même c'est sortir du vrai ; que le vrai étant ce qui est, sortir de l'être c'est déchoir du vrai et de l'être. » (2)

« Or, qu'est-ce que les êtres ? Des participations de l'Etre, produites par l'Etre éternel. Qu'est-ce que l'existence ? Un mode d'être phénoménique des participations de l'Etre. Les êtres existants relèvent donc de l'Etre éternel et non Lui d'eux ; ils sont compris en Lui et non Lui en eux ; ils participent de Lui et non Lui d'eux. Il est le principe, la durée et la mesure de l'être, car il précède l'être et la durée, et

(1) Th. Myst. I.

(2) Noms divins, VIII. 6.

il est la cause féconde, le milieu et la fin de toutes choses » (1).

Il est donc évident, si l'on admet cette vérité éminemment logique, que plus les êtres, participations de l'Etre Eternel, se rapprocheront de Lui, leur Principe et leur Source, plus s'augmentera en eux la qualité d'être, et plus ils seront dans l'acte d'être. Sans doute, ils se dépouilleront de plus en plus des formes de l'existence, c'est-à-dire de leurs modes phénoméniques d'être, se perméabilisant de plus en plus aux influences nouméniques de l'Etre et participant ainsi de plus en plus aussi à Lui-même, tout en restant toujours distincts, et conscients de cette distinction ; mais, c'est là passer de l'imparfait au parfait, du limité à l'illimité, de l'ombre à la lumière, du naturel au surnaturel, de l'humain au divin ; ce n'est pas déchoir, c'est être élevé. Ainsi, un marbre, imperméable à la lumière, s'il devient un cristal parfait dans lequel elle s'infuse, se réfracte, et joue sans obstacles, échange sa nature obscure pour une nature translucide ; loin d'être annihilé, il est glorifié de toutes les gloires de la lumière ; ainsi le mystique, parvenu à l'Hénosis, ou union déïfique, est devenu translucide au Divin ; de chair grossière, il est devenu diamant pur, perméable à la totale Lumière Divine, mais il reste et demeure à jamais une participation de l'Etre, distincte de l'Etre, un être intelligent, sentant et conscient, parce que, dans toutes les existences, l'être est une réalité, *Res*, et la seule réalité subsistante ; tandis que l'exister est un phénomène, un mode d'être, une relativité, un état passager et même illusoire, une

(1) Noms Divins. V. 7.

sorte de non-être même, quoique l'existence phénoménique, ait une grande valeur, puisqu'elle est le théâtre des manifestations de l'Etre et de son Intelligence, comme l'a dit saint Paul : « *Omne quod manifestatur, lumen est.* » (1)

Et cela n'est pas seulement vrai, — cette conservation des êtres dans leur ipséité d'être distincte de l'Etre, — cela est encore logique et nécessaire ; sans cela, le monde n'aurait pas de sens, et Dieu lui-même en serait dépourvu ; voila pourquoi la mystique panthéiste qui enseigne la fusion en Dieu, la dissolution en Dieu, enseigne une erreur ; car cela est contraire à la logique de l'Etre et de ses manifestations. Or, en face des lois immuables de l'Etre, un système mental, quel qu'il soit, n'est rien ; il n'est pas au pouvoir d'un mystique panthéiste de se fondre dans l'Etre, si la loi de l'Etre manifesté est la distinction permanente entre Lui-même et ses manifestations et de ses participations diverses entre elles. Et telle est la loi, en vérité, car elle est démontrée à tous les yeux par la vie et justifiée par les raisons même de la vie.

Les mystiques panthéistes démontrent eux-mêmes cette vérité sans paraître s'en douter. Porphyre rapporte que l'admirable philosophe Plotin s'éleva souvent, et quatre fois pendant le temps qu'ils passèrent ensemble, à l'intuition extatique du Principe Premier et Souverain. « Pour moi, dit-il, je n'ai été uni à Dieu qu'une seule fois, à l'âge de quarante-huit ans. » Comment auraient-ils pu se flatter d'avoir joui de l'état d'union pleine ou Hénosis, le savoir, l'apprécier et le raconter, si l'union pleine était la fusion et l'ab-

(1) Ephes. V. 18.

sorption en Dieu, panthéistiquement parlant ? Ils affirmaient donc par le fait, en même temps que l'union momentanée de leur être à l'Etre, la distinction entre leur être et l'Etre, distinction perçue, enregistrée et appréciée par leur conscience.

Cette absorption, du reste, répugne non seulement à la raison inférieure mais encore à la raison vraie.

Plotin note très bien les étapes de la route : les données des sens ; 2° au-dessus, la raison avec les principes, les lois générales et le monde des idées ; 3° au-dessus, l'extase qui nous découvre l'Unité absolue pour laquelle ne sont pas faites les lois de la raison. Il indique, comme cause génératrice de l'extase, l'amour secondé par l'étude et la volonté ; il dit très bien que les vertus, non politiques et vulgaires, mais purificatrices, du philosophe, celles qui nous dégagent absolument du monde et nous préparent à l'extase, sont la justice, la sagesse et l'amour. Si, selon le mot de Platon, « mourir c'est vivre », l'extase est une immortalité anticipée.

Tout a deux amours : celui des conséquences, qui affaiblit l'être et le rapproche du multiple ; celui du Principe, qui le fortifie en le simplifiant et en le ramenant à l'Unité. Tout sort de Dieu et retourne à Dieu ; telle est la loi éternelle ; mais, pour Plotin, le terme des êtres est l'absorption en Dieu, une immortalité de l'âme absurde puisqu'elle est sans conscience personnelle. C'est qu'ils n'ont pas compris que Dieu est nécessairement distinct de ses œuvres,et que, cette vérité une fois entendue, elle entraîne la nécessité logique d'une distinction permanente.

Pour les mystiques chrétiens, le retour des êtres à Dieu, qui les a participés, ce n'est pas l'absorption,

c'est-à-dire, comme la réunion à l'océan d'une certaine quantité d'eau qui en aurait été, pour un temps, séparée pour épouser les formes accidentelles d'un vase quelconque, c'est l'intégration des êtres participés et toujours distincts de Dieu à un état maximum de conformité à la loi unitaire de vie de l'Etre Suprême, au maximum de Lumière d'Amour et de Vie qui puisse les perméer en leur donnant la conscience de la béatitude divine et parfaite dans une vie réelle, mais dont le centre et la circonférence, le diamètre et le rayon sont l'expression de l'harmonie unitaire, divine et déifique, vraie vie que vit Dieu en eux et qu'ils vivent en Dieu, loin des luttes du multiple, dans la paix et l'amour parfaits de l'unité vivante et réelle de la vraie loi divine, pour la régence universelle de laquelle a été produite la Création, avec tous ses êtres innombrables, dont l'Homme est le chef-d'œuvre, l'abrégé et l'héritier dans la plénitude du Christ.

Cette illusion de la fusion en Dieu, vient de ce que les êtres, trop habitués aux opérations de la vie phénoménique, qui sollicita l'activité de toutes leurs facultés, se trouvent déroutés par les opérations de la vie nouménique dans laquelle ils sont agis au lieu d'agir. Il leur suffirait de comprendre qu'il y a analogie entre les forces fatales d'en bas et les forces providentielles d'En-Haut, et qu'être agi par en bas ou être agi par en haut n'implique pas du tout l'annihilation de l'être dans sa conscience personnelle et relative. Un aéronaute est-il fondu, être et conscience, dans l'air, parce qu'il y est immergé et porté par une force autre que la sienne ? nullement ; il a toute la conscience de soi-même et de son état relatif ; il est emporté, assu-

rément, par des forces fatales qu'il ne gouverne pas, mais il sent la possibilité de les maîtriser un jour et de se gouverner en elles; ainsi, par analogie, le mystique, aéronaute de l'atmosphère divine, n'est pas maître des forces de cet océan, dans lequel il immerge; lui aussi est la chose des forces de cet océan, mais lui aussi y garde la conscience de soi-même et de son état relatif, et il est tellement vrai qu'il peut faire cette différence, qu'il lui suffit d'y faire appel à lui-même pour réaliser la chose qui prouve sa distinction entre cet océan et lui, il lui suffit de se refuser à l'action de la Lumière en lui, pour se retrouver lui-même dans l'ombre de ses forces personnelles. Mais, celà, le mystique ne le veut point; car, ici, il ne s'agit pas de se diriger soi-même, mais de se laisser diriger. L'aéronaute, en effet, a affaire à des forces fatales et aveugles, le mystique à une force providentielle et suprêmement intelligente; l'aéronaute peut perdre une existence phénoménique, le mystique ne peut que gagner la vraie vie nouménique, à une passivité analogue mais non du même ordre. Ecoutons Denys:

(A Suivre).

Louis Le Leu.

DEUXIEME PARTIE

NOTE

Un groupe d'études et d'action sociales, fait, sous le même nom que notre Revue, une conférence à la société de Géographie de Paris. — Ce groupe n'a rien de commun avec nous. Nous avons à peine besoin de prévenir nos lecteurs que « *la Voie* » reste exclusivement attachée aux principes développés dans son programme, et que rien ne l'en fera dévier.

Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise

Revues des Revues

L'Echo du Merveilleux, sous la signature F. Chapelle, donne une monographie spéciale de Nicolas Flamel et une description *numérale* de sa maison, qui fut bâtie en 1407, et porte le numéro 51 de la rue de Montmorency.

Il y a beaucoup d'ingéniosité dans la manière dont les chiffres sont pressés et retournés, afin d'en faire ressortir l'influence des nombres III et VII, qui jouèrent un rôle prépondérant dans l'existence du célèbre alchimiste.

La même revue nous décrit *l'eidophone*, instrument destiné à figurer les vibrations de la voix humaine, par des procédés analogues à ceux dont les professeurs de musique élémentaire illustrent les premières notions de l'acoustique générale.

M. Hervé de Rauville donne une série « le Merveilleux sous les Tropiques » avec la légende de la Sirène de la Grande Rivière, Virginie fluviale avant la lettre, et qui enchanta l'île de France et les officiers francais qui en prirent possession au nom du Roi Louis XIV, comme jadis Circé enchantait Ulysse et ses compagnons, sans que toutefois l'auteur nous dise si les gens de notre marine royale subirent la même fâcheuse métamorphose que les compagnons du prudent roi grec.

A Londres, les Anglais de l'Inner circle font toujours de la matérialisation ; et, dans le fond d'une assiette, leur apparaissent successivement des Indous, des Japonais et des Afghans. Ce récit est traduit du *Light*.

La Revue des Idées poursuit, avec M. Edouard Dujardin, l'étude des époques du Judaïsne La théorie toute personnelle de l'auteur semble relever surtout d'opinions politiques ; et il paraît impossible, à un critique consiencieux, d'accepter sans restriction des affirmations énoncées sans preuves, surtout lorsque

ces affirmations viennent à l'encontre de ce qui est généralement admis.

La philosophie de l'histoire et la synthèse de l'ethnique veulent à la fois plus de hauteur dans la pensée, et moins de passion dans le raisonnement, et dans la présentation des faits. Un écrivain de génie, Renan, défigura déjà l'histoire en tronquant les textes, ou en les interprétant de travers avec une incroyable sagacité ; il est tout à fait superflu de refaire une besogne parallèle, avec moins d'à propos littéraire et de science de la linguistique. Quel que soit l'intérêt qui s'attache inévitablement à ces restitutions historiques, il y faudrait aussi moins de fantaisie personnelle, et plus de respect de la vraisemblance.

Le Bulletin de la Société de géographie de Rochefort, que dirige notre éminent collaborateur M. J. Silvestre, donne une excellente étude sur la religion des Gaulois à l'époque qui précède immédiatément la conquête romaine. Elle classe, outre les divinités, les *haut lieux* sacrés où il leur était rendu hommage.

Sur le Sancy et sur le Plomb du Cantal étaient les temples des dieux solaires et des dieux infernaux qu'invoquait Vercingétorix : la victoire de César abattit ces cultes antiques et les remplaça par le culte de Mercure-Dumïas, dont le temple s'érigea sur le Puy de Dôme.

La Revue de l'Hypnotisme aborde un sujet bien pratique en traitant de la guérison du mal de mer par la suggestion hypnotique. (Dr. Hamilton Osgood). Le docteur Bérillon pense qu'on peut étendre ce traitement à toutes les manifestations du vertige de la locomotion.

Il est tellement vrai que l'on peut et que l'on doit arriver à un résultat heureux en ce genre d'expérience, que l'on remarque, que lorsqu'un accident, naufrage, ou incendie, arrive en mer, tous les passagers reviennent à l'état normal. Le mal de mer, action nerveuse, se combat par une réaction nerveuse, sur un objet différent, réaction au moins égale, et de sens contraire. C'est là une application curieuse et simultané de *similia similibus* et du *contraria contrariis*.

Luce e umbra. Sommaire du numéro d'avril.

P. Raveggi : Principi di Sociologia Spirituale. — F. Zinga-

ROPOLI : Del Mondo degli Spiriti. — V. CAVALLI : A proposito di una Conferenza di Raffaele De Cesare. — E. CARRERAS : Sulle basi positive dello Spiritualismo. — FIDES · L'incoscienza · — F. ZINGAROPOLI : In Memoria di Ercole Chiaia. — G. DELANNE : Un eccellente medium musicista. — B. GIOVANNINI : Studio Induttivo. — *Fra libri e riviste :* A. MARZORATI : Ugo Janni. — Virgilio Saccà. — « La Nuova Parola ». — « Il Rinnovamento ». — *Libri ricenti in dono.* — *Cronaca :* Fenomeni medianici ? — Segni dei tempi. — V Congresso Internazionale di Psicologia. — Da Nizza. — Cesare Abba. — L'Antispiritismo di Matilde Serao. — Da Ponce. — Léon Denis. — A Torino.

La Revue scientifique présente les conclusions des travaux que M. Gustave Le Bon a faits récemment sur la radioactivité : Ces conclusions portent sur l'évanouissement de la matière par dissociation de ses atomes, sur la transformation de ces atomes en énergie, (la matière étant une énergie en équilibre stable), sur la valeur de l'énergie intra-atomique, sur les forces produites par la dématérialisation de la matière, sur le retour des atomes aux vibrations de l'éther.

Cette série de conclusions du Dr. G. Le Bon, en forme de parasyllogismes, est identique, sur le plan scientifique, à la Réintégration du plan mystique, à l'Evolution du plan métaphysique, et à l'Union de l'Audrogyne, du plan magique. On ne saurait trop souvent appuyer sur ces concordances, qui se font plus étroites et plus fréquentes, à mesure que progressent les sciences exactes, les sciences naturelles et les sciences d'application.

La Vie Nouvelle remarque que le catéchisme du diocèse de Nancy s'occupe de spiritisme. Cela n'a d'ailleurs rien de surprenant dans une ville où les études psychiques sont poussées activement, sur le terrain exclusivement scientifique bien entendu, par nos amis Cézard et Thorion.

Nous avons eu curiosité de lire le questionnaire dudit catéchisme, et en ce qui concerne le spiritisme, nous nous trouvons être tout à fait de l'avis de l'évêque de Nancy, sauf en ce seul point qu'il attribue toutes les manifestations du spiritisme, sans exception, au démon. Le pauvre Diable !

LÉO CAIE.

Nécrologie

Michel Savigny

Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs la mort de notre collaborateur Michel Savigny, qui, sous le vocable **Simon-Savigny**, avait donné à la *Voie* divers remarquables extraits de son ouvrage : *les Adamistes*. — Cette mort arrête la publication intégrale d'une œuvre scientifique intéressante, que son auteur eût pu mener à bien. Nous le regrettons pour la mémoire du disparu. Car, ni comme savant, ni comme ami, Michel Savigny n'aura chez nous de continuateurs dignes de lui.

La Voie.

Rimes Jacobines

L'Eternelle

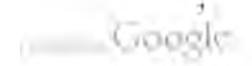
L'impuissant, le rhéteur, le prêtre et le légiste
Ont banni la Beauté d'un arrêt pudibond.
La vertu n'est plus rien qu'un geste calviniste,
La Grâce est une insulte ; et l'Amour, un affront.

Pour sa confusion, le Vrai Dieu Méthodiste
Déchaîne le courroux du fleuve furibond ;
Au soleil huguenot la honte le confond ;
Pour lui l'ouragan gronde, et le tonnerre insiste.

Aux gloires de la Forme ils ont fermé les yeux.

Mais la terre, la mer, les âmes, et les cieux.
Gardent fidèlement leur splendeur coutumière,
Qu'adorent les cœurs chauds et les esprits pieux ;

Et, pour l'éternité, Vénus Hospitalière
Murmure dans les eaux, brille dans la lumière,
Calme avec la tempête — et règne avec les Dieux.



La Légende

Partout la fable vêt l'ingrate vérité
Et cache à nos cerveaux son âpreté sommaire ;
Notre verbe ingénu donne l'étérnité
Du mythe merveilleux à l'Exact éphémère.

Les documents vécus,et la brutalité
De la précision du lexique primaire
Déshonorent l'esprit de leur difformité
Compendieuse ; et rien n'est beau,que la Chimère.

Légende ! amas confus, contes incohérents,

Fleur de mensonge, orgueil naïf, thème illusoire,
Toi seule, tu survis : ta voix contradictoire
Est pour toujours inscrite aux immortels cadrans ;

Etincelant linceul, mirage évocatoire,
Porte de l'irréel,héros et conquérants
Doivent passer par toi pour entrer dans l'Histoire.

Bourse aux Livres

A cette place nous insérerons gratuitement chaque mois les offres et demandes de volumes que nos lecteurs voudront bien nous signaler.

Adresser toutes les communications à l'administration de la *Voie*, 5, rue du Pont de Lodi, Paris.

OFFRES

Guaita (S. de). Le serpent de la Genèse : le temple de Satan. Paris, 1891, fort vol.-in 8° avec de nombreuses gravures (*rarissime*) 36 francs.

Papus. Le Tarot des Bohémiens, clef absolue de la science occulte, à l'usage exclusif des initiés. Paris, 1889, vol.-gr.-in-8° avec figures (*très rare*).

St.-Martin (de). Des Erreurs et de la Vérité, etc. 1872. fort vol.-in 8. (*très rare*) 24 francs.

Court de Gébelin. Le monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne, etc... 1777, 9 forts vol. in-4° rel. avec figures. (*Vaste monument la science occulte*) 60 francs.

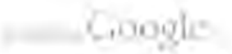
Lotus Rouge (Le), revue de hautes études théosophiques, sous l'inspiration de H-P-Blavatsky, etc... 1887-89.— Collection bien complète de cette rarissime revue des plus remarquables. 50 fr.

DEMANDES

On demande un Paracelse complet (édition de Genève).

On demande: L'Eve future, par Villiers de l'Isle-Adam.

On demande : le KAN ING, Livre des Récompenses et des poésies, texte chinois, et traduction française de M. Abel Rémusat.



A détacher en suivant le pointillé

Bulletin de Souscription

Je déclare souscrire un abonnement de .... à *LA VOIE* Revue mensuelle **de Haute Science** contre la somme de

que je joins ci-inclus en un mandat-poste.

Nom ....

Qualité ....

Adresse ....

Signature :

Adresser les souscriptions à M. l'Administrateur de *LA VOIE*, 5, rue du Pont de Lodi, Paris, VIe.

AVIS

Nous informons nos lecteurs que nous répondrons à toutes demandes de renseignements sur les questions de rédaction ou d'administration qu'ils nous feront l'honneur de nous soumettre. Ces demandes seront le cas échéant transmises aux rédacteurs compétents. En outre M. l'administrateur de la « Voie » *reçoit 5, rue du Pont de Lodi, à Paris, tous les jeudis de 8 heures 1/2 à 10 heures du soir.*

Le Gérant : Lucien Bodin.

Imprimerie Chamuel, 5, rue de Savoie. — Paris.

N° 15 15 Juin 1905

LA VOIE

REVUE MENSUELLE

De Haute Science

SOMMAIRE

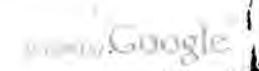
PRIX DU NUMÉRO .... **Un franc**

Abonnements :

France	Un An	12 Fr.	Union postale	Un An	15 Fr.
—	Six Mois	7 Fr.	—	Six Mois	8 Fr.

RÉDACTION - ADMINISTRATION
5, rue du Pont-de-Lodi
PARIS

VENTE ET DÉPOT
Lucien BODIN
Libraire Éditeur
5, rue Christine — PARIS


Google

PREMIÈRE PARTIE

DISCOURS INITIATIQUE

A tous les hommes de bonne volonté

Homme de désir, frère inconnu, toi qui marches vers Thèbes, en quelque région de nos terres où tu te trouves, c'est à toi que je m'adresse. C'est à toi que je pense et c'est à toi que je parle, car, dans les déserts préparatoires, tu as appris notre langue maternelle, et les verbes primitifs des anciens te sont, comme à nous, de lumineux flambeaux, ô voyageur inconnu que j'aime comme un frère.

Demain, tu seras le maître puissant des royaumes terrestres ; hier encore, n'étais-tu pas l'esclave de la dernière des races et ne servais-tu pas les reptiles de la terre ? Aujourd'hui, disciple d'un maître, incertain de l'avenir, timide encore, tu t'effares aux portes de lumière. Peut-être, en repassant dans ta mémoire les étapes parcourues pour arriver jusque-là, trouveras-tu quelque assurance nouvelle, quelque renseignement pour le présent.

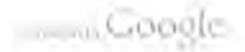
Lorsque tu vins, sortant du monde, parmi nous, tu n'étais plus qu'un souvenir de l'homme dont tu portais encore le nom. Mais toutes tes facultés, toutes tes vertus, toutes les promesses faites à tes ancêtres étaient plongées dans l'oubli volontaire où tu les avais laissées s'endormir. Tu appartenais à cette masse humaine conçue dans le péché et par le péché, vu les inconscientes iniquités de ceux qui t'engendrent. Quel lugubre tableau que celui de cette vie humaine à laquelle tu appartenais tout entier alors. L'homme, porteur dans le sein maternel des tares héréditaires, et chargé avant la vie d'un destin déjà douloureux, apparaît au jour écrasé sous le poids de ces *ténébreuses passivités*. Il naît, il va recevoir intérieurement le lait taché de ces mêmes souillures, et extérieurement mille traitements maladroits qui vont déformer son corps avant même qu'il soit formé; des conceptions dépravées, des langues fausses et corrompues vont assaillir toutes ses facultés et les épier au cours de leur développement pour les infester aussitôt. Ainsi, vicié dans son corps et dans son esprit, avant même d'en avoir l'usage, il entre sous la triste administration de ceux qui l'environnent dans son premier âge, qui sèmeront au hasard dans cette terre des germes désordonnés et mauvais. La jeunesse, l'âge viril ne vont être qu'un développement successif de tous ces germes. Un régime physique, presque toujours contraire à la nature, va continuer de presser à contre sens le principe de sa vie. Dévié de plus en plus de sa ligne, avide de sciences externes, il porte à l'extérieur et disperse toutes les facultés de son esprit au lieu de les porter vers cet intérieur qui lui eût tout appris et prodigué tous les trésors. Il s'oublie dans des occupations frivoles et

illusoires, qui prennent à ses yeux tellement l'apparence de la réalité, qu'elles effacent pour lui jusqu'à la passivité du temps. C'est ainsi qu'au milieu d'une tempête perpétuelle, il arrive au terme de sa vie,tourmenté par les procédés d'une médecine ignorante, d une philosophie mondaine plus douloureuse encore à son esprit, qui s'évadait peut-être, alors.

Voilà de quel peuple tu sortais, voyageur égaré, lorsqu'une voix t'appela par ton nom ; un amour flamba dans ton cœur et tu vins grossir les rangs des hommes de désir, malgré les craintes, malgré les souffrances prévues. Or quelle fut ton ascèse ? Pour sublimer ton être, quelle méthode, quelle science te fut enseignée ?

Ceux qui t'avaient appelé, ceux que tu aimais comme des frères, comme des amis retrouvés, et à qui tu demandais de diriger tes pas vers les villes lumineuses, t'ont montré — derrière toi — le désert.

Ils t'ont fait comprendre que toute l'œuvre, ici, devait être en toi; qu'il te fallait quarante jours et quarante nuits de méditation pourapprendre à te connaître, à distinguer tes ennemis et tes amis, les hiérarchies de leur force. En toi-même , en ton âme, tu fis la découverte de tous les principes, et il devait en être ainsi; car tu n'aurais pas été renouvelé dans toutes tes substances, si tu n'eusses appris de si hautes vérités que par tradition, si tu n'eusses pas acquis la connaissance intime des noms par expérience, par sentiment. Silencieusement, tu attendais dans quelque retraite que mûrisse en toi le désir, et que ton esprit s'éclairât. Lentement, en effet, le progrès se fit ; tu te compris une pensée de Dieu, et que ton être réel, ta véritable individualité ne pouvait être qu'en lui. Un des signes les plus vifs

de ton avancement dans cette voie fut le jour où, *sensiblement*, tu éprouvas que les choses de ce monde ne sont point ; alors, un seul assentiment de la vie renversa toutes tes idoles et te dévoila la différence qui sépare le monde spirituel de cet assemblage de fantômes polymorphes, fuyants, inconstants, qui compose la région naturelle où nous sommes liés par notre corps. Ce fut ton illumination. Tout ce qu'on appelle aujourd'hui étant disparu, tout reprit le nom universel de l'Ancien des Jours. Au nord, au midi, à l'orient, à l'occident, tu pénétras l'esprit universel. Mort depuis quatre jours comme Lazare, tu ressuscites dans tes quatre grandes facultés primitives.

Pas de repos, pas de cesse jusqu'à ce que fut réveillée en toi cette impétuosité vitale, ton essence, par qui tu devais chasser de toi tous les vendeurs qui étaient venus établir le siège de leur trafic jusque dans ton temple. La continuité de l'effort, la quotidienne lutte, la tension permanente de l'âme, voilà les conditions indispensables à l'illumination spirituelle.

Plus grands furent tes progrès, et plus grands les obstacles se dressèrent sur ton chemin. En toi-même, des interrogateurs, de sceptiques et stériles interlocuteurs s'élevèrent pour jeter le trouble dans ta raison, et les miracles qu'ils te demandèrent, accomplis ou refusés, te laissèrent plus faible devant eux, toujours aussi futiles. Tu subis les tentations et les menaces, les épreuves avant de quitter ton désert. Mais ce fut une joyeuse, une ferme bataille, car tu savais la loi. Ce n'est qu'au prix des plus grandes souffrances que se fait la régénération. Tous les symboles, toutes les traditions nous l'enseignent. Le soleil passe au méridien inférieur avant

de reparaître, glorieux, à l'orient ; avant que la vie nous pénètre, il faut que l'absolue souffrance, la détresse, la dévastation aient glacé nos veines et détruit tout ce qui rendait en nous la présence impossible. C'est cette voie de mort que doit traverser tout homme, et plus rapidement, plu douloureusement par conséquent, tous ceux qui s'élèvent et se hâtent. C'est la voie qu'ont suivie nos maîtres, celle du véritable philosophe.

L'épreuve terminée, tu quittas le désert, victorieux, et te voici rempli de cette clarté intellectuelle et de cette ardeur intime, fruit de tes labeurs, marchant de nouveau vers les cités des hommes. Mais, tu as désappris les symboles matériels ; tu n'as plus rien de commun avec eux, tu ne rêves plus ce rêve pénible. Porteur d'armes trop fortes, trop bien protégé contre les illusoires attaques de tes ennemis, tu ne sais plus agir dans le monde des passivités ; l'égoïsme t'entraîne ou le doute ; les crises terribles de l'incertitude te paralysent, te prosternent. Alors, celui qui était si justement fier de son élévation s'abaisse ; il redescend, il cherche un appui, il supplie, dans la nuit, pour qu'un frère plus âgé, instruit par la possession des pouvoirs, pour qu'un adepte apparaisse et parle.

Si telles sont tes angoisses, esprit, frère de mon esprit, cœur uni à mon cœur, écoutons ensemble ce qu'ont révélé les maîtres, les quatre maîtres revenus vivants du Jardin des Grenades. A quatre voix ils ont chanté le cantique de la joie : joie délirante, joie surhumaine, joie violente, joie féconde :

« Vous qui désirez savoir, ont-ils dit, apprenez ! Il ne suffit pas que l'homme soit une pensée de Dieu, et c'est là que s'arrête notre science, il faut encore qu'il



en soit une parole. Ainsi seulement il sera régénéré dans sa nature originelle. Au merveilleux Jardin d'où nous revenons, nul ne s'absorbe en d'immobiles contemplations ; mais, dans une lumière perpétuelle, c'est une active et continuelle création. La pensée ne peut s'affirmer sans créer autour d'elle la série des êtres qui furent ses opérations et qui deviennent ses facultés actives. La mort, les mots de destruction, d'anéantissement y sont inconnus, car la vie ruisselle et déborde les murs en fleurs du jardin. Malheur aux faux prophètes qui enseignent les doctrines de terreur, de haine, de destruction ! fuyez ceux qui méprisent la chair et le sang, et l'âme dans la plénitude de ses formes; car toutes les promesses seront tenues et la régénération est une œuvre vive. Aime, parle, agis ; autour de toi, de tous côtés naissent des guerriers pour soutenir tes efforts ; aujourd'hui les poètes — tes frères — sont dans tes rues ! Ils parlent sur tes places ! Ils viennent avec des gestes comme des palmes et des verbes comme des épées.

« Mais — que ce soit ou non votre destin d'être les bienheureux témoins, semez autour de vous les puissances régénérées en vous, et dont vous êtes les dépositaires, non pas les propriétaires. Soyez les thérapeutes des matériels et des instinctifs, les guides des animiques. — Enveloppez-vous pour descendre.

Rappelez-vous les paroles : « Ce n'est pas l'aube de la lumière qui devait autrefois avertir ton âme de ses « devoirs journaliers et de l'heure où l'encens doit « brûler sur tes foyers, c'est ta voix elle-même qui de- « vait appeler l'aube de la lumière et la faire briller sur « ton œuvre, afin qu'ensuite tu puisses, du haut de cet

« orient, la verser sur les nations endormies dans leur
« inaction et les arracher à leurs ténèbres. »

Voilà ton rôle, ton devoir, homme régénéré ; tu es un intermédiaire entre l'Eternel et le Temporel, entre l'avenir et le présent. Aux paroles des maîtres, tu comprendras où s'arrêtent tes pouvoirs, où commence l'œuve providentielle. Instruit par eux, tu franchiras les trois degrés de l'initiation théosophique.

C'est ainsi que les sages Kabbalistes donnaient à leurs disciples des noms bien différents à leur naissance au mystère, à leur majorité symbolique, à leur adeptat traditionnel. C'est ainsi que celui qui lisait dans les étoiles es volontés de Dieu avant qu'elles ne fussent exécutées sur terre, s'appelait à Tekoa, l'homme de souffrance, le fils de Jochaï ; plus tard, dans sa retraite, il fut l'homme de désir, Shiméon ben Jochaï ; et lorsqu'il revint, enseignant, ses disciples l'appelèrent, comme nous l'appelons toujours depuis, Rashbi, le nouvel homme.

Dr Marc Haven

LA SYNTHÈSE ET LE SYMBOLE

LA TRINITÉ (*Suite*) [1]

Le type de triplicité créée dans lequel un élément expansif, agissant sur un élément attractif, produit un élément neutre, ne correspond pas aux trois personnifications divines, mais à la réunion des deux dernières pour une œuvre *extérieure* à Dieu.

Par exemple, le Verbe et l'Esprit se réunissent pour créer le monde, pour sauver et sanctifier l'homme. Le résultat équilibré, créateur ou sanctificateur, de cette réunion, correspond au troisième terme, équilibré et postérieur, de la triplicité en question.

Ce n'est pas à dire que le Père soit absent de l'œuvre créatrice ou de la sanctificatrice. Mais, si l'on veut trouver à la triplicité: expansif, attractif, résultat, un ana-

(1) Voir *la Voie* du 15 décembre 1904 et du 15 avril 1905.

logue divin, il faut envisager l'action du Verbe et de l'Esprit indépendamment de celle du Père.

Quant à la réunion du Verbe et de l'Esprit, opérée à l'*Intérieur* de Dieu, elle ne saurait y *produire* un terme équilibré, *résultant*, qui constituerait une quatrième personne divine. Elle ne peut que *retrouver* le terme équilibré *antérieur*, le Père. En effet, toute triplicité intégrale n'a que trois espèces d'éléments : l'équilibré, l'expansif, l'attractif. Or Dieu est unique et infini. Ces trois Eléments n'existent donc qu'en Dieu, ne forment des Personnifications divines que si chacun d'eux embrasse Dieu tout entier, *est l'infini* orienté dans le sens de l'équilibre, ou de l'expansion, ou de l'attraction. L'infini n'est *orientable* qu'une seule fois dans chacun de ces sens. Il y a l'équilibre infini, l'expansion infinie, l'attraction infinie. Et il serait irréalisable, inadmissible qu'il y eût deux équilibres infinis, car l'un limiterait l'autre. Au contraire, l'équilibre, l'expansion et l'attraction infinis ne se limitent pas entre eux, chacun formant une orientation, une tonalité relative du même infini, du même Absolu.

L'infini, en tant qu'il se montre équilibré, ne borne évidemment pas le même infini, en tant qu'il se montre expansif ou attractif. Mais l'infini, en tant qu'il se montre équilibré, ne souffre l'existence d'aucun autre équilibre infini, puisqu'ils se borneraient mutuellement. Deux *Illimités* du même genre sont irréalisables. Un seul *Illimité* peut rester sans borne à plusieurs égards.

Voilà pourquoi il n'y a que trois personnes divines. Toute triplicité intégrale n'ayant que trois espèces d'Eléments, si ces espèces existent dans un être où elles s'étendent sans limites, il est clair que chacune des

trois espèces ne se rencontrera qu'une fois dans un tel Etre et ne s'y répétera jamais. Donc l'équilibré existant, comme Personne du Père, en l'Infini divin, n'y existera pas une seconde fois comme résultat de l'action convergente de l'Esprit et du Verbe. Cette action ne fera que *retrouver* l'équilibré antérieur, le Père.

Dans les êtres créés, bornés, il n'en va pas de la sorte, et chacune des espèces d'Eléments de la triplicité est susceptible de réitération.

Un équilibre électrique antérieur donne naissance à une expansion positive et à une attraction négative qui déterminent, en s'alliant par étincelles, un nouvel équilibre postérieur. Cet équilibre rompu déterminera de nouvelles expansions, de nouvelles attractions.

Il n'y a pas ici formule fermée comme dans la Trinité de Dieu; car les éléments de même espèce, n'étant pas infinis, peuvent se répéter.



J'ai insisté fortement sur la distinction entre les deux types de triplicité, et sur les véritables correspondances créées des Personnes divines. C'est parce que, une fois saisies cette distinction et ces correspondances, les plus grandes difficultés pour établir la chaîne des analogies disparaissent; le contemplateur devient libre de plonger sa pensée aux profondeurs du Ternaire infini, éternel, et, sans altérer ces profondeurs en elles-mêmes, d'en étreindre les images, réduites et palpables, dans les créatures, les mondes, toutes les sciences, tous les arts, toute la vie.

Un des capitaux apports de l'Esotérisme à la renais-

sance mentale contemporaine, c'est assurément la doctrine des correspondances, la Symbolique.

Néanmoins, cette doctrine reste une ébauche impuissante tant qu'elle ne parvient pas à s'accorder, d'une part avec la haute théologie, d'autre part avec les sciences précises, tant qu'elle échoue à relier entre eux la Trinité divine et les types distincts de triplicité créée, sans dégrader la première ni fausser les seconds.

Or, si l'on compare la théorie des trois synthèses à la théologie la plus orthodoxe, la plus surhumaine du mystère Tri-Un, celle de saint Athanase, commentée par saint Thomas d'Aquin, on voit que la théorie des trois synthèses s'adapte exactement aux affirmations de cette théologie, qu'elle respecte l'unité absolue de Dieu, car elle nous présente un même infini trois fois orienté, et qu'elle respecte la distinction des Personnes divines, car elle nous présente une orientation d'équilibre, une orientation expansive et une attractive, qui ne peuvent nullement se confondre entre elles. De plus, le caractère primordial *antérieur* et générateur, assigné au Père par la théologie, appartient incontestablement à l'orientation d'équilibre générateur, d'où sortent l'expansion et l'attraction ; et le caractère d'expansion intellectuelle, de tonalité plutôt virile assigné au Verbe par la théologie appartient incontestablement à l'orientation expansive de la seconde synthèse; enfin, le caractère d'attraction d'amour assigné par la théologie au Saint-Esprit, qui procède par la volonté, appartient incontestablement à l'orientation attractive.

La théorie des trois synthèses, en même temps qu'elle respecte la théologie transcendante et s'adapte à elle,

permet de la réunir harmonieusement avec toute la chaîne des analogies créées.

Il suffit de remarquer, en effet,que tout ternaire du type : équilibre, expansion, attraction, sera une image, plus ou moins imparfaite, mais vraiment analogue de la Trinité.

Et alors on aperçoit de telles images : dans l'âme (équilibre mental et passionnel, expansion, attraction) ; dans le corps humain (équilibre de la ligne médiane,expansion du côté droit, attraction du côté gauche) ; dans le couple (concept androgyne et primordial, équilibré, de créature humaine, homme : expansion, femme : attraction) ; dans les globes solaires ou planétaires (équateur : équilibre, pôle austral : expansion, pôle boréal : attraction); dans le système solaire (primitive nébuleuse : équilibre, partie expansive du système : Soleil et planètes jusqu'à Mars inclusivement, partie attractive : planètes au delà de Jupiter. Jupiter lui-même et les petites planètes seraient, au point de vue de leur rôle dans le système , un reliquat du primitif équilibre. En ce sens, Jupiter, plus que le Soleil, rappelle l'état neutre, complet de la force matière en la nébuleuse. Le Soleil manifeste surtout l'expansion virile de cette force-matière. Comme astre et en soi, il est plus puissant que Jupiter. Comme partie de nébuleuse et comme rappel de l'équilibre originel, Jupiter est plus complet que le Soleil. Ces considérations expliqueraient peut-être pourquoi les Anciens attribuaient à la planète Jupiter une influence extrêmement favorable, et pourquoi ils donnèrent le même nom à cette planète et au dieu du ciel entier, de l'espace éthéré).

On découvre encore des ternaires analogues à la Tri-

nité dans les forces physiques (centre des aimants : équilibre, pôle se tournant vers le nord : expansion, pôle se tournant vers le sud : attraction; électricité neutre : équilibre, positive : expansion, négative : attraction ; température moyenne : équilibre , chaleur : expansion, froid : attraction ; partie centrale du spectre solaire, principalement le jaune : équilibre ; couleurs à vibrations rapides : expansion ; à vibrations lentes : attraction); dans les formes (formes planes : équilibre, formes convexes : expansion, formes concaves : attraction); dans la chimie (sel : équilibre, acide : expansion, base : attraction, dans la sociologie (justice : équilibre, liberté : expansion, ordre : attraction), etc.

Les triplicités créées du type expansion, attraction, équilibre postérieur, offrent une certaine image de la Trinité, lorsque l'expansif et l'attractif ne font, par leur uinon, que reconstituer un équilibre antérieur. Soit un sel d'où l'on extrait un acide et une base, et que l'on recompose en réunissant la base et l'acide. Cette recomposition est en quelque sorte l'image, bien imparfaite, bien lointaine de l'action convergente, par laquelle le Verbe et l'Esprit, en se réunissant à l'intérieur de Dieu, *retrouvent* le Père, l'équilibre.

Lorsque l'expansif et l'attractif de la triplicité créée ne reconstituent pas, en s'unissant, un équilibre antérieur, produisent un autre équilibre postérieur vraiment nouveau, il y a cette ressemblance avec l'action du Verbe et de l'Esprit *retrouvant* le Père que, dans les deux cas, un équilibre est l'aboutissant de l'action d'un expansif et d'un attractif. Mais il y a cette différence que, d'un côté, l'on aboutit à un équilibre simplement retrouvé, de l'autre à un équilibre nouveau et produit. Lorsqu'un

homme et une femme, par union spirituelle profonde, reconstituent moralement le concept primordial et androgyne de créature humaine, la reconstitution est analogue au *retrouvement* du Père par le Verbe et l'Esprit. Lorsqu'un homme et une femme ont un enfant (qui, dans l'état fœtal, avant la détermination du sexe, est équilibré, neutre, comme l'anatomie l'enseigne et comme l'a relevé Papus), il y a ce dernier vestige de ressemblance avec le *retrouvement* du Père ; que, dans les deux cas, un équilibré est l'aboutissement de l'action d'un expansif et d'un attractif. Mais il y a cette différence insigne que, dans le second cas, l'équilibré est un produit nouveau, non pas un équilibré antérieur simplement retrouvé, sans parler des autres différences évidentes. (Aussi un pareil type de triplicité correspond-il, je l'ai déclaré plus haut, non aux trois personnifications divines, mais à l'union du Verbe et de l'Esprit pour une œuvre extérieure à Dieu.)

Equilibre antérieur, expansion, attraction, équilibre antérieur retrouvé, serait la formule unique et universelle s'il n'y avait pas d'êtres *finis*.

Car, dans l'Etre infini, je l'ai prouvé précédemment, il ne peut exister plus de trois termes réels. Dans les êtres finis, deux formules peuvent se rencontrer. Par l'une, les deux éléments, expansif et attractif, reconstituent simplement un équilibre antérieur. Et cette formule est le reflet restreint, relativement exact, de la formule infinie. Par l'autre, les deux éléments, expansif et attractif, ne remettent à l'état équilibré, neutre, qu'une partie d'eux-mêmes, qui devient le germe d'un équilibre nouveau, postérieur : ce qui ne saurait exister dans l'être infini.

***

Grâce à ces trois formules, on résout les problèmes complexes, les enchevêtrements de la symbolique ; on justifie rationnellement la Trinité divine, théologique, et, sans la dégrader, on la raccorde, par des analogies d'exactitude décroissante, à la série des triplicités créées.

Grâce à ces trois formules, l'Esotérisme donne enfin, à sa doctrine des correspondances, droit de cité dans la religion, la science claire et la vie ; le symbole devient une force conquérante et la Trinité s'incarne dans toute la création.

Albert JOUNET.

ÉTUDES BOUDDHIQUES

L'Illumination

« Le Bodhisattva, ayant mis Mara en fuite, se livra à la méditation. Toutes les misères du monde, les maux produits par les mauvaises actions et les souffrances qui en sont la suite passèrent devant son œil mental, et il pensa :

« Sûrement, si tous les êtres vivants voyaient les résultats de toutes leurs mauvaises actions, ils s'en détourneraient avec dégoût. Mais l'égoïsme les aveugle, et ils se cramponnent à leurs désirs.

« Ils recherchent le plaisir et ils causent de la peine ; quand la mort détruit leur individualité, ils ne trouvent pas la paix ; leur soif de l'existence demeure, et leur égoïsme réapparaît en de nouvelles naissances.

« Ils continuent à se mouvoir dans le cercle et ne peuvent échapper à l'enfer qu'ils ont fait eux-mêmes. Et, comme leurs plaisirs sont vides, et comme leurs entre-

prises sont vaines ! Tout cela est creux comme l'arbre plantain, et ne contient rien, comme la bulle d'eau savonneuse.

« Le monde est plein de péché et de douleur, parce qu'il est plein d'erreur. Les hommes s'égarent parce qu'ils pensent que l'illusion vaut mieux que la vérité. Plutôt que la vérité, ils préfèrent suivre l'erreur, qui d'abord est plaisante au regard, mais cause ensuite l'anxiété, les tribulations et la misère. »

Et le Bodhisattva commença à expliquer Dharma. Dharma (la Loi) est la vérité. Dharma est la Loi sacrée. Dharma est la religion. Dharma seul peut nous délivrer des erreurs, du péché et de la douleur.

Réfléchissant sur l'origine de la naissance et de la mort, l'Illuminé reconnut que l'ignorance était la racine de tout mal, et que les conditions du développement de la vie sont les douze Nidanas :

« Au commencement, l'existence est aveugle et inconsciente, et, dans cette mer d'ignorance, il y a des appétits formateurs et organisateurs. Des appétits formateurs et organisateurs sortent les sentiments, qui sont l'éveil de la conscience. Les sentiments engendrent des organismes qui vivent comme êtres individuels. Ces organismes développent les six champs de conscience, qui sont les cinq sens et l'intelligence. Les six champs de conscience entrent en contact avec les choses. Le contact engendre la sensation. La sensation crée la soif de l'être individualisé. La soif de l'être crée le cramponnement aux choses. Le cramponnement produit la croissance et la continuité de l'égoïsme. L'égoïsme se perpétue dans les naissances successives. Les naissances successives de l'égoïsme

sont la cause de la souffrance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort. Elles produisent les lamentations, l'anxiété, le désespoir.

« La cause de toute douleur gît au commencement ; elle est enfouie dans l'ignorance d'où sort la vie. Ecartez l'ignorance et vous détruirez les mauvais appétits qui en sortent : détruisez ces appétits et vous effacerez les fausses perceptions auxquelles ils donnent naissance. En détruisant les fausses perceptions, vous mettez fin aux erreurs dans les êtres individualisés. |Détruisez les erreurs dans les êtres individualisés| et les illusions des six champs de conscience disparaîtront. Détruisez les illusions et le contact avec les choses cessera d'engendrer les fausses conceptions. Détruisez les fausses conceptions et vous mettez fin à la soif de l'existence individualisée. Détruisez cette soif et vous serez délivré de tout attachement morbide. Ecartez l'attachement et vous détruirez l'égoïsme. Quand l'égoïsme sera détruit, vous serez au-dessus de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort, et vous serez à l'abri de toute souffrance. »

L'Illuminé vit les quatre nobles vérités qui indiquent le sentier conduisant à Nirvâna, à l'extinction du moi.

« La première des nobles vérités est l'existence de la douleur. La naissance est douloureuse, la maladie est douloureuse, la mort est douloureuse. Il est triste d'être uni à ce que l'on n'aime pas. Plus triste encore est la séparation d'avec ce que nous aimons, et il est douloureux de désirer ce que l'on ne peut pas obtenir.

La deuxième des nobles vérités est la cause de la souffrance. Cette cause est le désir. Le monde qui nous entoure affecte notre sensibilité et donne naissance à

une soif dévorante qui réclame satisfaction immédiate. L'illusion du moi naît de là et se manifeste par le cramponnement aux choses. Le désir de vivre pour donner des satisfactions au moi tisse autour de nous un filet de chagrins. Les plaisirs sont l'amorce, et le résultat est la souffrance.

« La troisième des nobles vérités est la cessation de la souffrance. Celui qui est victorieux du moi est délivré de tout désir. Il ne souhaite plus rien, et la flamme du désir ne trouve plus en lui d'aliment pour se nourrir ; elle est ainsi forcée de s'éteindre.

La quatrième des nobles vérités est le chemin aux huit sentiers qui conduit à la cessation de la souffrance. Le salut est pour celui dont le moi disparaît devant la Vérité, dont la volonté est dirigée uniquement vers ce qu'il doit faire, dont l'unique désir est l'accomplissement de son devoir. Celui qui est sage suivra ce chemin et trouvera la fin de la souffrance.

« Le chemin aux huit sentiers est : 1° la compréhension droite ; 2° la résolution droite ; 3° la parole droite ; 4° l'action droite ; 5° la profession droite ; 6° l'effort droit ; 7° la pensée droite, et 8° l'état droit de l'esprit pacifié »

C'est là Dharma. C'est là la Vérité. C'est là la Religion. Et l'Illuminé proféra cette stance :

« J'ai erré longtemps, bien longtemps ! lié par la chaîne du désir au long de nombreuses naissances, cherchant longtemps en vain d'où vient l'inquiétude dans l'homme, d'où vient son égoïsme, son angoisse sans trêve, et le samsâra pénible à traverser, où nous sommes entourés par la souffrance et par la mort.

Trouvé ! j'ai trouvé la cause de l'égoïsme.

Il ne bâtira plus désormais de maison pour moi. Les rayons du péché sont brisés ; le pivot des soucis est mis en morceaux ; mon esprit est passé dans le Nirvana ; la cessation des désirs est atteinte enfin. »

Il y a le moi et il y a la vérité. Là où est le moi, là n'est pas la vérité. Là où est la vérité, là n'est pas le moi. Le moi est l'erreur, flottant comme une lueur phosphorescente sur les ondes du Samsâra ; c'est la séparation de l'individualité et cet égoïsme qui engendre l'envie et la haine. Le moi est l'attente du plaisir et le désir de la vanité. La vérité est la compréhension juste des choses ; elle est permanente; elle dure toujours ; c'est la réalité de toute existence ; c'est la béatitude de la justice.

« L'existence du moi est une illusion, et il n'y a pas dans le monde ni injustice, ni vice, ni péché autres que ceux qui découlent de l'affirmation du moi.

« On ne peut atteindre la vérité qu'après avoir reconnu que le moi est une illusion. La justice ne peut être pratiquée qu'après que nous avons délivré notre esprit des passions de l'égoïsme. La paix parfaite ne peut s'établir que là d'où toute vanité a disparu.

« Bienheureux celui qui a compris Dharma. Bieneheureux est celui qui ne fait aucun mal à ses compagnons d'existence. Bienheureux est celui qui a vaincu le péché et qui est libre de toute passion. Celui qui a vaincu tout égoïsme et toute vanité est parvenu à la béatitude suprême. Il est devenu Bouddha, le Parfait, le Bienheureux, le Saint. »

Les philosophes d'Europe ont longtemps discuté et discutent encore sur la nature du Nirvâna. Hantés par les

idées dont la Bible a encombré tous les cerveaux d'Occident, ils se sont obstinés à y voir un lieu lointain, paradis de délices ou néant, auquel on va par la mort. Le Nirvâna n'est pas un lieu, mais un état qui peut être présent dans tous les lieux. Le Nirvâna est l'abolition du moi. Logiquement, c'est le néant pour qui voit dans le moi l'essence de l'être, ce qui, pour le Bouddhisme est la grande illusion, mère de l'existence qui est un tissu de douleurs.

Sur la notion d'être, il y a opposition radicale entre l'Orient et l'Occident. Pour les hommes de l'Ouest, qui ont dans l'esprit le virus biblique, le moi est l'essence de l'être et tellement son essence que, pour eux, l'Etre suprême, Dieu, est un moi, un individu, analogue aux humains — qu'il a faits à sa ressemblance —. Il est bâti des mêmes éléments que les hommes, éléments projetés à perte de vue et à perte de pensée dans toutes les directions, mais ayant pour noyau un moi comme celui dont l'homme a conscience.

Pour les Orientaux, le moi humain est une illusion ; au lieu d'être une source de lumière, il n'est qu'un reflet formé par les rayons émanant de l'Etre réel.

Les moi de tous les êtres sont les atômes formateurs du monde de l'apparence, *Maya*, qui paraît illusoirement distinct du monde de la Réalité, *Sat*, mais qui en dépend essentiellement.

Abolir en soi la conviction que le moi est une réalité ; arriver à la compréhension que le moi n'existe point par lui-même, qu'il n'est qu'un reflet fugitif, comme celui qu'un miroir projette dans l'ombre, en y faisant dévier quelques rayons du soleil, c'est atteindre Nirvâna.

La Délivrance consiste à remplacer la conviction

que l'illusoire est réel par la conviction que le réel seul est réel.

On peut atteindre Nirvâna d'un seul bond par l'établissement en la conscience de la conviction que le réel seul est réel.

On peut l'atteindre pas à pas, par de longs efforts, en commençant par établir dans sa conscience les conséquences lointaines qui déccoulent de la conviction que le réel seul est réel, et que l'illusoire est illusoire.

Par une marche en spirale, qui est une illumination progressive, on passe des conséquences les plus lointaines à des conséquences qui se rapprochent gràduellement de la conviction que le réel seul est réel, conviction qui est la source d'où découlent toutes les cnonséquences dont le pèlerin prend pás à pas conscience.

C'est en suivant les huit sentiers du chemin de la Délivrance qu'on prend conscience des conséquences qui découlent de la conviction suprême.

GUYMIOT.



Traité de la Théologie mystique

II.

« Il faut savoir que nous avons, à la vérité, une certaine faculté par laquelle notre entendement voit les choses intelligibles ; mais qu'il y a aussi une union qui nous met en rapport avec ce qui nous dépasse et où notre esprit n'atteint pas naturellement. Or, c'est par ce dernier moyen qu'il nous faut considérer les choses divines, non pas en les abaissant jusqu'à nous, mais en sortant de nous-mêmes pour nous donner tout entiers à Dieu ; car il vaut mieux être à lui qu'à nous. D'ailleurs, ceux-là seuls participent aux grâces divines qui appartiennent à Dieu. »(1) Il ajoute : « Car, comme il a été expliqué, cette clause excellemment sage produit le principe absolu de toute sagesse, tant en général qu'en particulier » (2).

---

(1) N. D. VII, 1.
(2) N. D. VII, 1.

Que faut-il entendre par cette ignorance requise du mystique qui veut parvenir à *l'Hénosis ?* Dans notre langage humain, ignorance singifie privation de science. Ici, ignorance signifie excès, sublimité de connaissance, supériorité de science.Mais,comme cette science n'a aucun rapport avec la sciencehumaine et finie,celle-ci ne sert de rien pour acquérir celle-là ; au contraire, elle est plutôt un obstacle à cette acquisition. Aussi, dit Denys : « Si, en voyant Dieu,on comprend ce que l'on voit, ce n'est pas Dieu qu'on a contemplé, mais quelqu'une des choses qui sont de lui et que nous pouvons connaître par nous-mêmes. Mais Lui est supérieur à tout entendement et existence, il subsiste suréminemment et est connu transcendentalement, par cela même qu'il ne subsiste pas et qu'on ne le connaît pas et cette absolue et heureuse ignorance constitue justement la science de Celui qui surpasse tout objet de science humaine. » (1).

L'Etre suprême, dit encore Denys, est supérieur au principe même de la divinité, au principe même de la bonté, entendus comme grâce et donc fait aux êtres pour leur bonification et leur déification » (2).

Comment donc ceux qui sont admis à l'*Hénosis* ouissent-ils de la Lumière divine ? Sans s'en apercevoir, et comme l'être en bonne santé jouit de la plénitude de la vie en équilibre en lui.

La jouissance de Dieu est donc une ignorance, comme la la jouissance de la pleine santé en est une : « Dites-donc, et c'est vrai, que la lumière réelle n'est point connue de

---

(1) Lettre à Caïus thérapeuthe I.
(2) Lettre à Caïus thérap. II

ceux qui en jouissent et que voilàl'ignorance selon Dieu, quine a pas avec la façon dont lescréatures connaissent»(3) Voilà pourquoi l'*Hénosis* est un état d'être et non un objet d'analyse, voilà pourquoi les mystiques ne peuvent pas plus explibuer ce qu'ils connaissent de cette façon qu'un paysan débordant de santé ne peut vous faire la théorie précise et philosophique de son état. Voilà pourquoi tous les mystiques disent que les états mystiques s'éprouvent et s'expérimentent, et qu'ils ne peuvent être exposés logiquement en Sorbonne par ceux qui les connaissent.

Mais quelle est donc la science de Dieu et comment Dieu connaît-il ? Je sais de ridicules philosophes, véritables onanismes mentaux, qui racontent à leurs crédules adeptes et se persuadent à eux-mêmes que Dieu, ou l'Etre suprême, était d'abord zéro à l'absolu, n'ayant ni conscience ni connaissance, lesquelles lui sont venues par l'expérience de la création, expérience pour laquelle il est devenu le 1... etc... etc...

Telle n'est point la doctrine de Deneys ni celle de la saine théologie. Dieu et le Cosmos sont deux choses distinctes et qui ne peuvent être aucunement confondues, ni avant, ni pendant, ni après l'acte créateur, si éternel qu'on puisse même concevoir cet acte. Dieu, ou la Cause sans Cause, est essentiellement *personnel*, je dis personnel, c'est-à-dire étant par Soi-Même, *Ens, per se Ens*, et, en cette qualité, Dieu a la connaissance parfaite de soi-même et de son propre Etre, et, par conséquent, il a la connais-

---

3) Lettre à Caïus thér. I.

sance également parfaite de tout ce qui lui est ou lui sera contingent.

Beaucoup de gens entendent par Dieu personnel un être fait à leur propre image et doué de toutes leurs petitesses. Est-il besoin de dire que c'est là une idiotie par définition. L'Homme est à l'image de Dieu, mais Dieu n'est pas à l'Image de l'Homme. Le Principe Premier de toutes choses, — car j'imagine que tous les effets ont des causes et les causes une cause première, laquelle est nécessairement sans cause autre qu'elle-même —, ce Principe Premier est nécessairement personnel, c'est-à-dire étant par soi-même, *En per se.* A ce titre, la cause sans cause est nécessairement identique à elle-même, absolument et éternellement, se connaissant parfaitement Elle-Même et connaissant toutes choses en Elle-même, radicalement distincte de tout ce qui n'est pas elle et, par conséquent, radicalement inconnaissable, incommunicable, impartiticipable et impérissable en son essence pure intime, et personnelle. Nous verrons ailleurs qu'il existe des dieux personnels dans le sens qu'entend le vulgaire, que ces dieux sont des tyrans dans le Cosmos et que la raison d'être du christianisme est d'effacer leur fausse personnalité dans la splendeur du vrai Dieu personnel, dont la *perséité* est d'une toute autre nature que la personnalité des êtres contingents, si dieux puissent-ils être pour la foi de leurs adorateurs.

Quoi donc ! Dieu a-t-il connu de toute éternité, me demandera un rationaliste, que tel jour, à telle heure de l'année, se passera telle chose en tel lieu de l'Europe ? Non, Dieu n'a jamais su que ce bon rationaliste s'aviserait un jour de troquer la garde des dindons paternels pour une place à l'aréopage des penseurs.

Ce n'est pas ainsi que Dieu connaît les choses. Disons plus, il ne peut pas les connaître ainsi, car connaître les choses d cette façon, c'est les connaître à la manière, non de Dieu,mais de l'homme.Dieu ne connaît les chosesqu'en archétype. Ecoutons Denys : « Dieu saït toutes choses parce qu'il les voit en lui et non parce qu'il les voit en elles.L'entendement divin n'étudie pas les êtres en eux-mêmes ; mais, de sa vertu propre, en lui et par lui, il possède et contient, par anticipation, l'idée, la science et la substance de toutes choses; il ne les contemple pas dans leurs formes particulières, mais il les voit et les pénètre dans leur cause qu'il comprend tout entière. » (1).

N'est-ce point là une chose que la raison indique ?

N'est-elle pas analogiquement démontrable ?

L'ingénieur qui, dans son cabinet, établit mathématiquement une machine que d'autres construiront sur ses données exactes, aux antipodes peut-être,ne connaît son œuvre qu'en théorie, et, de sa théorie, il est sûr, ainsi que du fonctionnement de sa machine en mathématique théorique, de par les lois pures d'après lesquelles il la conçoit et l'établit. Que les ouvriers l'exécutent bien ou mal, c'est leur affaire et non la sienne; il n'y a aucun rapport réel et immédiat entre sa science mathématique et l'ignorance de ceux qui ne sauront ou ne voudront point en tirer un parti adéquat à son plan substantiel.

Ainsi en est-il de Dieu, mais avec une différence très grande comme on le verra ailleurs ; car, entre Dieu essentiellement parfait et la création imparfaite, il y a des rapports de réalité et e grâce prouvant que Dieu ne se désinté-

(1) N. D. VII, 2.

téresse point de ses œuvres et que, pour les sauver des formes hostiles à la divine économie selon laquelle Il les voit en Lui et les produit hors de Lui pour les élever jusqu'à Lui, il y mettra le sceau suprême de l'amour, par le divin holocauste de Lui-même dans son Verbe incarné, pour être à la fois le pontife et la victime du grand drame de la Création, de la Rédemption et de la Sanctification de tous les êtres, de l'être de ses œuvres universelles, par et dans l'Humanité.

Dieu est Amour en Acte pur, c'est donc dans l'Acte pur de son amour qui est Lui-même qu'Il connaît, voit, veut et crée toutes choses et de cette création et de son économie vivante ; nous verrons ailleurs le détail.

Du reste, ce n'est pas Dieu seulement qui voit et connaît les choses ainsi. Tous ceux qui ont connu les mystères ont dit unanimement que c'est de cette façon que les êtres spirituels voient les choses matérielles : « Ainsi, dit Denys, Dieu sait toutes choses parce qu'Il les voit en Lui et non en elles ; ainsi encore, les Anges qui, d'après les Ecritures, savent ce qui se passe sur la terre, constatent les phénomènes sensibles, non par la voie des sens, mais par une force supérieure et par la propriété de leur entendement fait à l'image de Dieu. » (1)

Autrement dit, les êtres des plans nouméniques virent en noumènes les choses des plans phénoméniques, et les rationalistes nous prouvent, d'autre part, que les êtres des plans phénoméniques voient en phénomènes les effets des plans nouméniques. Ainsi, quand l'être humain est en trance ou en passe de transition, l'expérience prouve que

(1) N. D. VII, 2.

la même chose se produit pour liu : tut ce que, dans son état normal, il était accoutumé à voir analytiquement, concrètement, phénoméniquement, il le voit alors synthétiquement, abstraitement, nouméniquement. Bans certaines expériences personnelles, et interrogeant les entités de l'au-delà sur la façon dont les toses de la terre étaient vues et connues par elles, j'ai moi-même reçu cette explication: « La vision s'opère comme par réflexion dans un miroir.» Je ne veux pas m'étendre outre mesure sur ce point : je pourrais citer plusieurs témoignages contemporains, dont celui de Swedenborg parmi tous; j'aime mieux rappeler celui de saint Paul : « Les anges se mirent en vous.... Soyez parfaits à cause des anges... « Anges de lumière ou de ténèbres, peu importe l'unité du fait et de la loi générale dont il relève (2).

J'ajouterai un mot encore à ce sujet. Parmi les hommes d'ici-bas, il y a des hommes de Là-Haut,le sachant ou ne le sachant pas, mais du reste toujours ignorés des hommes d'en bas, pour lesquels ils ne sont que des insensés ou des énigmes.Ces hommes d'En Haut,vivant ici-bas sont ceux précisément à qui il est donné de voir le phénomène en noumènes, c'est-à-dire dépouillé de ses écorces grossières et hors du plan des oppositions matérielles et des

---

(2) Saint-Paul dit ailleurs (1), en effet, lorsqu'il ordonne aux femmes d'avoir la tête voilée dans l'Eglise : « *C'est pourquoi la femme doit porler sur sa tête, cette marque de la puissance, que l'homme, a sur elle, et elte le doit faire à cause des anges.* » L'explication, même sommaire du mystère contenu dans cette phrase profonde, nous entraînerait trop loin et ferait notamment le désespoir des.... féministes.

(1) I. Cor. XI, 10.

antinomies intellectuelles, dans la subsistance de la loi et jusque dans l'essence de la loi. Ceux-là sont citoyens de Là-Haut en exil ici-bas ; ceux-là, comme dit l'étonnant Swedenborg, qui l'a fort bien vu, sont dans les intérieurs de la Parole, tandis que les autres ne sont que dans les extérieurs; ceux-là sont ces vierges dont parle l'Ecriture (1), ceux qui ne se sont pas prostitués aux « femmes », qui sont les formes extérieures de la Parole détournée de son sens interne, et dont l'Eglise chante la gloire en termes aussi mystérieux qu'admirables :

« Jésus, Splendeur des Vierges, que, seule, la Vierge a pu concevoir et enfanter, accepte ces chants. Tu marches à travers les lys, dans l'harmonieuse et vierge beauté du Septenaire. Epoux glorieux de ces noces parfaites dont tu es la plénitude. Partout, les vierges suivent tes pas, comme ta schechinah de louanges, harmonieuses et suaves par essence. Ah ! nous t'en supplions, surajoute à nos sens bornés la lumière qui sait éviter les blessures que produit l'adultération de la Parole » (2).

Nous ne voulons pas avoir l'air de nous écarter trop de notre présent objet étude qui est le petit traité de *Théologie Mystique* de Lenys l'Aréopagite, traité qui tient, on pourrait dire en quelques lignes et qui ne forme guère qu'une dizaine de petites pages. Nous voulons tâcher de le faire entendre, et, en réalité, nous ne nous écartons nullement du sujet, soit que nous fassions appel à des éléments étrangers à son œuvre, soit que, au courant de ces pages, nous empruntions les textes à ses autres ouvrages.

---

(1) Apocalypse.
(2) Hymne *Jesu Corona Virginum*.

L'œuvre de Denys est une, et toutes ses parties sont cohérentes, au point que la matière traitée dans chaque livre a besoin incessamment d'être rapprochée de son homogène infusée dans tous. Aussi, ne sera-t-on pas étonné que nous soyons amené à nous répéter comme Denys se répète incessamment lui-même, soit par de brèves références, soit en d'abondantes paralipses ; souvent, les idées émises dans un traité ont leur complément, leur appui ou leur explication dans un autre traité, même dans plusieurs, ainsi, dans une lettre à un diacre, Denys revient encore sur la question de l'obscurité divine : « Elle n'est autre chose, dit-il, que cette inaccessible lumière dans laquelle il est dit que le Seigneur habite. Quoique invisible parce qu'éblouissante et inabordable par la forcede sa surnaturelle splendeur, néanmoins quiconque a mérité de voir et de connaître Dieu repose en elle et, par celà même qu'il ne voit ni ne connaît, il est vraiment en celui qui surpasse toute vision et connaissance;... il dit avec le prophète : « Vous pénétrez *ce qui est en moi* d'une façon admirable, et votre science est si élevée qu je ne pourrai jamais l'atteindre»(1) Ainsi, le divin Paul a connu la divinité en disant « qu'elle échappe à toute pensée et à toute science, que ses jugements sont incompréhensibles, ses voies impénétrables, ses dons ineffables, sa paix hors de tout entendement. »(2) Il avait donc trouvé celui qui surpasse tout, et il savait transcendantalement que, souverain Auteur de toutes choses, Dieu est au-desssus de toutes choses.» (3).

---

(1) Ps. CXXXVI.
(2) Rom. XI, 33. — Phil. IV, 7.
(3) Lettre à Sosipater diacre.

Dans ce traité de la *Théologie Mystique*, Denys veut donc montrer combien la Cause sans Causee st super-excellente,super-indépendante,super-identique,super-étant et surper-inaccessible à aucun être et à aucune voie, qu'on ne peut en parler que d'une façon inadéquate, que cette façon soit positive ou négative, et que tout ce qu'on peut en dire n'est rien qu'un néant d'expression en face d'une Réalité qui vit audelà de toutes les formes, espèces, symboles, natures, substances, au delà même de la divinité et du divin, au delà même de la Trinité et de l'Unité, dans l'impénétrable, impensable, inconcevable règne dont on peut tout affirmer et tout nier sans que rien en atteigne la sérénité éternelle. Et, cependant cette incompréhensible Cause sans Cause n'est pas seulement un elle-même, elle est encore toute en tout :

« Cette Cause suprême,qui donne aux créatures l'être et le bonheur, s'étend à tout, est présente à tout et embrasse tout. Toute en Elle-Même, par l'excellence de sa nature, elle n'est rien de ce qui est, en quelque sens que ce soit.Séparée du reste des êtres,éternellement la même et ne Elle-Même, elle est, subsiste et demeure dans une absolue et permanente identité,sans jamais sortir d'Elle-Même sans quitter son trône, son séjour, la stabilité de sa demeure. Dans cette immutabilité, elle opère ses œuvres saintes et providentielles,s'étend à tout et demeure en Elle-Même ; elle est en repos et en mouvement, et l'on pourrait dire que, naturellement et surnaturellement,tout ensemble, elle déploie l'activité de sa providence en sa stabilité et garde sa stabilité parmi les opérations de sa providence » (1).

(1) Lettre à l'Ev. Titus, 3.

Comme on le voit par ces citations et comme on le verra davantage encore par la suite, la didactique de Denys est de ce genre spécial aux mystiques (1) et qui a le don d'exaspérer les rationalistes positivistes, qui, incapables de,et se refusant d'ailleurs à étudier sérieusement et hors de toute idée préconçue la méthode des mystiques, appellent leur langage une logomachie perpétuellement contradictoire. Denys a cette supériorité d'expliquer précisément les raisons de ce langage, et c'est un des objets de son traité de la Théologie Mystique.C'est pour ce motif aussi que nous avons nous-même voulu en parler tout d'abord, au lieu de mettre ce petit ouvrage à la fin de notre étude comme on le fait généralement.

Il faut savoir que Dieu n'est absolument rien de tout ce qui existe. Voilà l'affirmation principale de Denys. C'est en sachant cela que l'on sait ce qu'est Dieu : « Car c'est véritablement voir et connaître, c'est louer l'Infini suréminemment de dire qu'il n'est rien de ce qui existe.»(2)

Tout à l'heure, il nous a dit que Dieu est tout en tout. Il le répétera d'ailleurs à satiété dans tous ses traités, au point de dire qu'il y a autant de dieux que de participations ordonnés dans la pure activité de la loi divine en acte dans tous les états du Cosmos. Ces contradictions ne sont qu'apparentes ; le rationalisme ne les clarifie pas par les seules forces de sa mentalité analytique ; seul mystique en perçoit les distinctions, les identités et les

(1) A tous les mystiques, chrétiens ou autres, voyez, par exemple, les petits livres orientaux : *La lumière sur le Sentier* et *La Voix du Silence*, pour ne citer que ceux-là.

(2) Th. M. II.

harmonies ; lui ne s'y perd pas ; il nage dans cet océan comme dans son élément bénéfique et gloriux. Pour arriver à son stade, quand on en est capable, Denys indique la voie : « O Timothée, exercez-vous sans relâche aux contemplations mystiques » (3). Pas aux raisonnements ratiocinants et intellectuels ; aux contemplations mystiques de l'intelligible.

Pour connaître Dieu, il faut l'abstraire de tout ce qui n'est pas lui. Dieu est donc une abstraction ! s'écrie le cartésien irrité, quelle aberration ! Nullement : abstraire une essence de tout ce qui n'est pas elle n'est pas en faire une abstraction, au contraire ; écoutez Denys : « Ainsi, celui qui façonne de la matière brute en une noble image enlève les parties extérieures, qui dérobaient la vue des, formes internes, et dégage la beauté latente, par le seul fait de ce retranchement » (1).

Ce n'est qu'une analogie ; il ajoute : « Je pense qu'on doit suivre une voie toute différente, selon qu'on parle de Dieu par affirmation ou par négation. Pour les affirmations, on débute par les plus sublimes pour descendre jusqu'aux plus humbles. Pour les négations, on part des plus modérées pour aller jusqu'aux plus fortes, et l'on ose tout nier de Dieu, afin de pénétre dans cette sublime ignorance qui nous est voilée par ce que nous connaissons du reste des êtres et de contempler cette surnaturelle obscurité qui est dissimulée à nos yeux par ce que nous trouvons de lumineux dans le reste des êtres » (2).

---

(3) Th. M. I, 1.
(1) Th. M. II.
(2) Th. M. II.

La Théologie mystique est donc une théologie essentiellement négative; elle cherche Dieu en lui-même, et ne l'atteint en ce qu'il est qu'en s'élevant au-dessus de tout ce qu'il n'est pas et en l'abstrayant de toutes les espèces sensibles et intelligibles.

C'est en cela que la Théologie mystique diffère radicalement de toutes les autres formes de la Théol ogie que Denys a passées du reste ne revue, dans ses *Institutions théologiques*, ou il a traité, dit-il, des principales affirmations qui conviennent à la Divinité, de son unité, de sa trinité de sa paternité, de sa filliation, de sa spiration, de ses émanations, de spn incarnation dans le Seigneur jésus : dans son livre des *Noms divins*, où il a traité la bonté, de l'être, de la vie, de la sagesse de la force de Dieu; dans sa *Théologie symbolique*, où il a montré les choses divines empruntant des noms aux choses sensibles, Dieu désigné par des formes, des figures, des membres, des organes, localisé, vêtu, doué de passions comme le courage, la tristesse, la colère, l'ivrsse, les serments, les malédictions; ou de sujétions comme le sommeil et le réveil, etc... (3).

Mais, dans ces diverses spéculations théologiques, plus on parle de Dieu et moins on en parle bien ; en Théologie mystique, au contraire, moins on parle de Dieu et mieux on le connaît. Quelle est la loi de ce fait? « A mesure que l'homme s'élève vers les cieux, dit Denys, le coup d'œil qu'il jette sur le monde spirituel se simplifie, et le discours s'abrège ; ainsi, plus on pénètre dans l'obscutrité mystique, plus les paroles deviennent concises, le langag lui-même

(5) Th. M. III.

se raréfie, et enfin, la pensée même fait défaut. » (1).

C'est que la méthode théologique externe est déductive tandis que celle de la théologie mystique interne est inductive : par la première, on descend d simple au complexe, par le raisonnement ; par la seconde,on monte du complexe au simple par la contemplation et l'extase, jusqu'à l'*Hénosis*, point de jonction et d'adéquation à l'Ineffable (2).

Après avoir exposé ces choses, Denys écrit encore deux courts chapitres dans lesquels il donne un exemple d'application graduelle de la méthode mystique.Le chapitre IV, qui n'a que quelques lignes, est tout négatif en parlant de Dieu, eu égard à tout ce qui n'est pas lui :

« La Cause suprême, si élevée au-dessus de tout, n'est pas dépourvue d'existence, de vie, de raison, d'entendement : elle n'a ni corps, ni figure, ni forme, ni quantité, ni volume ; elle n'est ni localisée invisible, ni tangible, ni douée de tactilité ; elle n'est sujette ni au désordre, ni au trouble des passions, ni à la faiblesse provenant des accidents matériels ; elle ne manque pas de lumière ; elle n'a rien de ce qui mue, corrompt ou divise, rend indigent ou périssable ; enfin, rien de corporel » (1).

Le chapitre V et dernier, également tout négatif, enseigne que Dieu n'étant rien de ce que nous connaissons, échappe par conséquent à notre entendement lui-même. Nous citerons ussi tout ce petit chapitre : Dieu n'est ni âme ni intelligence ; il n'a ni imagination ni opinion, ni raison,

(1) Th. M. III.
(2) Th. M. III.
(1) Th. M. IV.

ni entendement ; il n'est ni parole ni pensée et ne peut être ni nommé ni compris ; il n'est ni nombre,ni ordre, ni grandeur, ni petitesse, ni égalité,ni similitude, ni dissemblance. Il n'est ni immobile, ni en mouvement, ni en repos. Il n'a pas la puissance, il n'est ni puissance ni lumière, il ne vit point, n'est point la vie. Il n'est ni essence, ni éternité, ni temps. Il n'y a pas en lui perception. Il n'est ni science, ni vérité, ni empire, ni sagesse, ni un, ni unité, ni divinité, ni bonté, ni esprit comme nous connaissons les esprits ni filiation, ni paternité, ni rien de ce qui peut être compris par personne. Il n'est rien de ce qui n'est pas, rien même de ce qui est. Rien de ce qui existe ne le connaît tel qu'il est et il ne connaît aucune des choses existantes telle qu'elle est. Il n'y a en lui ni parole, ni nom, ni science ; il n'est ni ténèbres, ni lumière, ni erreur, ni vérité. On ne doit rien affirmer de lui absolument. Qu'on affirme ou qu'on nie quoi que ce soit à son sujet, on ne peut affirmer ou nier que des choses qui lui sont inférieures et ni négation ni affirmation ne peuvent toucher cette parfaite et unique Cause des êtres parce qu'elle surpasse toute affirmation et que, dans sa supériorité parfaite et dans sa pleine indépendance elle n'est atteinte par aucune négation. » (2)

Voilà ce que dit Denys de la Cause sans Cause en soi et dans son ipséité, son identité, sa personnalité incognoscibles, impensables, ineffables. La connaisssance mystique de Dieu réside donc dans l'ignorance du mystique. Cette ignorance est nécessaire, parce que Dieu ne peut être l'objet d'aucune science de la part de ce qui n'est pas lui-même. Cette ignorance n'est pas une privation, mais

---

(2) Th. M. V.

une plénitude, non de science, mais de vie divine. Le sujet de la connaissance béatifique demeure iustinct de Dieu jusque dans cet état bienheureux et reste lui-même, avec sa conscience propre ; mais, tandis que, dans les plans phénoméniques,distinction est synonyme d'antagonisme, réel ou potentiel et que le mode des êtres,pour affirmer leur personnalité et leur distinction est une force de contradiction, dans les plans nouméniques, au contraire, cette distinction se tire d'une réalité substantielle et essentielle, inhérente à la qualité interne ds êtres, qualité par laquelle ils sont à la fois participations, distinctions de l'Etre dans l'Etre,qualité qui,loin d'impliquer antagonisme ou division,se perfectionne d'autant plus qu'elle se rapproche de la conformité et de l'unité. Plus l'être participé s'adéquatise à la loi de l'Etre participant,plus s'augmente en lui la conscience d'être, plus il sent en lui l'être, et plus sa jouissance, sa vision intuitive, sa connaissance par perméation, sont divines et bienheureuses, lumineuses et immuables, dans la progression éternelle, vers des abîmes de gloire, d'ordre et d'amour de plus en plus insondables à tout ce qui n'est pas l'Etre - Etant lui-même. Mais Dieu demeure Dieu, l'Incommunicable,parce qu'il est personnel, c'est-à-dire étant par soi-même,et ses participations demeurent ce qu'elles sont essentiellement : des participations distinctes, finies, conscientes, mais déïfiées par amour, comme elles avaient été et demeurent participées par amour.

Je ne sais comment si mes lecteurs me pardonneront ce langage de l'autre monde, c'est le cas de le dire, en ce XXe siècle, de progrès et de lumière comme on dit dans les journaux;je n'ai pas la prétention de m'adresser à tous, mais je prie ceux qui me irnt de me relire avec fruit ; le

fruit tout premier consistera ici, pour eux s'ils veulent comprendre, à relire encore et à méditer, puis, s'ils veulent aller plus loin, à prendre pour eux le conseil de Denys à Timothée : « O Timothée, appliquez-vous sans relâche aux contemplations mystiques. » C'est la seule voie, en effet, pour parvenir à ces hauteurs sublimes à partir des frontières desquelles il n'y a plus de voie. Pour les esprits positifs, à qui il faut de rigoureux syllogismes, je leur affirme que ces choses ne se mettent pas en raisonnements, ce qui a été dit plus haut le montre assez ; qu'ils restent donc dans l'intellectualité pure, hors de laquelle ils ne pourraient que tomber dans ces abîmes nébuleux que les Kantistes décorent du beau titre d'immanence, et que les pyrroniens appellent du non moins beau titre de : Que sais-je !

Enfin, que tous remarquent, une fois de plus, qu'il s'agit ici de mystique et non d'autre chose ; que la mystique est d'expérience et non de raisonnement, et que les mystiques ont toujours dit que l'objet des plus hautes expériences mystiques ne s'explique pas avec des mots, parce que là il n'y a ni mots, ni langage, ni pensée, car tout cela n'exprime que des apparences phénoméniques, tandis que le mystique vit les réalités du noumène, dont l'essence est la simplicité.

Quand Denys descendra de ces hauteurs, il raisonnera et expliquera les choses relatives et contingentes. Mais ici, il est là où il n'y a rien de ce que nous entendons par parole, langage ou pensée ; il est au delà des plus hautes conceptions théologiques et de la réalité Trinitaire elle-même : il est dans l'Identique Absolu.

C'est de-là que les critiques de l'école de M. Cousin partent pour dire que : « Denys, chrétien orthodoxe dans

tout le reste de sa philosophie, semble, par ce côté, se détacher du christianisme, quoique ses efforts tendent à accorder ensemble l'Un, principe du Platonisme Alexandrin, avec la conception Trinitaire de la théologie orthodoxe ; la Trinité étant, pour cette Théologie, non seulement la conception la plus haute à laquelle l'homme puisse parvenir, mais la seule objectivement véritable; Dieu,pourle chrétien,n'étant passeulementtrinitaire dans l'idée la plus parfaite que nous pouvons nous en faire, mais encore étant tel en soi dans sa réalité absolue.Denys cesse d'être orthodoxe en faisant planer au-dessus du dogme chrétien le Dieu inaccessible des Alexandrins.Et il est impossible de dire qu'il y a là un oubli de sa part ou quelque défaut d'explication, car il s'explique sur ce point aussi nettement et complètement qu'il est possible » (1)

Denys réfute lui-même avant la lettre cette critique, à plus de quinze siècles d'antériorité, lorsqu'il dit, en somme, comme nous l'avons montré plus haut : 1° que la Théologie est une ; 2° qu'elle se divise en positive et en négative ; 3° que la positive ou scolastique part de principes connus et suit un ordre déductif ; 4° que la théologie négative ou mystique part, au contraire, de l'analyse pour s'élever, par synthèse et simplification et dans l'ordre inductif, à l'Inconnu, qui est super-essentiel à toute essence connue.

Denys invoque-t-il quelque part en sa faveur l'autorité de l'Ecole d'Alexandrie ? Nullement et au,contraire, Lisez Denys,vous n'y trouverez pas d'autres références

---

(1) H. Bouchitte, ancien recteur d'Académie. *Dict. phil. de Franck*, art. Denys.

que celles des Ecritures, et lui-même vous dit jusqu'où vont les vérités de l'Ecriture (2), au début de sa *Théologie Mystique* : «Trinité supra-essentielle, très divine, souverainement bonne, *guide des chrétiens dans la Sagesse sacrée*, conduisez-nous à cette sublime hauteur des Ecritures qui échappe à toute démonstration et surpasse toute lumière. Là, sans voiles en eux-mêmes et dans leur immutabilité, les *Mystères de la Théologie* apparaissent parmi l'obscurité très lumineuse d'un silence plein d'enseignements profonds ; obscurité merveilleuse qui rayonnent splendides éclairs, et qui, ne pouvant être ni vue ni saisie, inonde de la beauté de ses feux les esprits saintement aveuglés. Telle est la prière que je fais (3).

Vraiment, le bon critique auteur des lignes citées plus haut, et auquel on ne peut pas reprocher de n'avoir pas lu Denys, assurément a bien tort de faire honneur à ses idées à l'école d'Alexandrie, ce cul-de-sac de la critique religieuse contemporaine qui y voit les sources du Christianisme, comme je ne sais plus quel auteur (1) a imaginé que la religion de l'Egypte était née de la configuration du sol du Delta, habilement exploitée par les prêtres : o Hermès

---

(2) Sur l'union mystique de l'âme avec Dieu, les références sont nombreuses, non seulement dans le Nouveau Testament, mais dans l'Ancien ; (*Cant. des Cant. — Isaïe, passim. — Jérémie. — Ezéchiel.) — Osée.*) etc., n'en déplaise à ceux qui accusent l'Ancien Testament de n'avoir pas parlé de la vie spirituelle de l'âme, et ignorent que le Nouveau Testament est la plus pure fleur de l'Ancien.

(3) Th. M. I. 1.

(1) Et je le regrette, car je ferais volontiers passer son nom à la postérité.

Hermès !... Si la critique avait d'autres informations, elle saurait que la Théologie scolastique n'est pas le Christianisme, ellesaurait qu'il existe une science initiatique de révélation et de tradition, vieille comme la création même et dont le fonds unitaire se retouve partout ; elle saurait qu'au temps de Denys, il n'y avait pas de théologie scolastique,puisqu'elle est sortie en grande partie de lui (comme une écorce sort d'un fruit);elle saurait que Denys en appelle à chaque instant à cette initiation suprême et aux initiés et initiateurs qui, comme Saint Paul,ont joui de la splendeur vivante du tréfonds de ses arcanes divins; elle saurait que Denys ne fait que citer les Ecritures ; elle saurait qu'après Denys, comme avant lui aussi, tous les vrais mystiques ont pensé comme lui ; elle se serait tue devant ces paroles de l'*Imitation de Jésus-Christ* : « Que m'importe l'école, les genres et les espèces... que tous les docteurs se taisent et parlez-moi,vous seul,ô Vérité, mon Dieu ! Que Moïse ne me parle pas, ni les prophètes ; mais vous seul, Seigneur, qui avez inspiré et éclairé les prophètes ; car vous,sans eux, pouvez m'instruiredansla perfection,et eux,sans vous,ne peuvent rien. Ils savent faire du bruit avec des mots,mais non en donner l'esprit; ils exposent la lettre,maisc'estvousqui découvrez le sens ; ils formulent des mystères, mais c'est vous seul qui les dévoilez » (2).

Qu'on nous laisse donc tranquilles avec l'école d'Alexandrie.Ecoutez,à travers les siècles, la grande et mystique voix de Lao-Tseu : « Si Tao pouvait être pratiqué à l'instar d'une voie, il ne serait point l'éternel Tao. Si son

---

(2) Imitat. de J. C. l.I. ch. III, LIII, ch. II.

Nom pouvait être énoncé, il ne serait pas le Nom Infini. Le Principe du Ciel et de la Terre est sans Nom. Voilà pourquoi qui veut s'élever à la contemplation de son admirable essence doit laisser tout ce qu'il peut saisir et comprendre par lui-même. Tao est un abîme, source de toutes les essences merveilleuses » (1).

Avant Lao-Tseu encore, Hermès n'avait-il point dit la même chose, et Brahmes et Cabalistes n'entendent-ils point quelque chose d'approchant en parlant de Parabrham et d'En-Soph ? Où donc étaient Plotin et Proclus et même Platon et Aristote ? Où était M. Cousin, alors ? Pas chrétiens, ces gens-là ! Qu'est-ce donc que le Christianisme? Et que'est-ce que saint Augustin nous raconte donc, alors qu'il nous dit, avec bien d'autres : « Ce qu'on nomme aujourd'hui religion chrétienne existait de toute antiquité, et n'a jamais fait défaut d'être dès le commencement du Genre humain, jusqu'à ce que le Christ vînt en chair, époque à partir de laquelle la vraie Religion, qui était déjà, commença à être appelée chrétienne. »(1). Et c'est après mûre réflexion que saint Augustin a parlé ainsi.

N'est-ce pas la même chose que proclame saint Justin, le philosophe et le martyr, quand il dit : « On nous a fait connaître que le Christ est le premier-né de Dieu, le Verbe, et la Raison à laquelle participe le genre humain tout entier, comme nous l'avons démontré.

Tous ceux qui possèdent ce Verbe et cette Raison sont chrétiens, même quand ils ont été considérés comme athées par leurs contemporains... De même, ceux qui

---

(1) Le Tao-te-King.
(2) S. Aug. Retractat, I, 13.

vécurent avant les temps du Christ et s'éloignèrent pendant toute leur vie de la Raison et du Verbe restèrent inutiles, non chrétiens (1), ennemis du Christ et persécuteurs de ceux qui passèrent leur vie en union avec le Verbe et la Vraie Raison. Mais ceux qui vécurent et vivent encore unis à la Raison et au Verbe sont chrétiens, exempts de tout trouble et de toute crainte » (2).

Ecoutez Denys : « Dieu est nommé Raison dans l'Ecriture, non seulement comme distributeur de toute raison, intelligence et sagesse, mais aussi parce qu'en son unité prééexistent les causes universelles et qu'il pénètre l'Univers, atteignant d'un bout à l'autre, comme parlent nos oracles, mais surtout parce que la Raison divine est d'une simplicité sans égale et que sa superexcellence est au-dessus de tout. Or cette Raison n'est autre que la Vérité dans sa simplicité parfaite et la pure et infaillible connaissance des choses. » (3).

« Connaître cette Raison, dit encore Denys, c'est être uni intimement à elle, comme le sujet à l'objet. Cette connaissance est un principe d'immutabilité, comme l'ignorance est un principe de changement. Cette possession donne à qui l'a la pleine conscience du bonheur. La foule appelle cet homme déraisonnable et fou, mais il voit bien, lui, que, loin de là, il se trouve au contraire, par la possession de la vérité, affranchi des fluctuations qui le poussaient

(1) S. Justin fait un jeu de mots ici sur le mot : non chrétien ; il l'assimile au grec Ἀχρηστος, inutile.

(2) S. Justin., Ire *Apol.-Patr. Gr.* Migne VI c. 398

(1) N. D. VII, 4.

d'erreurs en erreurs, et il en témoigne jusqu'à souffrir la mort pour cette Vérité à lui évidente » (4).

Nul n'a jamais pénétré ni ne pénétrera jamais, nous dit ailleurs Denys, l'Essence intime de Dieu , et donc personne n'a jamais vu Dieu ni communiqué avec lui (1). « Personne n'a jamais vu Dieu, dit saint Jean, mais rien que les manifestations de sa parole. (2) »

Mais c'est toute l'Ecriture, ancien et nouveau Testament, qu'il faudrait citer pour montrer que, si haut que Denys ait pu s'élever en Théologie mystique, par-dessus les conceptions théologiques les plus hautes et même les révélations les plus pures en forme, il ne s'est pas écarté de l'orthosophie chrétienne ; s'il a dépassé de beaucoup, nous en convenons sans peine, la mentalité des écolâtres qui, de tout temps, ont toujours voulu et voudront sans doute toujours coiffer de leur bonnet doctoral le Sinaï de Dieu et planter leurs parasols sur le Thabor du Fils de l'Homme !

Non, devant de tels horizons, l'âme qui sent, l'âme qui aime et l'âme qui veut n'y va pas par tant de chemins, et sur le double néant de Zoïle et de Grillandus, elle chante Gloire à Dieu.

L. Le Leu.

---

(2) *Hid.*
(1) Hierar. Cél. IV, 3
(2) Jean, I.

NATURE DE LA VIE

CHAPITRE I

Bases d'une définition de la vie.

Nous avons jusqu'ici essayé de déterminer la situation des formes générales de la vie par rapport à l'ensemble du Kosmos et d'indiquer, parmi les divers moyens de transformations universelles, ceux qui ont produit l'évolution de la vie. Mais cette vue tout extérieure ne révèle pas la nature de la vie. Et c'est là maintenant ce qu'il faut pénétrer.

De la notion primitive de la vie qui nous vient de l'intuition vulgaire, l'expérience scientifique conduit à une notion fort éloignée par l'analyse objective des phénomènes. Mais il reste à expliquer pourquoi la synthèse des mêmes phénomènes aboutit à concevoir la vie si différemment ; et cela nécessite l'analyse rationnelle des notions subjectives qu'elle produit.

Notion scientifique et notion vulgaire.

Examinons d'abord la conception scientifique de la vie, et voyons en quoi elle diffère de la notion spontanée et intuitive que nous en avons.

L'analyse la plus rigoureuse des données scientifiques de la vie nous semble exprimée dans les œuvres de M. Le Dantec. On y voit que le caractère ultime commun et spécial à tous les êtres vivants, c'est l'assimilation. La répartition des éléments en est la conséquence immédiate, la multiplication en résulte ensuite. Mais la répartition n'est pas exclusivement propre aux corps vivants. C'est l'assimilation seule qui les distingue, et jamais les corps bruts ne s'accroissent sans changer de composition par une réaction chimique.

La vie élémentaire est donc la propriété en vertu de laquelle il existe pour chaque espèce de plastides des milieux chimiquement définis, où le plastide réagit en s'assimilant les éléments de ce milieu. En dehors de l'assimilation qui leur est propre, les plastides participent à d'autres réactions qui leur sont communes avec les corps bruts. La vie phénomène consiste dans le renouvellement de ce milieu intérieur où baignent les plastides dans la vie pluricellulaire. Ce renouvellement de milieu est le seul phénomène commun à tous les êtres pluricellulaires ; c'est la vie phénomène qui résulte de la coordination entre les éléments histologiques.

Telle est la théorie scientifique de la vie dans sa précision la plus rigoureuse. Or, si l'on examine cette conception de la vie, en voit qu'elle implique la notion de la vie qu'il s'agit de définir. Enoncer que l'assimilation

est la fonction commune à tous les vivants et spéciale à eux seuls, cela implique une détermination préalable de ce qui est vivant d'après d'autres caractères. Or la définition même ne la portée déterminante de tous ces autres caractères. Y a -t-il donc là une contradiction et un cercle vicieux ? Oui, si l'on prétend tirer de cette conception une définition définitive de la vie ; non, si l'on ne voie en elle que la détermination conventionnelle d'un degré dans l'échelle des êtres.

Si donc on venait à découvrir que tous les corps (les minéraux en particulier) sont doués d'assimilation, il faudrait dire, ou bien que tout est vivant, ou bien que le caractère déterminatif de la vie n'est pas l'assimilation. Dans les deux cas, le sens du mot vie reste également indéterminé ; il n'y a que des degrés de classification de plus en plus généraux. Et il n'en peut être autrement. Si la science ne s'appuie pas sur la métaphysique, ses points d'appui deviennent des simples repères conventionnels, et ses conclusions ne peuvent avoir qu'une portée subjective. Un tel procédé n'a qu'une valeur de méthode, méthode excellente en ce qu'elle élucide, précise, rectifie les notions métaphysiques, mais qui ne peut créer aucune notion ayant une valeur objective.

La vie est ici considérée comme une notion définie *a priori* et arbitrairement, à la manière de certaines notions mathématiques. On pourrait dire : *par convention*, j'appelle vie la propriété d'assimiler. Mais le mot vie est un mot trop général et universellement compris dans des sens beaucoup trop complexes pour se prêter à des déterminations qui en dénaturent à ce point le sens; et c'est un mauvais système de conserver, pour une notion abs-

traite et délimitée arbitrairement, un terme employé généralement dans un sens concret.

Le vulgaire considère comme vivant tout être qui semble jouir de conscience et de spontanéité, et dont les actes indiquent une finalité placée en lui-même. Ce sont là, je crois, les caractères fondamentaux qui répondent à la notion primordiale de la vie. Le sommeil serait estimé comme une mort, si l'on ne prévoyait le réveil. Alors, la notion de la vie s'étend à la persistance d'une certaine spontanétité et d'une certaine finalité de mouvements sans conscience : c'est la vie végétative, dont le terme ultime est l'assimilation.

D'autre part, la conscience constatée indépendamment de tout mouvement extérieur, c'est-à-dire la pensée (perception et volition), est attribuée à la vie parce que seule elle détermine la spontanéité et la finalité. Vivre, pour le vulgaire, c'est donc être capable soit de penser, soit de sentir, soit de se mouvoir spontanément, soit de conserver en soi une combinaison de mouvement et de structure permettant de maintenir une stabilité et une finalité à travers les changements. Une définition métaphysique de la vie doit exprimer un principe qui rende compte à la fois de toutes ces propriétés et de leurs affinités réciproques. Or cette réunion de propriétés est un fait bien constaté et d'expérience universelle, quoique imprécise. Le rôle de la science est de mieux définir les modes spéciaux de ces réunions et de ces qualités ; mais elle manque son but si, pour saisir la vie, elle isole une des propriétés, et si, pour la définir, elle la transforme complètement.

Or la science a de plus en plus étendu le sens du mot vie dans le sens des propriétés de la vie végétative,

indispensables à l'accomplissement des autres, et qui, à ce titre, ont une valeur métaphysique, mais ne donnent qu'une des faces de la vie.

Mais, à d'autres points de vue, les caractères fondamentaux de spontanéité, de conscience, de finalité, paraîtraient également essentiels, et notamment la vie de la pensée pourrait servir tout aussi bien de fondement à une théorie générale de la vie.

Abstraire des caractères, ce n'est pas les expliquer, et, par ce procédé, on s'écarte de la nature réelle de la vie pour ne saisir que l'une de ses racines.

La science élimine, dans l'expression complexe de la vie, la spontanéité en la ramenant à un mécanisme, la conscience en la réduisant à un choc, la finalité en la considérant comme la simple résultante d'un concours de nécessités dû au hasard. Mais pareille réduction peut s'accomplir vis-à-vis de l'assimilation, et il n'y a aucune raison de ne pas le faire également. L'assimilation peut être considérée comme une simple variété des distributions moléculaires entre deux masses hétérogènes avec courant dominant dans un sens ou dans l'autre. Mais ces réductions ne sont possibles qu'à la condition de faire abstraction de la qualité qui les définit ; car, en ramenant la conscience à un choc, par exemple, on n'explique nullement pourquoi ce choc est conscient, et ainsi des autres qualités. Si donc, du caractère unique que l'on a conservé, on déduit ensuite tous les autres, c'est qu'on a inconsciemment enrichi la notion abstraite du caractère pris pour base de tous les autres caractères. C'est là, dans toute généralité, le vice que Stuart Mill attribue au syllogisme. Et c'est sur une erreur de ce genre que reposent tous les systèmes monistiques,

tels que le matérialisme. La possibilité de ces réductions des divers caractères les uns aux autres vient de ce que, pris en eux-mêmes, ils sont de pures abstractions et que leur réunion seule les fait participer à une réalité. Et si, après les avoir isolés, on fait de l'un d'eux la réalité même, c'est qu'on a inconsciemment substitué sous le même vocable la notion concrète de la réalité totale à la notion abstraite du caractère en vue, en ne laissant en évidence que ce caractère même.

La notion d'assimilation, par exemple, présuppose une unité collective, un moi synthétique, une séité, sans quoi il n'y aurait pas assimilation, mais simpl transport de matière d'un milieu A dans un milieu B à travers une cloison quelconque. Dire qu'il y a assimilation en B, c'est reconnaître à B un moi persistant indépendamment des variations qu'il présente continuellement par l'acte même d'assimiler. C'est en outre reconnaître à B une finalité de conservation de sa forme ; c'est voir en lui une identité synthétique persistant dans le changement. L'individualité elle-même ne peut être conçue sans impliquer une certaine finalité propre, et toute finalité propre implique à son tour tout au moins un germe de conscience et de spontanéité.

Toute analyse du même genre, opérée sur n'importe quelle notion abstraite, conduirait à sa propre négation et à sa conversion en la notion contraire.

La notion de vie ramenée à celle d'assimilation rigoureusement développée ne peut aboutir qu'à se supprimer elle-même. Car on se trouve acculé à cette alternative : la notion de vie répond à une apparence mal définie de relations et d'éléments inanimés, ou bien la

notion de vie, devant logiquement s'étendre à tout, fait double emploi avec le mot être.

Or il est vrai que la notion de vie doit s'étendre à tout, mais sans se confondre pour cela avec l'être. Mais c'est ce que l'analyse ne peut découvrir, justement parce que la vie ne réside que dans la synthèse des caractères. Et l'anéantissement des caractères dès qu'on les isole montre bien qu'ils n'ont aucune réalité par eux-mêmes, mais seulement en fonction les uns des autres. Ce n'est donc pas l'un d'eux qui sera le principe capable de définir la nature de la vie. C'est ce qui rend réels ces caractères en les réunissant. Et c'est donc par l'étude des rapports réciproques au sein de la vie pleinement développée que nous pouvons essayer de l'atteindre, et c'est là le rôle de la métaphysique.

Rapports de la science et de la métaphysique en fonction de la réalité.

Tandis que la science pose ce problème : quel est le seul caractère qui persiste dans tout être estimé vivant ? la métaphysique pose celui-ci : quelle est la notion qui, à elle seule, correspond aux caractères très divers qui nous font tenir un être pour vivant ? Or on voit que ces deux questions impliquent chacune la solution de l'autre. La recherche scientifique ne peut s'opérer que si la notion de vie est préalablement déterminée, et la notion métaphysique n'a de valeur que si elle correspond à une réalité scientifiquement prouvée.

C'est par approximations successives que la notion métaphysique, se fondant sur des données de plus en plus précises, grâce à la science, formera des notions

de mieux en mieux adaptées à la réalité, et réciproquement, les lois scientifiques seront d'autant mieux atteintes que les objets sur lesquels elles opèrent seront déterminés d'après leur véritable nature. Le vice de la métaphysique, c'est le caractère subjectif de la qualité servant de schéma; le vice scientifique, c'est le caractère accidentel de la quantité servant de mesure.

La définition scientifique et la définition mathématique, loin de s'exclure, se nécessitent réciproquement : la première définit une chose par son non-être, la seconde par son être. L'une et l'autre doivent tendre à réaliser une identité dont la science est l'expression explicite ; la métaphysique est l'expression implicite. Or l'expression explicite tend à indiquer de mieux en mieux les opérations par lesquelles la fonction peut se déterminer ; l'expression implicite doit traduire le principe qui est la raison de toutes les propriétés de la fonction. La définition implicite ou métaphysique circonscrit une zone ; la définition explicite ou scientifique en trace les génératrices.

Or, la zone sera métaphysiquement définie le jour où, au lieu de tracer des génératrices particulières, on possédera la loi qui permet de les tracer toutes, et réciproquement, c'est en les traçant toutes que la circonscription exacte de la zone sera réalisée. Ainsi, la science et la métaphysique ne peuvent ni se substituer l'une à l'autre, ni s'isoler dans des sphères distinctes ; mais elles s'appuient l'une sur l'autre et doivent chercher sans cesse à se pénétrer.

Toutes les fois que ces pénétrations s'opèrent sur le terrain spéculatif, il se réalise une œuvre d'art, véritable définition esthétique donnant une idée relativement adé-

quate des conditions en les réunissant et en les unifiant.

Toutes les fois que cette pénétration s'opère sur le terrain pratique, c'est une œuvre de bien,véritable définition morale qui donne une preuve relativement parfaite des conditions en les appliquant et en les accomplissant.

Et la pénétration réciproque de cette métaphysique supérieure qu'est l'art et de cette science supérieure qu'est la morale, c'est la vie en tant qu'elle est, l'amour en tant qu'elle se sait.

Et déjà, nous entrevoyons la nature de la vie avant même d'en poursuivre l'étude didactique.

Nous allons donc examiner l'expression de la vie en la spontanéité, la conscience, et de la finalité en fonction de l'assimilation et en fonction les unes des autres, puis nous en opérerons la synthèse, essayant de réduire le plus possible la part de ces entités inévitables qui ne sont ni de purs fantômes ni des réalités absolues, mais les ombres de plus en plus semblables à la réalité inaccesssible, à mesure que les nombreux voiles d'Isis s'écartent les uns après les autres.

CHAPITRE II.

La Spontanéité.

Pour le vulgaire, un être est estimé vivant quand il se meut sans recevoir d'impulsion étrangère et qu'il paraît maître de mouvement Un corps sans moteur apparent, mais qui répète toujours un mouvement identique, n'est jugé vivant que par les cerveaux tout à fait

rudimentaires. Pour toute intelligence tant soit peu développée, l'idée de spontanéité est liée à celle d'une finalité propre, et la répétition invariable d'un même cycle porte à attribuer le mouvement à une cause étrangère. C'est alors l'idée de machine. Mais la machine se rapproche de la vie à mesure que la complexité et la variété de ses mouvements augmentent et dénotent dans l'ensemble de leur cycle une finalité. Si on ne percevait pas plusieurs fois le cycle tout entier des opérations automatiques, de manière à s'apercevoir qu'il se reproduit toujours invariablement, on croirait presque que certaines machines sont douées de vie. Chez des êtres bornés, il n'en faut pas tant pour faire croire à la vie. Les premiers ballons, les premières locomotives ont été prises dans les campagnes pour des êtres vivants. Le sauvage tend à considérer comme animé tout enchaînement de phénomènes dont il ne connaît pas les lois et qu'il ne voit pas se reproduire invariablement, et l'on s'explique l'animisme de la mythologie antique et les croyances superstitieuses des campagnes sur les esprits, les éléments, etc.

Cet animisme, conçu sous une forme plus ou moins enfantine par les esprits simples, n'est que l'ébauche d'une conception métaphysique des forces éminemment probables.

La science, en découvrant les causes des phénomènes, arrive à démontrer que les variations inexpliquées, qui semblaient émaner d'une pure liberté du sujet sont simplement le résultat d'une intervention plus complexe de causes mécaniques qui nous échappent. Et les matérialistes, retournant la thèse intuitive et vulgaire d'un animisme mystérieux, édifient la thèse analytique d'un

mécanisme absolu, où la notion de spontanéité est considéré comme une simple illusion due à notre ignorance des causes. Alors, on prend pour axiome l'inertie de la matière, axiome qui est une pure tautologie si l'on entend la matière dans le sens métaphysique, et qui devient faux si on confond la notion de matière avec celle de corps. Un autre axiome est alors qu'aucun mouvement ne peut se produire sans l'impulsion d'un moteur, assertion vraie, mais qui sert de base à une thèse fausse dèe qu'on attribue le rôle de moteur à la matière, ce qui est contradictoire; car l'idée de moteur implique celle d'activité propre et non de communication de choc, et la matière alors ne pourrait être inerte ; elle serait donc liée à une activité, c'est-à-dire à quelque chose d'immatériel. Toutes les explications du mouvement par poussée, choc, aspiration, attraction magnétique, orientation par influence, sont des leurres avec lesquels on a cru pouvoir se passer de métaphysique. Mais toutes ces notions n'ont de sens que parce qu'elles admettent implicitement les notions d'individualité, d'autonomie, de finalité propre appartenant à certains groupes d'éléments ; il y a toujours là la notion immatérielle d'unité synthétique d'une puissance réalisant l'un avec le divers, et le persistant avec le changeant. Et ce n'est pas la vie qui se trouve réduite à dériver des propriétés de la matière et du mouvement, mais, au contraire, ces propriétés ne s'expliquent que grâce à la vie. Et nous verrons de plus en plus que la vie seule est la base du mouvement et de la forme.

Le corps et la machine.

Mais la conception scientifique qui aboutit à considérer tout organisme vivant comme une machine très perfectionnée et mue par des forces étrangères, est vraie à certains points de vue. En effet, l'excitation vient du dehors. Mais la spontanéité persiste,si la réaction n'est pas complètement déterminée par l'excitation externe. La théorie mécanique de la vie (dont la théorie chimique n'est qu'un cas particulier) n'implique pas la disparition de la spontanéité. Bien au contraire, c'est par la limitation réciproque du mécanisme et de la spontanéité que se détermine à chaque instant l'individualité vivante.

Considérons donc l'organisme vivant comme une machine perfectionnée. Or toute machine est combinée de façon à réagir à une excitation déterminée par un mouvement déterminé et en vue d'une fin déterminée. Or toute détermination implique d'une part une nécessité, mais,de l'aut e, une volonté. Pas de machine sans une pensée,sans une conscience, sans une volonté se proposant une fin

La machine, comme l'organisme, conserve son autonomie dans l'action et possède une action propre imprimée par sa structure, et un caractère exprimé par sa physionomie : elle a une certaine individualité; elle réalise une synthèse de forme,de mouvement et d'action. Mais le principe consçient, pontané et volontaire est extérieur et étranger à la machine et indépendant d'elle. Au contraire, le corps vivant est une machine étroitement liée à son constructeur ; elle est à la fois instrument et habitation, axe et enveloppe dans ses moindres parties. C'est la machine

complexe embrassant tous les besoins du constructeur et lui formant une enceinte infranchissable, de telle sorte que rien ne parvient au constructeur que par sa machine. On retrouve donc dans l'organisme l'action et la réaction comme dans la machine ; mais ici, le principe actif et conscient n'est pas sans vie à côté de la machine, mais à travers elle. La machine ne répond qu'à une onction très spéciale et accidentelle de l'homme ; le corps répond à l'ensemble des fonctions essentielles du vivant.

La différence fondamentale entre l'organisme et la machine consiste en ceci. Dans la dépendance plus ou moins réciproque qui lie la machine à celui pour qui elle est faite, il y a place pour la conscience à des relations intermédiaires très nombreuses entre l'homme et sa machine, de telle sorte que les résultats apportés par la machine sont constatés très distincts et très éloignés des conditions et moyens de leur accomplissement.

Dans l'organisme, au contraire, l'idée et l'acte sont liés déjà d'une manière presque automatique, parce que leur relation est si complète, si rapide, qu'elle ne laisse place à la perception d'aucun moyen, d'aucune idée intermédiaire. Cet évanouissement de la conscience intermédiaire et de la série d'actes transitifs équivaut à la suppression des obstacles matériels et à la pénétration de l'esprit par la matière ; c'est l'étincelle de vie semblable à l'électricité qui réalise les combinaisons chimique, qui transforme le lien de causalité caractéristique de la machine en lien de substance caractéristique de l'organisme vivant. Alors, l'esprit n'agit et ne connaît plus que par le corps, et le corps n'estime que

par l'esprit (réciprocité limitée à la mesure où la vie est réalisée).

Ce n'est ni la fonction qui crée l'organe ni l'organe qui crée la fonction. Fonctions et organes se déterminent par approximation successive, par la combinaison des impulsions spirituelles et du mode de réalisation imposé par les résistances matérielles. La spontanéité est aliénée à mesure que l'organisme se développe ; chaque nouvelle détermination crée un mécanisme et tend vers l'automatisme fatal ; mais l'orientation de ces déterminations provient de la projection spontanée et se continue par elle. S'il n'y avait qu'inertie dans le sujet, l'organisme se fixerait et deviendrait absolument automatique, soumis à de conditions invariables, et il se disloquerait aussitôt que l'ambiance changerait. Ce terme de fixité réalisé dans les machines se retrouve, à un certain degré chez le vivant par l'habitude devenant fatale et héréditaire : c'est toujours une cause de dégénérescence et un pas vers la mort.

L'organisme vivant étant une machine très complexe, se trouve par là très sensible aux moindres changements de milieu ; il doit donc posséder une grande latitude d'adaptation, et par conséquent, conserver en lui un certain nombre de liaisons indéterminées. Les machines elles-mêmes sont pourvues d'un certain pouvoir d'adaptation, grâce à des organes spéciaux dont le fonctionnement sera réglé lui-même par le besoin : tels sont les régulateurs des machines à vapeur, l'injecteur Giffard des locomotives, etc. Ici, cause et effet se lient intimement et prennent un caractère de réciprocité qui fait saisir le passage de la causalité à la substantialité.

On voit là la transition du mouvement passif au germe

de la spontanéité, qui consiste en un certain choix, et l'on voit aussi que ce choix de la spontanéité n'implique pas liberté, mais seulement puissance ordonnatrice et régulatrice en vue de la conservation , de la synthèse, de la forme et de l'action, en un mot qu'elle relève d'un principe unificateur.

La spontanéité et le mécanisme universel.

Entendre dans un sens absolu la spontanéité supposerait une action non provoquée : une telle spontanéité n'est concevable que dans la cause première. Mais la spontanéité relative qui caractérise la vie relative peut se définir : *la faculté de réactions multiformes pour une excitation uniforme et de réaction uniforme pour des excitations multiformes.*

Pour l'uniformité de réaction en face d'excitations variées, se manifeste la force unificatrice, qui tend à réaliser et à conserver la synthèse. Par la diversité de réactions en face d'une même excitation, se révèle la complexité de la synthèse qui sait se maintenir en s'adaptant à des conditions diverses. C'est là la double face de la synthèse réalisée.

L'assimilation de l'organisme à une machine perfectionnée ne permet pas de réduire la spontanéité à la simple apparence d'un enchaînement mécanique dont certains chaînons restent inaperçus. La connaissance de toutes les influences ne fait que rendre explicite et tangible l'enchaînement des phases d'un acte ; mais elle ne rend nullement compte du fait qui transforme en une unité synthétique une accumulation de mouvements différents. Il ne sert à rien de découvrir une plus grande

série d'intermédiaires: au moment où le nombre d'intermédiaires devient assez grand pour que nous ayons impression de continuité nous savons que cette continuité n'est que relative et dissociable pour des sens plus perfectionnés. La difficulté d'expliquer le passage d'un état à un autre subsiste toujours. C'est un problème que la mécanique ne peut résoudre ; est au contraire par ce problème qu'elle doit s'expliquer.

Nous pensons démontrer ailleurs que la transmission (qui n'est qu'une transformation) de mouvement implique une intervention extramécanique, une appétition véritable qui peut être nécessitée, fatale, par rapport à sa possibilité d'être ou de ne pas être, mais qui possède l'indépendance vis-à-vis du mécanisme, indépendance qui est la condition même du mécanisme. Il n'y a pas de mécanisme sans spontanéité, et la rupture de continuité, si apparente dans la vie complexe des organismes supérieurs, doit persister jusque dans la réaction moléculaire la plus élémentaire.

Toute transformation de mouvement implique un arrêt momentané, une durée si faible qu'elle soit, pendant laquelle le mouvement n'existe plus et après quoi il reparaît. Il ne s'agit pas de dire que, pendant cette phase, le mouvement a simplement changé de milieu matériel, qu'il a passé dans une enceinte matérielle invisible. Car, si nous parvenons à découvrir cette enceinte, nous aurons alors deux phases transitoires entre le mouvement accompli dans cette enceinte et les deux phases primitivement apparentes.

On voit donc que si la quatrième dimension de l'espace peut expliquer certains modes de mouvements qui échappent aux équations de la mécanique à trois di-

mensions, elle ne changera rien à la question métaphysique de la transmission du mouvement.

Pour faire disparaître ces phases interruptives, il faudrait atteindre la continuité absolue. Or, si cette continuité absolue se trouve réalisée, il n'y a plus qu'un pur mécanisme. En réalité, il n'y a ni continuité ni discontinuité absolue; c'est dire qu'il n'y a dans l'univers nulle part un mécanisme absolument inerte ni une vie absolument complète. La matière est vivante en proportion de sa discontinuité, c'est-à-dire dans la mesure où son mouvement est absorbé et récréé, dans la mesure où son mouvement se transforme en quelque chose qui n'est plus mouvement, mais activité extra-matérielle, c'est à dire spontanéité.

Là où s'établit la continuité, la vie a triomphé ; la forme est réalisée, le mécanisme obtenu : la vie a terminé son rôle actif. Là où il y a discontinuité, il reste de la matière inorganisée qui résiste, et l'acte de la vie apparaît dans sa spontanéité pour établir, à travers le discontinu, l'unité synthétique. Ainsi, la vie s'appuie sur le mécanisme, et le mécanisme repose sur la vie. La vie (ou plutôt la spontanéité) est la cause du mécanisme, et tout changement de mouvement équivaut à une assimilation ou a une désassimilation de mouvement ; et la transformation mécanique rentre dans la définition de la vie par la propriété d'assimilation.

Du reste, cela était à prévoir, étant donné que les réactions chimiques ne sont que des cas complexes de réactions mécaniques. Dans la réaction chimique, la quantification est plus difficile à découvrir, et nous saisissons instinctivement l'affinité, qui n'est autre chose que l'appétition. Cherchant une cause au mouvement et

n'en trouvant pas l'expression mathématique, nous invoquons une cause extramécanique : l'affinité. Nous savons cependant que l'affinité serait exprimable par un rapport de coefficients inconnus. En mécanique, le mouvement étant mesuré, évalué en quantité, nous réduisons la qualité directement en quantité pure. Mais l'affinité exprimée en qualité (et l'équation de mouvement) fournissent seulement une équivalence quantitative sans expliquer en rien les modes sous lesquels cette quantité se présente. Or cette variation dans les modes implique un agent extramécanique, quelque chose qui ne fournit aucune quantité, mais qui la distribue.

Mouvement et activité.

On voit donc que la vie consiste dans l'absorption du mouvement hors de la matière et dans sa restitution à la matière. Dans l'intervalle il cesse d'exister, comme mouvement (1). Mais, cela ne veut pas dire que l'énergie soit anéantie · elle passe à l'état d'activité spirituelle activité qui devient le mouvement quand elle s'engage dans la matière pour lui apporter la vie. Hors de la matière, cette activité est pensée pure, et l'aspect objectif de cette pensée agissant dans la matière devient vibration ; la manifestation de la pensée est l'idée, et devient dans la matière la forme, l'espace et le rythme (temps).

---

(1) Ce qu'il ne faut pas confondre avec un passage dans une même dimension.



Il ne faut pas confondre la spontanéité avec la liberté ni le mécanisme avec la nécessité. Faute de les distinguer on rend insoluble le problème de la liberté.

La spontanéité n'implique pas forcément la liberté, mais seulement l'indépendance vis-à-vis du mécanisme.

Mouvement et spontanéité sont deux espèces du genre plus général de l'activité, tout comme le mouvement mécanique et le mouvement chimique sont deux espèces du genre mouvement. Et, de même que le mouvement mécanique diffère du mouvement chimique par la sphère plus ou moins interne de la matière où il pénètre, de même le mouvement en général diffère de la spontanéité en ce que, par le mouvement, l'activité s'opère au sein de la matière, et par la spontanéité, elle agit au delà. La spontanéité n'est donc pas soumise à la nécessité mécanique, mais elle peut être soumise à une nécessité métaphysique, nécessité s'exprimant non sous forme d'évolution ou de poussée, mais sous forme d'incitation, d'appétition. La question de savoir si cette spontanéité est libre, c'est-à-dire si elle a le pouvoir de choisir entre ses incitations ou appétitions, est différente. On peut envisager la spontanéité dans ses dépendances avec des puissances supérieures. Vis-à-vis d'elles, la spontanéité peut sembler passive, recevant d'elles leurs incitations nécessairement ; mais, vis-à-vis du mécanisme, elle peut être en même temps libre, et sa liberté consiste finalement dans la faculté de réagir à ses incitations d'une manière ou d'une autre sur la matière. Cette spontanéité ne sera pas libre d'éprouver une incitation ; mais elle pourra être libre de diriger le mouvement qu'elle a retiré à la matière et qu'elle va lui restituer. Ceci montre comment la liberté trouve sa place

à côté du mécanisme,sans enfreindre le moins du monde les lois mathématiques. On peut ainsi remonter de sphère en sphère,et le monde spirituel qui nous apparaît comme source de toutes les activités de l'univers peut lui-même être passif vis-à-vis d'un monde supérieur et constituer une sorte de corporification par rapport à quelque principe plus spirituel encore.

La notion de corps, on le voit, n'est que relative: c'est l'aspect passif, effet, nécessité d'une espèce d'être, tandis que l'aspect actif, cause, liberté de cette espèce apparaît comme esprit. Ainsi l'esprit et matière apparaissent plutôt comme une modalité relative à une autre que comme des choses, la chose n'étant que la manifestation de cette activité par une passivité. Et la vie est la pénétration mutuelle de ces deux principes, se manifestant par un rythme d'action et de réaction(dans le temps) et par une forme de déterminations multiples dans l'espace.

En définitive, si on admet que l'organisme vivant n'est qu'un mécanisme perfectionné, il faut dire que, réciproquement, le mécanisme le plus élémentaire implique une certaine spontanéité. D'où l'on conclut que, si la spontanéité caractérise la vie, la vie est partout; qu'il y a une vie intra-atomique encore plus élémentaire que la vie cellulaire,et que la vie est seule la cause du mouvement ; en un mot, que l'énergie cosmique n'est autre chose que la force vitale. Et cette énergie, c'est le fluide astral des hermétistes,la quintessence qui produit les éléments et anime tout.On arrive ainsi à un animisme universel,non plus enfantin, mais éminemment scientifique.

F. Warrain.

PRÉDICTIONS D'UN HASCHISCHÉEN

Sur le Haschisch

> « Peut-être l'homme ne ferait pas tout ce qu'il peut, sans l'espérance de faire plus qu'il ne peut. » FONTENELLE.

I

Nous avertissons le lecteur que nous n'avons pas ici l'intention de faire une monographie complète du haschisch ou chanvre indien. Nous en avons écarté ce qui se trouve déjà relaté dans les dictionnaires et les traités spéciaux concernant les parties : botanique, chimique physiologique, etc. La cannabinologie est d'un champ assez vaste pour défrayer plusieurs défricheurs.

Parmi les chercheurs et maîtres qui m'ont précédé, le plus autorisé est l'aliéniste Moreau, de Tours, dans son ouvrage : *Du haschisch et de l'aliénation mentale.* Nous renverrons aussi à Alexandre Dumas, dans un chapitre de Monte-Cristo ; à Théophile Gautier, *Un club de haschischins* ; à Baudelaire, *Des paradis artificiels* ; au Dr Charles Richet, *Des poisons de l'intelligence,* dans la *Revue des Deux-Mondes.*

La thèse la plus récente est celle du jeune Dr Henri Moreau : ***Etude sur le haschisch.***

Le philosophe Joubert a écrit : « Un ouvrage dans un volume, ce volume dans une page, cette page dans une phrase, cette phrase dans un mot. » Notre ouvrage que nous présentons au public s'étendrait facilement à plusieurs tomes, et ce «volume » est déjà un extrait d'une foule de notes accumulées depuis pas mal d'années. Pour le résumer, le « mot » que j'ai choisi est celui de *sélection*, appliqué à l'herbe des herbes, ou haschisch. *Herbe de sélection* qui se définirait dans une « phrase » : utile aux uns , néfaste aux autres, et là même où elle est utile, nécessitant des protections nombreuses et un apprentissage difficile.

Le choix serait plus embarrassant,si je n'avais qu'une « page » — mettons une longue page, et en style de sommaires — pour faire ressortir les parties essentielles de mon étude. En bonne règle, il en faudrait deux, dont l'une, hélas! trop facile à remplir, énumérerait et commenterait les titres de la litanie noire de *l'herbe défendue*. Le mal étant plus aisé à prédire que le bien, ce revers de page présenterait le tableau assez fidèle des tribulations réservées à ceux qui voudront goûter ou s'habituer à cette effrayante substance. C'est surtout par ses mauvais côtés qu'elle se signalera aux débuts. *L'herbe aux antithèses* agira plutôt en *amère douce* qu'en *douce amère*. Beaucoup de ses puissances iront en diminuant, et le paradoxe optimiste consiste à soutenir qu'elles ne sont pas inévitables ou même qu'elles peupeut se transformer en avantages ou être remplacées par des avantages.

Celui de comporter un apprentissage est même une

des caractéristiques qui l'élèvent au-dessus des autres inébriants, et encouragent à en apprécier les bons côtés. Ils se sont traduits chez moi par des combles de souhaits que je reproduirai dans leur exagération même. Car rien comme l'exagération d'une chose pour faire apparaître ce qui doit rester bon, après qu'on aura fait le décompte. Et c'est dommage qu'il faille tant décompter !

On pourrait peut-être s'en dispenser en ajournant à une époque... promise la réalisation de nos plus agréables prédictions sur l'*herbe... promise.* Elles n'ont rien d'illogique, après tout.

L'homme aura à sa disposition dans le règne végétal, et surtout dans le « *pantagruelium* » — c'est le nom que Rabelais donne au haschisch — des sources d'influx qui lui permettront d'élever sa vitalité au-dessus de sa moyenne, quand il le voudra. C'est à lui à n'y recourir qu'aux bons moments, à ne consommer *l'herbe de vie* que lorsque la vie gagne à être intensifiée ou bien lorsqu'il y a apathie, manque de vitalité, le *biophore* agissant alors en *spleenifuge.*

Pour *l'herbe de la passion*, comme du reste pour les *passionnifères*, il faut s'attendre aux mêmes arguments qu'on a fait valoir pour ou contre les passions. Toutefois, si on savait faire passer l'excitation de la sensibilité en excitation de l'intelligence, on la convertirait en sources de l'inspiration, qui est « l'émotion mise au service de l'idée » ; et la dépression, qui est consécutive, prétend-on, à toute surélévation de la vie, serait compensée par l'apport du travail cérébral.

J'ajoute qu'elle ne lui serait pas forcément proportionnelle, le supplément de vitalité ayant pu être em-

prunté, non à la réserve nerveuse de l'organisme, mais à notre influxiphore, sorte de condensateur des rayons solaires, ou bien aux idées suscitées par son influence, qui sont des « idées-forces », de vrais restauratifs, lorsqu'elles sont de bonne venue.

La morphine, avec ses voluptés débilitantes, le manie avec la gaîté et l'euphorie qui l'accompagnent, sont là pour nous faire objecter que ce qui fait plaisir n'est pas toujours synonyme de ce qui fait du bien ; mais il n'est pas sûr non plus que le plaisir, en tant que plaisir, soit suspect et malsain. Toutes choses égales d'ailleurs, il serait plutôt un « accroissement d'énergie nerveuse ». (Herbert Spencer.) Ce n'est donc pas une raison, parce que le haschisch serait un *jubilatif* ou *gaudiophore*, une *herbe hilarante*, pour le juger déprimant.

Au contraire, il faudrait le respecter comme *l'herbe bénie* entre toutes, si elle procurait ce bien aise de vivre qui est envié de tant de personnes, et auquel Maine de Biran attachait tant d'importance. Maine de Biran a dit, non sans profondeur, qu'il n'est point au pouvoir de la philosophie, de la raison, de la vertu même, toute puissante qu'elle soit sur les volontés et les actes de l'homme de bien, de créer par elle seule aucune de ces affections heureuses qui rendent si doux le sentiment immédiat de l'existence, ni de changer ces dispositions funestes qui peuvent la rendre insupportable. Maine de Biran concluait que, s'il existe quelque moyen de produire de tels effets, c'est dans une médication physique autant que morale qu'il faut les chercher. Et celui qui aurait trouvé un secret si précieux, en agissant sur la source même de la sensibilité intérieure, devrait être considéré comme le premier bienfaiteur de l'espèce, le

dispensateur du souverain bien, de la sagesse, de la vertu même, si l'on pouvait appeler vertueux celui qui serait toujours bon, sans effort, puisqu'il serait toujours calme et heureux. » Il est donc incontestable qu'il y a des éléments de bonheur qui dépendent de notre tempérament. (Alfred Fouillée.)

« On a souvent besoin d'un plus petit que soi. »

Et tant mieux pour notre optimisme, dût-ce être tant pis pour notre orgueil, si un simple...*simple* — permettez-moi le singulier — réalisait ce *desideratum* : la joie à bon marché.

II

Si le haschisch est, avant tout, un intensificatif, il sera de bonne adjuvance dans les associations des médicaments, dont il rendra les propriétés plus apparentes et plus efficaces. Il sera indiqué comme l'*exaltatif* de certains mélanges, de même que l'opium en sera le modératif ; et, s'il est employé seul, l'art d'en faire varier les effets selon les circonstances dépendra du dosage. La science et l'art de ces sortes de coupages et de dosages exigeraient des hommes de sélection, et le haschisch resterait encore une herbe de sélection, s'il passait pour une herbe à propriétés spéciales — soit pour une herbe aux intuitifs — dont quelques-unes ne seraient dévolues qu'à des sensitifs de qualité.

Au lieu d'entrer en discussion à propos de chacune d'elles, nous préférons leur appliquer les principes généraux qui conviennent à tous les modificatifs énergiques. Ils entreront dans une des catégories suivantes :

1° A propriétés utiles ;

2° Utiles aux uns ou à quelques-uns, nuisibles aux autres ;

3° A la fois à propriétés utiles et à propriétés nuisibles ;

4° A propriétés nuisibles.

Parmi les plantes de la première catégorie, nous citerons la parmentière, le blé et même le chanvre des pays froids et tempérés. Le chanvre indien, lui, n'est pas de ces herbes aux optimistes, dont la reine serait une herbe de toutes les vertus — s'il est possible qu'il n'y ait pas de vertus contradictoires — il serait plutôt *l'herbe de tous les vices et de toutes les vertus*. C'est dans cette catégorie que se rangera sans doute la plante à moitié prédite par Chapsal, lorsqu'il écrivait : « C'est peut-être la plante la plus dédaignée qui sera la plus utile à l'humanité. »

Le chanvre indien pourrait entrer dans la deuxième catégorie. S'il n'est utile qu'à quelques exceptionnels, on en serait quitte pour faire valoir le droit à l'exception — à certaines exceptions — chez les exceptionnels . L'exceptionnel n'est pas toujours le maladif, et faudrait-il se plaindre outre mesure si des sensitifs — que nous supposerons intéressants — jouissaient de quelques immunités et tolérances bienfaisantes par rapport à des aliments ou exaltants insolites, comme pour compenser les plus grands dangers et les plus grandes souffrances auxquels les exposent les luttes et les heurts de la vie ?

Le chanvre indien entre aussi dans la troisième catégorie, où l'art consiste à conserver, à cultiver les propriétés utiles d'un agent naturel et à annihiler les autres. C'est ainsi que le manioc, un poison, débarrassé par la cuisson de son principe toxique, devient l'alimentaire tapioca.

Si l'élimination ne peut se faire, qu'un agent naturel

ait forcément les défauts de ses qualités, qu'il soit à prendre ou à laisser — le bloc ! — et qu'en bloc, il soit jugé avoir plus de mauvais que de bon, alors nous abordons franchement la dernière catégorie, celle où une substance absorbée est jugée ou préjugée nuisible.

Soit ; le haschisch est un poison, un franc poison. Pour tout poison, voir d'abord s'il ne consiste pas en un excès de forces utiles où, par conséquent, il n'y aurait qu'à atténuer pour utiliser. Pour changer, par exemple, des affolants en inébriants, puis, ceux-ci en stimulants diffusibles bienfaisants, en *euphores* prédisposant à la gaieté,au contentement de vivre, il suffirait de diminuer les doses.

Au pis aller, se rappeler que même les poisons sont indiqués contre toutes les maladies opposées à celles qu'ils provoquent. Ainsi, une herbe aux amollis ferait très bien chez les endurcis : *Contraria contrariis.*

D'après une autre théorie, les poisons seraient de préférence indiqués par les maladies semblables ou analogues à celles qu'ils provoquent ; et le haschisch, par exemple, serait une ellébore, un *parafolie*, un excellent vaccin contre la folie, sans piqûre, précisément parce qu'il y expose ou la donne passagèrement en contre-ellébore, en *foliephore.*

Une objection contre le haschisch serait très grave, si, comme on l'en a accusé aussi, il agissait tantôt comme ceci, tantôt comme cela, *en herbe traîtresse,* infidèle, capricieuse ; car alors à qui la prescrire ? Supposez qu'elle pousse aux idées fixes, et d'autre fois à la diffusion des idées : nous pensons que, même en ce cas, elle resterait herbe de sélection, car des expérimentateurs de sélection seuls sauraient en fixer les effets tôt

ou tard; ils s'exerceraient à faire prédominer les facultés d'attention et de concentration sur des sujets choisis, à se laisser suggérer par de bonnes raccrocheuses d'idées, et au besoin, à se soustraire aux obsessions de mauvais aloi, en pratiquant habilement la méthode diversive.

III

« Et l'on cherche une idole et l'on trouve autre chose. » [V. H.]

Si cette autre chose est juste le contraire de ce qu'on cherchait, on avait une indication — les extrêmes se rapprochent et ils se sont joliment rapprochés dans mon cas (ce sera même un de nos rabâchages) ; mais une autre chose pour laquelle je n'ai été influencé par aucune théorie ou fait préparatoire, c'est le phénomène curieux, non pas de l'exaltation de la sensibilité, non pas non plus, au contraire, à certaines doses, celui de l'extinction de la sensibilité, de l'abolition de la douleur, mais dans un plus fort contraire, celui de l'interversion de la sensibilité, du changement de la douleur en plaisir. L'état d'irritation du système nerveux meurtri se changerait , sous l'influence des vapeurs haschischéennes — aux genoux et au cerveau surtout — en un état de priapisme particulier, avec singulières appétences pour les frictions violentes, les lotions et douches chaudes, à ce point que certaines tortures des supplices ou des opérations se représenteraient à ces éréthismes comme des raffinements délicieux.

Pour cette étrangeté, comme pour bien d'autres, je ne me suis pas contenté du rôle d'observateur et d'expérimentateur. Le philosophe aussi a voulu intervenir,

y aller de ses hypothèses et de ses... hyperthèses. D'où le retard dans la publication de mon testament scientifique, motivé aussi par la peur d'un démenti qui serait donné, au dernier moment, à tout un ensemble de faits ou d'explications, par un fait nouveau ou une idée plus simple.

« Ce sont ces idées les plus simples qui arrivent les dernières à l'esprit humain », a dit Laplace.

Un démenti, par exemple, que j'aurais bien voulu recevoir et que j'espère encore, serait celui qui serait donné à l'amère constatation d'après laquelle *l'herbe aux contemplatifs*, comme tout ce qui favorise la vie contemplative, fait se développer en sens inverse des facultés actives. Et ce serait un bien grave mal à nos époques de luttes et de batailles. Remarquons que, dans ce cas aussi, la dépression consécutive ne serait pas la « tarte à la crème » noire tant objectée, conséquence obligée, puisqu'il y aurait déplacement de la moyenne plutôt qu'augmentation de la vitalité.

On cite bien le *Vieux de la montagne* et ses séides, pour prouver que d'être une *herbe aux voyantes*, cela n'empêche pas le haschisch d'être une *herbe aux vaillances*. Je penche pour l'opinion contraire, d'après laquelle le haschisch serait une plante efféminante. Ses partisans les plus optimistes lui reconnaîtront les meilleures qualités sans les défauts de ces qualités, mais ils feront ou devront faire des réserves sur un point. Il y aura un *mais* pessimiste. Ils voudront vous faire concéder qu'elle représentera l'idéal, le génie, la foi potable ; qu'elle sera l'aliment divin de l'espérance, de la joie, de la bonté, un sublimant non corrosif, une manne du corps et de l'esprit, une herbe d'amour,

etc. Elle aiderait à nous réconforter, nous éclairer, nous purifier, égayer, *bonifier* ; mais, quant à nous aguerrir, il y a fort doute , et ce n'est pas à elle qu'on devrait s'adresser pour représenter le *courage potable*. Et, dans les variétés du courage, outre celui qu'il faut pour les rudes combats, nous compterons celui qu'il faut pour les luttes prosaïques et les tâches ingrates.

Le haschisch est accusé d'être une *herbe aux sybarites*, amollissant — je n'ai pas dit ramollissant ceux dont elle aristocratise les loisirs, dont elle améliore le tempérament et le caractère, dont elle céleste les voluptés, divinise les rêves. Elle romanise et déromanise. Elle rendra les sensitifs plus... sensitifs, donc plus délicats, plus malheureux, plus paresseux, moins militants.

Je dois confesser, en style d'après la pilule, que je ne suis pas pour réhabiliter sous ce rapport notre drogue trop conspuée. C'est même pour compenser mes infériorités natives, augmentées encore par le régime haschischéen, sous le rapport de l'activité physique et du courage, que j'ai tenté de me rattraper par une variété de courage spécial contre le vertige, le mystère, la folie. Le principe de la division du courage vient aussi après celui de la division du travail, du talent, de l'aliment, de la foi.

Toutefois, n'oublions pas que le principe de la conversion des effets du haschisch a été un des résultats les plus constatés de nos expériences. « On a vu des sensitifs devenir actifs », a écrit M. Alfred Fouillée, et aucune nouvelle surprise ne me serait plus agréable à éprouver et à raconter que d'assister en ma personne à ce genre de changement exceptionnel, du moment que

la force nerveuse ne serait plus absorbée par les recherches, épuisée par les découragements et les ennuis.

Que si l'on m'accuse de témérité et de présomption, si l'on me reproche d'avoir aspiré plus haut que mon front, j'invoquerai pour excuses l'épigraphe de cette préface empruntée à Fontenelle, que nous compléterons par une pensée de Victor Hugo, qui en sera le postgraphe :

« Dieu bénit l'homme, moins pour avoir trouvé que pour avoir cherché. »

H. GIRAUD.

DEUXIÈME PARTIE

RIMES JACOBINES

La nuit

Les savants t'ont décrit ; les poètes chanté,
Nombre sans chiffre, temps sans fin, jour sans lumière,
Nuit de Brahma ; c'est vers toi que l'homme aimanté
Marche, butant le pied, et cillant la paupière.

De ton abîme Phât fut lui-même tenté.
Le sage, adorateur, et l'artiste, hanté
De ton effroi, de ton néant, de ton mystère,
T'ont rêvé ; mais qui donc t'a comprise, Chimère ?

O Nuit, que l'on ne voit qu'en fermant les deux yeux,

Loin du monde bruyant et de son insolence,
Tu donnes le savoir au fils humble et pieux ;
Je t'ai vue ; et, dans ma solitaire indolence,

Je sens mon cœur, gonflé du souffle des aïeux,
Je sais le Paradis, dont nous sommes les Dieux ;
Et j'écoute ta voix, qui se nomme Silence.

Le portrait

Au mur, un portrait gris entre ses quatre lattes
Dorées : un fin profil, que l'estompe amoindrit,
Divin, frêle, et si vieux qu'on n'en sait plus les dates,
Et qu'en dehors du temps l'aïeule resplendit.

Les bras, le cou, que la collerette raidit,
Brillent encore des pâleurs chaudes et mates ;
Et le sang des héros, lointains et morts, bleuit,
Sous les cheveux frisés, les tempes délicates.

Sa grâce a triomphé du temps sophistiqueur.

— Or, lorsque vous ouvrez la porte, le moqueur
Sourire disparaît de la bouche muette :
Le portrait a la joie et la tristesse au cœur.

Car la jeune, oubliée, et ravissante tête,
En un plaisir, mêlé d'un dépit de coquette,
Reconnaît à la fois sa fille — et son vainqueur.

LETTRE DE CHINE

Nous n'avons pas changé. Nous ne changerons pas.

Nous avons appris, dans nos livres, que la force de la raison était supérieure à la force de la matière. Nous avons a ppris aussi qu'il n'était pas utile de lutter pour la puissance.

Les souverains qui sont les maîtres des empires, et qui sont les intermédiaires entre le Ciel et les hommes, croient posséder. Ils ne possèdent pas.

Ils ne possèdent pas les choses pour lesquelles ils luttent et pour lesquelles ils font verser le sang de tant d'hommes.

Non, en vérité, ils ne possèdent pas. Le cœur d'un peuple ne s'atteint pas par la violence ; par la violence on ne change pas les idées, les coutumes, les traditions, la physionomie qui constituent un peuple.

On peut seulement changer le nom par lequel on le désigne ; et cela n'a pas d'importance.

Les fils de Han ont toujours vécu comme ils ont voulu. Le malheur des siècles et parfois l'ambition de souverains qui, méprisaient la voix du Ciel, les ont entraînés dans des guerres. Quand ils furent vainqueurs, ils laissèrent la liberté aux vaincus. Quand ils furent vaincus dans la guerre, la paix et la science les fit triompher de leurs vainqueurs.

Ainsi, il y a quatre cents ans, les fils de Han furent vaincus par les Mandchous, qui montèrent sur les marches du trône.

Mais la Chine ne fut point conquise. Et aujourd'hui l'esprit chinois a conquis les Mandchous.

C'est pourquoi je dis que, pour triompher, il ne faut point combattre.

Nous avons toujours parlé ainsi. Et nousparlons toujours ainsi. Autour de nous, les nations entrent en une lutte sanglante. Mais il n'y a parmi nous que les hommes médiocres qui les admirent et qui désirent faire comme elles.

Car elles ne retireront rien de leurs victoires ni de leurs défaites. Nous savons bien qu'elles ne peuvent rien contre nous. Le joug qu'elles nous tendent l'un après l'autre ne nous effraie pas.

Celle qui, la première, croira nous commander est celle qui la première deviendra chinoise. Il nous importe peu que ce soit l'une ou l'autre.

La tradition nous l'a appris : nous ne l'oublions pas. Nous récoltons ici la récompense d'une longue sagesse et d'une longue obéissance au Ciel.

On ne sait plus et on ne veut plus faire la guerre quand, pendant dix mille années, on a été prudent et circonspect, et obtenu ainsi la paix, la prospérité et la supériorité sur tous les ennemis.

NGUYEN V. CANG.

NÉCROLOGIE

Edgar JÉGUT

La Rédaction de la Voie a la douloureuse nécessité d'enregistrer le décès d'un de ses collaborateurs de la première heure, Edgar Jégut, qui vient de succomber à l'âge de trente-neuf ans, laissant inachevés plusieurs travaux fort intéressants et de haute tenue philosophique, dont nous espérions offrir la primeur à nos lecteurs.

Jégut avait fait de brillantes études à l'Université de Rennes, et, grâce à son esprit scientifique et analytique, il traita avec une remarquable compétence, dans notre Revue, la rubrique mensuelle, le *Mouvement des Idées*.

Ses aptitudes philosophiques et littéraires l'incitèrent à s'occuper de journalisme. Il dirigea pendant plusieurs années, à St-Malo, un journal qu'il avait créé et qu'il dut abandonner par suite de revers de fortune. Il vint ensuite à Paris, où il fut attaché en qualité de reporter à un grand quotidien du matin. Il résolut bientôt de ne plus s'occuper que de ses recherches philosophiques, auxquelles il consacra désormais tout son temps, et nous le voyions encore il y a quelques semaines, alors que la maladie ne l'avait pas totalement terrassé, suivre assidûment les cours de l'École des Hautes Études à la Sorbonne, en vue de l'élaboration d'un travail important ayant pour but la conciliation des sciences exactes et des sciences dites psychiques.

Sa disparition nous prive de la réalisation de cette œuvre.

Jégut fut au début de sa carrière un pur matérialiste, mais sa logique clairvoyante l'éloigna bientôt et pour toujours des décevantes théories des maîtres d'outre-Rhin ; et il conquit ainsi une foi robuste qui lui servit maintes fois de soutien dans les dures épreuves dont le destin l'accabla particulièrement.

C'est pour nous une grande consolation quand nous nous remémorons les amicaux échanges de pensées que nous eûmes avec lui sur les mystères de la destinée posthume ; et ceci nous autorise à envisager sa mort comme l'ultime délivrance qui lui ouvre largement l'accès de l'éblouissant au-delà.

L. MONTAGNY.

BULLETIN GNOSTIQUE

Qu'est-ce que l'Eglise gnostique ? — Le Père Hyacinthe Loyson et la Gnose.

*
* *

L'Eglise gnostique a pour but essentiel de faire l'unité par les moyens de la raison et de la science moderne, entre toutes les Eglises et entre les divers systèmes philosophiques. Elle entend établir une religion qui ne soit plus en contradiction avec la science, et qui tienne compte de la critique moderne.

Sa doctrine est la gnose, cette philosophie religieuse traditionnelle, qui dans l'antiquité, jusqu'au V[e] siècle de notre ère, resta secrète, c'est à dire fut enseignée oralement à certaines personnes choisies. Après la mort de Jésus, cette doctrine prit le nom de chrétienne. En effet, plusieurs des premiers Pères de l'Eglise, tels que Clément d'Alexandrie, Tertullien, Origène, appelaient leur doctrine chrétienne : gnose.

Mais il s'établit alors un double courant :

1° Ceux qui ne voulaient trouver les antécédents de la doctrine chrétienne que dans la Bible hébraïque ;

2° Ceux qui reconnaissaient les antécédents du christianisme dans les traditions des divers peuples.

Les premiers abandonnèrent la dénomination de gnostiques pour se désigner uniquement sous le nom de *chrétiens*, et les seconds conservèrent le nom de *gnostiques*.

Dans la suite, le courant chrétien, grâce à son alliance avec les *princes de ce monde*, triompha du courant gnostique.

Les gnostiques furent alors obligés de se cacher ou de disparaître. Ils se réunirent en secret et donnèrent successivement naissance aux Templiers., aux Albigeois et aux Rose-Croix, dont les descendants fondèrent en 1743 la Franc-Maçonnerie. Aujourd'hui, des spiritualistes initiés et des maçons instruits, armés en outre des magnifiques découvertes de la science moderne, veulent reconstituer la doctrine gnostique intégrale, l'appuyer sur la tradition universelle et les sciences d'observation, par le moyen de l'Eglise gnostique.

Cette Eglise est large et tolérante. Ses dogmes ne se présentent pas comme objets de foi, mais comme objets de démonstration philosophique et scientifique ; car elle est, non la Foi, mais la Science : Gnôsis.

Tous les *spiritualistes*, tous ceux qui ont rejeté, au nom de la raison, les dogmes religieux qu'ils ont appris dans leur enfance — sauf ceux de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme — peuvent faire partie de l'Eglise gnostique, dont le but est de les initier et les faire parvenir à la *connaissance* de la doctrine secrète intégrale.

***

Qui donc prétendait que l'illustre évadé, l'ex-Père Hyacinthe se disposait à apostasier et demander l'humiliante absolution du pontife de Rome ?

Nous l'avons entendu, il y a peu de temps, à Lyon, et nous avons pu constater que sa pensée, déjà si puissamment évoluée, n'a fait au contraire que venir doucement à la Gnose : « Détaché lentement et douloureusement du catholicisme en décadence, a-t-il dit, je n'appartiens à aucune secte, grande ou petite, mais à la sainte Eglise de Dieu, à la société universelle qui embrasse les hommes et même les mondes. »

Il est même tout à fait des nôtres lorsqu'il s'écrie : « Jésus-Christ est le vrai fils de Dieu, mais il n'est pas Dieu lui-même... Jésus est né dans le temps consubstantiel à sa mère, borné par conséquent dans les facultés de son âme et infirme dans les conditions de sa chair ; mais le Logos s'est manifesté en lui et a habité parmi nous. »

Non ! le Père Hyacinthe Loyson reste l'auguste révolté d'autrefois. Après une aussi nette et aussi fière affirmation de la vérité, aucun retour vers la vieille christolatrie romaine ne lui est possible.

JOHANNÈS

REVUE DES REVUES

Dans les *Nouveaux Horizons de la Science et de la Pensée*, M. Sage donne une excellente réfutation du matérialisme ; nous ne résistons pas au plaisir de citer quelques-unes de ses lignes où l'on retrouve le plus exact enseignement du gnosticisme primitif.

« Jetons un coup d'œil d'ensemble sur cet univers. La scène est merveilleuse de beauté ou, du moins, nous paraît telle Mais le drame qui s'y joue éternellement est merveilleux de cruauté. L'amour dupe, angoisse, étreint, affole les êtres pour les amener à ses fins. Sa coupe a les bords enduits de miel, mais,au fond,cette coupe contient un mélange innommable de toutes les amertumes. La fleur, c'est le signe extérieur que la plante souffre du mal d'amour.

« Passons à l'homme. Son sort est celui de tous les autres êtres. Il est l'esclave et la victime des forces naturelles. Ses efforts désespérés pour leur échapper sont vains. Dans le monde organique comme dans le monde inorganique, même dans le monde planétaire, il n'y a que des phénomènes de construction et de destruction, des conflits de forces opposées, sans but apparent. L'homme est le jouet de ces forces. Mais il veut croire que non,et,en fermant les yeux à l'évidence,

il se rend encore plus malheureux. Et puis enfin, qu'est-il, l'homme ? Une plante sur un charnier. Il ne vit que de mort. Ce qu'il y a de plus vrai en lui, de plus naturel, ce sont ses instincts féroces. Le bien ! Illusion, rêve d'un paradis au milieu de l'enfer. La Morale ! Duperie nouvelle; la nature n'a de faveurs que pour les bons combattants. Triomphez, vous dit-elle, tous les moyens sont également bons à mes yeux. — Mais, moral ou immoral, il y a du plaisir dans le monde. — Non. Le plaisir est la satisfaction actuelle du désir qui est, lui, un malaise ; il s'éteint avec cette satisfaction.

« Ou bien il faut admettre que ce monde est tout simplement un creuset où se purifient les âmes pour des destinées meilleures, ou bien il est impossible d'échapper au pessimisme, à la désespérance ».

La *Nuova Parola* publie, sous le titre « La Vie littéraire et le journalisme en Chine » des notes sur la linguistique chinoise et l'origine et le nombre des caractères. Il faut remarquer toutefois que la traduction isalienne du premier chapitre du Tao de Lao-tseu, que l'auteur, M. Gluglielmi Evans donne comme tirée d'un livre que va prochainement publier l'éditeur Bocca, est une traduction mot pour mot non pas du Tao de Laotseu, mais bien du « Livre de la Voie et de la Ligne droite » de M. Alexandre Ular.

De la même revue, et à propos d'une étude scolastique de M. le docteur Marceron, une page où est marquée fortement la contradiction qui existe entre le taoïsme, qui recommande le *non-agir* comme unique moyen terrestre vers la perfection, et les anarchistes japonais, qui se prétendent taoïstes, et essaient, en dénaturant les textes de Laotseu, d'y trouver des préceptes et des encouragements à leurs ardeurs révolutionnaires. On voit ici, une fois de plus, que Taotseu qui n'est pas toujours compris, même dans le silence de la paix la plus profonde, n'a pas écrit précisément pour le peuple militaire que le Japonais se révèle être exclusivement.

Signalons enfin une courte, mais bonne, appréciation du rôle joué par Edwin Arnold et sa « Lumière d'Asie ».

La *Résurrection* annonce la formation d'une société d'études religieuses ayant pour but l'étude et la diffusion de la doctrine catholique.

La société est divisée en deux sections autonomes : 1° *La section de philosophie religieuse* ; 2° *La section de l'Union des Eglises.*

1° *La section de philosophie religieuse* se propose d'étudier le problème religieux dans ses multiples rapports avec la pensée contemporaine. Elle a pour but ultime l'unité de tous les esprits par l'acceptation d'une même foi ; mais elle n'entend travailler que dans l'ordre de la pensée, dans un esprit de sincérité et de charité intellectuelles, exclusif de toute polémique.

2° *La section de l'Union des Eglises* se propose de susciter des travaux sur l'état actuel, sur l'histoire et les doctrines des différentes Eglises.

Notre ami Jounet propose, d'une façon imprévue et originale, de remplacer la peine de mort, odieuse et désuète, par de dangereuses expériences de psychisme. Nous lui laissons la parole :

« M. de Rochas,dans son livre *Les Etats profonds de l'hypnose*, rapporte qu'il n'a pas voulu pousser trop loin l'état le plus profond, de peur qu'il n'arrivât au sujet quelque accident.

« Mais, avec un condamné à mort,le savant aurait le droit de mener les expériences aussi loin qu'elles peuvent aller. Si le condamné succombait, la mort serait plus douce que celle de l'échafaud. et surtout plus noble. Mourant au service de l'humanité et de la science, le coupable assurerait à la société une réparation, à lui-même une expiation plus haute et plus vraie que la réparation et l'expiation par le couperet ou la lugubre cellule. »

Ne résistons pas au plaisir de prendre à *l'Echo du merveilleux* la prophétie de Mme Lacroix-Bellet, sur la guerre russo-japonaise :

« Pensant l'entretien terminé, j'allais prier qu'on réveillât la voyante, lorsque soudain elle s'écrie :

— Ecoute ! ah ! je viens de loin... de l'endroit où l'on s'égorge ! je suis sur l'eau, je vois des bateaux qui coulent... Ah ! cela va étonner le monde ! Sous peu, tu m'entends, une grande victoire navale pour les Russes !

— Pauvres gens ! ils en ont besoin !

— Oui, mais ce sera une victoire sans lendemain, malheureusement. Tout de même, ça les réconfortera...

— Et la guerre ? finira-t-elle bientôt ? Dans trois mois la vois-tu terminée ?

— Oh ! non ! il s'en manque encore ! Louise ne peut pas aller aussi loin que cela dans l'avenir. Patience ! ce n'est pas fini, non ce n'est pas fini...»

Voilà ce que l'on peut appeler un rêve prémonitoire.

L'Ere nouvelle donne une monographie d'une éducation théosophique et ésotérique donnée aux jeunes indiens de Point-Loma.

« Les enfants sont mus par le mobile le plus élevé et non par le désir de la gloire ou de la réputation. Une idée spirituelle, mais éminemment pratique, le domine, celle qu'un âge d'or s'approche et que leur destinée, c'est d'aider à créer une atmosphère où il puisse naître.

« Cette colonie renferme une maison commune magnifique, une école pratique d'agriculture et d'horticulture, avec champ d'expériences. De nombreuses industries artistiques se poursuivent dans les ateliers, en particulier dans la section des ressources naturelles, où sont manufacturés une variété infinie d'articles d'ornementation intérieure, principalement en rafia. Le tissage au métier occupe aussi une grande place à Point-Loma.

« Le but général, c'est d'utiliser tous les matériaux offerts sur le marché d'une façon nouvelle, tendant à révolutionner les idées qui président aux œuvres décoratives d'un genre élevé, et en même temps à simplifier et à corriger le style lourdement surchargé des constructions actuellement à la mode. Les méthodes préconisées visent à la fois à concevoir, plus

simplement et plus librement, l'architecture domestique, et à libérer l'esprit des effets de composition qui résultent d'une sorte de commercialisme artistique conservateur. »

Sommaire de *Luce ès Umbra*, de mai 1905 :

Società di Studî Psichici, — A. MARZORATI : Le Origini e lo Sviluppo del Pensiero Religioso. — Le nostre Conferenze. — LA DIREZIONE : Fogazzaro e la Società di Studî Psichici. — A. BOUVIER : Regressione della Memoria. - LA DIREZIONE : A proposito di Bailey — E. CARRERAS : Teosofia e Spiritismo — V. CAVALLI : Due piccole osservazioni personali — G MORELLI : Come fossero Esseri Vivi — F ZINGAROPOLI : Del Mondo degli Spiriti — *Libri ricevuti in dono* — *Fra libri e riviste :* C FERRERO : Sancte de sanctis — T. Boveri — P. RAVEGGI : Florentia — La Sicilia Universitaria — Light — M. T. FALCOMER : Necrologia — *Cronaca :* V Congresso di Psicologia a Roma. — Sedute Medianiche colla Paladino. — Altre Sedute a Ferrara. — Le sorprese dell'Esperienza. — Da Firenze. — A. Bologna.

Dans la *Revue de l'hypnotisme*, très intéressant article sur la guérison de l'alcoolisme par le traitement hypnotique.

Dans la vie de tous les jours. l'alcoolisme se rencontre sous trois formes : l'alcoolisme accidentel, l'alcoolisme chronique ou habituel, et enfin l'alcoolisme périodique ou accès d'ivrognerie.

Le Dr Bérillon s'est surtout occupé des alcooliques de la troisième catégorie, et a obtenu des guérisons en quantités vraiment inattendues.

« Le point de vue que nous voulions établir, en parlant des alcooliques, a une très grande importance pratique dans la lutte contre l'alcoolisme. Si la nature psychique du sujet joue un si grand rôle dans le développement de l'alcoolisme, il s'ensuit qu'il faut, pour combattre ce vice, fixer toute son attention sur cette nature psychique, y produire des changements qui puissent paralyser le penchant pour l'alcool. Si nous pouvions chez l'alcoolique habituel étouffer le désir de boire

et le remplacer par le dégoût du vin, chez le périodique remplacer l'état d'angoisse et de tristesse par un état de quiétude et de sérénité d'âme, très certainement nous pourrions avec plus de succès venir à bout de l'alcoolisme actuel. Heureusement, les médeicns possèdent un moyen très puissant d'agir à volonté sur l'âme du sujet dans le sens voulu, suivant l'individualité de chacun ; ce moyen c'est la suggestion hypnotique que, dans ces derniers temps, on met en pratique avec beaucoup de succès dans le traitement de l'alcoolisme.»

Le docteur Bérillon, dans son traitement, emploie certains adjuvants médicaux inoffensifs, qui servent surtout à fixer la volonté de l'opérateur. Pour que le résultat soit efficace, le traitement doit durer un an ; dans ces conditions, le praticien dit obtenir 92 % de guérisons. Le traitement de courte durée a aussi ses résultats : les alcooliques, cessent de boire pendant quelque temps, et parfois pour toujours.

« Comme les alcooliques présentent un contingent de personnes très suggestibles, leur traitement par la suggestion ne trouve, dans la pratique, aucun obstacle, pourvu qu'ils aient le désir vraiment sincère de renoncer aux boissons alcooliques. Sans ce désir du malade, le succès du traitement est douteux. Comme la suggestion est un moyen auquel on ne peut rien substituer, il est absolument nécessaire de contribuer à répandre l'application de la suggestion hypnotique dans le traitement de l'alcoolisme. C'est le seul moyen de combattre ce fléau des peuples.

Vient de paraître : *Le petit Manuel individualiste*, par Han Ryner.

Il s'agit d'un individualiste qui s'interroge lui-même — d'où la forme de questions et de réponses. Ce petit manuel est à lire, et, si nous n'acquiesçons pas à toutes les idées émises — ce que l'auteur ne recherche pas — nous trouverons à glaner le long de la route de rafraîchissantes et de vaillantes pensées. Je reprocherai pourtant à l'auteur de pousser parfois

son scepticisme bienveillant, aimable, couronné de fleurs... attique enfin.., jusqu'à... la raillerie, peut-être involontairement ? Tous nos amis doivent lire ce petit volume.

LÉO CAIE

— — —

BOURSE AUX LIVRES

OFFRES

Villiers de l'Isle-Adam. — Chez les passants. — Tribulat Bonhomet. — Axel. — Morgane. — Isis. — Histoires insolites.

Matgioi. — L'Annam sanglant. — Dans les Seize chaus. — L'affaire de Siam.

DEMANDE

Le KAN-ING, Livre des récompenses et des peines, texte chinois et traduction française.

A détacher en suivant le pointillé

Bulletin de Souscription

Je déclare souscrire un abonnement de à *LA VOIE*, Revue mensuelle de Haute Science contre la somme de

que je joins ci-inclus en un mandat-poste.

Nom ....

Qualité ....

Adresse ....

....

Signature :

Adresser les souscriptions à M. l'Administrateur de *LA VOIE*, 5, rue du Pont-de-Lodi, Paris VI[e].

AVIS

Nous informons nos lecteurs que nous répondrons à toutes demandes de renseignements sur les questions de rédaction ou d'administration qu'ils nous feront l'honneur de nous soumettre. Ces demandes seront, le cas échéant, transmises aux rédacteurs compétents. En outre, M. l'administrateur de la « Voie » *reçoit, 5, rue du Pont-de-Lodi, à Paris, tous les jeudis de 8 heures 1/2 à 10 heures du soir.*

Le Gérant : Lucien Bodin.

Caen — Imprimerie Ch. VALIN, 13, rue Écuyère



